

que je
renois à son sort se marquoit mieux que
oute autre chose. Comme si les pleurs
toient ma nourriture et mon remede, je
e fortifiois de ceux que je versois auprès
elle, avec elle, assis sur son lit, et te-
ant ses mains dans les miennes. Les heu-
s couloient dans ces entretiens noctur-
es, et je m'en retournois en meilleur état
ue je n'étois venu; content et calme dans
s promesses qu'elle m'avoit faites, dans
s espérances qu'elle m'avoit données, je
'endormois là-dessus avec la paix du
eur et la résignation à la providence.
aise à Dieu qu'après tant de sujets de
ir la vie, après tant d'orages qui ont agité

laisse la mienne. Cherchons quelque réduit assez loin de la ville pour vivre en paix, et assez près pour y revenir toutes les fois qu'il sera nécessaire. Ainsi fut fait. Après avoir un peu cherché, nous nous fixâmes aux Charmettes, une terre de M. de *Conzié* à la porte de Chambéri, mais retirée et solitaire comme si l'on étoit à cent lieues. Entre deux côteaux assez élevés est un petit vallon nord et sud au fond duquel coule une rigóle entre des cailloux et des arbres. Le long de ce vallon à mi-côte sont quelques maisons éparses, fort agréables pour quiconque aime un asyle un peu sauvage et retiré. Après avoir essayé deux ou trois de ces maisons, nous

HISTOIRE

NATURELLE,

GENÉRALE ET PARTICULIÈRE.

DES MOLLUSQUES.

TOME SECOND.

ON SOUSCRIT

A PARIS,

Chez { Dufart, Imprimeur-Libraire, rue des Noyers, N° 22;
Bertrand, Libraire, quai des Augustins, N° 35.

A ROUEN,

Chez Vallée, frères, Libraires, rue Beffroi, N° 22.

A STRASBOURG,

Chez Levrault, frères, Imprimeurs-Libraires.

A LIMOGES,

Chez Bargeas, Libraire.

A MONTPELLIER,

Chez Vidal, Libraire.

Et chez les principaux Libraires de l'Europe.

HISTOIRE NATURELLE,

GÉNÉRALE ET PARTICULIERE

DES MOLLUSQUES,

ANIMAUX SANS VERTÈBRES ET A SANG BLANC.

Ouvrage faisant suite aux Œuvres de Leclerc de Buffon, et partie du Cours complet d'Histoire naturelle rédigé par C. S. Sonnini, membre de plusieurs Sociétés savantes.

PAR DENYS-MONTFORT.

TOME SECOND.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE F. DUFART.

AN X.



Denys-Montfort del. Duhamel S.

LE CALMAR COMMUN.

HISTOIRE
NATURELLE
DES MOLLUSQUES.

MOLLUSQUES CORIACÉS.

SECOND GENRE.

CALMARS.

LE CALMAR COMMUN (1).

En étudiant les mœurs et l'histoire de la sèche, des faits, aussi variés que nombreux

(1) *Thetis* des grecs. Aristote, Hist. 4, cap. 1. — *Lolliguncula*, Plaut. *in casina*. *Loligo* des latins. Pline, Ovide, Horace, Varron. — *Gladiolum*. Plutarch. in Apophteg. — *Loligo*, *lollium* des latins modernes. *Cassèron*, *calamar* et *calmar*, en français. *Teuthona*, *tothana* des provençaux. *Tante*, à Marseille, d'après Gillius. — *Cornetz*, à Bayonne. *Glaugio* et *glangio*, à Montpellier. *Calamar pescado*, en espagnol. *Chocco*, en portugais. — *Oligaga*, en Illyrie. *Calamaro*, *calamaio*, *glaugio*, en Italie. *Totena*, à Rome et à Venise. *Balkfisch*, *intenfisch*, en alle-

se sont présentés, pour ainsi dire, d'eux-mêmes, et nous avons dû les décrire dans un certain détail, parce qu'ils offroient une introduction à l'histoire des autres mollusques coriacés ; en effet, les habitudes et les mœurs des sèches ont le plus grand rapport avec celles des calmars et des poulpes, dont ils se rapprochent par leur manière de vivre. Pourvus des mêmes armes ; les uns et les autres en font un semblable usage ; tous sont carnivores ; ils saisissent et dévorent également leur proie. Quelques différences dans leur aspect extérieur, et d'autres modifica-

---

mand. — *Raan kuttle*, des saxons. - *Ink fich*, *sleve*, *sleeve*, *calamary*, en anglais.

Loligo. Belon, Pisc. pag. 342, fig. 334. — *Loligo magna*. Rondelet, Pisc. pag. 506, pag. 368 de l'édit. française. — Salvian. aquat. p. 169. — *Loligo major*. Aldrov. de Mollib. pag. 69, 70 et 71. — Gesner, Aquat. pag. 580 et 583. — Jonston, Exsang. tom. I, fig. 4. — Ruysch, Theat. 2, Exsang. tom. I, fig. 4. — Lister, tab. 9, fig. 1, anat. — Pennant, Zool. brit. tom. XXVII, nº 43. — Borlasse, Hist. nat. Cornwall. pl. xxv, fig. 27, pag. 260. — *Loligo vulgaris*. Lamarck. — *Alis semi-rhombeis*, *limbo sacci trilobo laminâ dorsali anticè angustatâ*. Mém. de la soc. d'hist. nat. de Paris, an 7, pag. 11. — *Sepia loligo*; sèche calmar. (L. A. G. Bosc, Hist. nat. des vers; in-8, pag. 46.)

tions dans la disposition et la structure des parties intérieures, ont permis enfin à un savant naturaliste moderne de classer tous ces animaux sous trois genres distincts et très-caractérisés. Nous avons déjà remarqué que ces coupes aident à la mémoire, et quand elles sont bien faites, on ne peut que les adopter. Lamarck a publié un travail absolument neuf sur ces mollusques; il a débrouillé le chaos dans lequel les avoient laissés les auteurs les plus célèbres, et sous ce rapport la science lui a une grande obligation de plus. Non seulement Linnæus ne fit qu'un seul genre de la sèche, du calmar et du poulpe, mais, sous la dénomination spécifique de *loligo*, il confondit dans un seul bloc toutes les espèces de calmars. On voit que le naturaliste suédois n'avoit pas sous la main des objets de comparaison; et il faut avouer qu'en général les figures des nombreux auteurs qui ont parlé des calmars nous les présentent fort mal dessinés. En adoptant non pas la division de Lamarck, mais seulement ses noms spécifiques, Bosc (1) vient de rejeter encore de nouveau tous ces

(1) « Tous les naturalistes, jusqu'à Lamarck, ont réuni les sèches sous la même dénomination géné-

mollusques sous une commune et même dénomination du mot *sèche*, et cela, dit-il, parce que les espèces en sont peu nombreuses, et que, pour les séparer, il faut appeler l'anatomie à son secours; mais peut-on appeler peu nombreux des animaux très-multipliés qui, de l'aveu de cet auteur lui-même, présentent quatorze espèces très-tranchées les unes des autres, auxquelles ses propres voyages en ont ajouté, et que de nouvelles espèces viendront indubitablement augmenter encore. D'ailleurs, il me semble qu'en établissant ces trois genres de la sèche, du calmar et du poulpe, Lamarck ne se sert de la main de l'anatomiste que pour ajouter un dégré de certitude de plus à des caractères

---

rique (*); mais ce naturaliste les a divisées en trois genres. On ne dissimule pas que ses raisons sont plausibles; cependant les sèches ne sont pas assez nombreuses pour rendre cette division indispensable; et comme les caractères de Lamarck obligent de faire usage du scalpel, ce qui doit être évité par les naturalistes, on ne suivra pas ici son exemple ». (Bosc, *ubi suprà.*)

(*) Les auteurs, excepté peut-être Linnæus, ne réunirent pas tous ces mollusques sous la dénomination de *sèche*; ils distinguèrent parfaitement celle-ci du poulpe et du calmar, et ils les rangèrent tous avec d'autres animaux sous la dénomination de *mollia*, d'*exsangues*.

extérieurs parfaitement justes, puisque d'autres caractères intérieurs ont prouvé qu'il avoit raison. Les sèches aux dix bras ont constamment donné un os, et ce caractère intérieur accompagne celui des bords continus du tour de leur fourreau. Ce rebord beaucoup moins alongé s'arrête à mi-corps des calmars, qui ont aussi dix bras, et une lame cornée vient toujours chez eux appuyer cette première indication ; enfin le poulpe n'a que huit bras, et son manteau n'a point de rebords : les caractères extérieurs de ce mollusque sont trop saillans pour qu'on ait besoin d'autres indications afin de le séparer des deux premiers. En suivant pleinement les travaux de Lamarck, nous adopterons le caractère qui suit pour celui du genre des calmars.

Le corps, entièrement recouvert par une peau coriacée et musculeuse, est charnu et arrondi ; il renferme dans le dos une lame cornée non adhérente ; un sac ailé vers le milieu du dos enveloppe les parties intérieures. La bouche, placée au sommet de la tête, s'ouvre au milieu des dix bras qui la couronnent ; deux de ces bras, terminés

en massue, sont plus longs que les huit autres. Cet animal est nud; il nage et se transporte à volonté.

A la première vue toutes les espèces de calmars se ressemblent; ce n'est qu'en les examinant avec beaucoup d'attention qu'on s'aperçoit, dans quelques espèces, de leurs différences caractéristiques; jusqu'à nous le grand nombre des naturalistes ne s'attachèrent qu'à la taille de ces animaux, et ils en reconnurent deux espèces sous les noms de *grand* et de *petit calmar*; ils ne changèrent rien à cette division, quoique Seba, tome III, planche III, figures 5 et 6, et planche IV, figures 3, 4 et 5, en eût représenté deux autres espèces ou variétés. Le calmar commun est la plus grande de son genre; on en a vu qui, en comprenant la longueur des bras, avoient jusqu'à cinq pieds de long (1). Sa peau est lisse et glacée, d'un blanc jaune et rosacé sur le ventre; le dos, légèrement ardoisé, est pointillé de petits points pourprés, qui se remontrent et se font

(1) Belon, lib. 2, de pisc. — Olearius, Cab. de Gottorf, en dépeint un dont les bras sont repliés et qui avoit, dit-il, trois pieds.

remarquer sur le derrière de la tête et sur la partie arrondie des bras. Le sac ou fourreau est découpé, dans sa partie élevée ou supérieure, en trois larges festons, dont celui de derrière occupe toute la largeur du dos. Les ailes prennent leur naissance au milieu du corps de l'animal, par derrière et presque sur le même point ; s'étendant en lozange, elles descendent obliquement, s'élargissent en pointe mousse, et se retrécissent ensuite par une ligne diagonale pour aller gagner la partie inférieure du corps. Les huit bras sont armés de deux rangs de cupules, dont le pédoncule peut s'alonger jusqu'à un certain point ; et la tige des deux plus longs, armée de ses massues et de leurs cupules, acquiert à peu près la même longueur que le corps. L'une de ces massues est ordinairement plus forte que l'autre. La bouche est armée d'un bec corné qui s'enchâsse comme celui des sèches, et qui sert de même au calmar pour briser et déchirer sa proie. Les yeux sont placés à côté de la tête ; ils paroissent très-gros, ce qu'ils doivent peut-être à leur position ; mais ils sont plus ternes et moins rayonnans que ceux de la sèche. Le manteau ou fourreau du calmar s'attache de même sur la surface de l'entonnoir que ter-

mine le canal commun et excréteur. Cet entonnoir n'offre pas, comme celui de la sèche, deux cavités rondes, creusées en salières ; il est au contraire garni de deux cartilages formés en forces ou pinces, logés sous la peau, qui reçoivent dans leur ouverture et pincent fixement deux tubercules charnus, alongés et disposés pour venir s'insérer en se glissant au milieu de ces cartilages.

Dans le corps des calmars, qui sont très-alongés, le gosier se prolonge aussi d'une manière très-remarquable pour aller se plonger avec l'estomac au fond du fourreau de ce mollusque ; mais la vessie à l'encre, au lieu d'être placée à la base du corps, remonte vers le milieu et se montre au centre des branchies, qui sont plus alongées que celles de la sèche. Cette disposition intérieure a été reconnue par Aristote (1), et a servi de caractère à ce fondateur de la science naturelle, pour distinguer le calmar de la sèche. Cette encre n'est pas aussi noire ; elle tire davantage sur le roux ; et quelques espèces, sur-tout les petites, m'ont

(1) *Atramentum habent, hoc ut polypi suprà apud mutim potius positum, sepiæ vero infrà ad alvum.* Arist. de part. 4, cap. 5.

constamment donné une belle couleur de bistre très-pénétrante (1). En ouvrant dans toute leur longueur les tégumens du calmar, on en retire un corps qui, comme l'os de la sèche, ne tient par aucune attache; mais, loin d'être calcaire, sa substance est transparente et uniquement cornée. Dans le calmar commun, cette lame est faite en forme de glaive ou poignard, très-pointue et tranchante sur les deux côtés, où elle est extrêmement amincie : cette lame fut connue des anciens sous les noms de *xiphius* et de *gladiolum*, dont quelques peuples modernes paroissent avoir fait dériver les noms qu'ils donnent encore aujourd'hui au calmar; la pointe de cette lame cornée vient se placer à l'extrémité postérieure du corps de ce mollusque.

Les anciens ont prétendu que les calmars ne vivoient, ainsi que les sèches, que pendant l'espace de deux ans, et qu'arrivés à ce terme, il devenoit celui de leur vie; c'est là un de ces faits que nous ne pouvons ni admettre, ni contester, et il est très-singulier que c'est souvent, sur tout ce qui nous

(1) Athénée, lib. 7. — Oppien, halieu. 3, dit qu'elle est presque rouge.

entoure, que nous restons dans la plus profonde ignorance, tandis que nous connoissons beaucoup mieux les êtres des pays les plus lointains.

Le calmar est un mollusque pélagien, c'est-à-dire, qu'il préfère la haute mer à toute autre habitation; il paroît aimer la vie sociale, et on le rencontre en troupes; souvent on le voit aussi près de côtes, et s'il m'étoit permis de hasarder mes conjectures, je crois que les calmars viennent s'y rendre à l'époque de la ponte. Les femelles jettent leurs œufs dans les bas fonds; le mâle les y arrose en passant au dessus d'eux, et il paroît qu'il les abandonne au sort et aux élémens, pour se lancer de nouveau dans la haute mer.

Ils ont la vie plus dure que les sèches; on peut les retirer de l'eau sans les faire périr, et il faut prendre garde au bec du calmar, car il mord cruellement. On en a vu qui ont vécu trois heures après être sorti de l'eau (1). On les rencontre dans presque toutes les mers; leurs longs bras leur servent aussi pour se mettre à l'ancre; cependant ils ne doivent pas en faire un fréquent usage;

(1) Olearius, *ubi sup.*

les vagues de la mer ne sont dangereuses que près des côtes et à terre ; dans la haute mer leur balancement se perd dans les autres lames, et comme les vaisseaux, ces mollusques y craignent peu le naufrage, que les marins eux-mêmes ne redoutent qu'auprès des rochers et des brisans, dont l'abord des terres est ordinairement semé. Si l'on doit en croire les anciens et les navigateurs, l'approche du mauvais tems semble donner une certaine activité aux calmars ; ils s'élancent alors hors de l'eau, et se soutiennent quelque tems en l'air avec les ailes qui débordent leur corps ; on en a même vu tomber ainsi au travers des manœuvres d'un vaisseau, et couvrir le pont par leur multitude. Leur apparition est toujours le présage de la tempête ; mais, quoique les anciens ont écrit, comme les modernes, que le calmar pouvoit sillonner l'air, et s'élever au dessus de la surface des flots, j'avoue que, dans mes fréquens voyages sur mer, je n'ai pas vu s'élancer de calmar ni rencontré personne qui me pût assurer d'en avoir été le témoin (1).

(1) Arist. Hist. an. lib. 5, chap. 18. — Plin. lib. 9, chap. 29. — Oppien, lib. 1, de pisc. — Aldrovande,

Nous avons vu que les bayonnais appeloient *cornet* le calmar commun; les matelots français ont appliqué ce nom aux sèches, aux calmars et aux poulpes, dont ces gens, ordinairement grossiers, n'ont point fait la différence. Dans l'histoire du poulpe, nous parlerons d'animaux monstrueux qui, plus d'une fois, ont mis la vie des marins en danger; ils confondirent ces poulpes avec le calmar, et de là vient ce proverbe si connu parmi eux, « *que le cornet est le plus petit et le plus grand animal de la mer* ». C'est probablement par la même erreur que les naturalistes, même les plus instruits, répètent encore aujourd'hui que les sèches sont au nombre des plus grands mollusques connus(1). En parlant des poulpes, nous verrons que, bien loin d'être des plus grands mollusques, les sèches sont à peine près de

---

de lolligine, et tous les autres auteurs qui copièrent Belon et Rondelet.—Wich serve as fins in water, and as wings in air. (Borlasse, Natur. Hist. of Cornwall. pag. 260.)

(1) Les sèches sont du nombre des plus grands mollusques que l'on connoisse. (Lamarck, *ubi sup.* pag. 4, copié littéralement par Bosc, pag. 36; *loc. citato.*)

certains

certains poulpes ce qu'est un goujon en comparaison d'une baleine.

Les anciens naturalistes n'ont pas connu les œufs du calmar; les uns ont cru qu'ils ressembloient à ceux de la sèche, et les autres ont écrit que ces œufs étoient très-rares, parce que la femelle du calmar ne les déposoit que dans la haute mer (1). Bohadsch, naturaliste et médecin, nous a donné le premier une description de ces œufs (2): lorsqu'en 1752, pour la première fois, ils se présentèrent à lui, sur les sables du bord de la mer, à Schevelingen en Hollande, il les avoit pris pour des œufs de sèche; mais depuis, rectifiant cette erreur, il les a rendus aux animaux à qui ils appartenoient. Leur disposition singulière les avoient fait regarder jusqu'alors comme une espèce de méduse ou d'ortie de mer; et j'avoue que, dans ma jeunesse, je les ai eus tous les étés sous les yeux sur la plage de Dunkerque, où le flot les abandonne au milieu d'une quantité de méduses, et que,

(1) Rondelet, Pisc. 506.

(2) Joan. Bapt. Bohadsch, *de quibusdam animalibus marinis, vel nondum vel minus notis*. Dresde, 1761, cap. 12; pag. 155, pl. XII.

jusqu'à une certaine époque, je n'envisageai leur masse arrondie que comme devant être rangée parmi elles. Cependant, quelques années avant d'avoir lu l'ouvrage de Bohadsch, j'avois reconnu que leur réunion renfermoit quelques milliers de petits calmars, mollusques beaucoup plus communs dans les eaux de la Manche qu'on ne le croit ordinairement, et parmi lesquels j'en ai souvent retrouvé de la longueur d'un doigt dans les paniers de nos pêcheurs de chevrettes (1). En me livrant à leur description, je ne puis que me rencontrer avec cet auteur qui avoit très-bien vu, et de la même manière que je l'ai fait après lui.

Dans les mois de juin et de juillet, on trouve souvent sur les plages sabloneuses de la Manche, des corps gélatineux, d'une apparence fibreuse dont la couleur jaunâtre devient rousse, et quelquefois brune, ou même tirant sur le rouge en certaines circonstances. Ces corps sont étendus en rondeur et aplatis en disque; leur épaisseur, dans le centre, a quelquefois celle d'un pouce; elle s'amincit graduellement en descendant vers les bords où elle offre à peine celle d'un petit pois : ces disques ont depuis

(1) *Cancer crangon.* Linn.

un pied jusqu'à quatre de diamètre ; et d'après leur apparence extérieure, on est tenté de les ranger parmi les orties de mer, qui, comme eux, sont jetées par le flux sur le rivage.

En examinant attentivement ces disques gélatineux, on voit avec surprise que leur volume entier n'est qu'un amas d'œufs, réunis par grappes supportées par des tiges, qui toutes tendent à un centre commun; chacun de ces œufs renferme un embryon de calmar; plus le disque est large et étendu, et plus les jeunes calmars sont apparens : vers l'instant de leur sortie de l'œuf, la masse entière reflète une teinte azurée. La réunion de ces œufs en grappes s'opère par le moyen de tiges divergentes et rondes, qui en sont chargées dans toute leur longueur : en se rattachant au centre, ces tiges se coudent avec beaucoup de régularité ; leur couleur tire sur l'azurée ; toutes les grappes se touchent entre elles. Le nombre des œufs de la masse entière est quelquefois si grand, qu'il s'élève à plus de quatre-vingts mille (1). Quand on dépouille ces tiges des œufs qui

(1) *Julos numeravi quingentos sexaginta octo, quolibet julo vero, quorum decem duntaxat dissecui, fœtus septuaginta. Quod si igitur quemlibet julum*

les recouvrent, elles offrent de distance en distance des espèces d'étranglemens ou entailles circulaires dans le milieu de leur longueur ; ces étranglemens imitent ceux de quelques insectes. La réunion entière que dépeignit Bohadsch, étoit, comme il le dit, très-petite, car à peine avoit-elle sept pouces de diamètre étendue sur le sable ; et lui-même en avoit vu de beaucoup plus grandes.

J'ai compté près de douze cents grappes, toutes retenues par un centre commun dans une réunion de plus de quatre pieds de diamètre, et la marée me gagnant, je fus forcé de l'abandonner. Une masse aussi considérable n'est pas sortie, dans cet état d'extension, de l'ovaire du calmar femelle. Comme les œufs de la sèche, ceux du calmar croissent après avoir été pondus ; et s'il étoit nécessaire de prouver ce fait, on le feroit en observant qu'on rencontre de ces masses d'œufs dans plusieurs états de maturité : quand leur réunion ou masse est petite, les œufs le sont aussi, et à cette époque ils

---

totidem fœtus continere supponamus, et 568 *cum* 70 *multiplicemus, productum erit* 39760 *totidem nimirum fœtus ab una eademque loligine producti.* Bohadsch, pag. 161.

ne renferment encore qu'une humeur limpide et claire. Le disque, en s'élargissant, supporte des œufs plus grands, et enfin quand il a acquis toutes ses dimensions, ils ont pris en même tems toute leur grandeur, alors ils laissent entrevoir au travers de leur membrane le fœtus arrivé à son point de maturité et prêt à éclore. L'état du fœtus change aussi en raison de l'accroissement des grappes; l'œuf, comme nous l'avons vu, n'est d'abord rempli que d'une humeur diaphane; sa saveur est salée : bientôt on voit se former au centre de cette liqueur un petit point blanc et globuleux qui s'étend peu à peu en longueur vers le bas, où il forme enfin la base du corps du calmar; les bras restent encore quelque tems renfermés dans cette espèce de nuage blanc, ensuite de l'apparition du corps, et ce n'est qu'après l'avoir totalement incorporé que le petit calmar, déjà marqué de petits points de couleur safranée, arrivé à la grandeur de trois lignes et ayant acquis une consistance médullaire, entr'ouvre son enveloppe, et va jouir de la vie au milieu des eaux. Déjà, en l'examinant au microscope, on voit les tiges de ses longs bras armées de leurs massues, et celles-ci de leurs cupules. Dès l'instant qu'il voit le

jour, la Nature le munit d'instrumens propres à son existence, et nécessaires à sa conservation. A cette époque, les ailes du bas de son corps ne sont pas encore développées, et cette partie, au lieu de se dessiner en pointe, ne présente qu'une forme obtuse. Bohadsch, voulant connoître la nature des humeurs que renferment ces œufs, les jeta dans de l'eau bouillante; malgré une cuisson d'une heure, il ne put les rendre durs: je m'en suis rapporté à sa scrupuleuse exactitude, et n'ai pas répété son expérience (1). On connoît encore d'autres œufs, sur-tout de quadrupèdes ovipares, qui ont la même propriété.

Quoiqu'on n'ait encore rencontré les œufs de calmar que sur les sables des rivages, on ne doit pas en inférer que c'est aussi là qu'ils doivent éclore; il paroît au contraire que tous ceux que la marée y jette et que le flot y abandonne en se retirant, y deviennent la proie des oiseaux de mer qui en sont très-friands. D'ailleurs je doute qu'un corps inanimé, ou qui n'est pas saisi d'une force agissante et motrice, puisse se rejeter en mer lorsqu'une fois il a été lancé sur la côte;

(1) Bohadsch, pag. 168.

sur les plages sabloneuses et plates, les vagues se poussent en avant en s'élevant sur celles qui les ont précédées, et ce que celles-ci ramenoient est repris par les secondes et reporté plus loin ; c'est ainsi que les côtes se jonchent de débris et de corps marins. Les seuls œufs de calmar qui éclosent doivent être ceux qui restent constamment sous les eaux; et si on considère la quantité incroyable de masses d'œufs que la mer abandonne seulement sur les côtes du Nord, de la Belgique et de la Hollande, à chaque flux et reflux de la marée, pendant les deux mois de juin et de juillet, masses produites par les seules femelles qui chacune supposent un mâle, le nombre de ces mollusques paroîtra au dessus de toute imagination.

L'expansion, que ces amas d'œufs acquièrent successivement en peu de jours, est à coup sûr un des phénomènes les plus frappans que nous présente l'étude de l'histoire naturelle : on pourroit croire que, doués momentanément d'une force de croissance et de vie, ils peuvent, dès le moment que le calmar les a jetés dans les eaux, avoir une espèce d'existence particulière et propre au développement de la réunion entière. Cet épanouissement considérable peut don-

ner lieu à une foule d'hypothèses; je m'arrêterai à celle qui m'a paru la plus simple et la plus probable. Les œufs croissent de jour en jour, et il seroit possible que cette augmentation de volume provînt de celle qu'acquiert en grandissant le fœtus qui y est renfermé, puisque nous avons vu qu'à sa sortie il avoit déjà trois lignes de longueur; à mesure qu'il se développe, ce fœtus repousse en tout sens l'enveloppe demi-gélatineuse qui forme la coque de l'œuf, et sa substance flexible paroît fort propre à céder à ces efforts; ces œufs, en grossissant, occupent nécessairement plus de place et doivent tirailler la tige à laquelle ils sont intimement attachés; cette tige, très-élastique elle-même, s'alonge; et comme ce tiraillement s'opère en même tems sur toutes les tiges, on peut croire que c'est ainsi que toute cette masse d'œufs réunis à un centre commun, qui, dans le premier tems, avoit moins de sept pouces de diamètre, parvient au point d'en acquérir quelquefois plus de cinquante. J'avoue que cette explication simple ne satisfait pas rigoureusement à tous les phénomènes qui résultent de la croissance de cette masse : on pourroit demander comment, ne pesant d'abord que quelques onces,

elle acquiert en même tems un poids considérable lorsqu'elle s'étend en largeur : la solution de cette question me paroît très-difficile, à moins qu'on n'admette que l'œuf ne donne entrée par ses pores, ou par les interstices de sa coque presque fibreuse, à des fluides disséminés dans l'eau de la mer, et propres au développement de l'embryon. La chose est possible; mais je n'ai aucune preuve qui puisse l'établir victorieusement: au contraire, j'ai acquis la certitude que le jeune calmar se développe dans son œuf comme le poulet dans le sien, et que le nuage ou mucilage blanc, qui presque jusques à la fin enveloppe sa tête, n'est autre chose que l'humeur intérieure qui, dans cet œuf, remplace le jaune de celui de la poule. Quoi qu'il en soit, au milieu de ces observations il est sur-tout un fait certain, c'est que les œufs du calmar, comme ceux de la sèche, croissent après avoir été pondus, et que ce développement a lieu dans un milieu, dans un fluide, dans une autre matrice enfin que l'ovaire dans lequel ils ont été conçus. Cette croissance peut donner matière aux plus profondes réflexions, et ajouter peut-être un fait de plus à la connoissance de la génération des êtres. Si nous

nous reportons à ces questions célèbres agitées par tous les physiciens et les naturalistes qui ont fleuri à une époque chérie par la science, nous les verrons s'occuper avec la plus grande ardeur de tout ce qui pouvoit les conduire à saisir la Nature dans la formation de ses germes; nous y verrons Buffon baser un ingénieux système sur la découverte des animaux spermatiques, et se livrer à toute la poésie de sa brillante imagination pour faire adopter ses hypothèses. D'un autre côté s'élèvent les partisans de la dissémination, de l'aggrégation, de l'emboîtement des productions mécaniques et successives, des molécules organiques et d'une multitude d'autres opinions, toutes plus ou moins spécieuses; car chaque parti, tordant les faits à sa manière, les faisoit entrer, de gré ou de force, dans la foule des preuves dont chacun vouloit étayer son système. Les uns vouloient la réunion et le mélange intime de deux liqueurs prolifiques, appanages de deux sexes différens; et peu d'accord sur les accessoires, tous opéroient la fécondation par un mode qui n'étoit plus le même. D'autres enfin, conduits par l'analyse et l'analogie, virent des œufs dans tous les animaux : tout prouve aujourd'hui qu'ils

avoient raison; mais cette opinion ne prévalut pas à cette époque : de beaux esprits et des auteurs célèbres s'égayèrent sur le système des œufs; ils l'attaquèrent par l'arme du ridicule; et Voltaire, qui semble avoir pris à tâche de couvrir de sarcasmes tout ce qu'il ne vouloit pas admettre, s'acharne sur les œufs dans son *Homme aux quarante écus*, comme il le fait ailleurs sur les couches coquillières et sur les bancs d'huîtres fossiles qu'il fait tomber, sur les Pyrénées, de la cappe ou du collier des pélerins qui venoient de Saint-Jacques en Galice (1). Mais Haller

(1) Buffon n'a jamais pu pardonner à Voltaire ses plaisanteries sur les coquilles fossiles; et cette longue irrascibilité paroît tenir, dans ce grand homme, à notre caractère national, toujours très-disposé à regarder une plaisanterie ou un ridicule comme un coup de massue qui atteint sa victime et qui ne lui permet plus de se relever. Le tems a fait justice de l'un et de l'autre; il a fait oublier les sarcasmes de Voltaire, pour ne laisser subsister de ses œuvres que ce qu'elles contiennent de bon et les nombreux services qu'il rendit à la philosophie et à l'humanité. La gloire de Buffon est restée pure et sans tâche, et on n'ose même attaquer ses erreurs qu'avec vénération. Le premier fut un des ministres, et le second fut le grand prêtre du sanctuaire de la raison. Cependant cette espèce d'aigreur rendit Buffon injuste; il fit

est enfin venu le premier développer le problême de la génération (1); en donnant l'histoire de l'œuf de la poule, il a prouvé que le germe appartenoit à la femelle, mais que ce germe restoit infécond jusqu'à ce que le mâle l'eût arrosé de sa liqueur imprégnante, puissant véhicule du soufle de la vie. Par d'autres observations on a prouvé que ces germes existoient par-tout primitivement dans un ovaire chez les femelles, et que l'homme lui-même, comme les animaux vivipàres, devoit son existence à un œuf qui, descendu dans la matrice et arrosé de la liqueur spermatique du mâle, y développe ses membranes en proportion

---

partager à tous les encyclopédistes l'aversion qu'il avoit conçue pour le poëte de Ferney; et lorsque les derniers membres marquans de cette association s'éteignirent, quelqu'un étant venu dire, au Pline français, qu'il étoit le patriarche des amis de la raison : « Je n'aspire point, répondit-il, à tant d'opprobre ». Dans ce moment cet homme, en tout si supérieur, payoit son tribut aux foiblesses et aux passions humaines.

(1) Mémoires sur la formation du cœur dans le poulet, sur l'œil, sur la structure du jaune, et sur le développement. (Lausanne, Marc-Michel Bousquet, Mém. 1 et 2, 1759.)

de l'accroissement du fœtus, qui, arrivé à son terme, les déchire et les abandonne comme la coque d'un œuf maintenant devenue inutile. Dans les animaux ovipares, les œufs descendent encore de l'ovaire, et le mâle les féconde ou dans le corps de la femelle ou à leur sortie; chez les hermaphrodites, comme ils réunissent les deux sexes, la fécondation des germes s'opère par un acte spontané des deux puissances réunies.

Il étoit universellement reconnu que les femelles seules des oiseaux munies d'ovaires, pondoient des œufs à l'exclusion des mâles; car nous ne nous amuserons pas ici à réfuter le conte populaire des œufs de coq; on savoit encore que ces œufs étoient inféconds quand la femelle n'avoit pas eu de mâle; mais ces œufs inféconds, parfaitement organisés comme les œufs fécondés, présentoient même dans leur intérieur le germe, et il restoit à mettre ce dernier fait dans toute son évidence : or, Haller prouva que le jaune de l'œuf est revêtu de deux membranes, dont l'intérieure est un prolongement de celles qui tapissent l'intestin grêle du poulet, se continue dans l'intérieur de l'estomac, du pharynx ou gosier et du bec

pour former ensuite la peau; la membrane extérieure de ce même intestin se lie au mésentère et au péritoine, et s'épanouit encore en recouvrant le jaune de nouveau: des artères et des veines, qui prennent leur naissance dans les artères et dans les veines mésentériques du fœtus, se ramifient dans le jaune de l'œuf: le cœur est le centre de puissance qui pousse le sang dans ces vaisseaux, comme dans ceux du reste du corps de l'animal; ce n'est qu'après avoir consumé ce jaune, que le petit poulet, ayant brisé sa coque, abandonne le berceau protecteur qui le recouvroit, et qui désormais lui est devenu inutile. D'après ces faits incontestables, le jaune de l'œuf est donc une partie intégrante du jeune poulet: ce jaune se retrouve dans tous les œufs qui n'ont jamais été fécondés, et le poulet par conséquent y existoit lui-même, mais sous les formes d'un germe infécond, livré dès son apparition au néant.

Mais, si au contraire l'œuf a été fécondé par le mâle, dès qu'il se trouve dans une température, dans des lieux et dans des circonstances favorables, les viscères et les parties de l'embryon fluides et invisibles prennent de la consistence et se montrent sous

une apparence gélatineuse qui, passant par tous les dégrés de solidité, forme les chairs, les nerfs, les muscles, les membranes, les cartilages et les os par des gradations rapides mais insensibles. Les plantes et tous les autres individus du règne végétal offrent les mêmes phénomènes. L'illustre Linnæus eut la gloire de découvrir le sexe des plantes : au moyen des poussières séminales de la fleur mâle, il sut féconder des stériles femelles qui languissoient plantées loin du mâle, qui seul pouvoit les rendre prolifères; et cette découverte célèbre, en nous assurant de la sensibilité des végétaux, nous a encore prouvé qu'il existoit un mode de fécondation générale, universellement reparti chez tous les êtres animés qui sont disséminés à la surface du globe. La graine de la plante doit donc aussi être considérée comme un œuf conçu dans l'ovaire de la plante ou de la fleur femelle : la poussière séminale, partage de l'individu mâle, vient y féconder cet œuf; dès lors le germe qu'il renfermoit, susceptible de développement, croît et s'élève lorsqu'il a rencontré, dans la terre ou dans l'eau, une matrice nécessaire à sa constitution physique et à son organisation.

C'est ainsi que l'anatomie nous a prouvé

l'existence des ovaires dans les femelles des animaux vivipares (1), et ces œufs restent inféconds et se flétrissent dans les femelles qui n'eurent jamais de cohabitation avec le mâle; mais si, comme elles y sont appelées; elles remplissent le vœu de la Nature et subissent ses lois; alors l'œuf fécondé descend dans la matrice, l'embryon y croît en étendant ses membranes en tous sens; il les rompt au terme de la gestation : en les abandonnant, parce que désormais elles lui sont inutiles, il vient jouir de la vie, du jour et de l'existence.

La femelle des poissons pond encore de même les millions d'œufs dont l'ovaire de quelques espèces est rempli; jamais leurs germes préexistans ne viendroient au jour si le mâle ne venoit les arroser et les féconder par sa liqueur spermatique; à cet instant une fermentation intérieure, celle de la vie s'en empare, et bientôt on voit éclore des myriades de petits poissons, qui rendent aux mers ce qu'elles perdent par une effrayante dépopulation.

Nous pourrions suivre beaucoup plus loin

(1) Littre, Mém. de l'acad. des sciences, an 1701, pag. 109, in-4°.

ce

ce parallèle ; mais chez tous les animaux et dans les plantes nous retrouverions par-tout des faits qui rentreroient dans ceux que nous venons de citer. La terre et les eaux sont de vastes matrices qui protègent la reproduction des êtres créés : le corps de quelques animaux renferme pour un tems ceux qui ont encore besoin de cette retraite après la conception, et j'oserois dire l'air lui-même, échauffé jusqu'à un certain point, est la matrice dans laquelle doivent éclore les œufs des oiseaux et des insectes, chez qui, comme dans tous les êtres existans, les germes appartiennent à la femelle, et sont fécondés par le mâle ; matière et mouvement, telle est la loi générale de la Nature. Si nous voulions traiter à fond ce sujet, quelques volumes ne suffiroient plus ; la courte analyse, que nous venons d'en faire, suffit pour mettre sur la voie, et prouver que toute génération animale ou végétale actuelle, en exceptant la génération encore spontanée, provient d'un œuf (1).

Cette opinion fut celle d'Harvey ; ce célèbre observateur, aussi habile que philosophe, après avoir constaté la circulation du sang, annonça encore d'autres vérités que

(1) *Omnia ex ovo.* Harvey.

de grands génies ont voulu n'envisager que comme des paradoxes ; il faut souvent plus que du courage pour s'élever au dessus des erreurs consacrées par le tems et répétées d'âge en âge : arrivés à une certaine époque de la vie, les hommes en général tiennent à leurs idées, et presque toujours ils se refusent même à l'évidence quand elle vient heurter leurs opinions. Harvey eut cependant quelques sectateurs, et d'après ce que ce savant anatomiste nous a laissé par écrit sur le problême de la génération, on ne peut que regretter la perte irréparable que la postérité a faite des papiers de ce grand homme. Il avoit consigné ses observations par écrit ; fidèle à son roi dont il étoit le médecin, il suivit le sort de l'infortune Charles Ier, et ses meubles comme ses papiers furent dispersés par la main destructive de la spoliation. Cette perte ne fut pas réparée ; Harvey n'écrivit plus que par réminiscence et de mémoire. Graaf adopta la découverte des œufs ; il poussa très-loin ses expériences, et il prouva que ces œufs, se séparant de l'ovaire de la femelle lors de la conception, descendoient dans la matrice par les trompes de fallope pour y croître et s'y développer. Douze jours après l'accou-

plement il trouva, en ouvrant un lapin femelle, l'embryon renfermé dans ses membranes, tellement distinct qu'on pouvoit reconnoître ses membres. Dès cet instant plusieurs naturalistes répétèrent ces observations; on les voit même se disputer la découverte des œufs de l'ovaire des femelles. Swammerdam crut qu'elle lui étoit due, et que, comme Vanhorn, il avoit reconnu avant Graaf ces ovaires; mais elle appartenoit peut-être à Stenon qui, le premier, reconnut les ovaires dans la femelle du chien de mer (1), animal vivipare qu'il disséqua. En publiant cette découverte, il osa même ajouter qu'il ne doutoit pas que les testicules des femmes ne fussent des ovaires, soit que ces œufs en tombassent dans la matrice, ou que la matière contenue dans ces œufs s'y rendît elle-même; et dès lors les corps, que les anatomistes avoient regardés comme les testicules de la femme, prirent le nom d'*ovaires*, nom que le tems et la raison ont consacrés depuis.

Mais que vont devenir, auprès de ces œufs et de ces germes appartenant exclusivement aux femelles, les animaux sper-

---

(1) *Squalus carcharias.*

matiques découverts par Leeuwenhoeck et Hartsoeker, dont l'existence ne peut pas plus être contestée que le témoignage d'une foule d'auteurs célèbres (1), qui les ont reconnus et observés? animalcules dont, comme eux, j'admets la réalité; et ces animalcules ne seront-ils donc plus le germe de la fécondité? Il seroit possible que non; et en effet, si nous examinons toutes les liqueurs et tous les fluides; si nous soumettons au microscope le sang, la lymphe, le chyle, la sève, toutes les humeurs nutritives ou sécrétoires, les infusions végétales, enfin tous les liquides, à l'exception des spiritueux, nous y retrouverons, comme dans la liqueur séminale du mâle et de la femelle (2), des animalcules sans

(1) Vol. XVII de cette édition, pag. 212. Voyez la note de Sonnini.

(2) En ne voulant pas reconnoître les œufs de l'ovaire de la femme, on a dû lui donner comme à l'homme une liqueur séminale, qui pourroit fort bien ne pas exister sous ce rapport, et n'être au contraire qu'une sécrétion d'un tout autre genre; car tous les auteurs placent sa source bien loin des prétendus testicules, ou ovaires, et ils la font suinter autour du col de la matrice et autour de l'orifice extérieur de l'urètre. L'existence des animalcules microscopiques dans cette liqueur a été très-rarement observée

nombre : et par là même que l'humeur séminale est une liqueur, ne pourroit-on pas en inférer qu'elle doit nécessairement être peuplée de ces animalcules comme le sont toutes les autres ; et comme le sang, la lymphe, les infusions végétales ne sont pas prolifiques et ne servent de rien à la génération des grands animaux ; que les animalcules de ces liquides, jetés dans une matrice ou un milieu quelconque, ne donnent naissance qu'à des animalcules comme eux, on peut en conclure que la liqueur spermatique doit électriser le germe dans son jet, mais que ses animaux rentrent dans la classe des animalcules microscopiques des autres fluides, liqueurs ou infusions.

Cette digression, née du fond du sujet que nous traitons, et à l'aspect de la manière dont croissent les œufs de calmar quand la femelle

par les raisons que l'on peut voir dans le XVIIe vol. de cette édition, pag. 417. Mais je puis assurer qu'ils existent, et un jour je publierai peut-être un travail à ce sujet, car l'austère philosophie sait voiler les plus grandes nudités : mais, par cette seule raison, on ne doit pas en inférer, comme Buffon, que cette sécrétion est de la liqueur spermatique ; puisque, comme nous le voyons, ces animalcules se retrouvent dans tous les liquides non spiritueux sans exception.

les a pondus, nous a écartés pour un instant de l'histoire de ce mollusque; nous allons y rentrer en recherchant l'étymologie du nom presque gaulois sous lequel ce mollusque est connu. *Calmar* vient de *calamar*, vieux mot français, dérivé de *calamarium*, qui, dans la basse latinité, signifioit un écritoire portatif, et qui, indépendamment de l'encre, renfermoit encore des plumes et un canif. Nos pères ont cru retrouver tout cela dans le calmar; muni d'une liqueur colorée, il porte aussi dans son dos une lame cornée, à laquelle on accorda des côtés tranchans, une base taillée en forme de plume (1); et le tout étant renfermé dans une espèce de tube alongé comme l'étoient ces encriers, on donna leur nom à l'animal qui en rappeloit les formes.

En décrivant les parties de la génération des sèches, nous avons vu que celles des mâles contenoient des fibrilles très-singulièrement organisées; et nous arrêtant sur

---

(1) *Calamar nostris vocant, a thecæ scriptoriæ similitudinis; sive quod in ea reperiantur, quæ ad scribendum necessaria sunt, videlicet attramentum et gladiolus, qui altera parte cultrum, altera calamum sive pennam refert.* Rond. lib. 17, de pisc. cap. 4.

ce sujet, nous avons observé que Needham avoit aussi découvert ces petits corps dans la liqueur spermatique du mâle du calmar, que cependant, en se trompant, il prit pour les animaux spermatiques de cette liqueur.

Ces substances spermatiques ont la plus grande analogie avec celles de la liqueur séminale du mâle de la sèche; mais Needham ne leur trouva pas le fil terminal que nous offrirent celles-ci: quant au reste, il est facile de voir combien les observations de Needham et de Buffon coïncident avec celles de Swammerdam; et comme nous avons fait graver la figure des machines spermatiques de la sèche, nous renvoyons nos lecteurs, pour celles du calmar, à la planche que fit graver Buffon, tom. XVII, pag. 52, de cette édition.

Les anciens paroissent avoir fait beaucoup moins de cas du calmar, que des sèches et des poulpes, et on les vendoit dans leurs marchés au plus vil prix.

Aristophane, pour peindre le dénuement absolu où s'étoit trouvé un individu qu'il introduit dans une de ses pièces, dit « qu'on l'a vu n'avoir pas même le moyen d'acheter

un calmar (1) ». Cependant les romains les mangèrent ; ils en faisoient des espèces de pâtés, ou, après leur avoir coupé les bras, leurs cuisiniers les farcissoient de moëlle, et les arrosoient d'aromates en les faisant cuire ; ce goût paroît s'être conservé chez les romains modernes qui les préfèrent aux sèches, et les mangent dans les mois de l'hyver. En cuisant, le calmar devient rouge comme l'écrevisse. Les grands calmars sont très-rares sur nos côtes ; Oléarius, Cabinet de Gottorp, page 44, planche XXVIII, fig. 2, nous a transmis la figure d'un calmar qu'il s'est plu à dessiner en manière de monstre ; il fut pris près de Schevelingen en Hollande. Exposé à la vue du peuple, regardé, dit cet auteur, comme un diable de mer, gravé et publié avec une explication particulière, et cependant il n'avoit qu'à peu près trois pieds de long. La sensation que fit la vue de cet animal prouve qu'il est très-rare, au moins sur ces côtes.

En terminant l'article de la sèche, nous avons remarqué que, jusqu'à ce jour, nous ne connoissions aucune pétrification qui

---

(1) *Quem etiam video theutide egentem.* Aristoph. in Acarn.

puisse avoir appartenu à ce mollusque; il en est de même du calmar, quoiqu'un savant célèbre (1) et dont je respecte l'opinion et la science à bien des titres, ait imprimé depuis peu qu'une pétrification qu'il publioit étoit un bec de calmar. J'aime beaucoup à m'appuyer des observations des excellens naturalistes qui ont bien voulu être nos maîtres et nous instruire en publiant leurs travaux; et certes, celui dont je parle en ce moment est un de ces hommes rares dont on se plaît à citer les ouvrages; mais je le répète, plus une autorité me paroît respectable, plus je m'en défie, et je ne parlerai jamais comme mes maîtres, qu'alors que je serois intimement convaincu qu'ils ont parfaitement raison (2). Autant que je le puis, je veux voir par moi-même, et c'est la seule ressource qui me reste pour être original à mon tour. De grands voyages dans lesquels me lancèrent des circonstances qui, pour ainsi dire, entourèrent ma première jeunesse; une bibliothèque qu'avoit formée mon vénérable père, et qu'il laissa à ma disposition de très-bonne

(1) Faujas, Histoire naturelle de la montagne de Saint-Pierre de Maëstricht, pl. XIX, fig. 1.

(2) *Nullius intentus jurare in verba magistri.*

heure ; la lecture sur-tout de Réaumur, du spectacle de la Nature de Pluche, me donnèrent, dès mes jeunes ans, le goût de l'observation ; il m'a suivi dans mes courses lointaines, et aujourd'hui je suis riche de ce que j'en ai rapporté et de ce que j'y ai observé. Les pétrifications ont principalement attiré mes regards ; une conviction intime m'a toujours dit qu'elles avoient été déposées par des êtres vivans, pour former les couches de la terre. Leur étude est la clef de sa théorie, et il entre dans le plan que je me suis tracé en commençant cet ouvrage, de parler de ces pétrifications à mesure que nous passerons en revue les êtres à qui elles peuvent avoir appartenu.

Les auteurs qui ont écrit sur les pétrifications, ont publié, sous le nom de *bec d'oiseau*, une pétrification assez rare, et qu'on ne retrouve que dans peu d'endroits. Elle a effectivement la forme du bec supérieur d'un oiseau, et rentre un peu par sa courbure dans celle du bec des oiseaux de proie. Dans ces premiers tems de l'histoire naturelle où la masse des connoissances acquises n'étoit pas bien considérable, on donnoit aux corps fossiles et pétrifiés le nom que rap-

peloit leur forme, plus ou moins rapprochée de celle des êtres vivans qu'on avoit sous les yeux; et c'est ainsi qu'on retrouve dans ces anciens auteurs des fruits et des fleurs (1) pétrifiés; des oiseaux, des becs et des plumes pétrifiés (2); des hommes, leurs os et même ceux des géans (3) pétrifiés; mais une connoissance plus approfondie des faits et des objets de comparaison, a prouvée qu'il n'existoit point jusqu'à présent de pétrifications de fruits, d'oiseaux, ou d'hommes; et la belle étude des pétrifications, ramenée à de justes bornes, a classé tous ces fossiles à leur véritable place. Alors les becs d'oiseaux dont nous parlons n'ont plus appartenu à d'anciens habitans de l'air; et en cherchant parmi tous les êtres celui auquel on pourroit donner cette espèce de bec, on n'a trouvé que la sèche; à l'instant toutes ces pétrifications sont devenues des becs de sèches: sous cette dénomination, les naturalistes qui, en ont parlé, l'ont fait avec la plus grande sécurité.

Dans un voyage scientifique qu'entreprit Faujas de Saint-Fonds, mon maître et mon

(1) *Lillium lapideum.*

(2) Scheuchzer, Physique sacrée, 1er vol.

(3) Idem, ibidem.

guide en minéralogie, au milieu de nos armées et de nos opérations militaires (1), il eut occasion de visiter la curieuse et célèbre montagne de Saint-Pierre de Maëstricht. Au milieu d'ossemens, de coquilles et d'oursins pétrifiés, on y rencontre en quantité de ces becs de sèches; mais dans le silence du cabinet, et dans le calme d'une mûre observation, Faujas les compara avec des becs de sèches naturels, et il ne trouva plus aucune analogie entre eux (2). On le voit embarrassé pour placer cette pétrification; elle n'est plus pour lui un bec de sèche; il en fait celui d'un calmar; mais la manière vague dont il en parle (3), fait d'abord soupçonner

(1) Faujas de Saint-Fonds, *ubi sup.*

(2) Faujas de Saint-Fonds, *ubi supr.* pag. 83, in-fol. Explication de la planche XIX.

(3) « La figure 1 est un bec de sèche, vu dans sa partie concave et dans sa partie convexe; il a un si grand rapport avec un bec d'oiseau que, sans la disposition de la partie convexe, on auroit de la peine à se défendre de l'illusion. C'est le bec d'un *loligo calmar* de Lamarck, mais d'espèce inconnue. Cette partie, qui est cornée dans l'animal vivant, se trouve presque à l'état de pétrification dans la montagne de Saint-Pierre. Il est représenté ici de grandeur naturelle ». (Faujas de Saint-Fonds, *ibid.* pag. 83.)

qu'il n'en est pas absolument sur lui-même; il renvoie à un savant Mémoire de Lamarck, inséré dans ceux de la société d'histoire naturelle de Paris (1). J'ouvre ce Mémoire; Lamarck y parle bien du bec de la sèche, mais pas du tout de celui du calmar. J'ai vérifié que le bec du calmar étoit semblable à celui de la sèche. Il faut donc renvoyer cette pétrification comme ayant appartenu à un autre animal; car le bec de la sèche ou du calmar (2) se dessine en bec de perroquet, courbure fortement arquée que n'offre point le corps pétrifié. Le bec de la sèche a deux mâchoires différentes de structure, et jamais on n'a retrouvé d'autres prétendus becs de sèches pétrifiés que celui qui représente très-foiblement une mâchoire supérieure; il a vers son milieu un enchâssement en recouvrement qui sert à maintenir ses deux mâchoires dans la chair qui remplace les gencives, et rien de semblable ne se montre

(1) Pag. 10 et suiv.

(2) Voyez la forme du bec dans les planches de la sèche, pl. VI, fig. 1, où on voit le bec supérieur et celui inférieur différent entre eux de forme; on peut y remarquer aussi l'enchâssement ou chappe, qui assure de la solidité à ce bec, dans les efforts qu'il est obligé de faire pour briser le test des crustacés.

sur les pétrifications, qui, au contraire, sont lisses et tout d'une venue. Enfin le bec de la sèche est corné ; cette corne, comme celle des ongles, n'est autre chose qu'une réunion de fibres nerveuses que le contact de l'air paroît avoir durcies; et je dois ici avouer que jamais je n'ai vu de cornes ni de corps corné pétrifiés : qu'on ne m'allègue point les cornes fossiles trouvées dans les tourbières ou dans le lit des rivières; ces cornes, comme celles de l'urus qu'on retrouve dans la Somme en Picardie, et dans quelques endroits de l'Allemagne, ont perdu leur partie cornée qui s'est amollie et fondue par l'action des élémens, et elles ne présentent plus que leur noyau osseux. Le rhinocéros lui-même, que Pallas retrouva en chair et en os (1), en Sibérie, où la gelée l'avoit conservé intact, je ne sais depuis combien de millions d'an-

(1) Ce phénomène, l'un des plus étonnans de toute l'histoire naturelle, fut découvert, en 1771, dans la rive sabloneuse du fleuve Willoui, dans la Sibérie orientale; mais quoique la peau, les tendons, les muscles, les chairs en avoïent été conservés, on ne put retrouver les cornes dont Pallas ne vit plus que les vestiges : leur substance fibreuse, se séparant en filets, les fit probablement tomber en lambeaux lors du dégel qui mit à découvert cette fameuse preuve

nées, n'avoit plus de cornes, les fibres s'en étoient séparées et avoient disparu; malgré toutes mes recherches je n'ai jamais vu des corps cornés pétrifiés. J'ai bien rencontré des squelettes de poissons cartilagineux, et notamment aux environs de Bruxelles; mais des cartilages ont une autre texture que de la corne; ceux-ci s'ossifient (1), comme le prouve l'anatomie, et celle-là se défile, s'il m'est permis de me servir de ce terme, se réduit en charpie, en bouillie, et ne se change jamais en pierre; il faut donc que le corps pétrifié ait une autre origine. D'ailleurs, s'il est une partie susceptible de pétrification,

des catastrophes du globe. (Pallas, Mém. de l'académie de Pétersbourg, année 1772, pag. 576.)

On ne peut pas non plus m'alléguer comme des cornes, ces corps fossiles des Pyrénées, quelquefois contournés comme celles des vaches, et toujours pétrifiés. Picot de la Peyrouse a prouvé que ces corps appartenoient aux mollusques, et il les a décrits sous le nom d'*orthoceratites*.

(1) Dans la jeunesse des animaux, les os ne sont encore eux-mêmes que des espèces de cartilages; plus l'animal avance en âge, et plus les os acquièrent de la dureté; et les parties qui, comme le sternum et la cloison du nez, sont essentiellement cartilagineuses, s'ossifient avec le tems, et deviennent de véritables os.

ce seroit l'os de la sèche (1) ; on le retrouveroit au milieu des couches aréneuses de la montagne de Saint-Pierre de Maëstricht, et rien, parmi toutes les pétrifications que nous connoissons de cette montagne, n'y a aucun rapport. Je pourrois renvoyer le reste de cette discussion à l'instant où je parlerai des oursins, car je crois que ces becs de sèches appartiennent à une espèce d'échinite; c'est ce qu'il faut prouver, et je vais essayer de le faire ici, pour ne pas rompre le fil des idées.

Si maintenant nous examinons de près ce corps fossile, nous le trouverons entièrement pétrifié ; il est solide et converti en spath calcaire, comme le démontre sa cassure lamelleuse : tel est encore constamment le mode de pétrification de l'oursin ; quand l'échinite ou l'oursin pétrifié a conservé sa

(1) L'os de la sèche est déjà calcaire et presque spathique. Si la sèche avoit existé au milieu des nombreux animaux qu'on retrouve dans les pétrifications de Maëstricht, à-coup sûr on y retrouveroit son os qui étoit encore plus susceptible de conservation que le test des oursins, les os de daims et ceux des crocodiles; on connoît toutes les pétrifications et les fossiles de Maëstricht, et toutes les recherches pour y retrouver l'os de sèche ont été vaines.

coque,

coque, elle est toujours convertie en spath calcaire, et je n'ai pas encore vu d'exception à cette règle; car on ne doit plus regarder comme des échinites parfaits ceux qui ne présentent qu'une masse entièrement siliceuse; ce silex n'est que le noyau intérieur de l'échinite; ce n'est plus la coque que l'on voit, mais une pétrification d'un tout autre genre, qui s'est moulée dans la concavité de l'oursin. Je puis démontrer cette vérité jusqu'à l'évidence, car j'ai dans ma collection quelques centaines d'oursins pétrifiés; depuis la grosseur d'un chou ordinaire jusqu'à celle d'une tête d'épingle; et chez ceux qui ont conservé leur test, il est toujours spathique, même lorsqu'il recouvre la pétrification siliceuse intérieure, peut-être due à la chair du mollusque qui l'habitoit, ou à l'air inflammable qui s'en est émané lors de sa dissolution. Il en est de même des pointes d'oursins et des pierres judaïques (1); on les rencontre toujours à l'état spathique, et jamais autrement; ce mode de pétrification est tellement inhérent aux genres des our-

(1) *Echinorum clavicula lapidea*, *etc. etc.* Bertrand, Dict. oryctologique universel, pag. 125, second vol. édit. de la Haye.

sins, qu'elle s'étend sur toutes les parties crustacées qui leur ont appartenu. C'est ainsi qu'on retrouve encore les osselets intérieurs ou dents de l'oursin, qui, dans ceux que Klein (1) nomme *anocystes*, forment par leur réunion ce que quelques naturalistes ont appelé la *lanterne d'Aristote*. Ces osselets pétrifiés ont été figurés par quelques auteurs qui ont parlé des pétrifications, et entre autres Luid (2) nous en a fait graver deux fossiles; et Klein (3) en publia plusieurs qu'il retira d'oursins encore vivans. J'ai réuni tous ces desseins avec celui du bec du calmar de Maëstricht, pour établir les objets de comparaison, et leur similitude frappe au premier abord. Je sais qu'on m'objectera que ces prétendus becs de sèches ne sont pas identiquement les mêmes que ces autres dents fossiles ou naturelles des oursins; mais j'observerai que, comme on voit les osselets de l'oursin rosacé s'écarter de la

---

(1) Klein, Ordre naturel des oursins de mer et fossiles, traduction française. Paris, Bauche, 1754, pag. 31.

(2) Luid. Lithophylacii britannici ichnographia, nos 629 et 1078, pl. IX et XII.

(3) Klein, *ubi supr.* planche XVIII, fig. *g*, *i*, *k*; et pl. XX, fig. *h*, *i*, *k*.

forme de ceux de l'oursin turban, que même chaque espèce d'oursin varie pour ces osselets avec les espèces qui lui sont voisines, et que les formes et l'arrangement ne sont plus les mêmes, dans les oursins plats, que dans les ronds ou globuleux, on ne peut qu'en inférer que l'osselet pétrifié dont il est ici question, appartient à l'espèce d'oursin alongé et aplati en dessous, qui ne s'est encore trouvé fossile que dans la montagne de Saint-Pierre de Maëstricht. Cet oursin s'y rencontre par-tout; il est le fossile dominant de cette montagne (1), et ces becs y sont de même très-communs; leur pétrification lamelleuse et spathique est parfaitement la même; elle est celle inhérente à ce genre de mollusques, et tout prouve qu'on peut restituer cet osselet aux oursins, puisqu'il n'appartient qu'à eux.

---

(1) *Spatangus mosæ*, *echinus radiatus* de Linnæus et de Lesvke. *Oursin fossile* de Faujas, Hist. nat. de Saint-Pierre de Maëstricht, planche XXIX, où il est représenté sur ses deux faces.

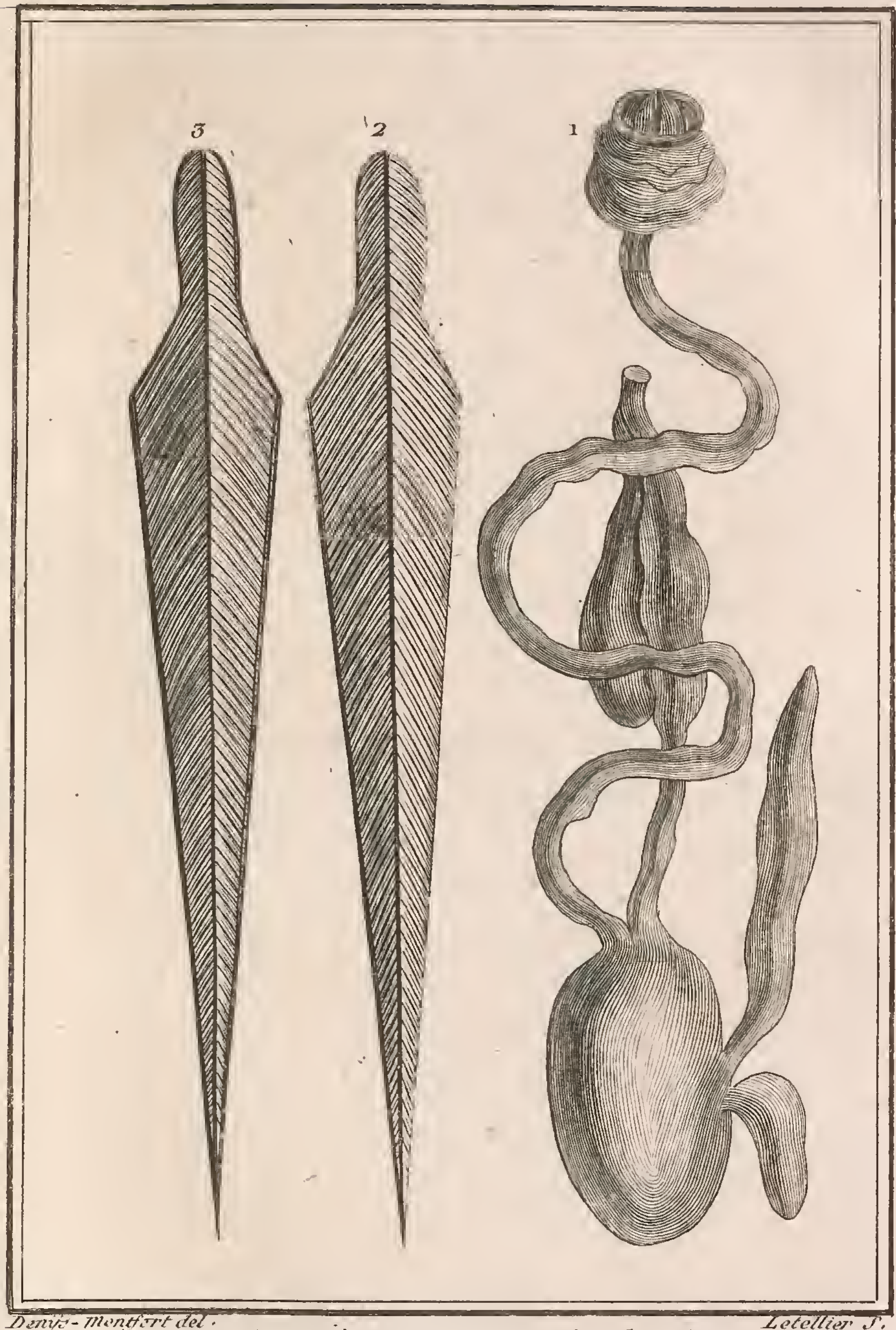
EXPLICATION DES PLANCHES.

PLANCHE HUITIÈME.

Le calmar commun vu par derrière, les ailes rhomboïdales étendues et déployées.

PLANCHE NEUVIÈME.

Fig. 1. Conduit intestinal du calmar. Son bec est placé dans la partie supérieure, et en descendant, on voit le gosier ou l'œsophage qui est très-long, sur-tout dans les grands calmars; l'estomac ou ventricule en forme de gésier d'oiseau est dans le bas, et sur le derrière on voit l'intestin cœcum, qui forme une double poche qui a une entrée commune dans le ventricule. L'intestin rectum part de l'estomac et remonte vers le haut, offrant un renflement dans sa partie supérieure; son orifice vient aboutir sous le fourreau ou sac vers les deux tiers de la longueur du corps de l'animal; sa vessie, remplie d'encre de couleur rousse, est placée au



Conduit intestinal et lames cornées de Calmars.

même endroit, et par son ouverture, elle vient se rendre presque au collet de l'intestin rectum, où elle fait son insertion.

Fig. 2. Lame cornée du calmar commun; elle est mince, tranchante et aplatie sur les bords, que les anciens écrivains ont comparée au tranchant d'un canif; son sommet est arrondi, il offre grossièrement la figure d'un bec de plume un peu émoussé; le milieu de cette lame cornée est relevé par un nerf qui en forme l'arête et lui donne un aspect caréné.

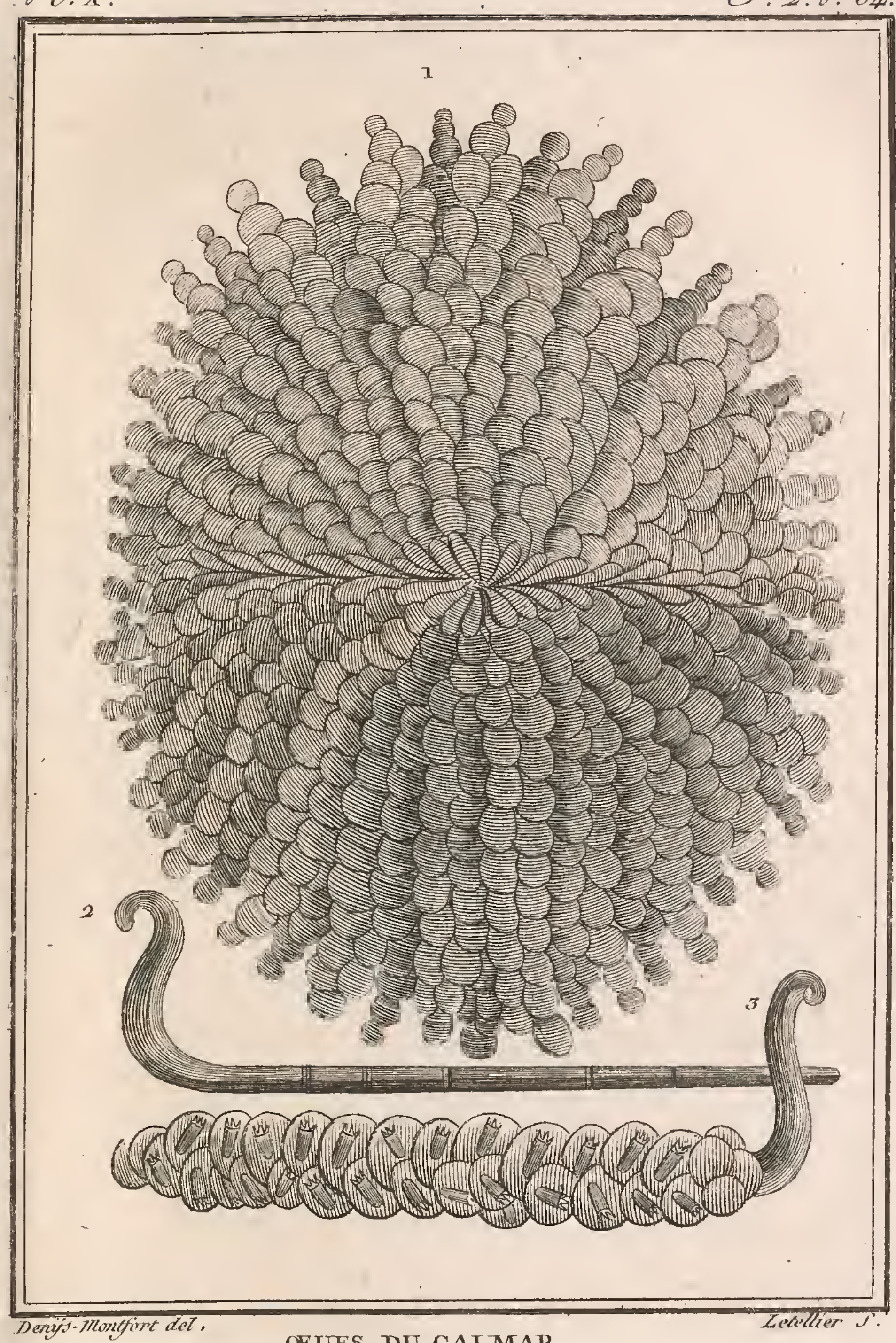
Fig. 3. Lame cornée du calmar flèche; elle ne diffère, comme nous le verrons en son lieu, de la précédente que par une bordure noire et relevée, d'une substance analogue à celle de la baleine, et qui arrête ses contours dans tout son prolongement: cette bordure est assez saillante. Dans cette lame dorsale du calmar flèche on peut remarquer, comme dans celle du calmar commun, de petites stries qui forment un angle dont la pointe regarde le sommet de cette lame; on peut les regarder comme l'indication de l'accroissement successif des mollusques à qui ils ont appartenu; et à leur nombre il est difficile de croire que les

calmars ne vivent que deux ans, à moins que leur accroissement ne soit extrêmement rapide.

PLANCHE DIXIÈME.

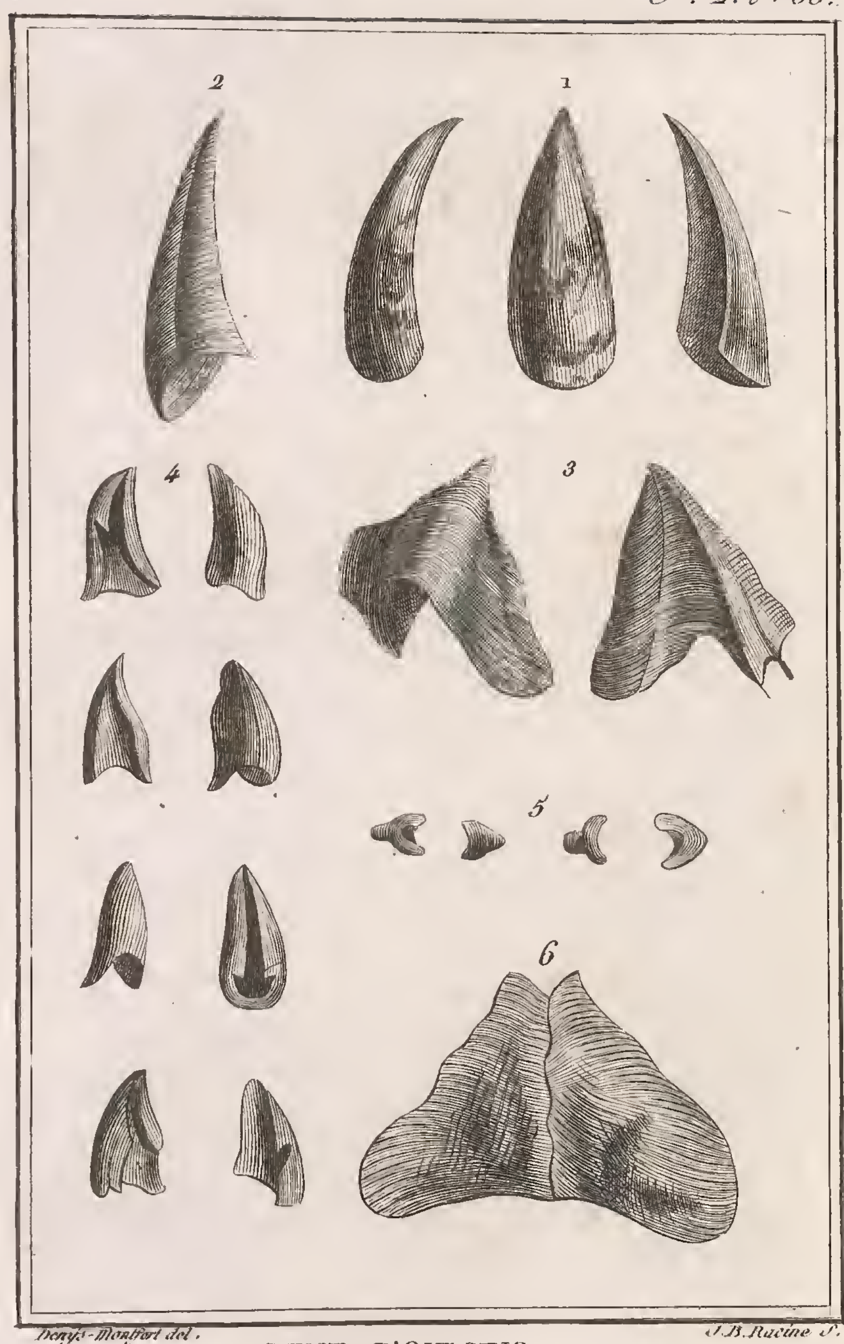
Fig. 1. Groupe d'œufs de calmars; il est composé d'une multitude de grappes, qui toutes se réunissent et s'attachent à un centre commun, où ils sont liés par un nerf ou ligament très-élastique et demi-transparent. On voit ce nerf dépouillé de ses œufs dans la figure 2, et on y remarque des espèces d'intersections qui le partagent inégalement dans sa longueur.

A la figure 3 on voit ce même ligament isolé et séparé du tronc; il est revêtu de ses œufs, et au travers de leur membrane on aperçoit de petits calmars tout formés. Ces œufs ne sont point isolés entre eux, et ils ne tiennent pas au ligament commun par une queue ou attache particulière, quoique chaque grappe soit isolée; on doit plutôt considérer le grand nombre d'œufs qui la composent, non comme parfaitement globuleux, mais comme autant de loges cloisonnées qui se touchent et s'adaptent irrégulièrement les unes aux autres, et de la même manière que les bulles qu'on obtient



Denys-Montfort del. Letellier S.

ŒUFS DU CALMAR.



Denys-Montfort del. J. B. Racine S.

DENTS D'OURSINS.

en faisant fortement mousser du savon: chaque loge renferme cependant un petit calmar, et qui y acquiert, avant d'éclore, deux à trois lignes de longueur.

PLANCHE ONZIÈME.

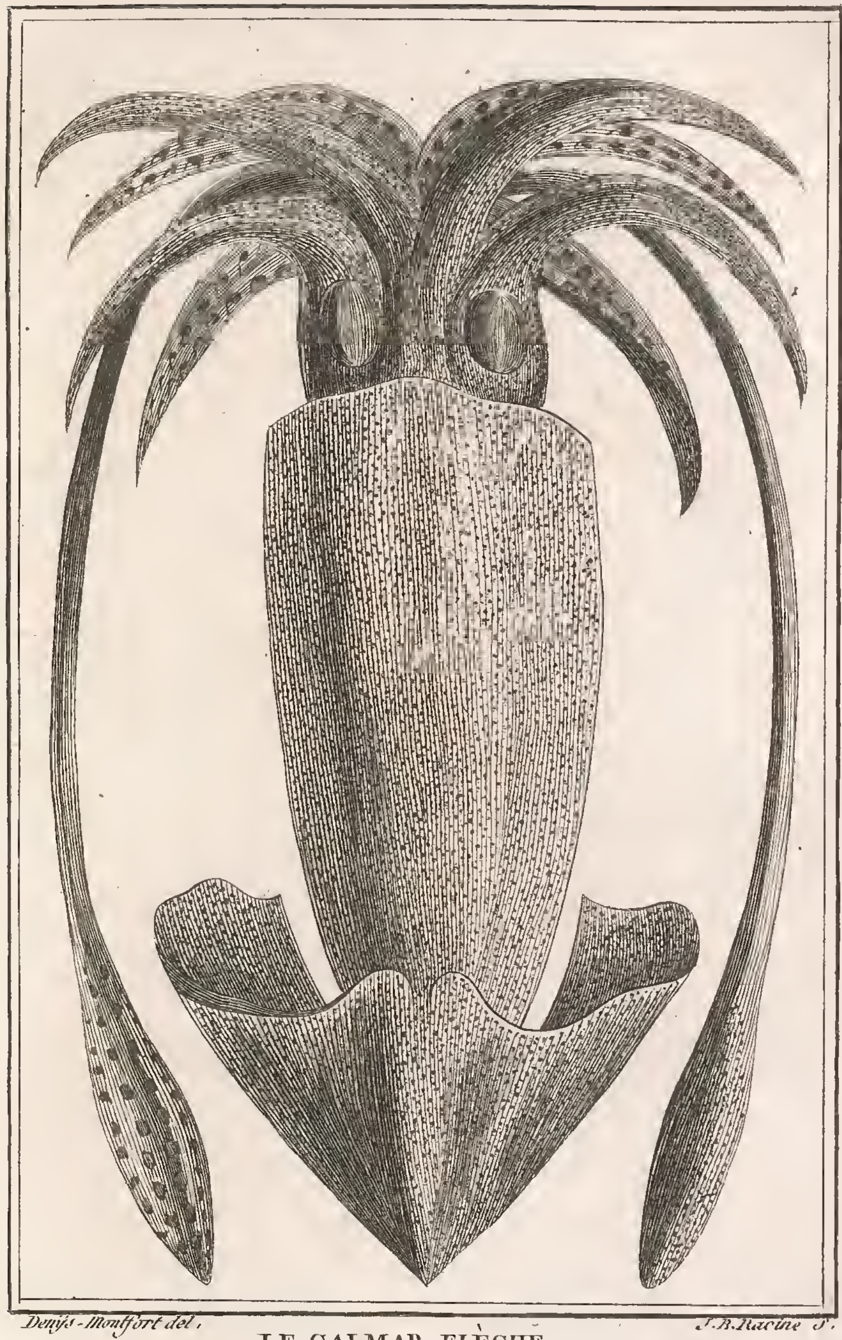
Fig. 1. Elle représente un fossile qu'on a cru être un bec de calmar. Dessiné sous trois aspects; le premier l'offre en trois quarts, le second vu par le dos, et le troisième de profil. Je l'ai peint d'après nature: j'ai cru pouvoir le rapprocher d'un autre corps pétrifié, fig. 2, dessiné et gravé par Luid, pl. XII, fig. 1078, et que cet auteur a publié comme une dent d'oursin ou d'échinite, c'est-à-dire, d'oursin pétrifié. Les figures 3, 4, 5 et 6 représentent d'autres dents ou pièces intérieures d'oursins que Klein a publiées. Je me suis permis de manifester, quant à la figure première, une autre opinion que celle d'un homme que je vénère, dont je fus l'élève, et qui a bien voulu m'apprendre ce que je sais. L'amour du vrai, qui est son partage et qu'il a su m'inspirer, peut seul me servir d'excuse; et si j'ai fait quelques rapprochemens, c'est parce que leur analogie m'a semblé évidente,

LE CALMAR FLÈCHE (1).

PARMI les animaux conservés dans de l'esprit de vin, qui ornent les galeries du muséum d'histoire naturelle, on voit un très-grand calmar qui peut avoir environ, en y comprenant ses longs bras, quatre pieds de longueur. Lamarck dit que sa taille est gigantesque ; son corps très-épais égale la grosseur du bras d'un homme robuste et fort ; il est alongé, de forme cylindrique et pointu à sa base : deux grandes ailes viennent s'y implanter ; et au lieu de le faire à mi-corps et d'une manière diagonale comme celles du calmar commun, elles prennent

(1) Calmar sagitté. *Loligo sagittata. Loligo alis triangularibus caudæ adnatis limbo sacci integerrimo, laminâ dorsali anticè dilatatâ, corpore oblongo crassissimo, brachiis pedunculatis prælongis.* Lamarck, Mém. de la soc. d'hist. nat. de Paris, pag. 13.

Sèche sagittée. *Sepia sagittata.* L. A. G. Bosc, Hist. nat. des vers, 1er vol. pag. 46. Dans sa Synonymie il a réuni le calmar harpon, que Lamarck regardoit comme une variété du calmar flèche, et que Bosc a joint à cette espèce.



Denys-Montfort del. J.B. Racine Sc.

LE CALMAR FLÈCHE.

leur naissance plus près de la base du corps, avec lequel elles forment à leur partie supérieure un angle droit, se développant en largeur et regagnant le bas du corps par un angle aigu. A leur point de départ, ces ailes offrent une espèce d'oreillette que ne présente pas l'espèce que nous venons de décrire; deux rangs de cupules arment ses bras courts; les tiges des deux plus longs égalent la longueur du corps; leurs fortes massues sont garnies dans le milieu de deux rangs de grosses ventouses qu'accompagnent sur les bords d'autres beaucoup plus petites. Les yeux ne sont pas aussi saillans que la taille de l'individu paroît le promettre; sa couleur est blanchâtre, ardoisée sur le dos, et son corps est pointillé de points pourprés: telles sont au moins les couleurs que présente celui qui est conservé au cabinet d'histoire naturelle; cependant l'esprit de vin doit l'avoir décoloré, et ses teintes devoient être bien plus brillantes pendant sa vie.

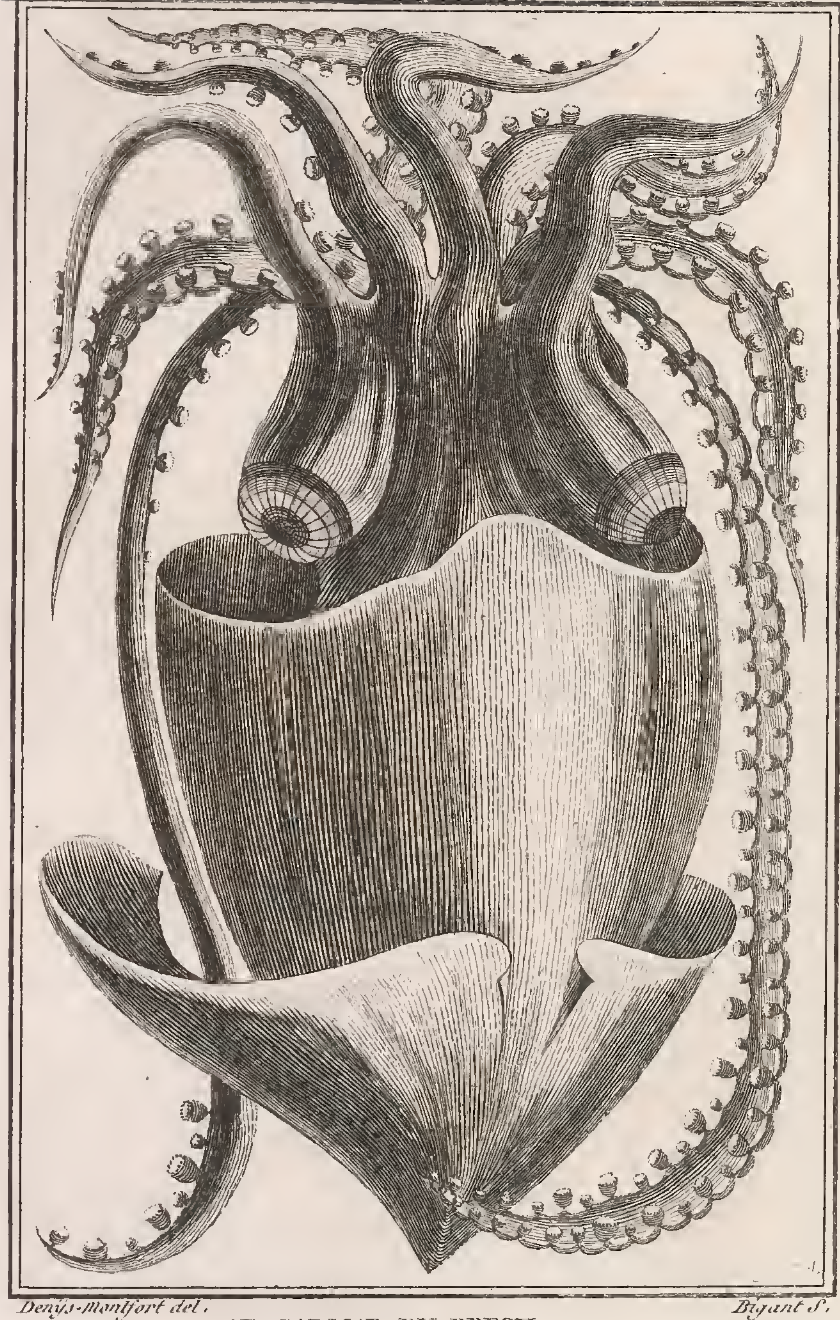
On peut croire que ce calmar atteint quelquefois la longueur de cinq pieds, et que c'est peut-être là celui dont Pline a parlé dans son Histoire naturelle. Ce calmar est aussi très-remarquable par les dents qui garnissent le bord de ses cupules; que Lamarck

a indiquées sous le nom de *griffes*. Indépendamment des oreillettes que l'on voit à la naissance des ailes, de la position de ces mêmes ailes, et de l'angle droit qu'elles forment avec le corps, ce mollusque se distingue encore du calmar commun par le rebord uni et non festonné du haut de son fourreau; la lame cornée et transparente, qu'il renferme dans le dos, offre encore une différence caractéristique; celle du calmar commun est amincie sur ses bords en forme du tranchant d'un couteau, et celle du calmar flèché, loin d'être tranchante sur ses bords, est garnie des deux côtés d'un filet corné, de couleur noire, élastique comme de la baleine qui en arrête le contour dans toute sa longueur, ainsi que nous l'avons dessiné dans la figure qui précède; le reste de la lame est transparent, comme l'est celle du calmar commun; et dans tous les deux, leur forme est peu variée.

Ce calmar vit dans l'Océan; on le rencontre sur les côtes de l'Europe et sur celles des mers de l'Amérique. Nous avons vu qu'il étoit confondu avec l'espèce commune par tous les auteurs avant que Lamarck vînt constater qu'il devoit constituer une espèce distincte et particulière; mais Lamarck s'est

trompé en le confondant lui-même avec le gros calmar que Seba a figuré planche IV, fig. 1 et 2. Ce calmar est différent, comme nous le verrons tout à l'heure; et Seba nous apprend aussi qu'il vient du Brésil, dénomination sous laquelle nous l'indiquerons. C'est de la part du naturaliste hollandais que provient primitivement cette erreur; car Seba ne s'étoit pas aperçu que le calmar, qu'il tiroit de son cabinet pour le faire dessiner, n'étoit pas le calmar ordinaire. Bruguière, qui ne pouvoit se reconnoître au milieu des figures publiées par Belon, Rondelet, Jonston, Gesner et Aldrovande, copia les autres figures de Seba comme les plus modernes et celles qui lui paroissoient avoir été dessinées avec le plus de soin d'après nature; à cet égard il eut parfaitement raison; mais on voit que Bruguière confondit ces calmars de Seba avec toutes les autres grandes espèces, et que, s'il divisa ces mollusques en grands et en petits, il ne fit que suivre la marche déjà tracée par ces anciens naturalistes, qui, au milieu du peu de connoissances qu'ils avoient acquises sur ces animaux, écrivirent cependant qu'il y en avoit une grande espèce et une autre plus petite. L'observation a dirigé Lamarck; en confrontant les indivi-

dus, il a su en reconnoître quelques espèces; et c'est lui qui le premier a distingué ces mollusques et posé une base à laquelle viendront se joindre les espèces nouvelles que les recherches doivent naturellement faire rencontrer aux naturalistes.



Denys-Montfort del. Bigant S.

LE CALMAR DU BRESIL.

LE CALMAR DU BRÉSIL (1),

Ce calmar, extrêmement remarquable par sa taille courte et la grosseur de son corps, avoit été apporté à Seba du Brésil, et il le figura dans le grand ouvrage qui fut publié en Hollande sous son nom. En examinant sa figure, on est d'abord tenté de croire que le dessinateur, donnant carrière à son imagination, a représenté d'une manière idéale ce que le naturaliste avoit soumis à ses crayons ; mais, en lisant le texte, on voit au contraire qu'il a parfaitement saisi les caractères de l'animal qu'il avoit devant lui, et qu'il les a rendus avec une scrupuleuse exactitude. Ces yeux, pendans hors de la tête, sont ceux de ce mollusque; le texte les compare à de gros yeux d'écrevisses, et on y lit qu'ils jouent et sont libres comme les yeux de ces crustacés. On voit encore l'étude sentie du peintre dans la manière dont il a

(1) Seba, tom. III, pl. IV, fig. 1 et 2. Loligoose van brazil.

dessiné les cupules des bras; deux seuls rangs de cupules parallèles sont implantés sur la superficie aplatie des huit bras courts; celles des longs bras disposées dans le même ordre, mais avec cette différence, qu'une petite cupule intermédiaire vient se placer alternativement après une beaucoup plus grande sur presque toute l'étendue des deux bras plus longs, qui sont aplatis par dessous, et qui n'ont, pour ainsi dire, point de massue. Toutes ces cupules sont armées de fortes griffes, et ces deux bras sont plus alongés que le corps de ce mollusque, qui est long d'un pied; en s'écartant de la forme élancée des autres calmars, il a cinq pouces de grosseur, ce qui lui donne une taille extrêmement courte et ramassée. Ses ailes se rapprochent de celles du calmar flèche; comme celles-ci, elles ont une oreillette à leur naissance, mais elles sont beaucoup plus larges et moins hautes. Le corps est presque partout d'une couleur tannée, jaunissante cependant sous le ventre, et il n'est ni tigré ni pointillé. Les yeux, flamboyans de jaune et de rouge, sont de la grosseur d'un œuf de pigeon; la manière dont ils sont placés et leur forme jointe aux longs bras acérés, armés des fortes et des tranchantes cupules dont

ils sont couverts, donnent à cet animal un aspect très-hideux. Lamarck, dans son Mémoire, excellent d'ailleurs, l'a confondu avec le calmar sagitté, dont nous avons fait le calmar flèche, et en conséquence il cite pour synonymie Seba et la figure que nous donnons ici, sous le nom de *calmar de Brésil.* Il est possible que l'erreur soit de notre côté; mais je me suis décidé à faire de ce mollusque une espèce particulière, en considérant que sa taille est infiniment plus courte que celle de l'autre, et qu'il est, quoique plus court, bien plus gros. La couleur du premier est blanchâtre, ardoisée sur le dos, et tout son corps est pointillé de points pourprés; et celui-ci, au contraire, a le corps entièrement brun ou roux, et n'offre aucun point d'une autre teinte. Dans tous les deux, la tige des longs bras égale le corps; mais, dans le second, elle n'est plus armée de massue, ou au moins cette massue y est très-peu apparente, et cette tige, aplatie en dessous, est armée de ventouses jusques contre la bouche; caractère très-digne de remarque que n'offre pas le premier, qui d'ailleurs a quatre rangs de cupules à ses massues. Les yeux du calmar flèche sont peu saillans; ceux du calmar du Brésil sont énormes et sortent de plus d'un

pouce hors de la tête : des différences extérieures aussi considérables m'ont décidé à séparer ce mollusque du premier pour en faire une espèce particulière ; et j'ose me flatter que le savant professeur du museum d'histoire naturelle adoptera mon avis, en voulant bien encore considérer que ce calmar est originaire du Brésil, comme le dit expressément Seba, et que ces formes singulières viennent appuyer son origine étrangère.

LE



Denys-Montfort del. Bigant S.

LE CALMAR HARPON.

LE CALMAR HARPON (1).

Dans le Mémoire de Lamarck, que nous citons si fréquemment, et qui mérite de l'être sous tant de rapports, nous voyons ce naturaliste, plus modeste encore qu'instruit, ne pas vouloir décrire, comme une espèce isolée, un second calmar, qu'il indique comme une variété du calmar flèche. A la vérité, sa taille moins forte et sa couleur plus foncée et plus rembrunie n'étoient pas des caractères assez saillans pour les séparer l'un de l'autre; mais la peau en est lisse et unie; elle n'offre point de piquetures, et une différence bien plus frappante encore devoit tirer Lamarck de son indécision. Je veux parler des deux longs bras qui, non seulement dans celui-ci, loin d'égaler le corps, ont à peine le double de la longueur des huit autres plus

(1) *Loligo sagittata alis triangularibus caudæ adnatis, limbo sacci integerrimo, laminâ dorsali anticè dilatatâ, corpore gracili, brachiis pedunculatis perbrevibus.* Lamarck, *ubi supr.* — Seba, Mus. 3, pl. IV, fig. 3. — Brug. Encyclop. pl. LXXVII, fig. 1.

courts, mais qui, par une singularité que nous avons retrouvée dans celui du Brésil, sont encore armés de cupules sur toute la longueur de leur tige, qui s'aplatit en dessous comme le font les huit bras courts. Cette différence saisie, alors nous pourrons admettre, comme caractères secondaires, la taille constamment plus petite et égalant à peine, dans tous les individus connus, la longueur d'un pied et demi, en y comprenant l'extension des bras. Une couleur brune, tannée et la peau unie, entièrement dénuée de points pourprés, viendront encore à notre secours pour le distinguer à l'extérieur, et séparer le calmar harpon du calmar flèche : d'ailleurs son corps est bien plus élancé, plus mince et d'une tournure plus légère ; ses yeux ronds sont moins globuleux et bien plus petits ; et il ne faut pas, parce que sa lame intérieure est bordée comme celle du calmar flèche, le confondre avec cette espèce dont on ne peut cependant désavouer qu'il ne soit d'ailleurs très-voisin. D'autres parties intérieures se ressemblent de même ; cela doit être, parce que des animaux voisins, presque congénères, doivent avoir plusieurs points de contact, et s'enchaînent, pour ainsi dire, les uns dans les autres ; ce sont ces gra-

dations ondulantes et nuancées qui forment les chaînons imperceptibles ; qui lient entre eux les êtres vivans ; et j'ose mettre en fait qu'une seule différence, mais constante et se répétant par des générations successives, doit constituer les espèces et les genres (1).

---

(1) Je dis une seule différence, mais constante et se répétant par des générations successives. Cette assertion peut ne paroître qu'un paradoxe ; mais examinons-là philosophiquement. Des hommes toujours courts et trapus existent dans le nord ; on veut bien en faire une race, une variété de l'espèce humaine, mais point une espèce, et cependant on en fait une de leurs chiens : les nègres sont noirs ; ils ont sous la peau une substance que l'organisation de l'homme blanc n'offre point, et on hésite de faire des nègres une espèce d'hommes particulière, pour aller chercher dans le climat une cause à cette noirceur, que ces hommes transmettent cependant à leur postérité d'une manière toujours uniforme et constante, quand on ne la croise pas par d'autres couleurs ; et si un loup est noir, nous en faisons une espèce. J'ai vu à Cassel, en Flandre, un cheval qui avoit sous les narines et sur la lèvre supérieure une longue paire de moustaches ; il en portoit le nom. Si ce cheval, qui malheureusement étoit hongre, avoit donné, avant cette opération, des poulains avec cette moustache, il eut créé une espèce de chevaux à moustaches ; car sa progéniture se seroit distinguée par ce caractère, à moins que, comme pour les hommes, on n'en eût voulu faire

qu'une variété de race. D'un autre côté, si un chien barbet, qui cependant est bien un chien, couvre une femelle de même espèce, leur accouplement produira des barbets : les levriers, avec leurs levrettes, donneront des levriers; les dogues des dogues; les chiens courans d'autres chiens courans, et les chiens d'arrêt des chiens d'arrêt. Long-tems avant que la femelle mette bas, nous connoissons ce que nous avons à espérer, et à tous ces animaux nous donnons le nom d'*espèces* : et pourquoi le refuserions-nous à des espèces qui se multiplient loin de nos regards, aux amours de qui l'homme ne préside pas, qu'il n'intervertit pas à son gré, et qui peut-être peuvent varier, mais qui ne le feront que d'après des lois bien plus puissantes que celles de l'homme, car c'est par elles que varient les choses : tout change avec le tems et seulement par lui; il amène et il crée les circonstances et les températures; alors les êtres existans éprouvent de nouvelles influences et les modifications d'un autre climat, et quelques espèces ne se reproduisent même plus.

EXPLICATION

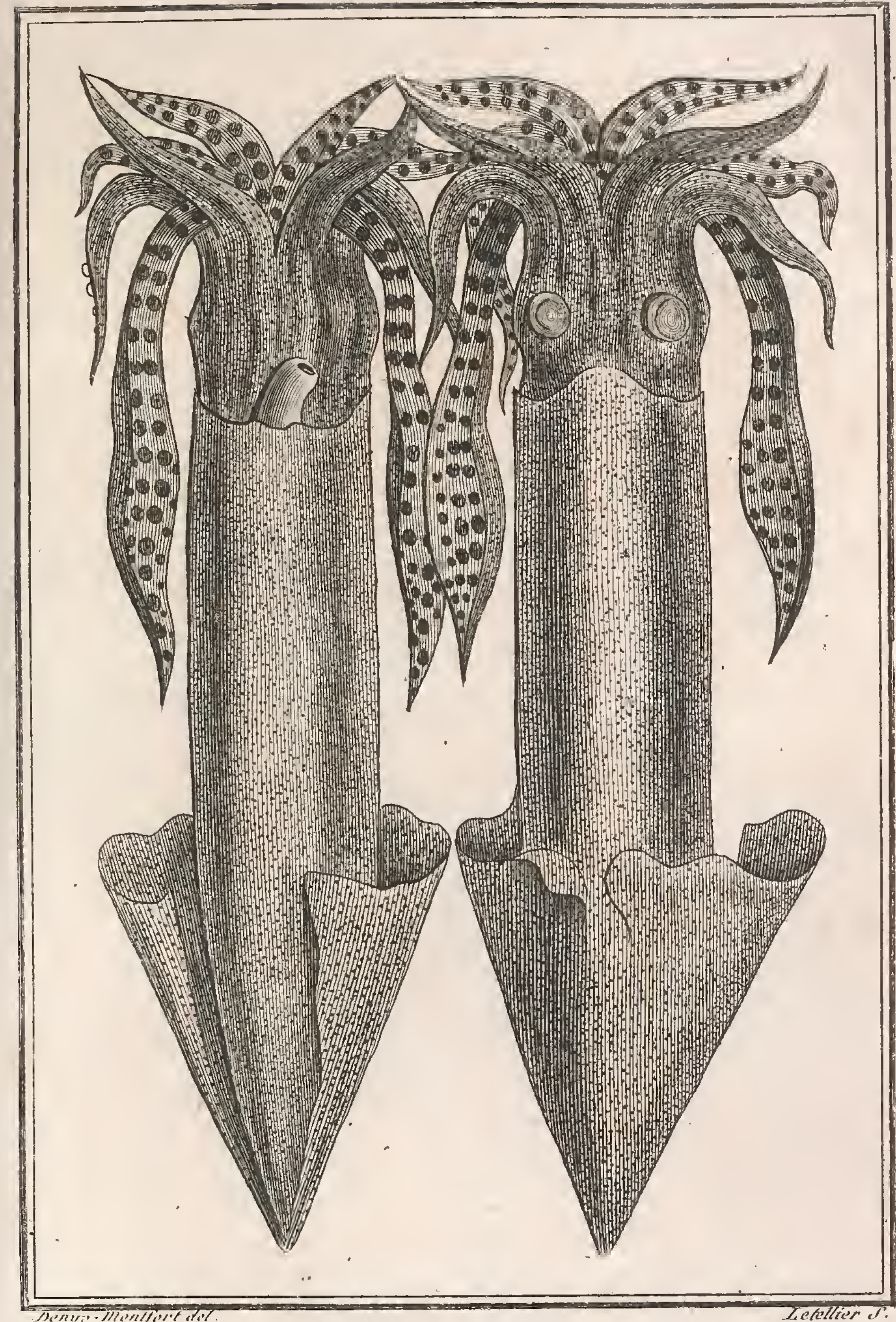
DE LA PLANCHE XIV.

Elle représente le calmar harpon vu par ses deux faces. Les bornes de l'encadrement m'ont forcé de replier ses ailerons, qui sont longs et très-étendus. On peut remarquer l'épaisseur et la carrure de ses longs bras, garnis de plusieurs rangs de cupules sur leur côté plat et dans toute leur longueur ; et les yeux, quoique saillans, sont revêtus d'une forte membrane qui, en les obscurcissant, en éteint les rayons.

LE CALMAR JAVELOT (1).

Confondant ce mollusque avec le calmar harpon, et ne les envisageant tous deux que comme une seule et même variété du calmar flèche (*loligo sagittata*), Lamarck a réuni, sous la même dénomination, trois calmars très-différens les uns des autres; si quelque chose pouvoit les rapprocher, ce seroit les points pourpres que présente celui-ci, et il s'en éloigne autant par sa forme et par celle des tiges de ses longs bras, qu'il se rapproche de l'espèce précédente (le calmar harpon); mais nous avons déjà vu que le fourreau de celui-là n'étoit pas piqueté. Le javelot est aussi un peu plus alongé, moins renflé dans le milieu du corps; et quoique plus long, sa tête et ses bras sont moins forts, ses yeux sont encore plus petits; infiniment rapprochés dans tout le reste, le premier comme le second de ces calmars n'ont que

(1) Seba, pl. IV, fig. 4. — Bruguière, Encyclop. pl. LXXVII, fig. 2.



Denys-Montfort del. Letellier S.

LE CALMAR JAVELOT.

deux rangs de cupules aux courts bras, et d'autres semées sans ordre sur les plus longs. Quand ces bras sont étendus, ces deux mollusques ont environ un pied de longueur; les oreillettes des ailes du calmar javelot sont aussi plus grandes que celles que nous avons vû dans les espèces que nous venons de décrire, et elles s'écartent un peu du corps.

Le travail de la synonymie est un des plus ingrats que puisse entreprendre le naturaliste, et ce n'est cependant que par elle qu'on peut débrouiller le chaos dans lequel les anciens auteurs ont plongé l'histoire naturelle. Les sèches, les calmars et les poulpes présentoient sur-tout une confusion inconcevable; et je le répète, c'est à Lamarck que nous devons le premier travail qui a jeté de la clarté sur cette matière. Son Mémoire a dû lui coûter beaucoup de recherches; souvent il est notre guide; et si quelquefois nous retrouvons ce qui lui a échappé, c'est qu'ayant écrit avant nous, nous faisons usage de ses leçons et de ce qu'il a vu, pour y ajouter ce que nous pouvons voir et découvrir à notre tour.

Il en est de même de Bruguière qui, dans la planche LXXVII de l'Encyclopédie, con-

fond les deux calmars de Seba; cet homme laborieux a vu trancher le fil de ses jours au milieu de sa carrière, et selon toute apparence nous regretterons toujours ses manuscrits. Il est probable qu'il nous eût dit pourquoi de toutes les figures de ces mollusques il avoit préféré ces deux-ci, pour en présenter le type et le caractère; nous aurions su aussi pour quelle raison il ne fit pas graver les calmars de Rondelet et d'Aldrovande, dans un ouvrage qui devoit renfermer toutes les espèces connues, et en présenter les différences; peut-être aurions-nous vu qu'il avoit distingué ces deux espèces; mais, comme nous l'avons dit, la mort est venue enlever ce savant estimable à sa famille, à ses amis et à la science; et quoiqu'il ait peu écrit, on doit cependant reconnoître qu'elle lui doit beaucoup, parce que Bruguière étoit très-communicatif, et que ses vues sont restées dans la mémoire et ont été recueillies par ceux qui l'ont entendu.

EXPLICATION

DE LA PLANCHE XV.

Fig 1 et 2. Le calmar javelot, vu sur le dos et pardevant, entièrement tigré de points pourprés ; ses bras sont plus courts et ses ailerons un peu plus hauts ; les yeux sont aussi beaucoup plus petits ; en général sa forme est plus élancée que celle du calmar harpon.

LE CALMAR DARD (1).

C'est encore ici une espèce de calmar que Lamarck a confondue avec celui qui suit ; je n'en veux pour preuve que ce qu'il dit des bras de ce mollusque (2) : « Les huit bras courts se roulent en queue de scorpion ». Loin de représenter les bras de ce calmar roulés en spirales, Rondelet, Aldrovande, Gesner, Jonston, Ruysch et Bruguière le représentent avec les bras alongés. Bruguière les fait notamment très-aigus. Je donne ici un de ces calmars, dessiné d'après nature, et en le comparant avec celui qui suit et que Lamarck nomma le *calmar subulé*,

(1) *Loligo parva.* Rondelet, Pisc. 508, et pag. 370 de l'édit. franç. — *Loligo minor Rondeletii.* Aldrov. de Moll. pag. 72. — Gesnér, Aquat. pag. 581. — Jonston, Hist. an. de exsang. pl. 1, fig. 5. — Ruysch, Theat. exsang. pl. 1, fig. 5. — *Sepia media.* Lin. — Bruguière, Encyclop. pl. LXXVI, fig. 9. — *Corniche* des bayonnais. Le *petit calmar*, le *petit cornet* des français.

(2) Lamarck, *ubi suprà.*



Denys-Montfort del. Letellier S.

LE CALMAR DARD.

on y trouvera qu'indépendamment de la disposition des bras, il existe encore d'autres différences très-remarquables dans l'insertion des ailes, dans leur forme et dans leur largeur.

Ce mollusque coriacé, qui n'excède pas la longueur de six pouces, et que quelquefois on rencontre beaucoup plus petit, a, de même que le calmar commun, dix bras au dessus de sa tête, dont les huit plus courts parfaitement étendus, de forme triangulaire, se terminent en pointe aiguë; ils sont armés de deux rangs de petites cupules très-prééminentes; la tige des deux longs bras lisse et arrondie est assez courte, et terminée par une petite massue dont les cupules sont plus fortes que celles des autres bras; les lèvres de la bouche se découpent en festons renversés; dans leur rondeur elles s'approchent de la forme d'une petite corbeille; la tête est moins grosse que le corps, et les yeux, quoique saillans, n'en occupent pas la majeure partie; le fourreau est alongé, découpé en avant; il se termine en pointe avec le corps de l'animal; sa couleur est grise, teintée de pourpre et de bleu; la tête, le corps et les ailerons sont pointillés de pourpre; ces ailes se dessinent presqu'en cœur;

elles viennent se joindre et se recouvrir à la base du corps ; mais à leur naissance, au lieu d'offrir une oreillette, elles remontent au contraire vers la tête comme dans le calmar ordinaire, et s'arrondissent parfaitement sur les côtés. Dans la figure de l'Encyclopédie, la queue ou base du corps est beaucoup trop alongée.

Ayant plusieurs de ces calmars à ma disposition, j'ai pu représenter l'intérieur de l'un d'eux ; la planche XVII offre une femelle dont le fourreau est fendu par devant dans toute sa longueur ; dans sa partie supérieure, ce fourreau n'est pas garni, comme celui de la sèche, de deux mamelons arrondis ; mais, comme il s'attache de même sur le devant de l'entonnoir, il est muni de deux agraffes alongées qui vont se glisser dans deux coulisses placées en avant sur ce même entonnoir ; sous la peau, ces deux coulisses sont cartilagineuses et peuvent se détacher, comme je l'ai fait à la figure 2 de cette planche, qui représente la coulisse ou pince cartilagineuse du calmar commun ; la figure 3 est l'agraffe charnue du bord intérieur du fourreau, qui, dans le calmar commun, vient s'implanter au milieu de l'ouverture en fer de lance du cartilage ; forme

Pl. XVII. T. 2. P. 77.



Denys-Montfort del. Hubert S.

JNTÉRIEUR DU CALMAR DARD.

qui, en remplissant le même but, s'écarte cependant de celle de la coulisse du calmar dard. Dans les plus petites choses, comme dans les plus grandes, la Nature se plaît d'atteindre au même but par différens moyens, et elle varie ses formes autant dans l'intérieur qu'à l'extérieur du corps des êtres animés. Nous retrouvons ici les deux forts muscles colonnaires qui soutiennent et font jouer les mamelons creusés en salières de la sèche; mais, au lieu d'y fléchir et d'y resserrer de simples muscles, ils serrent et font agir des cartilages renfermés sous les muscles qui leur sont appropriés à la surface de l'entonnoir: nous retrouvons l'extrémité libre de l'intestin rectum qui vient s'ouvrir vers le milieu du corps; les branchies sont aussi beaucoup plus alongées que dans la sèche; l'arrangement de leurs vaisseaux et de leurs feuillets est le même; l'ovaire au contraire est très-alongé; il forme deux lobes séparés dans le haut, et la petite vessie à l'encre se trouve derrière lui, mais cachée vers le milieu du corps de l'animal: la lame du dos, cornée, très-amincie sur les côtés et tranchante, est renforcée dans le milieu par un fil épais et fort, qui se prolonge dans la longueur; elle se termine en pointe vers l'un et l'autre bout,

Ce calmar, qui n'acquiert jamais une grande taille, se trouve en très-grande abondance sur les côtes de la Méditerranée et de l'Océan européen ; il y vit en troupes très-considérables, et on peut en prendre quelques milliers à la fois : on le mange. Il paroît même que sa chair est du goût de certains habitans de ces côtes, qui, dans quelques endroits, en font une assez grande consommation.

EXPLICATION

DES PLANCHES XVI ET XVII.

La planche XVI, figures 1 et 2, offre le calmar dard sous deux aspects différens : la figure 1 le présente pardevant, et la figure 2 nous montre le tiquetage et les taches colorées de son dos; les huit bras courts de ce mollusque sont pointus. Au milieu des deux figures de ce même individu, j'ai dessiné la lame cornée ou dorsale de ce mollusque; elle est frêle et légère, extrêmement délicate, carénée par une arête au milieu comme les autres; mais ses deux extrémités sont presque également aiguës, et l'une d'elle n'est point terminée en pointe mousse comme celle du calmar commun et du calmar flèche. Ce mollusque reste toujours petit.

PLANCHE DIX-SEPT.

Fig. 1. Le calmar dard femelle, de grandeur naturelle, ouvert dans toute sa longueur.

L'entonnoir, ou le prolongement du conduit excrétoire et commun, présente deux longues sinuosités; elles sont cartilagineuses, et faisant ressort comme les forces avec lesquelles on tond les moutons; elles saisissent et serrent les deux protubérances charnues et alongées qu'on voit sur les bords du fourreau. Les branchies, en forme de palmes, sont beaucoup plus alongées que celles des sèches, qui, plus renflées et plus épaisses, sont bien plus arrondies; et l'orifice de l'intestin rectum s'ouvre au milieu d'elles, en venant se présenter sur le *mutis* ou corps glanduleux, que, dans l'anatomie de la sèche, nous avons regardé comme l'analogue du foie. Deux autres ouvertures ou tuyaux secondaires accompagnent celle de cet intestin; un grand ovaire, mi-parti et divisé dans son milieu, vient distinguer absolument la femelle du calmar d'avec celle de la sèche. Cet ovaire renferme des milliers d'œufs, tous très-apparens à travers de la membrane qui constitue l'ovaire, et de la grosseur d'un grain de pavot. Le tuyau de l'entonnoir ou le canal excréteur général, est garni d'une capsule qui a deux lobes.

Fig. 2 et 3. Nous avons vu que le fourreau

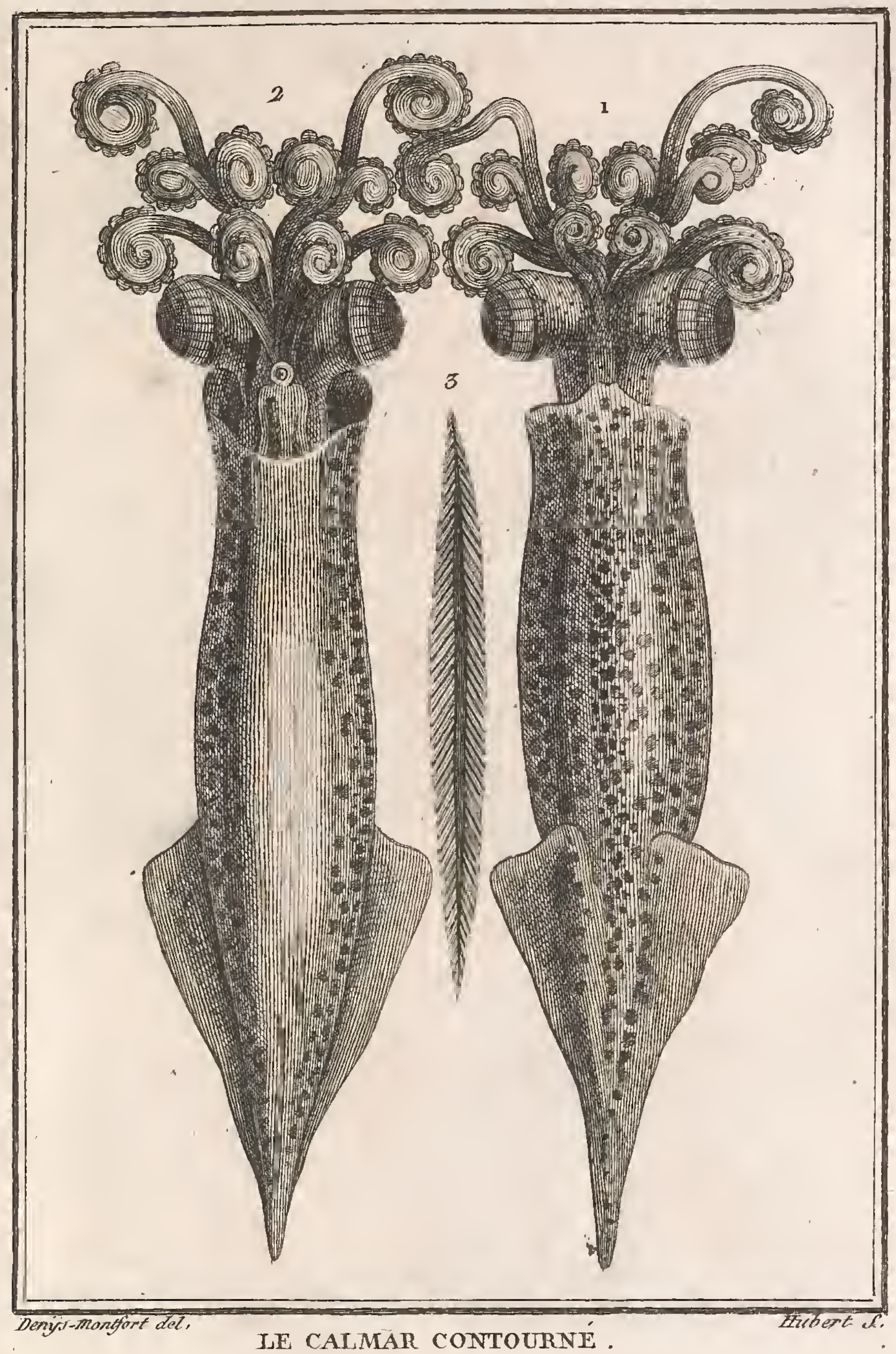
ou

ou manteau de la sèche s'attachoit hermétiquement sur l'entonnoir, par des mamelons saillans et creusés en salière. Chez les calmars, ce fourreau s'attache différemment : deux mamelons, ordinairement cordiformes ou alongés, garnissent le bord du manteau, et s'insèrent sur l'entonnoir dans des forces ou pinces cartilagineuses. La figure 2 offre celle des pinces cartilagineuses, dégagées de la peau extérieure du calmar commun ; et la figure 3 celle du mamelon ou attache charnue cordiforme, qui, dans ce même calmar, vient s'y insérer.

LE CALMAR CONTOURNÉ (1).

Encore plus petit que le précédent, ce mollusque offre à peine quatre pouces de longueur; et ses formes particulières, sur-tout celles de ses bras, de ses yeux et de ses ailes en font une espèce à part, et le retirent d'entre tous les autres calmars. Des dix bras qui arment sa tête, les huit plus courts se contournent et se roulent en spirale sur eux-mêmes jusqu'à leur base; ils sont garnis de ventouses ou cupules globuleuses qui naissent dans leur partie intérieure : les tiges des deux plus longs, au lieu d'être terminées par des massues, le sont par un prolongement armé de cupules, qui se contournent comme les huit bras plus courts. Tous ces bras sont ronds, sans offrir aucune carêne ni côte tranchante; la tête arrondie en boudin est plus large que le corps; deux yeux, extrê-

(1) Lamarck, calmar subulé; *loligo subulata, ubi suprà*, pag. 15. — *Loligo alis angustis caudæ subulatæ adnatis, laminâ dorsali trinervi utrinque subacuta.* Ibidem.



Denys-Montfort del. Hubert S.

LE CALMAR CONTOURNÉ.

mement saillans, la terminent de l'un et de l'autre côté. Le fourreau est très-épais; et le corps alongé, renflé dans son milieu, se termine en pointe très-effilée; la peau en est blanche, teintée d'olivâtre, offrant un reflet rosacé dans quelques endroits, principalement sur le ventre, couleur de chair. Des taches d'un pourpre clair, qui s'élargissent et deviennent plus foncées sur le dos, ornent cet animal d'une belle et agréable moucheture. Les ailes naissent au milieu du corps, en laissant entre elles un espace à proportion plus large que dans les autres calmars; elles présentent une espèce d'oreillette à leur point de départ : étroites, elles forment un angle presque droit très-court, pour aller se perdre, par un autre extrêmement aigu, vers le bas du corps très-alongé de ce petit calmar; forme très-particulière, et qu'aucun de tous ceux que nous avons décrits ne nous a offert. Sa lame cornée est petite, étroite, et soutenue par le milieu, dans toute sa longueur, par un fil corné plus épais, qui lui sert de soutien comme le corps d'une plume soutient ses barbes; elle est tranchante sur les bords et aiguë aux deux bouts. C'est, dans sa belle et instructive collection, que Lamarck a bien voulu me permettre de

dessiner ce mollusque ; uniquement occupé de l'avancement de la science, plein de bonté pour ceux qui la cultivent, ce naturaliste célèbre ne s'intéresse qu'à ses progrès : également éloigné de la basse jalousie et de cet égoïsme qui ne s'empare que trop souvent des hommes qui devroient se considérer comme institués pour dévoiler les secrets de la Nature, et introduire à ses mystères cachés, Lamarck communique à ses élèves les connoissances que sa longue expérience lui a données, et il se fait un plaisir d'accueillir les nouveaux faits dont, instruits par ses leçons, ils viennent enrichir l'Histoire naturelle.

On ne sait de quelle mer vient ce petit calmar.

EXPLICATION DE LA PLANCHE XVIII.

Fig. 1 et 2. Le calmar contourné, dessiné de grandeur naturelle, vu par devant et par derrière. Sa tête, large et dilatée, est couronnée de bras roulés et contournés ; les ailerons sont étroits, et la base du corps très-alongée.

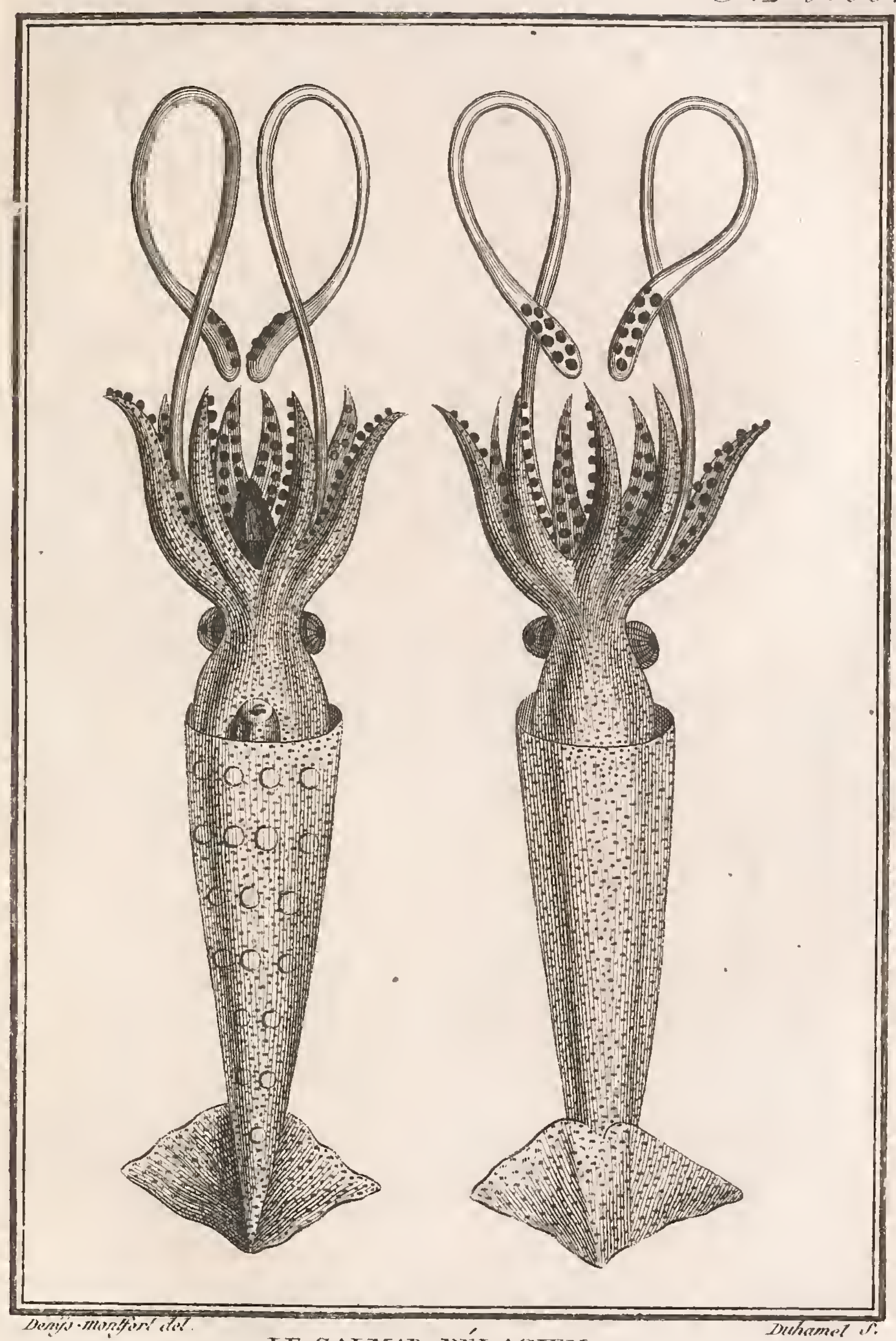
Fig. 3. La lame cornée dorsale du même mollusque ; comme celle du calmar dard, elle est aiguë aux deux bouts.

LE CALMAR PÉLAGIEN (1).

Ce calmar est un de ces êtres nouveaux que d'intrépides voyageurs viennent souvent aujourd'hui ajouter à la masse des animaux que nous connoissons. Bosc, qui a voyagé dans l'Amérique, le publia; et de retour de ses voyages, nous lui devons huit volumes in-douze, où, en nous donnant la nomenclature des mollusques, il y joint aussi ceux que ses propres observations ont pu lui présenter. Il a trouvé ce mollusque dans l'estomac d'une dorade, qui fut prise dans la haute mer par l'équipage du vaisseau qu'il montoit.

Nous avons vu que cet auteur a, comme Linnæus, rejeté tous les mollusques coriacés sous la dénomination de *sèche*, sans vouloir adopter les trois divisions de Lamarck; mais la forme alongée du mollusque qu'il

(1) Sèche pélagienne ou pélasgique. *Sepia pelagica.* L. A. G. Bosc, Hist. nat. des vers, pag. 46, pl. 1, fig. 1 et 2, tom. I. *De pelagus*, nom que les anciens donnoient à la haute mer.



Denys-Montfort del. Duhamel S.

LE CALMAR PÉLAGIEN.

nous a dessiné, et sa conformité avec les calmars peuvent, je crois, le ranger parmi eux.

Le calmar pélagien, tel que l'a rencontré Bosc, offre à peine trois pouces de longueur; huit petits bras très-alongés et très-aigus, armés de deux rangs de cupules, sont disposés autour d'une bouche très-saillante qui s'élève au dessus de leurs racines; deux bras plus longs s'implantent au milieu d'eux, et la tige de ceux-ci égale au moins la longueur du corps; elle est arrondie, et ne présente pas de massues à son sommet, mais seulement un simple renflement et quelques cupules qui y sont disposées sur deux rangs, comme celles des huit courts bras. La tête de ce calmar est grosse et renfoncée dans le fourreau; elle est munie de deux yeux qui, loin d'être placés latéralement ou un peu derrière la tête, le sont sur sa partie supérieure, et presque sous les bras. Sans aucun feston ni découpure, le fourreau est uni à son bord supérieur, et le corps assez alongé n'offre point de renflement à sa partie moyenne; toute sa forme dessine parfaitement un cornet. Les ailes sont placées presque au bas du corps; elles commencent par une espèce

d'oreillette, et forment une lozange ou un rhombe parfait, comme celles du calmar commun. Le corps est blanchâtre, lavé de jaune, de rouge et de bleu, picoté de points pourprés, principalement sur le dos où ils sont très-serrés; sur le ventre, on voit dix-neuf points blancs, ronds, symmétriquement rangés, et dans les intervalles desquels les points rouges viennent encore se placer. La lame du dos est tellement mince qu'elle a échappé à l'œil de l'observateur.

Il paroît que ce petit mollusque est très-commun dans la haute mer, et sur-tout vers la latitude des tropiques. On y harponne très-peu de gros poissons qui n'aient dans leur estomac quelques-uns de ces calmars. Les dorades, les loups, les requins leur font une cruelle guerre; et c'est principalement sur eux et sur les poissons volans qu'est basée la nourriture de ces poissons voraces et destructeurs.

EXPLICATION
DE LA PLANCHE XIX.

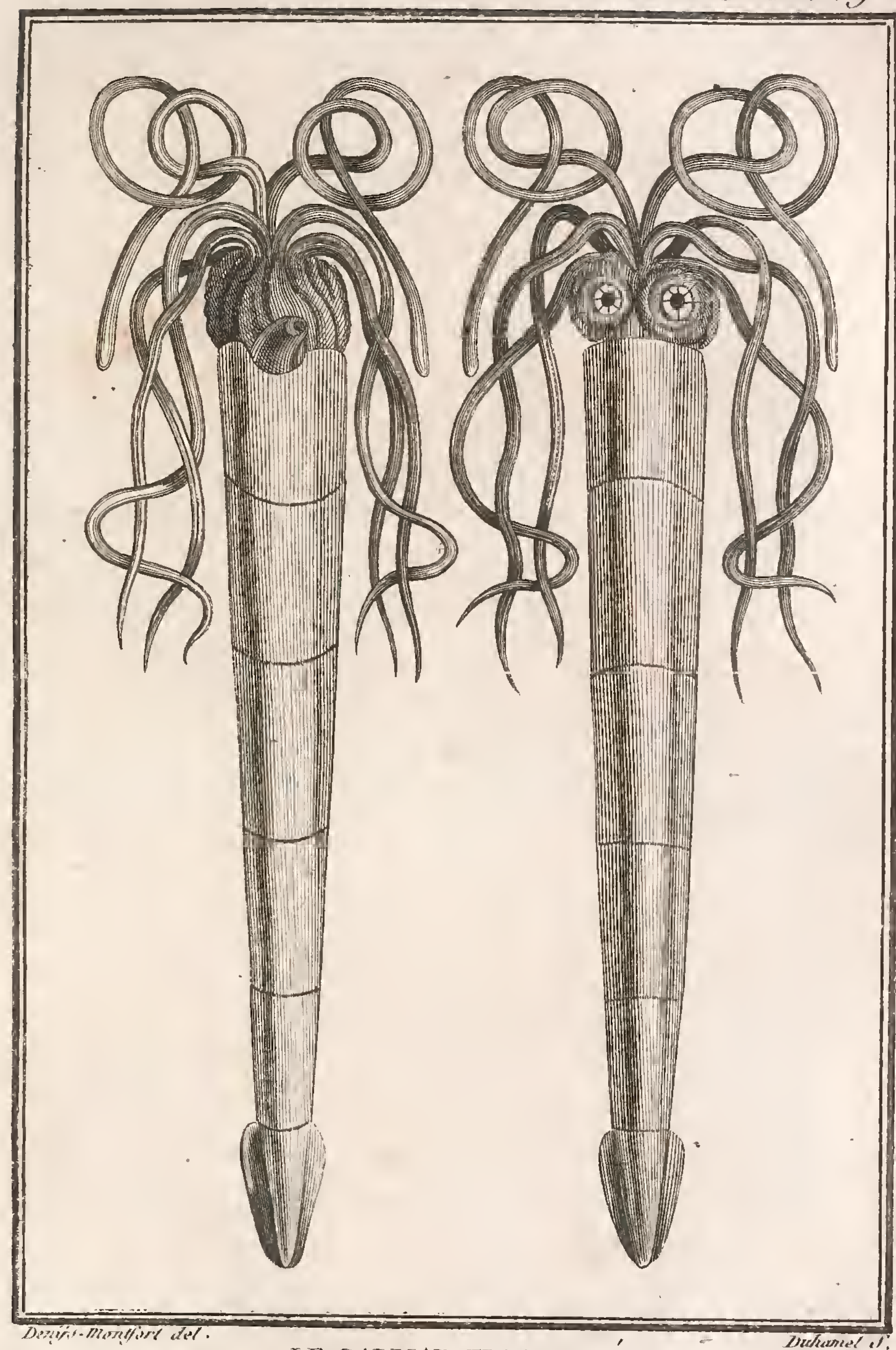
Le calmar pélagien.

Il est représenté sur les deux faces : son bec très-alongé sort du milieu des lèvres au centre de ses dix bras. Il est dessiné ici de grandeur naturelle.

LE CALMAR TRONÇONNÉ (1).

Nous devons trouver dans tous les genres des espèces intermédiaires, qui se jouent des efforts que nous pouvons faire pour renfermer, dans des caractères fixes, tous les individus qui constituent ces mêmes genres; c'est ainsi que le calmar tronçonné vient, en se présentant sur la lisière des calmars, nous offrir des formes qui leur appartiennent, et d'autres qui semblent vouloir l'en éloigner; et en effet, si son corps très-alongé, et les ailes étroites dont il est garni dans le bas, le rangent parmi ces mollusques, il en diffère parce que sa tête n'est armée que de huit bras comme le poulpe, et d'un autre côté, deux de ces bras très-alongés retracent ceux armés de massues des sèches et des calmars. Nous le répétons, dans tous les genres nous rencontrerons quelques espèces

(1) *Sepia hexapodia.* Molina, Hist. nat. du Chili. *Sepia corpore caudato segmentato.* — Sèche à six bras. *Sepia hexapus.* Bosc, tom. I, pag. 47. — *Sepia hexapus.* Linn.



Denys-Montfort del. Duhamel S.

LE CALMAR TRONÇONNÉ.

qui ne se rangeront que forcément à côté des autres, et presque toujours ce sont ces individus qui nous conduisent sans ressaut aux genres voisins : souvent même ils ont la plus grande connexion avec deux ou trois genres différens ; et s'il falloit faire une échelle des êtres, loin d'être embarrassé pour lier ses échelons d'une manière presque imperceptible, on ne le seroit souvent que pour choisir au milieu de plusieurs individus, qui tous viendroient s'offrir pour former une chaîne non interrompue.

Le calmar dont nous parlons, et qui n'a encore été décrit que par Molina, a six pouces de long, et son corps acquiert à peine un doigt d'épaisseur, ce qui lui donne une forme très-élancée ; sous ce rapport, ce calmar est bien plus alongé que tous les autres individus qui composent ce genre : sa couleur est brune ; lorsque l'animal est en repos, il ressemble à une petite branche d'arbre qu'on auroit arrachée de son tronc ; le fourreau, qui est tout d'une pièce, présente dans toute la longueur du corps quatre ou cinq étranglemens circulaires, peu profonds, qui semblent le diviser en cinq ou six segmens ou tronçons; deux petites ailes longues et étroites bordent l'extrémité inférieure ; elles partent

diagonalement et presque entièrement sur les côtés; et si elles montoient jusques sur le haut du fourreau, elles auroient la plus grande analogie avec la bordure membraneuse du sac de la sèche. La tête arrondie est plus grosse que le corps, ses yeux sont petits, elle est surmontée par six bras courts et deux plus longs; mais ces bras courts sont plus longs que ceux de la sèche et du calmar; l'animal les tient ordinairement repliés au dessus de sa tête; lorsqu'il les étend pour chercher sa proie, alors ils se développent comme de minces et longues racines; ils sont armés de ventouses ou cupules, tellement petites qu'il est très-difficile de les apercevoir à l'œil nud, et les tiges des deux plus longs se prolongent sans laisser apercevoir à leur sommet de massue apparente. Quand on saisit ce calmar avec les mains, il les engourdit d'une manière très-sensible, mais qui n'a rien de douloureux, et qui cesse bientôt. Ce calmar renferme une liqueur noire; elle teint comme l'encre de la Chine, et on pourroit très-bien s'en servir pour écrire.

Le hasard, qui très-souvent seconde les naturalistes, est venu à mon secours dans la description de ce mollusque. J'ai, par une

de ces faveurs très-particulières, trouvé dans Paris, où avec le tems on rencontre tout, car je ne connois pas de ville aussi propice aux sciences que cette capitale; j'ai trouvé donc dans Paris, au milieu d'un fatras d'estampes et de desseins que vend un marchand à prix fixe, rue des Fossés de Monsieur le Prince, une quantité assez considérable de desseins originaux de plantes, d'insectes et de mollusques du Pérou, qui ne peuvent avoir été faits que par un excellent naturaliste, et que je suis bien tenté d'attribuer à Dombey, ce savant laborieux, dont la destinée fut pour ainsi dire de travailler pour autrui, qui mourut au retour de ses voyages, sans avoir eu le tems de consolider sa réputation par un ouvrage que, plus que tout autre, il étoit en état de faire passer à la postérité. Quel qu'en soit le dessinateur, je donne ici la figure du calmar tronçonné, bien persuadé que plus d'un vrai naturaliste partagera avec moi le plaisir que je ressentis en acquérant ce dessein, qui, avec ceux qui lui étoient joints, paroît avoir surnagé à la destruction. Je l'ai réduit de moitié, car l'original que je possède représente ce calmar de grandeur naturelle; et pour ne pas trop multiplier les choses, je me suis contenté de

le faire graver vu par devant et par derrière, les bras déployés, quoique le premier dessinateur se soit plu à représenter ce calmar dans son état de repos et dans celui d'action. Il a cependant négligé de peindre la forme de la lame du dos, et Molina n'en parlant pas, nous sommes forcés de suspendre notre jugement à cet égard jusqu'à ce que quelque voyageur nous donne des renseignemens encore plus positifs sur un mollusque aussi singulier, et qui pourroit peut-être bien, lorsque de nouvelles espèces seront venues s'y joindre, constituer la tête d'un nouveau genre. Il paroît cependant qu'on n'a pas encore trouvé ce mollusque dans une autre mer que celle du Chili; et jusqu'à ce jour, nous ne connoissons rien qui lui ressemble parmi les sèches, les calmars et les poulpes.

EXPLICATION
DE LA PLANCHE XX.

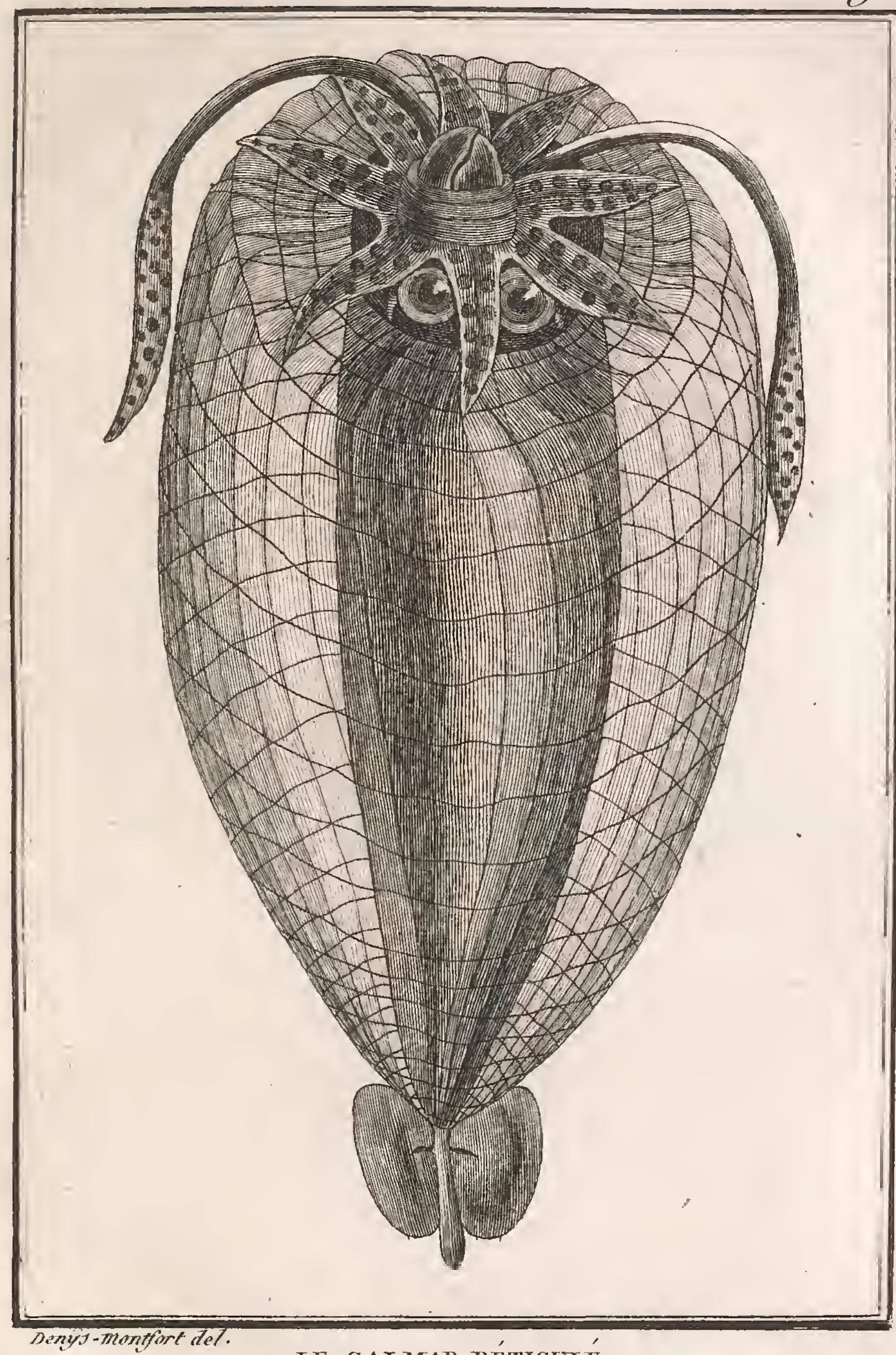
Le calmar tronçonné et à huit bras, dont deux plus longs, dessiné sur ses deux faces; quoique Molina lui ait donné le nom de *sèche à six pieds*, *sepia hexapus*, on voit cependant, en lisant l'article où il parle de ce calmar, qu'il lui reconnoît, indépendamment de ses six bras, deux autres bien plus alongés. Il est indubitable que ces bras sont armés de cupules ou ventouses; mais leur extrême petitesse ne permet pas de les reconnoître même à la loupe. En accordant ces deux longs bras au calmar tronçonné, alors le texte de Molina est parfaitement d'accord avec la figure que le hasard a mise entre mes mains, et que je copie ici. Quel qu'en soit l'auteur, s'il vit encore, il ne pourra m'en savoir mauvais gré; et s'il n'existe plus, j'aurai, en la publiant, rempli une partie de ses intentions, et jeté quelques fleurs sur sa tombe.

LE CALMAR RÉTICULÉ (1).

Ce mollusque coriacé est un des plus curieux et des plus extraordinaires de tout le genre ; car, indépendamment de son fourreau ou sac, son corps entier est encore revêtu d'une espèce de membrane ou tunique légère, transparente, reflétant toutes les couleurs de l'iris, et qui paroît envelopper cet animal comme dans un filet. Molina, dans son Essai sur l'histoire naturelle du Chili, que malheureusement il n'a pas enrichi de figures, nous a donné des notions sur ce calmar, que, d'après le système de Linnæus, il confondit avec les sèches. Dans un voyage que je fis avec des flibustiers, parce que je ne pouvois y aller autrement, au golfe Triste, cette partie de la mer

(1) *Sepia tunicata.* Molina, Hist. nat. du Chili, traduct. française de Gruvel, pag. 173. *Sepia corpore prorsus vaginante, caudâ alatâ.* — *Sepia tunicata.* Linn. *corpore toto tunicæ nigræ pellucidæ incluso, posterius alis duabus semicinularibus.* — Sèche noire, *sepia nigra.* Bosc, tom. I, pag. 47.

d'Amérique



Denys-Montfort del.

LE CALMAR RÉTICULÉ.



d'Amérique qui est derrière les Antilles, j'ai eu sous les yeux ce calmar. Je n'en ai vu qu'un individu ; encore devoit-il être jeune, car, au lieu de peser cent cinquante livres, comme pèsent les moindres de ces animaux que l'on prend sur les côtes du Chili, celui-ci étoit à peine du poids de trente ; il avoit trois pieds et demi de long, et il s'étoit cramponné avec ses ventouses à un morceau de viande salée que j'avois jeté hors du bord, attachée à un émerillon ou gros croc de fer, dans l'espérance de prendre un requin qui nous suivoit depuis la Martinique. Lorsque je le tirois à bord, il ne lâcha pas prise, et il se laissa amener sur le pont, où sa couleur noire et sa forme extraordinaire lui firent donner par mes flibustiers le nom de *diable de mer*. Comme j'allois l'examiner de plus près, nous fûmes chassés par une lanche ou garde-côte espagnole ; et sautant sur les armes, il fallut songer à se battre, au lieu de pouvoir m'occuper d'histoire naturelle. Après un abordage très-sanglant, ils restèrent les maîtres de leur barque et de nos vies ; mais mon calmar avoit été jeté à la mer dans le branle-bas, et depuis je n'en ai pas revu de cette espèce.

En lisant Molina, je reconnois la véracité de l'observation de cet auteur ; et en donnant ici la figure de ce calmar, je rentrerai dans la description qu'il en a faite. D'après ce qu'il en dit, ce mollusque doit acquérir dans les mers du Chili une taille monstrueuse : il paroît même qu'on en voit rarement de petits, et que ceux que l'on y pêche ne pèsent pas moins de cent cinquante livres. Il y en a d'infiniment plus gros, car le naturaliste espagnol dit que les navigateurs de ces mers exagèrent sur le volume de cet animal et sur sa force ; mais il est très-possible que ce qu'ils ont pu lui en raconter soit vrai, et que ces calmars de la mer d'Amérique deviennent des animaux énormes, à peu près comme les poulpes de la mer du Nord. Ce calmar a dix bras, dont les huit plus courts sont armés de deux rangs de cupules ; la tige arrondie des deux plus longs est courte, et ils sont terminés par une massue étroite garnie de ventouses sur son côté plat. La tête est alongée et le bec très-proéminent ; les yeux, placés sur les côtés, sont peu saillans, mais larges et à fleur de tête ; le fourreau, d'une couleur sombre et noire, est fait comme celui des autres cal-

mars, et, par une singularité très-remarquable, son bord supérieur se développe en avant en manière de membrane vésiculeuse, transparente et soutenue par des fibres qui, s'entrelaçant à angles droits, rappellent la disposition des fils d'une toile d'araignée. Cette membrane s'enfle et s'arrondit en avant, se repliant en arrière en forme de melon ou de lanterne : elle vient se fermer en avant de la queue du calmar, dont le corps alongé finit en pointe et présente à sa base deux petites ailes en demi-cercles, disposées comme celles du calmar sépiole. Il est très-recherché par les habitans des côtes du Chili, qui le mangent avec délices, et qui trouvent sa chair excellente; mais je n'en ai jamais vu dans les marchés des Antilles.

Ce calmar si singulier, dont le corps est renfermé dans une espèce de lanterne, paroît avoir beaucoup de rapports avec un autre habitant des mers dont Ambrosinus, dans le Complément d'Aldrovande, nous a transmis une mauvaise figure. En terminant son grand ouvrage, ce compilateur infatigable avoit laissé un volume entier sur les monstres, à la fin duquel Ambrosinus fit

imprimer ce qu'il croyoit avoir échappé à ce naturaliste. On y voit, sous le nom de *piscis reticulatus* (1), la figure d'un poisson naturellement renfermé dans une espèce de filet, comme le calmar du Chili; et il nous apprend que ce dessein a été copié sur celui qui existoit avec plusieurs autres dans le museum public de Bologne, dont il étoit le directeur. Ce poisson, dit-il, avoit été pris sur les côtes de l'île d'Elbe, et présenté, comme un être merveilleux et très-extraordinaire, au prince François, grand-duc de Toscane.

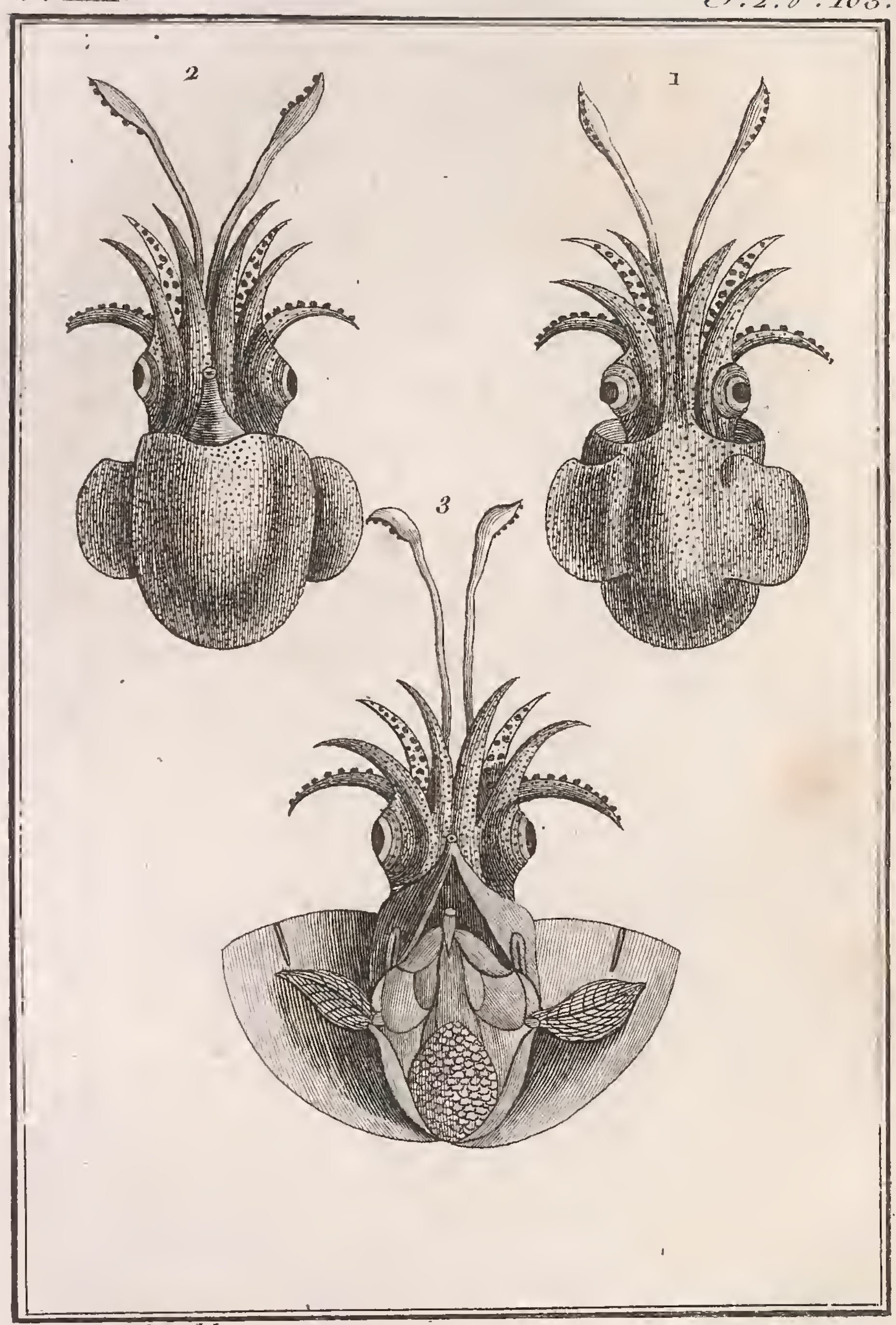
Si maintenant nous accordons quelque chose à la manière de dessiner des peintres de ce tems, qui ne s'attachoient jamais aux formes rigoureuses qu'exige l'Histoire naturelle, un calmar étoit pour eux un poisson, et, comme tel, il falloit lui donner une tête, des nageoires et une queue; illusion à laquelle prêtoient encore les ailes arrondies au bas du corps, dont le peintre fit les nageoires de cette queue : une seule chose l'embarrassoit; mais, comme elle étoit trop évidente,

---

(1) Paralipomena, Hist. an. pag. 95 et 96, à la fin du volume d'Aldrovande, qui traite des monstres.

il ne pouvoit la supprimer; je veux parler des bras : sans les compter, il en fit de longues barbes circulaires, jeta les yeux en avant; et quant au bec, il le transforma en un museau alongé auquel il donna des dents. C'est ainsi que nous verrons celui d'Olaüs Magnus faire aussi de longues barbes circulaires avec les bras des énormes poulpes de la mer du Nord, métamorphoser leur bec en gueules épouvantables, placer leurs yeux, gros comme des tonneaux, tantôt en avant et tantôt en arrière de ces barbes, et chercher à deviner le reste des formes du corps, plongé dans la profondeur des eaux, que, comme notre peintre de Bologne, il a toujours terminé en queue de poisson. On ne sauroit croire combien même de nos jours les peintres d'histoire naturelle sont rares; il semble que, quand un homme sait bien dessiner, il ne peut plus s'écarter des contours de l'objet qu'il veut peindre, et qu'on peut avoir confiance dans les traits qu'il va tracer : mais il n'en est pas ainsi; chaque jour nous voyons des peintres, des dessinateurs très-habiles vouloir nous représenter des objets d'histoire naturelle, et nous les rendre absolument méconnoissables, parce

qu'ils peignent de manière, et ne s'attachent qu'à l'effet ou aux idées reçues et qui leur sont familières. J'ai déjà parlé des tourmens que le dessinateur prépare si souvent au naturaliste, et le peintre doit l'être lui-même, s'il veut saisir des traits et parler aux yeux en même tems que l'écrivain parle à l'esprit de ses lecteurs.



Denys-Montfort del.

LE CALMAR SÉPIOLE.

LE CALMAR SÉPIOLE (1).

Les anciens n'ont point connu ce petit calmar, ou plutôt on peut croire que, le méprisant par rapport à sa petitesse, ils ne l'ont pas jugé digne d'occuper une place dans leurs écrits; car on ne peut point supposer que ce petit mollusque soit venu, postérieurement au tems de Pline, se multiplier sur les côtes de la Méditerranée, où il pullule aujourd'hui. Rondelet est le premier qui en ait parlé, et il lui donna le nom de *sépiole*, pour le distinguer des sèches, avec lesquelles, malgré son analogie, il ne les confondit pas. Jamais ce petit calmar ne devient plus gros que le pouce, et il est presque

(1) Calmar sépiole; *loligo sepiola.* Lamarck, *ubi suprà.* pag. 16. — *Loligo corpore basi obtuso, alis subrotundis, laminâ dorsali lineari minutissimâ.* — *Sepiola.* Rondelet, Pisc. 519, et pag. 375 de l'édition franç. — *Sepia Rondeletii.* Aldrov. de Moll. p. 63. — Gesner, Aquat. pag. 187. — Ruysch, Th. exsang. pl. 1, fig. 8. — Jonston, Exsang. pl. 1, fig. 8. — *Sepia sepiola.* Lin. — Bruguière, Encycl. pl. LXXVII, fig. 3. — *Klein blackfisch* des allemands.

aussi long que large; mais, en le comparant à une sèche naissante (1), Rondelet lui a refusé un os crétacé, ou une lame cornée: Lamarck, dont nous allons citer l'opinion (2),

(1) *Non quòd ex genere sepiarum sit, sed quòd corporis forma sepiæ similis sit pisciculus, quam vel loliginibus, vel polypis.* Rond. *ubi suprà.*

(2) « Rondelet assure que la sépiole n'a dans son intérieur ni os spongieux comme les sèches, ni lame cornée comme les calmars; en conséquence il croit que ce mollusque n'est ni du genre des sèches, ni de celui des calmars, et qu'il ne peut être non plus du genre des poulpes, puisqu'il a dix bras, dont deux pedonculés, plus longs que les autres. J'aurois été du sentiment de Rondelet, si son observation sur le défaut de corps solide dans l'intérieur des sépioles eût été fondée. Pour savoir ce qui en étoit à cet égard, j'ai prié Cuvier de disséquer quelques-uns des individus de ce mollusque qu'on possède au muséum d'histoire naturelle. Le résultat des recherches délicates de Cuvier est que Rondelet s'est trompé en assurant que la sépiole ne contient dans son intérieur aucun corps solide, analogue, soit à celui des sèches, soit à celui des calmars. Cuvier m'a fait voir que la sépiole avoit réellement une lame cornée tout à fait analogue à celle des autres calmars; mais ce corps est si grêle, si petit, qu'il n'est pas étonnant que Rondelet ne l'ait pas aperçu.

Le calmar sépiole, ou calmar nain, est la plus petite des espèces connues de ce genre. Comme calmar, il est extrêmement remarquable en ce qu'il a la

a découvert, avec sa sagacité ordinaire, que la sépiole venoit se ranger avec les calmars, et il a eu parfaitement raison : aidé par un célèbre anatomiste, il a prouvé que la sépiole renfermoit une lame cornée, petite, frêle à la vérité, mais dont l'existence constatée ne permet pas de balancer dans quel genre on peut la placer.

La tête du calmar sépiole n'est point aussi grosse que son corps; dix bras se projettent au dessus des yeux peu saillans et tournés un peu sur le derrière; ces bras sont assez courts et armés, comme ceux de tous les autres calmars, de deux rangs de cupules; de petites et courtes massues terminent les tiges des deux plus longs, et les ventouses arrondies en sont proéminentes. Toute la couleur de ce calmar tire sur le pourpre clair, blanchissant sur le ventre, et beaucoup plus foncé, ou même ardoisé, sur le dos, picoté de petits points noirâtres. Les

base de son corps très-obtuse et presque arrondie. Son sac est entier à son bord, et garni, de chaque côté, d'un aile ou nageoire arrondie, assez grande, et qui commence son insertion au dessous du bord. Le cartilage ou la lame dorsale de la sépiole est un corps solide très-petit, corné, noirâtre, linéaire, un peu dilaté antérieurement. (Lamarck, *ubi suprà.*)

ailes, arrondies en demi-cercle, diffèrent par leur position du rebord des sèches et des ailes des calmars, car elles ne se terminent pas en pointe avec la queue, le calmar sépiole n'en ayant pas, et la base de son corps étant très-obtuse; elles forment deux espèces d'oreillettes qui accompagnent le dos de ce petit mollusque. La vessie à l'encre est aussi placée au milieu du corps de ce petit animal, ce qui, en confirmant ce qu'en a dit Lamarck, l'éloigne encore des sèches chez lesquelles cette vessie est placée à la base du corps.

La planche XXII nous représente ce calmar de grandeur naturelle, vu, figures 1 et 2, par devant et par derrière; la figure 3 nous offre la vue de l'intérieur, au moyen de la section du fourreau; l'entonnoir est très-grand et descend fort bas; il recouvre l'extrémité de l'intestin qui vient presque se joindre contre l'ouverture du canal excrétoire; deux cartilages servent d'attaches au fourreau comme dans les autres calmars, et on voit que c'est une femelle par l'ovaire qui se trouve placé au fond du sac: cet ovaire s'élargit considérablement dans l'intérieur du corps; et les œufs, qui à l'extérieur se montrent à peine de la grosseur

d'une graine de pavot, grossissent dans le derrière de l'ovaire, où on en trouve en même tems de la grandeur d'une forte graine de choux, ce qui prouveroit qu'ils grossissent dans le corps de l'animal. Je crois aussi pouvoir dire avec fondement que la lame cornée du calmar sépiole est beaucoup plus grande qu'on ne l'a cru, car elle occupe toute la largeur du dos en forme de plastron; mais, comme elle est blanche et très-mince, et qu'elle est intimement attachée à la peau extérieure, en ouvrant celle-ci, il est presque impossible d'éviter de couper cette lame cornée, qu'on retrouve cependant quand on sait qu'elle existe, et qu'on y regarde avec beaucoup d'attention. Je l'ai vue, mais, malgré toute la patience que j'ai pu y mettre, il m'a été impossible de la détacher sur les côtés sans la lacérer, et c'est pourquoi je ne la dessine pas ici; elle m'a paru ronde et de la grandeur d'une pièce de six sous. La figure que Rondelet donna de ce petit mollusque, a été onscessivement copiée par les auteurs qui en ont parlé depuis; Aldrovande l'estropia le premier; il en fit une petite masse presque informe, qu'il orna de bandes et de raies quadrillées et pointillées, et tous ceux

qui le copièrent le rendirent de même plus ou moins méconnoissable. Je dois à Cuvier l'individu que j'ai dessiné de nouveau, et que j'offre aux yeux du lecteur ; et en le dessinant d'après nature, j'ai pu lui restituer ses formes dans toute leur intégrité. La chair de ce petit mollusque est savoureuse et délicate ; on en prend une très-grande quantité dans la Méditerranée avec les autres poissons ; cependant on le néglige, probablement d'après sa petitesse. Il paroît que c'est dans cette seule mer qu'il se trouve, et, comme nous l'avons vu, Aristote, Athénée, Oppien, Elien, Pline n'en firent aucune mention.

Le calmar sépiole fait la nuance entre les calmars et les poulpes. Avec beaucoup de travail et une attention soutenue, on peut entrevoir qu'il ne seroit pas impossible de former un enchaînement de tous les êtres, qui, par des ondulations successives, se fondroient sans secousse les uns avec les autres. Pour remplir ce but, qui pourroit avoir son utilité, il faudroit toujours placer dans le milieu des genres les espèces les plus grandes, y arriver graduellement par celles qui ne le sont pas autant, et après avoir atteint à ce point central et milieu, en descendre insensiblement de même ; c'est-à-dire, disposer

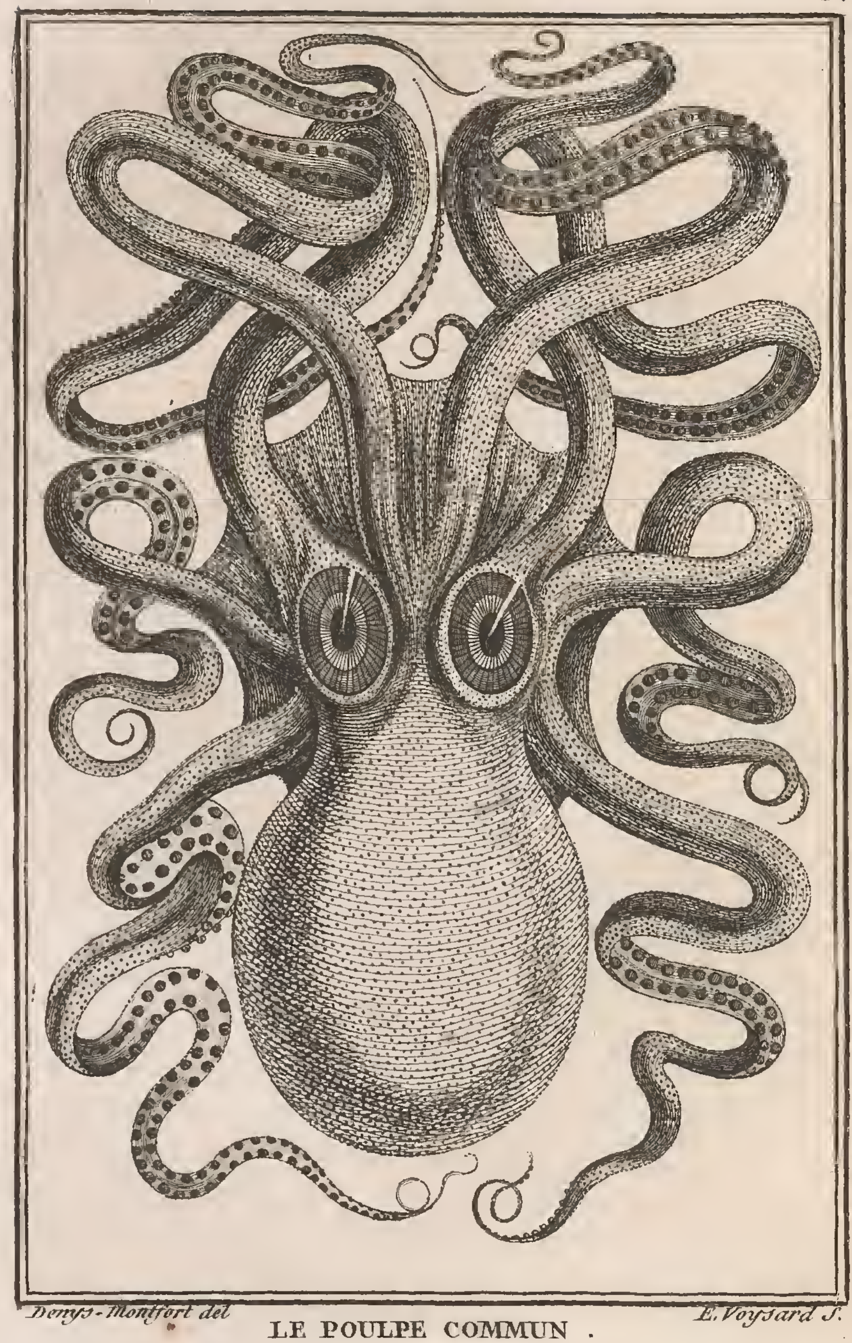
ses espèces et ses genres de façon à placer, en avant de l'individu le plus gros et le plus fort, tous ceux qui pourroient nous mener jusqu'à lui, et en redescendre ensuite par tous ceux qui s'éloignent de lui en finissant par le plus petit, iroient enfin se nouer avec un autre petit individu du genre suivant et qui entameroit ce genre; comme nous aurions pu le faire ici, en débutant, dans le genre poulpe qui va suivre, par une petite espèce qui eût pu venir s'accoler au calmar sépiole, plaçant au centre les poulpes gigantesques, et réservant quelques individus pour finir de nouveau par un des plus petits, qui auroit ainsi rejoint les clios dans une espèce d'ondulation et sans secousses. Je crois qu'on pourroit former ainsi une suite de desseins qui ne laisseroient point de lacune, et dont l'enchaînement, joint à cette espèce d'ondulation, pourroit plaire aux yeux et peut-être se voir accueillir par la raison: un pareil travail pourroit même amener des résultats très-philosophiques, et il serviroit à indiquer les traces du travail de la Nature et à la suivre pas à pas dans la marche qu'elle a pu tenir dans l'animation de la matière, pour arriver depuis l'atome jusqu'aux plus énormes masses, et comment elle a su re-

descendre de ce point suprême pour rentrer dans le néant. Un tel travail, qui cependant auroit besoin de plus d'une ébauche, n'est point moralement impossible, et il est même très-probable qu'il sera exécuté un jour. Bornons-nous pour le moment à indiquer ici combien la base du corps du calmar sépiole le rapproche de la forme de ceux des poulpes ; il est arrondi comme le leur ; son aspect général est presque le même ; il est court, enfoncé et ramassé comme eux : s'il en diffère à l'extérieur, c'est qu'il a deux bras de plus et des appendices dorsales. Mais nous trouverons des poulpes qui ont aussi des espèces d'appendices indépendantes de leurs bras ; à la vérité elles ne seront plus aplaties en forme d'ailerons, et elles affecteront au contraire des dispositions coniques ; elles varient encore par leur emplacement. Plus nous étudierons les êtres, et plus nous resterons convaincus que tous s'enchaînent et se lient non seulement par un seul rapport, mais très-souvent encore par des embranchemens plus ou moins multipliés, qui, bien loin de laisser aucun vuide, et signes de richesse et de plénitude, prouvent perpétuellement que tout est rempli, et que toute matière a été soulevée.

EXPLICATION DE LA PLANCHE XXII.

Fig. 1 et 2. Le calmar sépiole vu sur le dos et sur le ventre. La figure 3 représente le même calmar femelle, dont le fourreau a été ouvert pour faire voir la disposition des viscères de l'intérieur. L'entonnoir est très-considérable, et d'après son ampleur, il recouvre en totalité l'intestin rectum qui, dans cette espèce, est très-rapproché de l'ouverture du canal excrétoire commun; pour le faire apercevoir il nous a fallu même fendre cet entonnoir : deux agraffes cartilagineuses, comme dans les autres calmars, donnent insertion aux mamelons alongés du bord du fourreau; la vessie à l'encre, qui est très-large, se rencontre aussi sous les autres intestins près de l'ouverture du rectum; deux corps de branchies, constituées comme celles des mollusques congénères, se montrent à droite et à gauche adhérens au manteau; leurs feuillets sont d'une finesse extrême; un

large ovaire dessine par sa forme arrondie la base du corps en garnissant le fond du sac, et nous avons vu que les œufs qu'on aperçoit à sa superficie sont infiniment plus petits que ceux que récèle l'intérieur.



Denys-Montfort del. LE POULPE COMMUN. E. Voysard S.

MOLLUSQUES CORIACÉS.

TROISIÈME GENRE.

POULPES NUDS.

PREMIERE DIVISION DES POULPES.

LE POULPE COMMUN (1).

En parlant des sèches et des calmars, de leurs habitudes et de leur manière de vivre, nous avons vu qu'ils étoient essentiellement

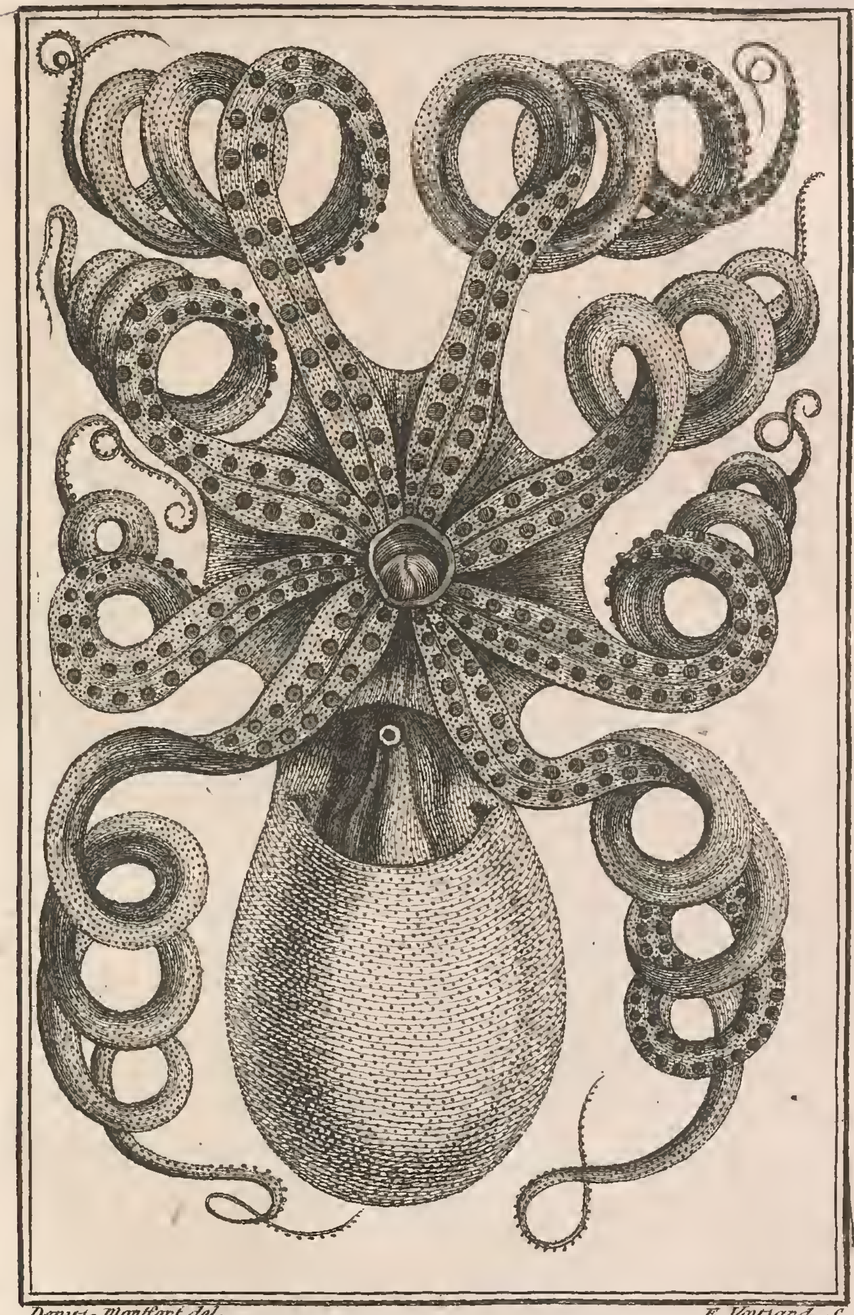
(1) *Octopus vulgaris.* Lamarck, Mém. de la soc. d'hist. nat. de Paris, an 7, pag. 13; et Syst. des an. sans vertèbres, pag. 60, genre 3. — *Polypus.* Rondelet, Pisc. pag. 513. — Belon, Aquat. pag. 336. — Aldrov. de Moll. pag. 15 et 16. — Salvian, Aquat. pag. 160. — Gesner, Aquat. pag. 870. — Jonston, Exsang. tom. I, fig. 1. — Ruysch, Theat. ex. tom. I, fig. 1. — Seba, Mus. 3, pl. 11, fig. 1. *Polypus americanus pelagius.* — *Sepia octopus.* Lin. Mus. ad. f. 1, p. 94. — Muller, Zool. dan. prodr. 2813. — *Sèche octopode.* Bosc, Hist. nat. des vers, p. 47. — *Polypous* d'Aristote et d'Athénée, lib. 7. Ce nom éprouva chez les grecs quelques variations d'après les différens dialectes ioniens, doriens et éoliens; aussi Hippocrate,

carnivores, et qu'en général ils employoient plutôt la ruse que la force pour s'emparer de leur proie; les calmars sont à la vérité des chasseurs toujours agiles et actifs, qui poursuivent et s'élancent sur des animaux plus foibles qu'eux; mais ils fuyent à leur tour un ennemi quand ils reconnoissent en lui de la force et de la supériorité : il n'en est pas de même des poulpes, jamais ils ne reculent; intrépides, on peut les assommer sans qu'ils recourent à la fuite.

Linnæus place ces animaux au premier rang de ses sèches; mais, comme nous l'avons vu, Lamarck les en retira pour en faire un genre particulier; division autorisée par de grandes différences caractéristiques, et que

---

qui écrivoit en dialecte ionien, nomme les poulpes *polypodes*.—*Anozeon*, ou *âne marin* des lacédémoniens. *Polypus*, *multipes*, *octapodia*, *catapodia* des latins; *octapodi* et *catapodi*, chez les grecs modernes. En italien, *polpo*. A Venise, *polpo*; et à Gênes, *porpo*. En Toscane, *pesce malattia*. En espagnol, *pulpo*. En mexicain, *lauquentu*. En Illyrie, *hobotnizaza*. A Narbonne et dans le midi de la France, *poulpe*, *poupe*, et *purpe*. En anglais, *porcuuel*, *quid*, *preke*, *pourcontrel*. En allemand, *vilfuss*, *polfisch*, *pol kuttel*. En hollandais, *polypus*, *veelvoet*, *zuig star*. En russe, *krakatiza* ou *karakatiza*.



Denys-Montfort del. E. Voysard S.

LE POULPE COMMUN *vu par-devant.*

l'expérience a confirmée. Les caractères des poulpes sont :

D'avoir le corps arrondi, renfermé dans un sac ou fourreau absolument dépourvu d'ailes ; ils ne recèlent point d'os crétacé, ni de lame cornée. Tous n'ont que huit bras, qui peuvent varier pour la forme, placés sur la tête et autour de la bouche. Il y en a de nuds et de testacés.

En donnant le premier rang aux poulpes, Linnæus suivit l'exemple que lui avoient laissé presque tous les naturalistes qui l'avoient précédé. Aldrovande (1), qui adopte cette marche, la justifie, en nous disant que le poulpe est le plus noble et le plus courageux des mollusques ; il ne s'effraye ni ne s'épouvante de rien ; et il est doué d'une telle force corporelle, quand il est parvenu à une certaine taille, qu'il pourroit se défendre

(1) *Qui a polypo inceperunt, ii meo judicio, rectius fecere, ob prestantiam et dignitatem, quâ longè hic cæteris mollibus præcellit. Tanto in primis corporis robore valet, ut ne fortissimo quadrupedum leoni (si daretur occasio) cederet. Quod si leonis faciendum foret, nil quidquam fortius præstare posset.* Aldrov. de Moll. pag. 7, cap. 2. *De polypo.*

avec avantage, continue cet auteur, même contre un lion. On en a vu qui, saisis et enlevés dans les airs par un aigle, combattirent courageusement contre ce roi des airs, dans un élément qui n'étoit plus le leur; on les a vu enlacer, étrangler leur ravisseur (1); retomber avec lui au sein des eaux, l'y maîtriser, le noyer et en faire leur proie.

Nous observerons cependant que le second fait peut appartenir au poulpe commun dont nous traçons l'histoire : quant au premier, ce mollusque pourroit se défendre, peut-être, contre de grands quadrupèdes, mais

(1) *Cum in saxum non admodum è mari eminens polypus aliquando correpens ascendisset, ibique explicatis brachiis summa cum voluptate, quod frigida tempestas esset, à tepore solis calesceret: neque sanè se in saxi colorem vertisset, quod quidem ipsum cùm ad declinandas, tùm magis ad molliendas piscibus insidias facere solet; aquila acris et acuta in videndo, prædam, non quidem sibi futuram bonam, paratam et promptam sibi et suis pullis perpicuè cernens, quanto potuit maximo alarum impetu in polypum insiluit : sed et piscis hic circumplicantibus aquilam et pertinaciter adhærescentibus cirris, in profundum detraxit, hostem capitalissimum, simul et interfecit : quœ quidem lupus hians (ut est in proverbio) inani spe illusa deinde, in mari mortua fluitabat.* Élien, de Anim. lib. 7, cap. 11.

sans les vaincre ni les atterrer : le poulpe commun n'atteint guère plus de sept pieds, en y comprenant la longueur de ses bras ; et, quoiqu'il soit très-fort, c'est à d'autres poulpes bien plus grands que lui, qui parviennent à une grandeur démesurée, que nous rapporterons ces moyens de force et de puissance ; non seulement ces grands mollusques terrasseroient un lion, mais ils maîtriseroient même encore un éléphant ; et quand nous parlerons d'eux, nous verrons d'autres prodiges. Les anciens ont connu quelques-uns de ces poulpes monstrueux ; ils nous en ont transmis d'étranges histoires, que nous verrons en leur lieu. Le poulpe commun nous offrira des faits moins extraordinaires, mais tout aussi curieux : en parlant de lui nous trouverons qu'il est un animal vorace et carnassier ; remuant, hardi et intrépide ; tour à tour marin ou amphibie à sa volonté, et se jetant avec la plus grande rapacité sur tout ce qui peut assouvir son appétit et ses besoins. Il paroît habiter de préférence les côtes et les bords de la mer, et au lieu de nager çà et là, il établit sa demeure dans un endroit fixe, choisissant pour cet effet le dessous ou les anfractuosités de quelques rochers ; car on ne le

rencontre pas sur les plages sabloneuses. C'est dans ce repaire qu'il s'établit avec la femelle à laquelle il s'est uni; elle occupe ordinairement le creux du rocher et sort peu de son antre. Le mâle, bien plus hardi et plus vigoureux, rode autour du lieu de sa demeure, s'y saisit de tout ce qu'il rencontre, embrasse même plusieurs proies à la fois et se rend chargé près de sa femelle, à qui il cède une partie de son butin et de ses rapines. Ces mollusques nagent les yeux en dessus, les bras étendus et divergens; ils s'élancent en avant et se dirigent au moyen des larges peaux ou palmures qui réunissent ces bras à leur base : leur aspect dans l'eau est très-effrayant, et leur abord très-redoutable à l'homme qui nage dans leur voisinage. On en rencontre sur les côtes de France, principalement sur celles de la Normandie, dont les bras étendus présentent dix pieds d'envergure. Rien n'est souple et ondoyant comme les mouvemens de ces bras, qui peuvent se rouler et se replier en tous sens ; mais rien n'est aussi plus terrible que leur atteinte ; armés de deux rangées de redoutables cupules, tout ce qu'ils atteignent est saisi ; et la proie dont un seul vient de s'emparer est contournée

et liée avec une promptitude incroyable par les sept autres. Des milliers de ventouses viennent joindre leur puissante adhérence aux nœuds déjà formés par les bras ; jamais ils ne quittent prise tant qu'il reste un soufle de vie à l'animal qu'ils ont su saisir, et on ne peut se dépétrer de ces lacs qu'en démembrant et déchirant en lambeaux ces redoutables mollusques. Avide de carnage et de destruction, le poulpe est le tigre des eaux ; comme cet animal féroce, il détruit bien plus qu'il ne consomme ; le tigre boit le sang de ses victimes et dédaigne leur chair ; le poulpe, comme lui, tue tout ce qu'il rencontre, et il suce avec la même férocité le sang ou les liqueurs des victimes de sa fureur carnassière : comme lui il s'élance sur elles par des sauts et par des bonds, et il est bien rare qu'il la manque : si l'animal qu'il vient de saisir est fort et vigoureux, s'il veut disputer sa vie, alors le poulpe cramponne deux de ses bras aux rochers, les y maintient malgré tous les efforts qui tendent à l'en détacher, et avec les six autres il enlace, serre, étouffe sa proie déjà étourdie par une émanation assourdissante que la Nature paroît lui avoir donnée pour ajouter encore, s'il étoit possible, à ses moyens destructeurs.

Quand on considère de pareils animaux, on ne peut se refuser à croire qu'ils ont été créés pour la destruction et la ruine; si cette loi de carnage n'existoit pas, si tous les êtres se nourrissoient de végétaux et de fruits, on ne verroit pas le sang couvrir, presque à chaque instant, toute la surface de la terre; rien ne troubleroit le bonheur dont jouiroient les animaux; parcourant le tems entier de leur vie sans crainte et sans tourmens, ils en attendroient le terme, et elle n'eût été pour eux qu'un tissu de jouissances et de plaisirs : mais la Nature a disposé les choses d'une toute autre manière; tout sur la surface du globe est dévoré; l'animalité en guerre contre elle-même paroît vouloir y anéantir l'animalité, et tous les animaux y subissent les lois de cette destruction; plus heureux encore que les races du genre humain, ils ne sont courbés que sous la fatalité du mal physique, et le mal moral n'y a point ajouté chez eux ses funestes influences. C'est au genre humain seul qu'il étoit réservé d'entasser tous les maux sur sa tête; partout l'homme opprime son semblable, et les hommes ne sont rendus malheureux que par d'autres hommes; le tigre respecte un autre tigre; il ne le dévore point; malgré

son naturel féroce et indomptable, ses pareils ne deviennent pas ses victimes. Nous retrouvons ces mêmes moeurs chez les animaux les plus farouches, et le poulpe, qui doit être rangé parmi les plus terribles, ne fait jamais sa proie d'un poulpe moins grand ou plus foible que lui, quoiqu'il réunisse toute la férocité des quadrupèdes à l'insatiable voracité des requins et des pantoufliers. Ce n'est pas seulement dans les eaux de la mer que le poulpe se livre à de si grands dégâts; il en sort quelquefois, et vient porter sa fureur (1) et sa soif du sang sur les rivages, parmi les rochers que la marée laisse à sec lorsqu'elle se retire; c'est sur-tout la nuit que, comme tous les animaux carnassiers, il sort de ses repaires; s'il ne rencontre pas d'animaux qu'il puisse dévorer, on l'a vu grimper aux arbres par le moyen de ses bras flexueux, et en cueillir

---

(1) « La fureur du poulpe, presque toujours active, lors même qu'il est pris, fait qu'il s'élance sur sa proie comme par sauts; ce n'est pas seulement à la mer qu'il se met en quête la nuit; je l'ai vu quelquefois dans la ménagerie marine, faire des courses, sortir par des fenêtres, gravir contre les murs, etc. ». (Suite des extraits du porte-feuille de Dicquemare; Journal de physique, 1788, seconde partie, p. 361.)

les fruits (1). Sur terre il paroît cependant craindre l'homme, quoique dans l'eau il se jette sur lui avec la plus grande rapacité; quand on le rencontre sur les rivages, il soufle, ronfle et recule, frappe la terre ou

---

(1) *Nec minus etiam in eo laudabile dicemus, quod terram petat, et aspera perambulet loca, quod profecto nulli ex mollium genere a natura datum est. Sic enim duplicis (ut ita dicam) naturæ videtur particeps, ut cum piscibus, et terrestribus quadrupedibus convenire possit.* Aldrovande, de Moll. pag. 8.

Et alibi polypos et osmylos in sinum egressos æstivo tempore, ex maritimis arboribus frugiferis fructus subripientes (scandunt enim per truncos, et ramis se implicant), sæpe agricolæ et deprehendunt et prodireptis fructibus pœnas ex comprehensis sumunt: et procommisso ab eis furto, fructuum dominis ipsos ad epulas adferunt. Elien, lib. 9, animal. cap. 45.

Ex plantis olea delectantur, ejus truncum flagellis amplexos sæpe offendunt. Athénée, lib. 7. *In siccum exire nonnunquam visi sunt, asperis præcipuè locis: læves enim odere.* Ibidem.

Polypus (crura ei enim quam ceteris longiuscula, et gradiendi facultate prædita sunt) exit in siccum, graditur per asperiora, vitat lævia. Aristot. *Exeunt in terram, et qui marini mures vocantur, et polypi, et murænæ.* Pline, lib. 9, cap. 19.

Polypo pedes sunt vix hac appellatione digni. Ita enim in solido sub aquis ingreditur, ut humoris beneficio suspensus fluctuet. In sicu ambulatio cum pulsu,

les rochers de ses bras ondoyans, et les déploye comme un long fouet; le chien le plus intrépide craint alors de l'aborder : il les lance de même en tournoyant contre l'homme, et il faut ne point craindre la douleur, ou être armé d'un bon bâton, pour s'en emparer; s'il peut gagner un rocher et se tapir dessous, l'en arracher devient presque la chose impossible; souvent on ne peut le faire que par lambeaux, encore se défend-il jusqu'au dernier soupir. Séparés de leur tronc, ses membres conservent même après lui la volonté de saisir et de blesser (1).

---

et tractu fiat, alterum solum est in polypi motu; qui neque gressis, neque reptis est, tractus scilicet, acetabulis enim jactis procul, ut cuique applicuit, id apprehensum tenet : tum brachiorum contractione corpus admovet. Ita subvehit sese in eam partem, cui adhæserit. Scaliger, exer. 218.

(1) « Ces ventouses, quoiqu'appartenantes à des bras repoussés, s'attachoient très-bien lorsque l'animal étoit vivant; et en les posant sur ma main, lors même qu'il fut mort, ils y adhéroient encore, comme il arrive à de plus grands. Ce sont des ventouses naturelles ». (Dicquemare, Journal de physiq. ann. 1784, première partie, pag. 214.)

» Le simple contact d'une de ces ventouses suffit pour attacher ces bras, et cet effet a encore lieu lorsque l'animal est mort. J'ai déjà dit qu'un membre

J'ai pu observer ce poulpe sur les mêmes rivages du Hâvre qu'avoient parcourus Dicquemare ; quoiqu'il n'y soit plus aussi commun que ce savant paroît l'avoir indiqué, j'ai cependant été assez heureux pour en rencontrer plusieurs sur les bords de la plage, et deux autres dans la mer, dont l'un faillit à me faire périr. En me livrant avec ardeur à leur recherche, je rencontrai le premier sur le sec, entre les rochers qui sont au sud de la citadelle du Hâvre ; dès que je l'aperçus, je courus à lui, un chien qui m'accompagnoit me précéda, et en le harcelant, il l'empêcha de fuir ou de se blottir pour le moment sous les rochers ; ce chien étoit un animal intrépide et terrible, il portoit le nom de *Tartare*, nom sous lequel tous mes amis l'ont parfaitement connu ; inaccessible à la crainte, il ne reculoit pas, quelque nombreux qu'eussent été les assail-

---

séparé du corps m'entortilloit le bras avec assez de force, pour y faire paroître des taches rouges et blanches. Un autre de ces polypes, qui m'avoit échappé sous un rocher et qui étoit blessé, s'y attacha si fortement que je désespérai long-tems de l'en arracher, et que j'eus beaucoup de peine à y parvenir ». (Dicquemare, Journ. de phys. année 1788, seconde partie, pag. 372.)

lans, et quand il étoit en fureur, à peine me respectoit-il moi-même. Ce dogue irlandais et d'une forte taille tournoit autour du poulpe, lorsque j'arrivai dessus et cherchai à le prendre au corps; mais celui-ci, dont les bras avoient trois pieds de longueur, se défendoit courageusement par leur moyen; il les faisoit sifler dans l'air en tout sens, et lançoit au chien de vigoureux coups de fouet; dans sa fureur il en frappoit le rocher avec violence, et il ronfloit avec force: cependant mon arrivée parut le déconcerter, et je vis qu'il tâchoit de battre en retraite; je n'avois ni armes ni bâton, mais, décidé à me saisir de ce poulpe, je me mêlai dans la querelle, et prenant une pierre plus grosse que le poing, je la lui jetai au milieu des bras; mon chien profitant de l'instant se lança après elle à corps perdu sur ce mollusque, en le saisissant des dents à la base de ces bras; dans un instant il fut enlacé. Rien ne peut dépeindre la fureur qui s'empara de lui quand il se sentit ainsi douloureusement lié; il remplit l'air de ses hurlemens et de ses cris, mordant et déchirant son ennemi avec une rage que je ne lui avois pas encore vue, même dans un combat contre un loup dont il étoit sorti vainqueur;

le chien et le poulpe ne formoient plus qu'une seule masse; ce mollusque changeoit de couleur; dans la fureur qui devoit aussi l'animer, sa peau prenoit toutes les teintes, depuis le violet le plus foncé jusqu'au rouge le plus vif; et malgré les pierres dont je l'accablois, malgré les blessures nombreuses qu'il recevoit, il parvint à entraîner un chien que je pouvois comparer à Cerbère, dans un creux de ces rochers. Le danger qu'il couroit ne me permit plus de balancer; je me jetai à mon tour sur ce poulpe, je saisis ses liens avec force, et me roidissant des pieds contre les flancs du rocher, je parvins à arracher ses bras, dont enveloppant les miens, il essayoit de me saisir aussi, quoique par les morsures du chien, ils fussent déjà à demi-déchirés de son corps: par ce moyen, le dogue fut délivré; il put s'arracher de lui-même, en y laissant cependant du poil, du reste des bras qui l'avoient saisi, et je parvins à tirer ce poulpe en lambeaux de ce trou, qui, s'il eût été plus profond, eût servi de tombeau à mon chien. Son corps étoit gros comme une citrouille; il avoit un pied et demi de long, et ses bras étendus auroient pu offrir neuf pieds d'envergure. Lorsqu'il fut mort, le chien ne

pouvoit se lasser de le fouler et de le déchirer; il hurloit de colère; à peine pus-je emporter avec moi un des bras; et en retournant à la ville, il lui reprenoit des accès de rage qui le faisoient retourner sur ses pas comme un trait, pour aller déchirer encore les restes d'un ennemi qui lui avoit fait courir un si grand danger; dans la nuit il mit même en pièces le bras que j'avois pu sauver la veille de ses dents.

Depuis lors je ne fus plus à la recherche des mollusques sans être armé d'un bâton: et *Tartare* me fit trouver encore quelques autres de ces poulpes, mais plus petits, qui étoient blottis sous des rochers. Enfin je devois courir le plus grand danger par la rencontre d'un de ces animaux. Un jour m'étant débarrassé de mes habits, que je laissai sur les rochers sous la garde de mon fidèle compagnon, j'entrai dans l'eau et me mis à nager; le tems étoit parfaitement calme; l'eau, échauffée par la saison, permettoit aux anémones de mer et aux méduses de développer tous leurs rayons; attentivement occupé à examiner leurs manœuvres, leur déployement, leurs ravissantes couleurs, je ne pensois plus à la terre, et il me sembloit être devenu, comme eux, un

habitant des eaux; quand mes membres fatigués me refusoient le service, je prenois fond sur des rochers, qui m'élevoient assez pour que l'eau ne vînt plus me baigner que jusqu'au creux de l'estomac; ainsi placé, mes regards planoient sur la surface des eaux, et lorsqu'il se présentoit quelque mollusque, soit méduses ou quelque autre espèce, je me remettois à la nage pour aller l'observer en tournant autour de lui. En regagnant une de ces stations et me rapprochant du bord de la mer, je vis sous la crête d'un rocher baigné par les eaux, des débris très-considérables de coquilles et de crustacés qui me parurent collés et agglutinés à la base de ce rocher; cette vue me fit le plus grand plaisir, et je ne doutois pas que je n'eusse rencontré enfin un repaire ou un nid de poulpe, dont Aristote (1), Pline, Elien, Aldrovande, etc., avoient parlé : reprenant haleine debout sur une roche que je regagnai,

(1) « Les poulpes vivent de coquilles et de poissons à écailles....... ce qu'on peut aisément voir en leurs nids, qui sont tout couverts de coquilles écachées et brisées..... ils sont sages en cas de ménage, car ils portent en leur nid tout ce qu'ils prennent : et après qu'ils ont mangé la chair, ils jettent là les coquilles, se tenant en embuscade derrière pour attraper les

je m'arrêtai longuement, réfléchissant quelquefois à l'entreprise que je méditois, et ne me dissimulant aucun des risques que je pouvois courir. Je savois que le poulpe mâle rodoit autour du nid où se tenoit constamment sa femelle; et je savois aussi que, n'ayant rien à redouter de celle-ci si je ne l'attaquois pas, le mâle dans l'instant ne balanceroit pas au contraire de se jeter sur moi (1) et à m'enlacer de ses bras, dont

---

poissons qui s'amuseroient auxdites coquilles. (Hist. nat. de Pline, liv. 9, ch. 29, traduction de Du Pinet.)

Polypi habitaculum, dederunt Homerus, Athenæus et Ælianus : Latini quidam nidum, alii rectius cubile transferunt, hoc enim sibi struit polypus, non solum pariturus, sed alias etiam, ut putat zoographus. Conchas tenuiores scabrasque efficere circum se, velut loricam duram, eamque modo ampliorem, quo ipsi sunt ampliores, atque de ea quasi latibulo aut casula quadam prodire aïunt, inquit Aristoteles...... conchulis maxime extringentes caruncula vescuntur : unde fit ut eorum cubilia cognoscant, qui venantur congerie testarum. Idem ex Aristotele scripsit Athenæus in libro septimo. Aldrovande, de Moll. pag. 21.

Polypus fœmina modo incubat ovis, modo cavernam cancellato brachiorum implexu claudit. Artificiosè hæc exstructa et circumjecta concharum tenuiorum et scabrarum congeries velut lorica dura erigitur. Jonston, de Exsang. aquat. pag. 5.

(1) Trebius Niger, qui étoit un des subrogés de

l'expérience m'avoit appris à redouter la moindre atteinte ; mais, comme j'ai reçu de la Nature une force physique qui me permet de lutter avec avantage dans le danger ; que cette force s'est augmentée en moi par une éducation agreste, et que je l'ai encore développée par les fatigues de toute espèce et par les voyages ; je me remis à la nage et j'attaquai l'ennemi que je voulois braver dans son fort. Pendant mes irrésolutions le mâle avoit rejoint sa femelle ; j'aperçus l'une tapissant l'entrée de son antre, et l'autre en arrêt presque à côté d'elle, un peu sur la droite de la roche qu'elle occupoit : j'arrivai

---

Lucius Luculus, gouverneur pour les romains au royaume de Grenade, dit des poulpes qu'il n'y a bête en la mer plus dangereuse à faire noyer un homme, car quand ils se jettent sur les plongeurs, ou sur ceux qui périssent en mer par naufrage, il les embrasse de ses bras, comme s'il vouloit lutter : et avec la grande multitude de boistes qu'il a ès bras, il succe l'homme comme qui lui auroit appliqué des ventouses : il fait cela en tant de lieux, qu'enfin il tire l'homme à fond. (Hist. naturelle de Pline, chap. 9, lib. 30, traduct. de Du Pinet.)

» Quand on réfléchit à cette force, cette souplesse, ce courage, à sept pieds d'envergure de membres, et sur-tout aux manœuvres adroites du grand polype marin..... on ne peut que frémir lorsqu'on se repré-

en nageant à la distance d'environ douze pieds, et, moitié hésitation, moitié curiosité, je ralentis mon élan, me contentant de dériver en me soutenant sur l'eau, en la frappant de la paume de mes mains; j'espé-

---

sente (èt cela n'est pas sans excmple) une femme à la pêche, ayant la surface de l'eau à la ceinture, saisie aux jambes par l'un de ces polypes sans pouvoir s'en débarrasser, et prête à périr si quelques gens forts et hardis ne l'emportoient hors de l'eau. Quelque robuste que fût un plongeur, comment se débarrasseroit-il d'un tel animal? Comment arracheroit-il de ses bras, de ses épaules, de son col, huit membres qui s'attachent avec autant de facilité que de promptitude; qu'on a de peinc à en détacher quelques-uns, et qu'on éprouve de douleur en procédant avec violence? Quelles effrayantes idées ne naissent elles pas en considérant le grand polypc, trop peu et mal connu? (Dicquemare, Journal de phys. 1788, 2e partie, pag. 372.)

« Ces grands polypes marins, qui, dans certaines circonstances, feroient pâlir l'homme le plus intrépide.. trop peu connus encore...... si problématiques pour ceux qui ne les voient que desséchés; qui chassent dans la mer comme la panthère chasse le gibier; que je poursuis jusques dans leur retraite; ces polypes enfin dont les membres séparés du corps m'entortillent encore les bras avec assez de force pour me faire rougir la peau, au moment où je vais dessiner leurs viscères. (Dicquemare, Journal de physique, 1783, seconde partie, pag. 336.)

rois pouvoir examiner la manœuvre de mes poulpes, les voir saisir quelque proie; mais le mâle ne m'en laissa pas le tems; en trois bonds il vint à moi; je plongeai en vain; il me saisit au travers du corps, se cramponne sur mes reins, et dans ce péril, trop heureux qu'il ne m'eût pas enlacé les jambes, les cuisses ou les bras, je nageai vigoureusement vers la côte dont j'étois peu éloigné; dans quelques minutes je pris fond, me roidissant contre la douleur que me faisoient éprouver ses étreintes : une fois pris, ses bras une fois entrelacés et serrés, ce poulpe ne quitta point sa prise; il me serroit de plus en plus, et je sentis qu'il me saisissoit de son bec en me mordant. J'avoue que cette dernière explosion de sa rage me fit retourner la tête au milieu des flots et regarder l'ennemi que j'emportois avec moi; aussi, dès que j'eus quitté l'eau, je courus avec force vers le rivage, enlevant avec moi et autour de mes reins ce poulpe, qui auroit pu me faire périr. Sans chercher à me débarrasser de ce fardeau, conquis par une loyable guerre, je volois vers mes habits que gardoit mon chien. Celui-ci me voyant accourir, levoit déjà la tête; il examinoit son maître, qui veilloit à son existence et qu'il défendoit

par un juste retour : un clin d'œil, plus prompt que l'éclair, lui apprit que je portois un poulpe au travers du corps; voir ses bras qui m'enveloppoient antérieurement et deviner qu'il étoit derrière, ne furent pour lui que l'instant de la pensée; il quitte mes habits, me tourne avec vivacité; et forcé, pour conserver mon poulpe, de suivre ses mouvemens, je dus éviter ses atteintes, lutter contre lui, et maîtriser un animal qui, brûlant de me défendre, s'élevoit même contre moi. Maître enfin du champ de bataille, je restai debout en examinant mon mollusque. Le calme avoit succédé à la tempête, j'étois sur terre, au lieu d'être en mer; et ce mollusque, ouvrant son bec, délaçant ses bras, tomba à terre et fit le mort; le sang couloit sur mon rein gauche; j'en garderai la cicatrice toute ma vie. J'avois saisi mon bâton; et lorsque je vis que cet animal reprenoit la volonté de s'éloigner, en gagnant le côté de la mer (1), et de se

(1) Sur le terrain plat le poulpe fait la roue avec ses bras, et il avance même assez vîte; mais il s'en faut de beaucoup qu'il y soit aussi dangereux que dans les sinuosités des rochers. Je ne fais nul doute que celui du Hâvre ne puisse, dans ces endroits, saisir un enfant ou une femme foible, et les entraîner sous

perdre dans les rochers, je l'assommai du premier coup. J'aurois bien desiré de l'emporter pour l'étudier et le disséquer de suite; mais je voulois avoir la femelle s'il étoit possible, et considérer leur nid, que d'an-

---

quelques rochers dont il leur seroit physiquement impossible de se retirer. Je crois que c'est encore à des poulpes qu'on pourroit attribuer ce que rapporte Thevet, lorsque, parlant de certaines contrées de l'Amérique, il dit : « que dans un lac, entr'autres poissons, on en trouve un nommé par les habitans du pays, *thébuch* ou *pontarof*, qui signifie poisson larron ou méchant : ils lui ont donné ce nom à cause qu'il se tient toujours en aguet, près les bords du lac, pour voir si quelque enfant de sept à huit ans s'y baigne, vu que c'est le peuple qui s'adonne le plus à nager que l'on sache; de sorte qu'il se trouvera telle femme qui passera une rivière à la nage, son enfant entre l'un de ses bras. Ce poisson, dès qu'il verra cet enfant, ne feindra de l'empoigner, l'attirant à soi, non pour le dévorer (car jamais il ne prend telle nourriture), mais pour s'en jouer, car vous le verrez user de sa proie, tout ainsi qu'un jeune chat fait d'une souris : chose fort émerveillable est que tantôt il le lève en haut, puis le tend en bas, puis l'enveloppe en ses ailerons...... que, si l'enfant ne s'en dépêtre bientôt, il sera en danger d'être noyé : et dès aussitôt qu'il est mort, le poisson n'en tient plus de compte, n'y sentant aucun mouvement, d'autant que son plaisir gît en ce qu'il sent l'enfant se remuer, et tâcher de lui faire lâcher

ciens auteurs ont prétendu (1) être tapissé d'œufs en grappes de raisins, suspendus sur tous les parois de la caverne qui leur sert de repaire et de retraite : heureusement je trouvois un pauvre pêcheur de la côte que je chargeai de ce fardeau. Il le porta à mon auberge ; et le soir lorsque j'y rentrai, je vis, en le développant, que ce poulpe avoit environ cinq pieds d'envergure : s'il eût été

---

sa prise. Or, est gros ce poisson comme un marsouin ou plus, quoiqu'il ne soit si long, ayant la tête ronde... ses oreilles... sont jointes à la tête et continuellement étendues.... et l'ont en détestation les Canibales, pour la chose qu'il fait de leurs enfans, et n'en mangeroient pour rien du monde, combien qu'ils le chassent furieusement dans leurs canots, faits d'écorce d'arbres, pour se vanger des torts qu'il leur fait par ses ruses. (Thevet, Cosmogr. universelle, tom. II, lib. 22, pag. 955.)

(1) *Deponunt aut in cavernis... aliove cavo loco simile quiddam labruseæ similis, et candido populi fructus. Edita ova dependent ab ambientibus specum parietibus, tanta copia, ut exempta, vas implerent longe majus, quam caput ipsius, in quo ipsa continebantur.* Aristote, Hist. an. lib. 5, chap. 18, cité par Jonston, de Exsang. aquat. pag. 5.

« *Polypus fœmina modo incubat ovis, modo cavernam cancellato brachiorum implexu claudit.* Jonston, *ubi suprà.*

plus grand, peut-être m'eût-il lié et abattu, et même, d'après la force et l'impression de ses bras que j'ai ressenties, je doute beaucoup que je m'en serois si bien tiré en me mésurant avec un poulpe plus fort que lui. Encouragé par ce premier succès, je retournai vers l'endroit où j'avois vu la femelle dans son nid; elle y étoit encore et ne paroissoit point inquiette de l'absence de son mâle; elle étoit aussi forte que lui, et la manière dont il m'avoit embrassé me donnoit des craintes pour une seconde aventure du même genre; en conséquence je résolus de prévenir une attaque, si elle en méditoit une, et en frappant le premier, de la forcer à la défense : armé donc d'une pierre que je pris sur le fond, je la lui jetai au centre de ses bras; dans un instant ils se roulèrent sur elle, l'enveloppèrent étroitement; mais ce poulpe se retira au fond de son trou où je ne jugeai plus à propos de le suivre; et je fus forcé de l'abandonner, après avoir examiné ce repaire d'assez près pour croire ne point y avoir aperçu de grappes d'œufs pendantes, tapissant tout l'intérieur et les parois de ce nid. Cependant nous étions au milieu du mois de juin, époque où on rencontre quelquefois des œufs de poulpes sur les

sables et dans les creux des rochers, où ils sont jetés par le flux et reflux. Mais, comme mes observations ne sont pas absolument concluantes, et que, d'après le danger réellement imminent que j'aurois couru d'être pris par la tête, sans pouvoir me dépêtrer, vu que cette femelle se seroit cramponné, tout en me saisissant, au rocher avec ses autres bras : et qu'alors indubitablement j'eusse été sa victime, je n'ai point pu vérifier radicalement le fait; je ne puis donc ni l'adopter, ni le repousser. Il sembleroit très-étonnant que le poulpe femelle attachât ses œufs aux rochers et dans l'intérieur de son nid pour les y couver, tandis que leur disposition en grappes les range à côté de ceux des calmars, comme je les ai rencontrés sur le rivage, et comme Dicquemare les y avoit vus avant moi. En parcourant la côte, cet observateur infatigable avoit enfin trouvé «le 25 mai 1779, dans un enfoncement sur un banc de cailloux découvert par la marée baissante, au midi de la citadelle du Hâvre, un lobe d'œufs du grand polype marin. Ils étoient transparens comme du verre blanc, et partagés en vingt-quatre ou vingt-cinq cellules; chacune desquelles renfermoit un petit polype. Ce lobe étoit d'environ huit

cents œufs, chaque œuf renfermant vingt-cinq polypes, et le lobe entier en contenoit donc vingt-mille (1) ». Dicquemare donne en même tems une figure de ce qu'il appelle un œuf en joignant un petit polype retiré d'une de ces cellules.

Cet œuf de Dicquemare n'est autre chose qu'une grappe d'œufs de poulpes, qui se rapproche de celles que nous avons fait graver en parlant des calmars; cette grappe est plus renflée que ne l'est celle que nous avons figurée; chaque œuf qui en forme l'assemblage en est moins distinct; au lieu de s'arrondir sur la superficie, ils sont au contraire lisses, et se fondent les uns dans les autres; le petit poulpe y nage au milieu des humeurs qui doivent servir à sa nutrition, jusqu'à ce qu'il rompe son enveloppe. Presque tous les auteurs ont dit que ces œufs étoient cinquante jours (2) à éclore. L'embryon y acquiert quelquefois jusqu'à quatre lignes de

---

(1) Dicquemare, Journal de physique, ann. 1788, seconde partie, pag. 372, et planche 1 du même cahier, fig. 1 et 2.

(2) *Polyporum itaque ovis diebus quinquaginta maxime ruptis, polypuli modo araneorum perquam multi exserpunt, quorum natura sigillatim nondum conspicua est, quamquam forma satis tota apparet :*

long ; son corps et sa tête sont très-apparens, mais ses bras sont roulés et presque tordus les uns dans les autres ; ainsi que dans les œufs des calmars, toutes les grappes se réunissent à un centre commun ; leur queue ou ligament est seulement beaucoup plus alongé. Comme l'observateur des mollusques du Hâvre dessinoit parfaitement, et qu'il a rendu avec la plus grande vérité tous les objets qu'il a voulu peindre, nous ne pouvons que renvoyer nos lecteurs à la planche que fit graver ce dessinateur, dans le volume du Journal de physique, que nous venons de citer.

La multiplication du poulpe commun paroît devoir être prodigieuse, et la multitude des germes que jettent les femelles égale celle des œufs produits par les poissons qui sont les plus prolifères. Des causes de destruction doivent donc ici se réunir pour arrêter et détruire dès le commencement des animaux déjà redoutables par leur férocité, et qui le

---

sed ob exiguitatem, imbecillitatemque copia interit. Arist. Histor. lib. 5, cap. 18.

Ova polypi excludunt quinquagesimo die, e quibus multa propter numerum intercidunt. Pline, lib. 9, chap. 51.

seroient bien plus si leur nombre s'élevoit seulement à la cent-millième partie des œufs pondus par le poulpe femelle : seuls ils dévasteroient les mers. Mais ici, comme partout ailleurs, les choses restent en équilibre et en pondération ; et il est probable que les petits poulpes deviennent la proie de certains poissons, peut-être de quelques crustacés, qui dévorent les poulpes dans leur jeune âge, et qui en sont dévorés à leur tour, quand ceux-ci ont acquis assez de force pour ne plus redouter leurs pinces ni leurs dents, et pouvoir, en les saisissant avec leurs bras, briser de leur bec leur dure et forte cuirasse.

Nous pouvons croire que bien peu de ces mollusques échappent à tous les dangers qui, en se réunissant, les menacent dès l'instant qu'ils sont éclos, et peut-être même avant leur sortie de l'œuf; car nous avons déjà remarqué qu'on rencontre très-rarement ces œufs sur les côtes où ils périssent; et depuis les anciens, qui ne nous les avoient indiqués que d'une manière vague et incertaine, Dicquemare est le premier observateur, le seul d'entre les modernes, qui nous les ait fait connoître d'une manière positive et déterminée.

Si aujourd'hui nous ne voyons plus ces

animaux venir si fréquemment à terre, on ne peut que l'attribuer à la crainte que leur ont inspiré les hommes. Il est plus que probable que le poulpe sort encore habituellement des eaux par-tout où il se trouve sur les côtes désertes ou peu habitées. Partout où l'homme a bâti son habitation, les animaux ont dû fuir; les plus féroces eux-mêmes ont toujours appris à le redouter et à craindre l'ascendant de ses moyens : il ne faut donc pas regarder souvent comme des fables, ce que d'anciens auteurs nous ont laissé par écrit, parce que les mêmes faits ne se rencontrent plus aussi fréquemment aujourd'hui; l'incrédulité elle-même ne pourroit révoquer en doute les anciens et nombreux crocodiles qu'on a vus autrefois dans la basse Egypte, par la seule raison qu'ils y sont infiniment rares actuellement. Les anciens voyageurs ont parlé de lamantins et d'autres amphibies qui venoient jusques dans les habitations en Guinée et dans quelques parties de l'Amérique, au lieu que maintenant ces animaux, devenus beaucoup plus rares, ne se rencontrent plus dans les mêmes lieux : et seroit-on fondé de révoquer en doute ces faits, qui seront encore plus étrangers pour la postérité, par

la même raison qu'on ne voit pas arriver les mêmes choses de notre tems. Il en est de même du poulpe, qui paroît sortir infiniment moins des eaux qu'il ne le faisoit anciennement; mais, comme on le rencontre encore, rarement à la vérité, au milieu des rochers qui bordent certaines côtes, qu'il semble y être venu, y rester de son gré, sans que le flot l'y ait abandonné, et qu'il rentre dans la mer à volonté, nous pouvons le regarder comme une espèce d'amphibie. Nous devons alors envisager ses branchies de même que des viscères doués d'une double organisation, propres à la respiration de l'animal dans les eaux et sur la terre; cette organisation singulière, qui lui est commune avec beaucoup d'autres mollusques, lui permet, dans les eaux, de s'approprier les molécules aqueuses assimilées à son existence, et de respirer sur les rivages les molécules aériennes du nouveau fluide dans lequel il se trouve; le poulpe est même très-vivace: il paroît qu'il peut vivre hors de l'eau pendant quelques jours. Dicquemare (1) l'a vu, lorsqu'il étoit pris, s'élancer encore sur sa

(1) Dicquemare, Journal de physique, an. 1788, 2e partie, pag. 371.

proie par bonds et par sauts; il a vu ceux qu'il avoit renfermés dans ce qu'il appeloit sa *ménagerie marine*, se mettre en quête la nuit comme s'ils avoient été en mer, faire des courses, sortir par les fenêtres, gravir contre les murs, monter sur les toits, et porter enfin par-tout le ravage, car la turbulence de son caractère ne lui permet guère de rester en repos; le poulpe est peut-être un des plus actifs animaux que l'on connoisse; comme le tigre, à qui déjà nous l'avons comparé, il a besoin de détruire; il partage encore avec cette bête féroce une habitude qu'on retrouve dans beaucoup d'animaux qui, comme c'est assez l'ordinaire, joignent avec eux à l'extrême cruauté la ruse et la lâcheté; c'est qu'il sait parfaitement contrefaire le mort, au point qu'on croiroit, même pendant assez long-tems, qu'il l'est réellement.

Ces faits bien avérés, consignés par un naturaliste moderne et digne de foi, pourroient faire adopter cette histoire plaisante que rapporte Aldrovande, sur la foi de Berchorius (1), d'un poulpe qu'on avoit cru

---

(1) *Audivi quòd semel in quadam provinciæ villa, polypus qui videbatur mortuus, fuit emptus a quodam,*

mort, et qui, mis pour cuire dans un chaudron sur le feu, retrouva assez de force pour grimper dans la cheminée, le long de la crémaillère, et gagner le toit de la maison, où on le retrouva enfin après beaucoup de recherches.

Cette faculté de pouvoir vivre long-tems hors de l'eau, de retrouver la souplesse de ses bras et de les remettre en mouvement, pourroit encore nous faire croire à ce que dit Thevet (1) des insulaires de Cuba, qui, de son tems, se servoient d'un poisson nommé dans leur langue *rover*, pour prendre les autres poissons : il est, dit-il, fort bon à manger; il peut avoir un pied et demi de long, très-hardi de son naturel, et attaquant avec le plus grand courage tous les poissons qu'il rencontre, même les plus forts et les plus grands. Mais les sauvages ne le

---

cujus uxor ipsum in pelvi cum aqua ponens decoquendum, cum aliquantulum divertisset, non invenit in pelvi quæ undique eum quærens nec inveniens, tandem rursum respexit, et super trabem domus polypum vidit, qui sentiens calorem aquæ, per catenam quæ pelvis pendebat, sursum ascenderat, unde ipsum decoquendum retraxit. Aldrovande, de Moll. pag. 34.

(1) Thevet, Cosmograp. univ. tom. II, liv. 22, pag. 683.

mangent

mangent, ni ne le tuent; ils le tiennent au contraire dans leurs maisons et celliers, où ils le nourrissent avec beaucoup de soin, et non sans raison, parce que c'est de lui qu'ils se servent pour aller pêcher en mer. Quand ils veulent se livrer à la pêche, ils prennent leur *rover* et le lient avec une corde assez forte, quoique très-souple, au travers du corps; ainsi attaché, ils le lancent à la mer, lui disant mille paroles pour l'exhorter au combat, comme s'il avoit le sens de les entendre; ils lui filent autant de corde qu'il lui en plaît pour courir dans l'eau. Ce poisson, étant dans la mer, va aussi roide qu'une flèche, et il attaque et combat sans hésiter le premier poisson qu'il rencontre, quelque grand ou hideux qu'il soit; celui-ci tâche ordinairement de fuir, mais l'autre le suit, s'enlace avec lui en le tenant fortement embrassé; ce que sentant les pêcheurs, ils tirent peu à peu leur corde à eux, jusqu'à ce que l'un et l'autre soient à portée de pouvoir être saisis : leur capture étant faite, ils retirent leur chasseur, et en mettent un autre en sa place, afin qu'il ne se rebute pas par la trop grande fatigue».

On voit que tout ceci ne peut s'appliquer qu'à un poulpe; et quoique Thevet donne

des écailles au poisson rover, ou une peau assez dure pour ne pouvoir être entamée par les autres poissons ; cette manière de le nourrir renfermé dans un cellier ou dans quelque autre endroit de la maison, de le lier au travers du corps et de le lâcher en mer, où il attaque tout ce qu'il rencontre en le saisissant et l'enlaçant de ses bras sans jamais quitter prise, nous rappelle parfaitement tout ce que nous avons déjà vu de ce mollusque. Dans son volumineux ouvrage Thevet donne le nom de *poisson* indistinctement à tous les habitans de la mer ; il paroît même qu'il ignoroit que la sèche ou le poulpe eussent un nom distinct et séparé ; il appelle *poisson étoile* (1) le poulpe musqué, qu'il dit avoir vu autour des îles de Majorque, dans le détroit de Gibraltar, et à Puzzoles près de Naples. Quoique le fond de la cosmographie de Thevet soit bon, et que son ouvrage soit bien loin d'être méprisable, il est cependant relégué parmi les romanciers, parce qu'il s'y est permis une quantité de descriptions hasardées ; dans ces tems de la renovation des lettres, on n'y regardoit pas de si près, et cet auteur, qui avoit réelle-

(1) Cosmograph. univ. de Thevet, tom. II, lib. 13, pag. 502.

ment des connoissances dans beaucoup de genres, a toujours cru que, lorsqu'il parloit d'un poisson, ou d'un individu marin, il ne pouvoit pas le faire sans lui donner des écailles. Comme nous citerons encore ce voyageur, nous le verrons retomber presque continuellement dans cette même erreur; erreur partagée par tous les peintres et tous les dessinateurs de ce tems-là, sans qu'on puisse citer presque aucune exception en leur faveur; peut-être même est-elle due entièrement à ces derniers. Tout étrange et merveilleux que paroît ce trait de l'histoire des mollusques, je le trouve encore raconté bien antérieurement à Thevet par un autre voyageur ancien, et que ce cosmographe cite avec éloge; je veux parler de Pierre Martyr, né florentin, homme de très-grand génie pour le tems où il vécut: après avoir voyagé, il vint en France au colloque de Poissy, et donnant dans les opinions religieuses, il devint chef d'une secte qu'on nomma *martyrians*, de son nom. Ce voyageur, qui paroît avoir été témoin oculaire de cette espèce de chasse ou de pêche, est cité par Gesner (1); c'est dans ce naturaliste

(1) Gesner, de piscib. ord. 6, pag. 93. *Guiacanus*

que nous allons puiser ce qu'écrivit Pierre Martyr au sujet d'un poisson qu'il n'appelle plus du nom de *rover*, mais à qui il donne

---

vel reversus piscis indicus, de novo piscationis genere Petrus Martyr oceaneæ decadis primo libro 3. Non aliter, inquit, ac nos canibus gallis per æquora campi lepores insectamur, illi (piscatores Cubæ insulæ in novo orbe: in Cymba, id est cava arbore piscantes), venatorio pisce pisces alios capiebant. Piscis erat formæ nobis ignotæ : corpus ejus anguillæ grandiori simile : sed habens (caput grandiusculum, et in occipite pellem tenacissimam, in modum magnæ crumenæ. Hunc vinctum tenent in navis sponda funiculo, sed tantum demisso, quantum piscis intrà aquam carinæ queat inhærere, neque enim patitur ullo pacto aeris aspectum. Viso autem aliquo pisce grandi aut testudine, quæ ibi sunt magno scuto grandiores, piscem solvunt. Ille quum se solutum sentit, sagitta velocius, piscem aut testudinem, quâ extrà testam partem aliquam eductam teneat, adoritur : pelleque illa crumenaria injecta, prædam raptam ita tenaciter apprehendit, ut exolvere ipsam eo vivo nullà vis sufficiat, nisi extrà aquæ marginem paulatim circa aquæ marginam avecta, in mare saltat piscatorum copia tanta, quanta ad prædam sufficiat sustinendam, donec è navi comites eam apprehendant. Præda in navim tracta, funiculi tantùm solvunt quantum satis est venatori ut ad locum suæ sedis intrà aquam redeat, ibique de præda ipsa per alium funiculum escas ei demittunt. Piscem incolæ gaïcanum, nostri reversum appellant.

celui de *reversus indicus*. Les pêcheurs de l'île de Cuba, dans le nouveau Monde, dit cet auteur, se rendent en mer dans leurs pirogues, qui ne sont autre chose que des troncs d'arbres creusés; comme nous chassons les lièvres sur terre avec des chiens, ils chassent et prennent les poissons en mer avec d'autres poissons. Le poisson dont ils se servent pour cet usage nous étoit inconnu par ses formes, son corps étant alongé comme celui d'une grosse anguille; mais ayant une plus grosse tête, armée par devant d'une peau extrêmement tenace, et disposée, comme le seroit une grande coiffe; ils tiennent ce poisson attaché dans leur canot par une longue corde. Quand il est ainsi retenu, s'ils rencontrent ou aperçoivent un grand poisson ou quelques tortues, qui, dans ce pays, sont plus grandes que les plus larges boucliers, ils jettent leur *reversus* à l'eau; il ne manque pas d'aller dans l'instant attaquer cette proie, et la saisissant, à l'aide de sa large membrane (1)

(1) Il me paroît que cette membrane pourroit fort bien être celle qui réunit les bras des poulpes à leur base, et qui, susceptible d'une certaine dilatation, aura paru la partie la plus saillante dans ce reversus

qu'il porte sur sa tête, il la tient avec une ténacité, qu'il n'est plus de force capable de la lui faire quitter, à moins qu'on ne le retire de l'eau. Dès qu'il se voit repris et exposé aux impressions de l'air, il quitte subitement ce qu'il vient de saisir. Les insulaires qui se sont lancés à la mer empêchent que cette proie n'échappe, ils la jettent dans l'embarcation ; le *reversus* y regagne la niche, remplie d'eau, qui lui est destinée, et, à l'aide d'un cordeau, ils lui donent une partie de la proie qu'il vient de leur amener. Les habitans appellent ce poisson *gaiacano*, et nous lui avons donné le nom de *reversus* ». Nous ne pouvons envisager ce fait que comme l'un des plus curieux que puisse nous présenter l'Histoire naturelle : dans nos climats on a trouvé le moyen d'apprivoiser la loutre, et de l'envoyer pêcher pour son maître.

Les chinois ont aussi rendu presque domestique une espèce de pélicans, auxquels

---

ou rover ; l'auteur aura pu considérer le restant des bras comme de simples appendices, flottans sur les bords de cette coiffe, qui est très-remarquable et particulière aux polypes ; car je ne l'ai rencontrée ni chez les sèches, ni parmi les calmars.

ils mettent un anneau de fer au cou pour qu'il ne puisse engloutir le poisson qu'il pêche, et que, forcé de le conserver dans sa large poche, le maître à qui il appartient puisse la vuider, s'emparer de toute sa pêche, lui ôter son anneau, et lui en abandonner enfin une partie pour sa nourriture. Ils nomment cet oiseau *louwa*, et regardent comme une richesse d'en avoir plusieurs en propriété. Mais, apprivoiser un poulpe, et en comparant le texte de Martyr que je mets en note, on peut voir que je ne l'ai pas même traduit dans toute sa force; l'apprivoiser au point de pouvoir s'en servir à volonté et à tout instant, j'avoue que c'est là le comble de l'industrie humaine. Ce mollusque m'a paru si furieux, si féroce, si intraitable, et tellement acharné sur sa proie, que je crois, si l'on m'en donnoit le choix, que je préférerois dompter un tigre que de maîtriser un poulpe d'une certaine taille : cependant il paroît que les anciens habitans de Cuba en étoient venus à bout; cette industrie s'est perdue chez les caraïbes modernes; je les ai vus fiers d'une liberté et d'une indépendance que leur avoient transmises le petit nombre des insulaires du nouveau Monde qui purent échapper au fer,

aux flammes et aux chaînes espagnoles ; mais ces descendans des caciques ne se livroient plus à aucune industrie ; l'extrême repos étoit devenu leur bonheur suprême ; ils entreprenoient à la vérité de longs voyages dans leurs pirogues aussi légères que volages, pour avoir des armes et de l'eau de vie ; mais de retour à Tabago ou à Saint-Vincent, les deux seules îles où on rencontroit encore quelques restes de ces nations moissonnées, un caraïbe se plongeoit dans son hamac, attisoit nonchalamment son feu avec un pied qu'il sortoit de ce berceau suspendu, y faisoit cuire des racines, les en retiroit par le même moyen, et il ne sortoit plus, souvent pendant plus de quinze jours, de la nullité où le plongeoient la fumée de son tabac et les rêveries qui en étoient la suite. De tems en tems cependant il se réveilloit chez lui une fureur guerrière, et malheur alors à celui qui pouvoit l'avoir offensé ; comme chez tous les peuples sauvages, il ne connoissoit plus de bornes ; l'amour de la vengeance étoit dans lui une rage implacable. Je crois que le reste de ce peuple infortuné pouvoit encore s'élever à quinze cents individus ; depuis long-tems les caraïbes étoient de très-fatigans voisins pour les colonies

anglaises et pour les anglais qu'ils n'aimoient pas : le gouvernement de la Grande-Bretagne renouvela contre eux ces légions de chiens, qui avoient, sous les Pizarres, dévoré leurs ancêtres ; et lacérée en lambeaux dans son dernier asyle, cette race infortunée a disparu enfin de la surface de la terre.

C'est donc en vain qu'on auroit recherché parmi eux cet usage de leurs ancêtres, qui savoient pêcher à l'aide d'un animal qu'on ne peut regarder que comme une espèce de poulpe. Le texte de Martyr me paroît formel à cet égard : à quel autre animal marin pourrions-nous, je le répète, donner cette espèce de coiffe, disposée en avant de la tête tellement prenante et si adhérente, que tout ce qu'elle saisissoit étoit empoigné sans pouvoir s'en dépêtrer? Son corps alongé pourroit en faire une espèce particulière ; mais j'ai vu dans les Antilles et principalement à la Guadeloupe, des poulpes communs, que nos matelots y appellent *margates* (1), qui avoient des bras de près de trois pieds de long, et auxquels on pouvoit accorder six pieds d'envergure.

---

(1) Mot qui pourroit être corrompu de ceux de *meer-katze*, qui, en allemand et dans les langues du nord, signifie *chat marin*.

En parlant de la sèche commune, nous avons vu quel parti les pêcheurs en ont su tirer, pour, avec le secours d'une sèche femelle, saisir et prendre les autres sèches. De même que le rover ou reversus des indiens, les pêcheurs de l'ancienne Rome attachoient une sèche avec une corde au travers du corps, et l'abandonnoient dans l'eau, où elle se saisissoit des autres mollusques qui venoient dans son voisinage; il est probable, quoique les anciens n'en aient pas parlé, que bien souvent ces pêcheurs, propriétaires d'une sèche femelle, ont retrouvé entre ses bras et saisi par ses cupules une toute autre proie que les sèches elles-mêmes; que ces femelles ainsi retenues, saisissant tout ce qui venoit s'offrir à leurs serres, cherchoient d'ailleurs à se nourrir, et ayant conservé leurs habitudes, lioient indistinctement tout ce qui venoit se présenter au contact de leurs bras, et, comme le rover, saisissoient également l'ami et l'ennemi.

Dans une infinité de circonstances ces pêcheurs ont dû retrouver entre les bras de ces sèches, tantôt l'une et tantôt une autre espèce de poissons, comme les indiens qui en prenoient ainsi de toute espèce, et alors ces mêmes pêcheurs devoient aussi en faire

leur profit. Mais les habitans de Cuba et les autres insulaires avoient poussé plus loin l'industrie que les pêcheurs de l'ancienne Italie ; quoique ces derniers fussent stimulés par le luxe de la table, et par la sensualité qui, dans l'ancienne Rome, fut portée à son comble : cet art et cette manière de pêcher se sont perdus en Italie comme chez les anciens caraïbes ; cependant nous ne pouvons point révoquer en doute que la sèche femelle n'y ait servi à cet usage : et après avoir considéré tout ce qu'est et ce que peut un poulpe, je crois que le pauvre pêcheur qui actuellement pourroit parvenir à en dresser ou à tirer parti d'un de ces mollusques, en obtiendroit bien plus de bénéfices et d'utilité qu'un chasseur n'en a bien souvent de son chien. Il me semble qu'on pourroit renouveler cette industrie des anciens caraïbes et des anciens romains, et peut-être ajouteroit-elle un moyen d'existence de plus à ceux de nos habitans des côtes, qui aujourd'hui ne peuvent plus se livrer à la pêche qu'avec un appareil trop coûteux et toujours ruineux.

Il ne paroît pas que Martyr ait dessiné lui-même ce mollusque ; un peintre s'empara donc de sa description ; en conséquence, on

voit dans la figure qu'a copiée (1) Gesner, un dessein parfaitement en opposition avec le sens commun. En s'emparant du *reversus indicus* où du rover, le peintre lui donne d'abord un corps extrêmement alongé, qui le range parmi les serpens; et derrière la tête il lui met une large membrane dont il coiffe un animal marin, dont on peut faire un chat ou toute autre chose; quant à la pirogue, on ne sait s'il a voulu y représenter des caraïbes ou des esquimaux. Si on vouloit maintenant, d'après une pareille figure tracée idéalement suivant une description; si on vouloit, dis-je, établir un point de critique et alléguer que ce serpent fictif est bien loin de ressembler à un poulpe, ce seroit élever une foible objection; mais, en ramenant les choses à leur juste expression, on voit que le rover ou *reversus* est un animal marin, carnassier, presque amphibie, doué sur la tête de membranes ou de bras très-souples et prenans; et qu'alors qu'on le remettoit dans son élément, il reprenoit toute sa férocité, se jetant sans hésiter sur tout ce qu'il rencontroit, s'attaquant à tout, même aux poissons de la plus grande taille. Un fait

(1) Gesner, de Animal. mar. ord. 6, pag. 92.

encore digne de remarque est que le reversus de Martyr n'a point d'écailles, sa peau étant unie et lisse comme celle des poulpes.

Gesner l'avoit rangé, d'après ses formes pittoresques, parmi les serpens marins; Jonston l'en retira pour le placer avec les poissons couverts d'écailles, et le dessinateur de ce naturaliste, ne pouvant même pas s'astreindre à copier une figure et des traits qu'il avoit sous les yeux, lui ôte d'abord la corde du cou, alonge encore davantage le corps du rover, fait de la coiffe, qui garnit sa tête, une espèce d'oreille ou bouquet en forme de trombe; et trouvant qu'il manquoit quelque chose au monstre marin qu'il saisit dans Gesner, pour lui donner la figure d'un chat, son pinceau aussi libéral que généreux, le gratifie d'une belle paire de moustaches et de griffes qui probablement, d'après sa fertile imagination, ne devoient plus rien laisser à desirer. Et c'est ainsi que les peintres préparent d'éternels tourmens aux naturalistes, et ne permettent pas souvent qu'on puisse citer les figures dont un auteur veut enrichir son ouvrage; l'un donne à une tortue des dents comme à un crocodile, l'autre peint douze bras à une sèche qui n'en a que dix (1);

(1) Gesner.

pour peu que ces mauvaises peintures soient recopiées, chacun y ajoute d'après ses fantaisies, et tous finissent par nous donner autant de monstres qu'ils nous ont laissé de desseins (1). Ce qui est d'autant plus malheureux, que ce n'est pas au dessinateur qu'on attribue ces erreurs; et que, lorsqu'on cite une de ces détestables figures, on les rejette sur l'auteur, commentant son texte, et y ajoutant ordinairement que la figure qu'il a publiée ne vaut rien. J'ai essayé, autant qu'il m'a été possible, d'éviter ce défaut; mes lecteurs me sauront gré du soin que je me suis donné pour dessiner mes figures moi-même; si les graveurs ne me les tronquent

(1) Personne ne respecte les talens autant que je le fais, et certes un peintre d'histoire, ou même un peintre de genre, en réunissent infiniment plus qu'il n'en est nécessaire pour représenter les objets; mais leur manière de voir, large et accoutumée à saisir l'ensemble des masses et des oppositions, ne leur permet plus de s'assujétir aux détails minutieux exigés par l'histoire naturelle. Cette difficulté a donc créé un genre de peinture; maintenant on voit d'excellens peintres d'histoire naturelle qui, tels que Vanspaendonck, Maréchal, Redouté, Audinot et quelques autres rendent les plantes, les animaux et les insectes avec une vérité et une précision qui ne laissent rien à désirer pour l'exactitude de l'objet fixé par leurs crayons.

pas, comme je crains bien encore qu'ils ne le fassent, elles regagneront par leur exactitude ce qu'elles doivent perdre du côté du brillant de l'exécution ; car, simple naturaliste, je ne dois pas même essayer de prétendre aux moyens que mettroit en usage un peintre, exercé à saisir et à exprimer les effets, et les brillans reflets qui ressortent du mélange des substances colorantes ; mais aussi je puis répondre de l'exactitude de mes traits.

La planche XXIII présente le poulpe commun vu par derrière ; on le voit représenté par devant dans la XXIVe.

Son corps lisse et poli est par-tout teinté de rose et d'un reflet violacé ; des points pourpre noir et des taches purpurines se montrent sur toute la superficie de son corps et de ses bras, sur leurs revers comme sur leur plat ; ce pointillé met toutes les teintes de son corps en harmonie, en le revêtissant d'une agréable et magnifique parure ; le dos est quelquefois ardoisé, de même que la base de la tête. Le poulpe change ces couleurs d'après les passions qui l'agitent ; et c'est ce qui a fait croire aux anciens qu'il revêtissoit celle des lieux où il se trouvoit et des rochers qui lui servoient de repaires ;

ils prétendirent même que cette manœuvre étoit chez lui un piège de plus qu'il tendoit aux animaux de la mer pour que, trompés par cette couleur locale, ils s'approchassent sans défiance, et ne s'aperçussent du danger qu'au moment où il leur deviendroit impossible de l'éviter (1). Mais, quoique la

(1) « *Sui mutatione coloris venatur pisces, trahit enim sibi colorem similem, iis quibus appropinquant saxis : quod etiam cùm metuerit facit.* Aristot. Hist. 9, cap. 37.

» *In hunc autem modum insidias piscibus mollitur, sub saxa subtectus desidet, et in harum colorem se mutat, ut saxum esse videatur pisces ad eum tanquam ad saxum adnatantes, incautos sic brachiis suis tanquam retibus capit.* Elien, liv. 1, Hist. var.

» *Colorem mutat ad similitudinem loci, et maxime in metu.* Pline, lib. 9, cap. 29.

« Polypodon fraudes populus vulgantur in omnes,
Qui similem petræ magnum flectuntur in orbem :
Nexibus et spiris hominem piscemque rapacem
Sic subterfugiunt astu, vitamque tuentur,
Si parvos videant pisces prædamque minorem,
Rursus et in piscis formam vertuntur, et arte
Perquirunt victum funestaque fata repellunt. »

Oppian. Halieut. lib. 2. traduct. latine de Lippius.

« At contra scopulis crinali corpore segnis
Polypus hæret, et hac eludit retia fraude.
Et sub lege loci sumit mutaque colorem
Semper ei similis quem contigit. . . . »

Ovid. in frag. de pisc.

Nature

Nature paroisse avoir réuni dans ce mollusque une foule de combinaisons toutes dirigées vers la destruction, il ne peut cependant point revêtir la couleur locale de tous les lieux où il se trouve; et si quelquefois il rentre dans leurs teintes, c'est lorsqu'elles ont de l'analogie avec celles dont sa peau peut se colorer. Presque blanc, quand il est dans un état de tranquillité ou de

---

« Saxatilemque cum exanguibus cirris
Odi mutantem colorem polypum. . . . . »

Jon. Apud Athen. in Phænice trag. versio Dalechampii.

« Et concolores rupibus, saburrisque
Cirris dolosi polypi anchoræ ritu
Salacciso, et turbido in freto freti. »

Jul. Scaliger in Ath.

» *Sunt enim autores qui omnem se colorem mutare affirment, excepto albo. Sunt qui petris quibusvis se assimilare dicant, uti theognis et phillicides*. . . Aldrovand. de Moll. lib. 1, pag. 15.

» *Quodque polypus in varios colores se commutare dicitur; id quidem a molli ejus pelle provenit, quæ facile glubi potest : cujus colorem nunc album, mox rufum, postea lividum, mox variis coloribus distinctum videas.* Aldrov. de Moll. lib. 1, pag. 13.

» *Mutatur color ejus ex lapidis colore, cui adhæret, maxime accedente timore ob aspectum congri inimici sui.* Olaus magnus, Hist. de gent. septentr. de pisc. monst. lib. 21, cap. 34. *De polypis.*

repos, ce qui est une chose assez rare, il peut passer successivement jusqu'au rouge le plus foncé : cette couleur se manifeste principalement lorsqu'il est en fureur ou lorsque quelque appétit violent le stimule ou l'agite. Dans cet état il devient hideux; sa peau se fronce; tout son corps frémit; ses bras se livrent aux plus grands mouvemens; ses yeux flamboyans sont rouges comme des charbons ardens, et il n'est pas un de ses muscles, pas une de ses fibres qui ne manifeste une fureur terrible et concentrée.

Le manteau des poulpes ne prend pas sa naissance derrière la tête comme dans les sèches et les calmars; il commence à se séparer du cou sur les côtés, et il se serre par devant sur l'entonnoir ou conduit excrétoire commun. Par cette construction il est infiniment moins ouvert que celui des calmars et des sèches; il n'a plus besoin, comme dans ces deux genres de mollusques, de mamelons, ni d'attaches intérieures qu'on ne retrouve plus chez les poulpes. On y voit seulement à la naissance de ce fourreau deux espèces d'oreillettes qui, dans cette partie, rebordent au dessus des bords du manteau et paroissent servir à le contenir; ces oreillettes font partie de l'entonnoir et descendent sur ses côtés.

Le bord du fourreau est libre par devant; il ne paroît s'y fermer que par un simple mouvement de resserrement ou de contraction. On voit, en avant du corps, le conduit excrétoire commun; il se prolonge souvent très-fortement en dehors, et il paroît que tous les auteurs s'accordent à dire que le poulpe peut jeter ce conduit à gauche ou à droite à volonté (1). Les bras, au nombre de huit, sont ordinairement égaux entre eux; ils sont liés à leur base par une membrane plus ou moins large, plus ou moins dilatée, qui les réunit, pour ainsi dire, en une seule masse, et qui, sur-tout par derrière, leur donne l'aspect d'une large membrane ou coiffe, soutenue par de fortes nervures, et susceptible de tous les modes possibles de contractions; en dehors l'extrémité des bras déborde cette membrane, et en dedans les cupules, dont ces bras sont armés, se prolongent jusqu'à leur base; elles

(1) *Est polypis fistula in dorso, qua transmittunt mare: eamque modo in dextram partem, modo in sinistram transferunt.* Plin. lib. 9, cap. 29.

Fistulam suprà caput et brachia antè alveum, gerunt, cavam, quam modo in dextram, modo in sinistram partem transferunt, et hac mare transmittunt. Arist. Hist. an. lib. 4, cap. 1; et lib. 8, cap. 2.

viennent, en grossissant, se placer jusques contre les bords des lèvres qui enveloppent le bec. Ces bras sont armés de deux rangs de cupules dans toute leur longueur; la construction de ces cupules diffère de celle des ventouses dans les sèches et les calmars; nous en avons présenté une isolée pl. XXV, fig. 2. Dans les autres mollusques que nous avons décrits, ces cupules sont creusées en godet ou calotte; la peau, qui en tapisse le fond, peut aussi venir en remplir toute la cavité lors de l'adhésion; mais, dans le poulpe, cette ventouse paroît double, parce qu'elle offre une cavité dans son centre; et la soucoupe ou calotte est creusée dans son milieu; elle est rayonnée par des stries qui, partant des bords de cette cavité centrale, se rendent à la circonférence dont le rebord circulaire est comme plissé ou froncé. Cette organisation particulière des ventouses du poulpe fait qu'il s'attache aux corps avec infiniment plus de force encore que ne peuvent le faire les autres mollusques coriacés : au moyen de la cavité qu'on voit à leur centre, chacune de ces cupules peut opérer un bien plus grand vuide, et leur adhésion doit être en raison de la plus grande surface qu'elles présentent au poids du fluide extérieur. C'est peut-être



Denys-Montfort del. E. Voysard S.

Conduit intestinal et une Cupule du Poulpe.

dans cette forte compression qu'il faut rechercher la cause de la douleur que fait éprouver l'application des bras du poulpe; les bords charnus des ventouses pressent puissamment sur la peau, et le vuide intérieur la fait élever fortement dans ce vuide. Quand on est parvenu à arracher de son corps ou de ses membres les bras de ce terrible mollusque, de grandes taches rouges, rondes, bombées et douloureuses restent pendant quelque tems élevées sur la peau; au bout de huit jours je ressentois encore une partie de cette douleur, mais enfin elle s'amortit peu à peu. J'ai cru cependant reconnoître qu'il existoit quelque chose de plus qu'un simple mécanisme dans l'application que fait cet animal de ces armes redoutables, et j'ai ressenti toutes les fois que j'en ai été saisi, mais plus fortement pendant la vie qu'après la mort de l'animal, une douleur âpre, poignante et très-piquante, qui se rapprochoit en quelque chose de celle qu'on éprouve lorsqu'on touche des orties, ou lorsqu'on est piqué par quelque abeille. Quant à la douloureuse cuisson qu'on ressent encore quelques jours après, elle rappelle, mais plus fortement, cette démangeaison que laissent après elles des piqûres d'orties;

J'ai déjà dit que la blessure du bec des poulpes n'est point envenimée ; sa morsure ne fait éprouver d'autre douleur que celle d'un instrument tranchant qui couperoit lentement ; les deux mâchoires blessent, mais c'est la mâchoire inférieure qui, comme dans le perroquet, emporte la pièce : du reste, celle que je reçus sur les reins fut plutôt guérie que le sentiment de la douleur et de la rougeur qu'avoient provoqués les ventouses, qui arment les bras jusques dans leur dernière extrémité ; ces bras sont quelquefois épais de plus de deux doigts à leur base ; ils se terminent en un fil aussi mince que délié, et ils sont chargés de cupules innombrables. C'est donc à tort que les anciens ont cru que la morsure des poulpes étoit venimeuse ; sentiment généralement adopté par les modernes (1), et dont j'ai observé le contraire par ma propre expérience.

Le bec du poulpe, formé en bec de per-

---

(1) *Testatur, Ælianus, polypum mordere violentius quam sepiam : minus tamen suo morsu veneni infligere.* Aldrov. de Moll. pag. 41.

Obvia non tenui lædit nos sepia morsu,
Nec nos pestifero confodit polypus ore.

OPPIAN. Halieut. 2. versit Lippius.

roquet et de la même couleur que celui des sèches, est aussi placé au milieu des lèvres circulaires, au centre des huit bras qui couronnent sa tête; les lèvres en sont fortes et charnues, susceptibles d'alongement ou de contraction. Quand la proie, que le poulpe vient de saisir, est peu considérable, et qu'après l'avoir liée, il l'a ramenée sous ses tranchantes mâchoires, il ne mord jamais qu'une fois; les cupules du centre ou celles de la base des bras s'emparent de la victime; souvent alors les bras se déploient de nouveau et cherchent, en tournoyant en tout sens, à saisir une nouvelle proie. Pendant ce tems le poulpe suce ce que retiennent les ventouses des bases; par un fort mouvement de contraction il retire son bec vers le tronc de son corps, et au moyen des membranes qui lient entre eux ces bras, il forme une espèce d'entonnoir musculeux, fortement charnu, qui pressure la malheureuse victime de tous côtés, et qui, par cette compression, exprime jusqu'à la dernière goutte de son sang ou de ses humeurs, que le poulpe savoure avec la plus grande avidité : gorgé de sang, il lâche alors la proie inanimée qu'il a pressée, comprimée de toutes manières, et qu'il n'abandonne qu'au mo-

ment où il ne peut plus rien en tirer, après lui avoir arraché la vie avec le dernier atome des fluides qui en sont le véhicule et le soutien.

Indépendamment de la succion, on peut croire que le poulpe a encore une autre manière de se nourrir : dans de certains cas, il devore réellement, dépèce et avale sa proie, car on retrouve dans ses estomacs musculeux les débris de coquilles et ceux des crustacés. Ce terrible mollusque doit avoir reçu en partage de bien grands moyens de vitalité : d'un côté, habitant les mers, il vient impunément sur la terre au milieu d'un autre élément ; d'un autre côté, jamais sa proie ne peut échapper à ses liens de fer, et, quelle que soit cette proie, il peut en tirer parti. Si les organes de la respiration paroissent être doués chez lui d'une double prérogative, ceux de la digestion offrent encore des moyens doubles, mais apparens et séparés. Le poulpe a deux estomacs bien distincts, et on pourroit encore regarder son intestin cœcum comme devant en constituer un troisième.

Nous réserverons de plus grands détails anatomiques pour l'instant où nous parlerons d'un autre poulpe que j'ai sous les yeux;

mais j'ai dessiné, planche XXV, figure 1, le canal intestinal du poulpe commun, dégagé de tous les autres viscères, et qui, muni encore du bec, nous conduit à l'orifice de l'intestin rectum qui vient aboutir sous le fourreau de ce mollusque. En partant du bec et descendant le long du gosier, on voit d'abord en *a* un estomac fait en forme de poire; sa consistance est ferme et musculeuse, et je l'ai trouvé rempli de débris de crustacés (1).

---

(1) Ce poulpe brise aussi et casse avec son bec les coquilles des testacés et des huîtres.

J'ai retrouvé deux perles grossières dans le premier estomac, et ceci me rappelle une histoire, rapportée par Thevet, de certains habitans du golfe d'Arabie, qui ne prennent jamais une espèce de poisson, nommé par eux *comanath*, sans lui ouvrir le ventre, pour y rechercher les perles qu'ils renferme lorsque ce poisson a avalé des huîtres. Le passage de cet ancien voyageur est très-curieux; nous allons le transcrire.

« En ce golfe se trouvent diverses espèces de poissons, entre autres un, que les habitans du pays nomment *comanath*, gros et rond, d'environ trois pieds et demi...... Son bec et bouche fait comme celui d'un gros perroquet, et la tête presque de même sorte.... De chaque côté de ce corps, ainsi rond, se voient de petits ailerons ou nageoires, desquels il s'aide pour nager, toutefois aussi monstrueux et difformes que le poisson, lequel est difficile à tuer...... Si on

Si nous poursuivons nos recherches, bientôt un autre estomac, encore marqué *a*, et presque du double plus grand que le premier, vient de même s'ouvrir dans le conduit intestinal. Tout aussi musculeux que l'autre, il présente la forme d'un œuf parfait; tous deux sont colorés de brun : ce second estomac ne m'a paru rempli que d'une espèce de chyle; mais on peut croire que c'est dans cette poche membraneuse que viennent se rendre le sang et les fluides que le poulpe se contente d'aspirer, lorsque ses bras ont saisi une proie charnue et abondante en sucs animaux. Plus bas on voit l'intestin cœcum, de couleur bleuâtre et roulé en spirale *b*. Au sortir de cet intestin, celui rectum se

l'avoit mis en vie en quelque rivière douce, il n'y dureroit pas une heure...... Du tems que j'étois en la mer Rouge, il en fut péché deux bien fort gros, et un moyen. Ceux qui les prennent les tiennent chers à cause de leur monstruosité, et en courroyent les peaux qu'ils remplissent de paille, ou autre chose pour en faire parade. Or, ne les vendent-ils jamais guère sans avoir visité ce qu'ils peuvent avoir dans le ventre; et s'ils ont digéré les huîtres qu'ils peuvent avoir avalées, afin d'y trouver ce que plus ils demandent, à savoir, des perles». (Thevet, Cosm. univ. tom. I, lib. 5, pag. 123.— Voyez aussi Gesner, Anim. mas. lib. 11, pag. 154, pour la figure.)

renfle, se dilate, fait plusieurs révolutions, et remonte enfin vers le milieu du corps. Dans l'animal vivant, son collet n'est point aussi apparent que celui que nous avons représenté dans la figure, et il vient plutôt s'ouvrir en façon de fente longitudinale sous le fourreau; mais ici nous le représentons isolé: la vessie à l'encre *c*, très-alongée, prend son insertion près du collet; cette encre est rousse comme celle des calmars. Tout ce conduit intestinal, les estomacs, comme l'intestin cœcum et celui rectum, sont enduits extérieurement d'une teinte argentée, qui s'en détache et se colle même aux doigts comme la substance argentée de quelques poissons de rivière; substance dont on se sert, dans ceux-ci, pour la soufler dans les fausses perles; je crois qu'il ne seroit pas impossible d'obtenir le même effet de celle des intestins du poulpe. Quand on ouvre ce mollusque dans les ténèbres, il répand une très-grande lumière phosphorique; les doigts et les instrumens qui l'ont touché (1) brillent

(1) « *Aperto tantus effulsit, splendor, ut remota vespero candela totum palatium ardere videretur* ». Lin. de Sep. oct. Syst. nat. in Bartholin. act. Hafn. 5, obs. 109.

« Bartholin parle d'une sèche, *sepia octopodia*, Lin.,

de même dans l'obscurité ; il rend étincelante l'eau dans laquelle on le plonge, et le linge avec lequel on l'essuie.

L'encre des poulpes n'est point noire : nous venons de voir qu'elle se rapproche de celle des calmars et qu'elle est de couleur rousse : par sa disposition, la vessie qui la contient se trouve placée à mi-corps ; les poulpes ont encore cette différence avec les sèches et cette conformité avec les calmars : ils sont munis de deux corps de branchies ou organes respiratoires, palmés et adhérens aux deux côtés du fourreau ; leurs feuillures sont très-fortes et leurs vaisseaux très-apparens.

Les anciens ne paroissent en avoir connu que peu d'espèces, et sur-tout le poulpe commun et le poulpe musqué, ou du moins on peut supposer qu'ils ont rapporté au pre-

---

qui rendoit une lumière si vive en s'ouvrant, qu'elle éclairoit tout le palais quand la bougie fut écartée. La Méditerranée abonde de ces mollusques ; j'y ai trouvé l'occasion de vérifier ce prodige adopté par Linnæus ; mais, il faut l'avouer, il n'a pas répondu à mon attente. J'ai bien observé quelquefois une lumière assez forte, et même elle m'a paru très-vive, quoique la sèche fût morte, quoiqu'on ne la touchât pas, et qu'elle fût sans mouvement ». (Spallanzani, Journal de physique, pag. 191, mars, 1786.)

mier tous les poulpes qu'ils rencontrèrent, en exceptant seulement celui qui exhale une odeur de musc. Ils ne nous parlent pas de plusieurs de ces mollusques à un seul rang de cupules, mais d'un seul, et plus tard nous en rencontrerons quelques autres ; on peut en inférer qu'ils ne les ont pas connus : jusqu'à Rondelet et Aldrovande, on n'en avoit pas remarqué d'autres, ou bien on les avoit toujours confondus. Aldrovande est le premier qui, je crois, a publié la figure d'un poulpe, dont les bras ne sont armés que d'un seul rang de cupules : celui-ci avoit été pris dans la Méditerranée, près de l'île d'Elbe ; et nous renvoyons, pour en parler, lorsque nous serons arrivés aux poulpes nuds dont les bras ne sont armés que d'un seul rang de ventouses. Aldrovande (1) copia donc aussi les figures du poulpe de Rondelet ; et en les faisant suivre de celle du poulpe de l'île d'Elbe, il tomba dans la même erreur que les anciens, qui ne firent presque aucune attention, ou ne connurent point cette différence caractéristique. Mais Aristote avoit cependant établi plusieurs espèces de poulpes : il parle d'abord de celui

(1) Aldrovand. de Moll. pag. 15 et 16, les figures.

qu'il dit devenir le plus grand (1), et dont les individus qu'on voit près des côtes sont plus forts que ceux qui restent dans la haute mer; d'une seconde espèce, dont le corps est petit et varié en couleurs, et qui ne se mange pas; d'une troisième, à qui il donne le nom d'*éledone*, avec les bras inégaux; et enfin d'une quatrième espèce de poulpes nuds, que cet illustre philosophe de Stagyre a reconnu n'être armé que d'un seul rang de cupules ou ventouses, tous les autres en ayant constamment deux. Il range dans cette espèce ceux que de son tems on nommoit *bolitœnes* et *ossoles*. Mais Aristote reconnoît avec sa sagacité ordinaire qu'il existe deux autres espèces de poulpes renfermés dans des coquilles; l'un, appelé par lui le *nautilus*, et l'autre le *pompilius* (3) ou œuf de poulpe. Leur coquille est très-concave, dit-il; ils ne paroissent pas destinés à y habiter long-tems;

(1) Aristot. histor. 4, cap. 1.

(2) *Duo item visuntur genera conchis indita; quorum alterum nautam aliqui vocant, alterum pompilium sive ovum polypi : testa iis ut pectunculis concava, simplex tamen, nec ita destinata, ut ei inhæreant. Sæpius juxta terram pascuntur : unde evenit ut fluctibus jactati in aridam elidantur, et testa dilapsa nudi capiantur, aut in terra anima extinguantur.*

souvent ils viennent chercher à vivre près des côtes, et les flots les jettent sur le rivage; leur coquille s'y brise ou ils y restent à nud; alors on les y saisit ou ils y meurent misérablement. Indépendamment de ces deux genres de poulpes testacés, Aristote, comme on peut s'en convaincre, en reconnoît encore un troisième, revêtu d'une coquille qui a de la ressemblance avec celle du limaçon, dont il ne sort jamais son corps, se contentant de développer ses bras au dehors de cette coquille (1).

Plus on lit Aristote, et plus on est forcé d'admirer le génie de cet homme universel. Montaigne s'écrioit qu'il n'étoit aucune pierre de l'édifice des connoissances humaines que ce grand philosophe n'ait soulevée; et on

---

Constant exiguo corpore, facie similes bolitœnis; et ali us intesta, velut cochlea, qui non exit e testa, sed cochleœ instar sub est et interdum foras brachia porrigit. Arist. *ubi suprà.*

(1) Cette espèce de poulpe, revêtu d'une coquille comme un limaçon l'est de la sienne, ne pourroit-il pas nous rappeler les formes de l'animal des cornes d'ammon qui doit se rapprocher beaucoup de celui du *nautilus pompilius*, ou beau nautile nacré des Indes? Quand nous parlerons des cornes d'ammon, nous prévoyons qu'il ne sera pas difficile de tirer alors parti de ce passage des écrits du père de l'histoire naturelle.

ne doit point s'étonner de voir qu'à la renaissance des lettres, les écoles se soient prosternées devant lui ; car jamais aucun homme n'a réuni autant de science, jointe à un aussi sublime génie d'observation. Et quels étoient donc ces anciens dont quelques travaux sont parvenus jusqu'à nous, au travers des dévastations et des ravages ? Nous sommes assez heureux pour que plusieurs d'entre eux aient pu, en surnageant sur une mer de destruction, arriver jusqu'à nous ; et plus nous creusons leurs ouvrages, plus nous les trouvons riches, fertiles et profonds. Jusqu'à quel point avoient-ils donc étendu les bornes des connoissances humaines, et jusqu'où ces êtres privilégiés n'avoient-ils pas porté leur perspicacité et leurs méditations ? Homère et Aristote, Elien et Oppien, Pline, Ovide et Virgile, et d'autres noms célèbres sont parvenus à notre tems avec l'auréole de l'immortalité ; leurs noms plus répandus, plus célèbres et plus inattaquables par la faulx du tems que les monumens les plus solides que les hommes aient élevés, survivront maintenant pour les âges ! Ces monumens seront anéantis ; des quartiers entiers du globe seront envahis ; ces noms fameux surnageront aux siècles et iront atteindre

atteindre la fin des générations. Je me rappelle avec le plus grand plaisir d'avoir vu cette idée saisie par un peintre, qui lui-même passera à cette postérité ; Greuze, celui qui a créé un genre à lui, voulut bien, en m'admettant dans son attelier, m'y communiquer un dessein qu'il avoit conçu et exécuté. Plein de l'idée philosophique, que la science et les talens surnagent au dessus de tous les tems, ce peintre du sentiment me fit voir une magnifique esquisse, où le tems personnifié, saisissant Homère par la main, planoit au dessus des flots de la mer en furie, qui, animés encore par leur dieu et par son redoutable trident, envahissoient les ruines de Thèbes et les pyramides d'Egypte, monumens que la main des hommes paroît avoir basés d'une manière inébranlable, mais qui auront fléchi avant que le nom des hommes de génie ait cessé d'être répété par les âges.

Les travaux des anciens, qui sont parvenus jusqu'à nous, sont encore souvent notre boussole; ils nous servent de guide, et peut-être sans la découverte du nouveau Monde, nous nous verrions forcés à nous traîner uniqnement après eux ; mais nos recherches et les êtresdes trois règnes que nous a présentés

cette quatrième partie du globe, nous permettrons peut-être de pouvoir rivaliser avec eux.

Les observations d'Aristote furent perdues, me sera-t-il permis de le dire, pour Belon et pour Aldrovande, pour Gesner, Jonston et pour une multitude de naturalistes ; ils ne voulurent plus voir ce qui étoit consigné dans ses œuvres, ce qu'il avoit lu dans le grand livre de la Nature, et des faits positifs que ce grand naturaliste avoit publiés de son tems furent révoqués en doute : c'est ainsi qu'on n'a plus voulu admettre de poulpe testacé ; c'est ainsi qu'on a regardé le poulpe de l'argonaute comme parasite, jusqu'à ce que Cuvier ait pressenti son existence testacée par l'analogie, comme je l'ai déjà dit en citant les tableaux de son Anatomie comparée, et qu'une étude plus locale et encore plus minutieuse m'ait développée sur les mêmes individus, qui avoient passé par les mains de cet illustre savant ; que le poulpe de l'argonaute n'étoit pas un animal parasite, comme l'a très-bien vu Aristote ; mais, au contraire, l'animal de cette coquille, dont le premier je publierai dans les volumes suivans une bonne figure, parce que le défaut d'espace et l'abondance des matières m'ont forcé de la renvoyer pour cette époque.

Rondelet semble n'avoir connu les poulpes que d'une manière superficielle ; il prétend dans son ouvrage avoir donné le plus grand de tous ces mollusques ; mais, embarrassé probablement par tous ceux qui venoient s'y joindre, il avoue qu'il pourroit en exister deux espèces (1), dont l'une, dit-il, est littorale et l'autre pélagienne ou se recélant dans la haute mer, et ne différant d'aucune manière d'espèce ni de forme, mais seulement de façon de vivre.

Aldrovande (2), respectant beaucoup plus que Rondelet l'autorité d'Aristote, se range en partie du côté de l'opinion du philosophe grec ; il forme deux genres des poulpes, le premier revêtu d'un toit testacé, qu'il divise en deux espèces ; et le second genre, de poulpes nuds, dont il croit avoir reconnu trois espèces distinctes et séparées. La première ressemble, dit-il, à la sèche et au calmar dans l'organisation de ses parties inté-

(1) *Polypum hic depinximus qui omnium maximus est et notissimus, cujus differentias duas esse diximus : alter enim littoralis est, alter pelagicus, vita solum, specie nullo modo dissidentes.* Rondelet de pisc. lib. 17, cap. 7.

(2) Aldrovand. de Moll. pag. 12.

rieures; ses bras sont très-longs, armés de deux rangs de cupules ou ventouses, et il lui attribue une force et une puissance qui viennent le ranger à côté de notre poulpe commun, qui, comme celui dont parle Aldrovande, est en état d'assaillir un homme au milieu des eaux, de s'en emparer et de le faire périr. Comme le hasard avoit donné au savant bolonais un poulpe pris près de l'île d'Elbe, qui n'avoit qu'un seul rang de cupules, il crut bien faire en donnant à ce poulpe toutes ces attributions; on le voit même s'efforcer de vouloir lui donner aussi une taille monstrueuse, comparable à celle des cétacés, et lui attribuer alors une histoire mémorable que nous trouvons dans Pline, mais que nous ne pouvons regarder que comme appartenante au poulpe colossal, dont nous avons cru devoir faire une espèce isolée : du reste, Aldrovande donne pour son second poulpe celui de Rondelet à deux rangs de cupules; et le poulpe musqué, que fit encore dépeindre le même Rondelet, constitue sa troisième espèce de poulpes nuds.

Gesner éluda la difficulté; il se contenta de dire que tous les poulpes, excepté un seul, avoient deux rangs de cupules à cha-

cun de leurs huit bras ; il copia servilement la troisième figure d'Aldrovande, celle du poulpe commun vu par derrière ; nous ne pouvons accorder cette négligence qu'à la pénurie où l'on étoit dans ce tems de bonnes observations ; Gesner saute par dessus toutes les aspérités dont le texte d'Aristote et d'Aldrovande lui paroissoit hérissé, et il crut avoir rempli sa tâche en citant Rondelet, disant d'après lui que ce poulpe étoit le plus grand et le plus remarquable de tous; il dit aussi qu'il se divise en deux espèces, mais qui ne diffèrent entre elles que par leur manière de vivre, l'une se montrant sur les rivages, et l'autre ne quittant point la haute mer (1). Il copie encore le petit poulpe musqué de Rondelet et d'Aldrovande, dont il forme sa troisième espèce; donnant ensuite un poulpe nud, d'une taille moindre que le musqué, qu'il représente avec un seul rang de cupules, et qu'il prétend être l'animal du nautile papiracé d'Aristote ; à coup sûr cet auteur n'avoit pas vu ce poulpe, ou son dessinateur l'a fort mal rendu ; car les mollusques, habitans permanens de ces belles coquilles, n'ont à la

(1) Gesner, Animal. mar. ord. 13, pag. 190.

vérité aussi que huit bras, mais deux de ces bras sont armés de larges palmures; fait sur lequel nous ne laisserons plus tard rien à desirer. Gesner a rangé les poulpes testacés parmi les poulpes nuds comme les anciens, chose que n'a pas faite Aldrovande, qui a exclus ces animaux de la véritable place où ils venoient naturellement se placer, pour les ranger parmi les coquilles.

Plus nous avançons vers les époques encore plus rapprochées de nous, et moins il paroît que les auteurs, qui ont écrit sur les mollusques, se soient occupés de faire des recherches sur les espèces et les mœurs de ces animaux, jusqu'au moment enfin où Bruguière, ayant donné une espèce d'éveil au sujet d'animaux si remarquables et si singuliers, ait enfin prouvé à Lamarck la nécessité de distinguer leurs différentes familles, qui, jusques à lui, sont toutes restées pour ainsi dire confondues; c'est ainsi que nous voyons Jonston rapporter, par manière d'acquit et en finissant són article du poulpe, ce qu'en avoit dit Aristote, mais en prenant si peu en considération les paroles de ce philosophe, et en faisant si peu de cas, qu'il publia seulement une seule figure (1), en-

(1) Jonston, de Exsang. planche 1, fig. 1

core très-mauvaise, du poulpe commun, dessiné par derrière, et dont les cupules sont tellement masquées, qu'on ne peut apercevoir s'il a voulu lui donner deux ou un seul rang de ventouses. De lui-même, cet auteur ne fait aucune mention originale, ni du poulpe à un seul rang de cupules d'Aldrovande, ni du poulpe musqué; et par une erreur très-singulière, et qui prouve son embarras ou un de ces momens de foiblesse où la saine critique, qui devroit toujours accompagner un écrivain, s'endort, Jonston donne à la planche x, fig. 2, celle du nautile papiracé, qu'il a renvoyé parmi les coquilles, et il place, à côté de cette coquille déjà munie de son animal, celle du poulpe commun de Rondelet et d'Aldrovande (1), qu'il a copiée dans Gesner, et dont on ne sait pourquoi il fait un poulpe testacé. Cette erreur, qui paroît volontaire, est une de ces irrégularités de plus, qui prouvent à quel point on peut errer quand, abandonnant la Nature, on ne suit plus que son caprice ou les délires de son imagination. Plus l'auteur qui s'est permis ces écarts est célèbre, et plus ses erreurs se propagent,

(1) Aldrovand. de Moll. pag. 16.

jusqu'à ce que quelque bon esprit vienne enfin à s'en apercevoir, et puisse aider à les rectifier. Nous devons le répéter, c'est à Lamarck que nous avons cette obligation, par la publication du savant Mémoire qu'il inséra dans ceux de la société d'histoire naturelle de Paris; Mémoires qui nous servent de guides, et que nous avons déjà tant cités.

Les poulpes paroissent doués de tous les sens que nous avons reconnus dans les sèches, et celui de l'odorat paroît être porté chez eux à un dégré très-imminent. Oppien n'a pas hésité de le comparer à celui du chien de chasse; mais c'est en vain qu'on rechercheroit dans les poulpes un organe isolé et approprié à ce sens; nous pouvons croire que, comme dans les sèches, la peau des poulpes est imminemment irritable et nerveuse, et que les organes de l'odorat existent dans les papilles ou dans les pores de cette surpeau très-fine quoique coriacée. Le poulpe commun se trouve dans presque toutes les mers; dans celles du Nord comme dans celles du Sud, sur les côtes de l'ancien Monde comme sur celles du nouveau; toujours dans les eaux salées, et jamais dans les eaux douces que cet animal paroît même avoir en horreur. On le rencontre très-fréquemment

sur les côtes et dans la mer du Nord, mais en général dans cette partie du globe on ne le mange pas. Il n'en est pas de même dans l'Adriatique où il est très-commun, et du tems d'Aldrovande, les marchés de l'Italie, principalement celui de Venise, en étoient remplis. Les habitans des îles de l'Archipel en font aussi une grande consommation.

On peut regarder le poulpe comme un animal omnivore ; il est extraordinairement vorace, et ainsi que nous l'avons vu, de puissans viscères musculeux lui permettent de se livrer à toute la violence de ses appétits ; d'après cette véhémente fureur de voracité, on a cru que les poulpes se rongeoient quelquefois leurs propres bras, au défaut de toute autre espèce de nourriture. En avançant ces faits, il nous paroît que les anciens ont accordé à la rapacité connue des poulpes, des amputations qui pourroient provenir d'une toute autre cause; si le poulpe dévoroit ses bras et prenoit goût à sa propre chair, ses membres ne repousseroient plus assez vîte pour fournir à ses appétits gloutons; alors il attaqueroit d'autres poulpes qu'il rencontreroit plus foibles que lui, mais ces mollusques n'attaquent point et ne dévorent pas les individus de leur

espèce ni de leur genre, et peut-être même que, comme dans les hydres (1), la chair des poulpes ne pourroit pas être digérée par d'autres poulpes. Il faut donc reléguer ce que les auteurs ont dit à ce sujet, parmi les faits apocryphes crus sur des préjugés populaires, et qu'aucune observation n'est venue confirmer; quoique répétée d'âge en âge, cette croyance se soit propagée, au point qu'il seroit peut-être plus aisé de réunir en sa faveur encore plus de citations et d'autorités, que nous ne pourrions le faire à l'égard du fait d'histoire naturelle le mieux constaté et le plus avéré. L'ancien poëte Alcée (2), et Phérécrates l'auteur comique (3), Diphilus (4) et Hésiode (5), Oppien (6), Plutarque (7) et Elien, ont été de cet avis, qui a été copié et suivi par quelques modernes. Mais Aristote (8), à côté duquel s'est rangé Athénée (9), ont rejeté cette

(1) Polypes de Trembley.
(2) *Athenæus in Alceo.*
(3) *In fabula, agrestes.*
(4) *In Mercatore.*
(5) In erg.
(6) De Venat. 3.
(7) Lib. utrum anim. etc.
(8) Hist. 8, chap. 2.
(9) Lib. 7.

corrodation des bras du poulpe, comme émanée d'une manière de voir très-aventurée. Aristote dit positivement qu'il est faux que ce mollusque ronge ses bras, et qu'il les dévore faute d'autre nourriture; mais qu'on doit attribuer la section de ces membres aux ennemis des poulpes, parmi lesquels on peut mettre les congres dans le premier rang. Il est prouvé que, parmi les animaux de la mer, il en est quelques-uns qui savent braver la fureur, la voracité du poulpe et ses terribles atteintes. La Nature a constitué des animaux qui, loin de craindre le contact des bras de ces mollusques et leurs émanations poignantes, se jouent au contraire de ces moyens auxiliaires, forcent le poulpe de recourir à la défense, de mettre à l'abri de leurs dents tranchantes, ces armes ondoyantes si redoutables pour une foule d'êtres animés. Ces attaques doivent même être très-fréquentes, si l'on peut en juger par la grande quantité de poulpes que l'on rencontre, dont une partie des bras sont tronqués ou en train de repousser. Dans l'histoire du poulpe colossal, on verra que les baleines livrent de terribles combats à ces animaux, et que ceux-ci succombent quelquefois dans cette épouvantable lutte : s'ils n'y laissent pas la

vie, on a des preuves qu'ils y ont souvent perdu leurs bras monstrueux, comparables aux mâts des grands vaisseaux; et quoique nous ayons vu les bras du poulpe ordinaire se coller et adhérer encore après sa mort, il paroît que les cétacés peuvent couper ceux de ces monstres marins, soit avec leurs jambes, soit au moyen de leurs dents, braver les circonvolutions et les atteintes des autres bras dont le mollusque colossal doit chercher à les enlacer, et conserver même dans leur large gueule ces bras ainsi séparés de leur tronc, sans en ressentir aucune atteinte. Nous ne savons pas d'une manière positive si, dans ces énormes mollusques, les bras tronqués repoussent, comme ils le font en pareil cas chez les poulpes communs; cependant nous pouvons croire que ce qui arrive aux uns a lieu aussi chez les autres; et cette reproduction des bras du poulpe commun est si extraordinaire, que nous allons ici nous arrêter un instant pour nous livrer à la description de cette reproduction. Déjà un observateur judicieux et infatigable (1) nous avoit laissé quelques notions à cet égard; nous devons

---

(1) Dicquemare, Journal de physique, année 1784, 1re partie, pag. 213, pl. 1.

regretter que, placé comme il l'étoit sur le bord de la mer, à portée par conséquent d'étudier avec beaucoup plus de facilité que tout autre cette reproduction, il n'ait pas poussé aussi loin qu'il l'auroit pu ses observations sur ce sujet.

Lorsque le poulpe a perdu quelques-uns de ses bras par un accident quelconque, ces membres tronqués ne repoussent pas de la même manière que les bras de la sèche, qui croissent peu à peu, en reprenant leur grosseur première, de façon qu'en les examinant, on voit bien qu'ils ont perdu quelque chose de leur longueur, et qu'ils sont émoussés au lieu de se terminer en pointe aiguë, mais on ne peut plus, quelque tems après la section, déterminer exactement l'endroit où elle a été opérée. Dans les poulpes au contraire, l'endroit positif de la solution de continuité reste toujours extrêmement remarquable. Chez eux la plaie se cicatrise d'abord, et en très-peu de tems, parce qu'à l'instant de la section, la peau vient recouvrir le sommet de l'amputation, et garantir les chairs du contact de l'air ou de l'eau. Bientôt on voit pousser, sur le dos de ce membre tronqué, un prolongement charnu, très-arrondi, qui s'alonge

insensiblement; ce prolongement, qui, par sa forme, se rapproche de celle de l'ergot du coq, a déjà un pouce de longueur avant d'égaler en grosseur celle de la cinquième partie de l'endroit sur lequel il repousse, et où le bras avoit été tronqué. Les ventouses, d'abord imperceptibles, se développent successivement, se placent dans le même ordre et dans le même rang que celles du reste des bras; peu à peu cette protubérance s'aplatit en s'alongeant; elle acquiert l'ondoyement et la flexibilité; le poulpe s'en sert, comme de ses autres armes, pour saisir et retenir sa proie. Les nerfs intérieurs et leurs ganglions croissent en même tems que la peau et les parties charnues, mais celles-ci n'acquièrent plus le même diamètre que la partie qui n'a point souffert. Cette extrémité repoussée et neuve reste toujours moins forte; une espèce de diminution subite fera constamment reconnoître l'endroit où ce bras avoit été tronqué. Si, au lieu d'être coupé ou tranché horisontalement, le bras du poulpe a été arraché d'une manière diagonale, sa reproduction se fait d'une façon encore plus difforme; la partie repoussée reste tordue, et un peu disposée sur le côté. Il ne seroit

pas impossible de rencontrer des poulpes, qui, ayant perdu tous leurs bras, en auroient recouvré d'autres plus minces, courts et difformes ; ce qui pourroit quelquefois les faire regarder comme des espèces particulières. Mais je crois pouvoir avancer que, chaque fois que l'on retrouvera de ces mollusques, dont les bras offriront dans le cours de leur longueur une interruption subite et inattendue, une diminution considérable et faite, si je puis me servir de cette comparaison, en cou de bouteille; on pourra en inférer que ces membres ont été tronqués, que c'est ainsi qu'ils ont répoussé après l'accident qui leur étoit arrivé; et alors on cherchera à classer ces poulpes dégradés et mutilés dans l'espèce à laquelle le reste de leur organisation prouvera qu'ils appartiennent. Nous retrouverons ce mode de reproduction dans un grand nombre d'autres mollusques; nous y remarquerons fréquemment ces espèces de déperditions ou de chûtes, dans l'épaisseur de la substance des membres repoussés ; principalement dans une espèce d'astérie ou d'étoile de mer, dont le principe de vitalité est tellement actif et puissant, qu'un seul de ses membres, coupé et séparé du corps, repousse de lui-

même de nouveaux rayons, crée un centre nouveau de vitalité, et reconstitue un nouvel animal, dans le même tems que le corps, qui a été privé de ce membre, en repousse un autre de son côté, mais qui présente toujours des traces des mutilations dont cet animal avoit été la victime. En recherchant comment les poulpes, ces terribles animaux, sont ainsi mutilés par des ennemis, sur lesquels leurs redoutables ventouses restent sans énergie et sans puissance, on ne peut que desirer ardemment de pouvoir découvrir quels sont les moyens dont la Nature les a doués pour braver ces liens mortels, se jouer des efforts multipliés que doivent arracher au poulpe, et les dangers qu'ils lui font courir à son tour, et la résistance si naturelle qu'il doit opposer à leurs attaques. Notre étonnement ne peut qu'augmenter, lorsque nous considérons que les crustacés, quelle que soit leur taille, sont saisis par le poulpe qui, loin de craindre et de redouter leurs mordans si tranchans et si tenaces, les enveloppe, les entortille de ses bras, et brise avec son bec leur test, pour se nourrir de leur chair, et s'abreuver de leurs fluides. Mais, en examinant quels peuvent être les animaux des mers qui attaquent ces mollusques

et

et qui leur arrachent leurs bras, nous trouvons que ce sont des congrès, des murènes, des baleines et d'autres poissons ou cétacés, dont la peau lisse et visqueuse ne permet pas aux poulpes d'asseoir solidement sur elle ces cupules ou ventouses dont leurs bras sont armés; par l'onctuosité dont ils sont revêtus, ces animaux ne ressentent probablement pas les atteintes poignantes de ces mêmes ventouses; quand elles essayent de les saisir, ils glissent au travers des nombreux replis et des tortueux labyrinthes, au milieu desquels ces voraces mollusques avoient tenté de les retenir. C'est ainsi que, dans les exercices gymnastiques des anciens, les lutteurs oignoient leurs corps avec de l'huile pour ne point être retenus dans les bras de leurs adversaires; et nous pouvons croire que c'est en raison de la transudation ou de l'onctuosité de leur peau que les ennemis des poulpes peuvent les attaquer avec autant d'avantage, émousser la virulence de leurs atteintes, couper leurs membres en les mutilant, les avaler et s'en nourrir sans aucun danger, parce que leurs corps ne permettent pas aux ventouses de pouvoir s'y cramponner ou s'y attacher.

Si des ennemis assez nombreux, et plus

peut-être que nous n'en connoissons, attaquent les poulpes au sein des eaux et les font plier sous les lois de la dévastation générale, il n'en est point de même lorsque ces mollusques amphibies viennent se rendre à terre et rodent sur les rivages, où ils ne paroissent avoir à redouter réellement que la rencontre de l'homme; nous en avons vu même un enlevé dans les airs, y lutter avec avantage contre un aigle, et retomber avec lui dans les eaux de la mer. Nous avons aussi remarqué que les organes de la respiration ou les branchies du poulpe, encore autrement modifiés que ceux de la sèche, lui permettoient également de respirer l'eau et l'air, d'approprier à son existence les molécules qui, dans ces deux fluides, peuvent s'assimiler à sa substance et maintenir en lui le mouvement et la vie. Cette organisation très-singulière mérite d'être considérée sous plus d'un rapport; et quand nous l'avons indiquée, nous en avons renvoyé les développemens pour un autre moment. En examinant ici les sentimens divers des anciens sur le mode, sur les organes de la respiration des poulpes, nous y joindrons nos observations particulières. Jusqu'à ce que l'anatomie comparée soit venue nous prouver que les

branchies palmées des mollusques remplaçoient chez eux les poumons des quadrupèdes et ceux de quelques autres genres d'animaux, la respiration des mollusques étoit un problême pour tous ceux qui écrivirent leur histoire; non seulement les anciens se livrèrent à une foule de conjectures à ce sujet, mais même les naturalistes modernes, Rondelet et Aldrovande, Gesner comme Jonston ne surent comment l'expliquer; ils se contentèrent de répéter ce qu'en avoient écrit les pères de l'histoire naturelle. Aristote crut que les poulpes rejetoient, par leur conduit excréteur, l'eau qu'ils avaloient par le bec; et quelques auteurs, en appuyant cette opinion, dirent que, comme les cétacés, les poulpes rejetoient, ainsi que les baleines, par l'ouverture de ce canal l'eau qu'ils avaloient en même tems que leur nourriture; mais Aristote ni eux ne cherchèrent à expliquer comment le poulpe pouvoit également respirer dans les eaux comme sur la terre. D'autres, comme Galien (1), ont cru que les poulpes respiroient par les pores de leur peau, respi-

(1) Galien, *in libro de respirationis utilitate, eo adscripto.*

ration qu'ils ont donnée à tous les animaux à sang blanc, qu'ils ont toujours regardés comme doués de très-peu de chaleur vitale, et plutôt végétans que munis d'un principe actif de vie et de mouvement. C'est à peu près à ces deux modes que tous ont borné ceux de la respiration de ces mollusques; d'après cela on voit qu'ils ont tout laissé à desirer sur cette matière. Les naturalistes modernes eux-mêmes en ont à peine fait la recherche; l'on a vu que Swammerdam est peut-être le seul qui se soit occupé d'une description, encore très-abrégée, des organes respiratoires de la sèche. Lister, d'après Redi, donna la figure des branchies alongées du calmar, sans entrer dans aucune discussion sur la manière dont se développoient leurs fonctions. Lamarck est un des premiers qui nous a fait connoître l'usage et les différentes conformations des branchies dans les mollusques; et nous devons enfin à Cuvier (1) des observations sur ces organes aussi savantes que lumineuses. D'après ce qu'a publié cet anatomiste, nous voyons que les

(1) Cuvier, dans le savant ouvrage sur l'anatomie comparée que nous avons déjà cité; Rapports des organes, vol. I, leçon première.

animaux qui respirent l'air par l'intermède de leurs poumons, ont constamment leurs troncs artériels rapprochés; et que ceux qui respirent l'eau, la faisant circuler au travers des feuillets nombreux de leurs branchies, offrent les deux troncs artériels séparés. Des ventricules musculeux se montrent seuls aux troncs artériels des quadrupèdes; dans les poissons qui ne peuvent vivre hors de l'eau, et dans les mollusques qui vivent dans l'air, un seul de ces troncs présente ces ventricules; mais dans le poulpe on les retrouve sur tous les deux, comme dans les quadrupèdes : si donc les poulpes sont munis de branchies propres à la respiration aqueuse des animaux qui habitent les eaux, et que d'un autre côté nous retrouvons leurs vaisseaux artériels qui se rapprochent de ceux des animaux qui habitent la terre et les airs, c'est à cette construction que nous pouvons assigner la cause du long séjour que ces mollusques peuvent faire sur la terre, hors de l'élément que la Nature paroît cependant leur avoir principalement assigné; et ce n'est que dans ces ventricules plus ou moins abondans que nous pourrions peut-être retrouver la cause pour laquelle les sèches ne peuvent point vivre hors de l'eau; la cause

qui permet aux calmars d'exister encore quelque tems après qu'on les en a retirés; et celle enfin qui laisse jouir les poulpes de ces mêmes influences de l'air pendant un tems considérable. En étudiant, autant que je l'ai pu, les poulpes que le hasard et les recherches ont pu présenter à mes regards et à mes observations, j'ai cru remarquer que sur la terre leur ventre se comprimoit fortement pour se renfler ensuite. En joignant ici ce que j'ai cru voir aux faits que nous venons de citer, je pense que, sur terre comme dans les eaux, le poulpe absorbe le fluide ambiant, soit liquide, soit aérien, par l'orifice de son tube excréteur, enflant la capacité de son sac ou fourreau hermétiquement collé par son rebord sur le devant de l'entonnoir; le fluide, quel qu'il soit, doit alors venir se précipiter par cet orifice du tube dans le vuide qui vient de se former, y rester un instant renfermé par la contraction du tube qui alors se ferme sur lui-même; baigner les branchies, y perdre de son intégrité, et s'en échapper enfin lorsque, dépouillé de toutes les molécules ou de tous les gaz dont l'animal devoit le dépouiller, il l'expulse pour en absorber d'autre. C'est ainsi que dans les poulpes les muscles

extenseurs et contracteurs de leur fourreau, remplacent les contractions du diaphragme et celles des muscles intercostaux et des côtes dans les animaux qui sont pourvus de ces parties osseuses et musculeuses. Le tube excréteur commun est susceptible dans les sèches d'une grande dilatation, mais il ne paroît pas pouvoir se contracter à un point aussi éminent; chez les calmars ce tube est fermé à son orifice supérieur par deux capsules latérales qui, disposées en chaperon, sont destinées à le fermer de façon que rien ne puisse y entrer ou en sortir que l'animal ne les ait entr'ouvertes; dans les poulpes ce tube est éminemment susceptible de contraction ou de dilatation, et ils peuvent en disposer au point de l'alonger très-considérablement, de le porter, comme nous l'avons vu, à droite et à gauche, ou de le renfermer, pour ainsi dire, presque entièrement contre les rebords de son fourreau.

D'après l'inspection des mamelons qui ferment le fourreau de la sèche, nous avons vu que les anciens en avoient fait le caractère des sexes, et nous avons suffisamment démontré cette erreur. Celles dans lesquelles ils tombèrent par rapport au sexe des poulpes, sont bien plus singulières. Ils ont

cru que les parties génitales étoient situées sur les bras dans deux cupules plus remarquables que toutes les autres, et qu'ils y plaçoient de la même manière que les observateurs modernes ont reconnue être adoptée par la Nature dans l'emplacement des parties sexuelles de l'araignée. Cette opinion semble avoir été adoptée avec complaisance par Aristote, qui l'a reproduite dans deux endroits de ses œuvres (1). Ce célèbre philosophe étoit l'oracle de son tems, comme il le fut pour nos anciennes écoles, et comme il l'est encore dans une multitude de cas pour nous. Athénée (2), que cette opinion paroît avoir heurté, ne voulut point écrire positivement que ces parties désignées par

(1) *Discrepare polypum marem a feminâ, eo quod capite est productiore, et quod genitale piscatores appellant, albidum brachio continet.* Aristot. Hist. 5, cap. 12.

» *Marem nonnulli aiunt, gerere quod genitalis speciem referat, suo brachio, in quo duo amplissima acetabula habentur. Nervo id quasi porrectum constare ad medium usque brachium confirmant, totumque nari feminæ annecti* ». Arist. Hist. 5, cap. 6.

(2) *Athenæus non ausus est hanc partem vocare genitale, sed genitali est simile; et quamvis superius loquitur tamen ex piscatorum sententia, ex quorum*

Aristote étoient les parties génitales; mais il dit qu'elles leur ressemblent, et nous voyons que, trompés tous deux par les rapports populaires, Aristote comme Athénée, s'en rapportèrent au dire des pêcheurs, sans examiner par eux-mêmes si on leur en imposoit ou non. L'histoire naturelle en resta là; à peine pourra-t-on croire que c'est seulement de nos jours qu'on a constaté enfin les sexes des poulpes qui, comme les sèches et les calmars, se partagent en mâles et en femelles. A l'extérieur je crois qu'il est très-difficile de distinguer le mâle de la femelle, car leurs apparences se confondent; les traits, les formes des uns sont les traits et les formes des autres; leurs couleurs m'ont paru les mêmes, et je crois pouvoir assurer que ce n'est que par leur ouverture, à la vue de l'ovaire, qu'on peut distinguer la femelle de son mâle: cependant à l'intérieur il est encore autrement constitué qu'elle, puisque, comme dans les autres

opinione et hæc tradit alibi; brachio, inquit, ultimo (quod et acutius, et solum albicans est, et parte sui extrema bifurcatum, dorsoque annexum) in coitu utitur. Aldrovande, in lib. 7. Athenæi, de Moll. pag. 22.

mollusques coriacés que nous avons décrits; il veille à la ponte et projette sur ses œufs sa liqueur stimulante et séminale.

Les anciens, qui n'avoient pas reconnu que, dans les mollusques coriacés, il n'y avoit pas de conjonction, et que le mâle, comme dans les poissons, arrosoit seulement les œufs de la femelle, voulurent donner aux poulpes, comme ils l'avoient fait pour les sèches, une manière quelconque de se joindre et de le faire d'une façon intime. Pline essaya, ainsi qu'Aristote et Athénée, d'expliquer la fécondité du poulpe : on peut croire qu'il ne voulut pas non plus admettre le sentiment du philosophe de Stagyre dans toute son intégrité; mais on le voit aussi chercher à esquiver la chose en gauchissant. Ce favori de Vespasien change les deux bras supérieurs (1) du poulpe en queue, qu'il fait double et aiguë, et dont ce mollusque s'aide, dit-il, dans la génération. Nos anciens naturalistes ont quelquefois paru adopter aussi cette opinion, et Aldrovande lui-même

---

(1) *Caudaque est bisulca et acuta, in coitu utitur.* Plin. liv. 9, chap. 29. « Quant à leur queue, qui est fourchue et aiguë, ils s'en servent à frayer ». (Ibid. traduction de Du Pinet.)

garde un profond silence sur la manière dont le poulpe mâle fécondoit les œufs de sa femelle; silence qu'avoient observé Rondelet et Belon, et qui fut imité par Salviani, Gesner et Jonston.

Les poulpes sont très-féconds et leur ponte est très-considérable. Aristote (1) et Pline (2) avoient reconnu que la femelle pondoit une telle quantité d'œufs, qu'on pouvoit, en les ramassant, en remplir un vase beaucoup plus grand que la tête du poulpe lui-même. Ce fait, qui peut nous paroître surprenant, le sera moins quand nous considérerons que les œufs des poulpes croissent comme

---

(1) *Ovum veluti cirrum edit fructus populi albæ simile. Perquam fecundum hoc animal est. Nam de eo, quod ediderit, copia innumera provenit.* Aristot. Hist. 5, cap. 12.

» *Ovum polypi unum incomptum foris, et grande, intus humorem candicantem concolorem totum, atque æquabilem continens. Tanta est ejus ovi ubertas, ut vas impleat amplius capite polypi ipsius* ». Arist. Hist. 4, cap. 1.

(2) « Les poulpes frayent en hyver et font leurs œufs au printems, lesquels sont attachés comme à un bourgeon de vigne recoquillé, et ce en si grande fécondité, que le test d'un poulpe mort ne tiendroit pas les œufs qui sortent du ventre de la femelle ». (Pline, lib. 9, cap. 51, traduc. de Du Pinet.)

ceux des sèches et des calmars, après qu'ils ont été pondus : il est probable que ces deux anciens avoient retrouvé des amas de ces œufs au moment même où ils alloient éclore, puisqu'ils disent y avoir vu ces petits mollusques parfaitement formés, et ressemblant à des araignées. L'un et l'autre ont écrit que ces œufs restoient cinquante jours à éclore ; aucune observation n'est venue contredire ni confirmer celle que nous ont transmise ces deux écrivains. Les œufs de ces mollusques sont assez rares sur les côtes, où le flot les rejette difficilement. Nous avons vu que Dicquemare s'étoit occupé de cet objet, et il est le seul des modernes qui paroît en avoir écrit. On ne peut qu'être frappé d'étonnement lorsque l'on voit avec cet auteur que le poulpe, qui est un animal destructeur et malfaisant, soit susceptible d'une aussi grande multiplication ; étonnement qui redouble lorsqu'on entre avec lui dans les détails qu'il a publiés (1). Chaque lobe de la masse des œufs du poulpe, moins alongé, mais presque organisé comme les lobes de celles des œufs de calmar, renferme au moins vingt-cinq

(1) Dicquemare, Journ. de phys. ann. 1788, 2e partie, pag. 372.

cellules, chacune remplie d'un petit poulpe qui y nage dans une espèce d'humeur vitrée; une seule de ces réunions lui offrit huit-cents lobes, et elle contenoit donc vingt mille de ces mollusques; en disséquant en août ou en septembre un poulpe femelle, il y trouva plus de vingt de ces masses ou réunions d'œufs, encore petites, mais distinctes et séparées les unes des autres; il ne put point compter exactement le nombre de leurs lobes ou grappes, mais il vit qu'elles égaloient au moins celui de vingt, ce qui donneroit quatre cents mille œufs pour la ponte d'un seul poulpe; nombre prodigieux, et qui rappelle l'étonnante multiplication et la fécondité de quelques insectes. En comparant le nombre de ces mollusques existans avec celui qui pourroit provenir de cette étrange sémination, nous devons reconnoître que peu d'entre eux atteignent à un certain âge et à une certaine grandeur, et que la presque totalité devient la proie d'autres animaux qui s'en nourrissent; ceux qui naissent dans les parages où l'on rencontre des baleines et d'autres cétacés, échappent rarement à ces monstres de la mer; mais ceux qui se développent près des côtes, se cachent et se tiennent blottis dans les anfractuosités des

rochers, pendant les premiers tems de leur vie, et il est probable qu'ils ne sortent entièrement de ces creux, protecteurs de leur foiblesse, que lorsqu'ils sont en état de lutter avec avantage contre les poissons qui leur font la guerre, principalement contre les chiens de mer qui en font leur proie dans leur jeune âge; mais qui les redoutent et les craignent, tout redoutables qu'ils sont eux-mêmes, quand ces mollusques ont acquis de la force et une certaine grandeur, parce qu'alors les cupules du poulpe adhèrent fortement sur la peau âpre et rude de ces poissons cartilagineux et voraces: les anciens ont prétendu, comme ils l'ont fait aussi pour les sèches et les calmars, que les poulpes ne vivoient pas plus de deux ans (1), et ils ont cru que ces mollusques périssoient à cette époque absolument étiques et desséchés; dans cette opinion ils ont recherché tout ce

---

(1) » *Genu s polyporum, ex parte biennio vivere non potest; sua enim natura tabi obnoxium est.....: A partu senescere debilitarique tam marem, quam fœminam ferunt, ut vel a pisciculis devorentur, et facile a suis detrahantur cubilibus, cum antea nil tale iis usu eveniat* ». Aristot. Hist. lib. 9; suivi par Pline, lib. 9, cap. 30; et par Elien, de Anim. lib. 6, cap. 38.

qui pouvoit la confirmer; en conséquence ils ont fait remarquer que, pendant le cours de l'été et même jusqu'à la fin de l'automne, on ne rencontroit plus de grands poulpes, tels qu'on en avoit vus auparavant, mais seulement ceux de ces mollusques qui venoient, suivant eux, d'éclore dans cette saison; qu'après la ponte, le mâle, comme la femelle tomboient dans une espèce d'atrophie, de caducité et de torpeur si profondes, que les poissons pouvoient les attaquer impunément, qu'on les arrachoit même alors avec facilité des creux de leurs rochers; tandis que ceux qui n'avoient pas encore acquis cette taille restoient forts, éveillés et vigoureux, sans manifester aucun de ces symptômes. Lorsqu'on a vu de près le poulpe commun, il est bien difficile de croire que la vie de ce mollusque soit bornée au terme de deux ans. D'autres observateurs l'ont vu, comme moi, fort, robuste, vigoureux, et sur-tout très-actif dans les mois de l'été; c'est au contraire en hyver qu'il paroît y être non pas engourdi, mais retiré sous les eaux, et qu'on ne le rencontre plus sur les côtes; il semble alors se tenir au large, et peut-être y passe-t-il la mauvaise saison dans une espèce de sommeil ou de vie sourde, comme

d'autres animaux ; mais cela ne paroîtra pas trop possible si l'on considère que, dans ces momens d'inertie et sans défense, ils deviendroit indubitablement la proie d'animaux marins, même foibles et très-petits; parce que, plus encore que sur la terre, tout est dévoré dans les eaux, et à plus forte raison un animal qui y resteroit plongé dans la torpeur. On peut donc supposer que dans la rude saison le poulpe se retire dans les eaux profondes, pour s'y mettre à l'abri du froid et y jouir d'une plus douce température ; et que si les anciens ont vu ainsi quelques-uns de ces mollusques languissans et foibles qui n'attaquoient, ou qui ne se défendoient plus, c'est qu'alors ils avoient réellement atteint le terme de leur existence qui cependant ne peut être borné à deux ans, si nous consultons leur accroissement et comment ils peuvent parvenir à une forte taille et à dix pieds d'envergure, eux qui, au sortir de l'œuf, sont à peine gros comme un grain de blé. Nous devons cependant avouer que les renseignemens précis nous manquent pour déterminer, d'une manière positive, l'âge auquel peuvent parvenir ces mollusques. D'un autre côté, nous remarquerons que les anciens ont confondu presque toutes

les

les espèces entre elles; et que voyant les uns restés sur les côtes de la Grèce et de l'Italie, pendant que les autres en disparoissoient, ils ont pu croire que ceux-ci, arrivés à leur terme, étoient devenus la proie des poissons dont ils avoient été la terreur et l'effroi dans le tems de leur vigueur et de leur jeunesse. Cette disparition, peut-être même encore la rencontre de quelques-uns de ces animaux, qui, naturellement étoient arrivés au terme de leur existence, chose très-rare cependant dans la mer, aura fait croire que ces mollusques ne vivoient que deux ans; et ce qui pouvoit encore davantage induire en erreur, c'est qu'on aura rencontré le mâle avec sa femelle, tous deux vieux et débiles, ayant atteint le terme de leur vie, qui doit être borné à une certaine époque; car nous avons à repousser ici une autre erreur: les mêmes auteurs ayant cru que ce poulpe pouvoit acquérir une taille monstrueuse, fait irrévocablement incompatible avec le peu de durée qu'ils accordoient au tems de leur existence; et on ne conçoit pas comment, dans le même article, Aristote et Pline reconnoissent d'un côté que ces mollusques deviennent monstrueux, et comment ils s'efforcent de l'autre à ne

leur donner que peu de tems à vivre, cherchant même de quelle manière ils pourront au moins parvenir à rendre plausible cette contradiction. En observant ces animaux, il ne sera peut-être pas impossible de remettre chaque chose à sa place; ici nous pourrons croire avec nos maîtres qu'il existe quelques espèces de poulpes qui ne vivent pas au delà de deux ans; ailleurs, nous resterons persuadés que le poulpe commun vit plus long-tems, mais que sa taille n'excède jamais de certaines dimensions, qui seront celles déjà assez fortes, que nous avons indiquées, et enfin nous renverrons à d'autres espèces ces formes colossales que nous ne pouvons pas révoquer en doute, parce que les observations modernes sont venues se joindre à celles des anciens pour constater l'existence de poulpes monstrueux, heureusement assez rares, ou se tenant presque constamment renfermés dans les abymes et dans les goufres des mers. Du reste, il n'est pas étonnant qu'on ait rencontré quelquefois deux poulpes ayant atteint en même tems l'époque de la caducité, et cela même doit arriver ordinairement.

Le poulpe mâle est un mari aussi fidèle, aussi constant pour sa femelle que le mâle

de la sèche l'est pour sa compagne. Un jeune poulpe se choisit une femelle lorsqu'il est arrivé à l'âge où il peut rendre ses œufs féconds : ce premier choix ne lui laisse plus la liberté d'en faire un autre, et la mort seule peut briser des liens tissus à la fleur du bel âge, et qui datent de l'instant de la naissance du desir. Ardent et vigoureux, doué d'une grande puissance prolifique, c'est lui qui provoque sa femelle et stimule continuellement ses desirs; desirs qui peuvent renaître chez elle, et que constamment il remplit sans attente et sans délai. Des pontes rapides se succèdent au gré de ses vœux; il veille au moment de l'émission des œufs, et toujours l'instant de leur apparition est aussi celui de leur fécondation. L'amour et la fidélité conjugale du poulpe sont peut-être les seuls traits qui puissent adoucir les couleurs dures et sombres que nous avons employées pour dépeindre jusqu'à présent ses mœurs et son caractère : cependant nous devons encore convenir qu'il respecte ses semblables ; et qu'au milieu des besoins qui viennent quelquefois le presser, il n'immole pas d'autres poulpes plus foibles à ses appétits. C'est ainsi que cet animal, qu'on pourroit regarder comme l'emblême de la férocité, nous offre

un très-singulier contraste ; terrible au dehors, rien n'égale son repos domestique et ses soins pour sa femelle ; il partage avec elle le produit de sa chasse, qu'il lui apporte même au fond de sa retraite ; et bien éloigné de se livrer à des conquêtes étrangères ou lointaines, chaque jour le voit revenir aussi constant que fidèle sous la voûte hospitalière qui lui sert de repaire, et où l'attend avec la certitude de la confiance une compagne moins audacieuse que lui, qui paroît se reposer sur son amour et sur sa force. Bien plus heureux encore qu'une foule d'animaux dont les mœurs aimables et douces devroient être couronnées par une paisible fin, le poulpe féroce, après avoir cruellement massacré et répandu le sang toute sa vie, en atteint souvent en vieillissant le terme à côté de celle qui, dès son printems, a partagé ses transports et ses plaisirs ; et le sort heureux, le sort de Philémon et de Baucis, semble ici être devenu le partage du méchant qui, pendant tout le tems de son existence, s'est plu à la destruction et au carnage.

Abandonnons ces réflexions, qui ne peuvent qu'en faire naître d'autres infiniment désagréables, quand nous considérons que tel est en général, au remords près, le par-

tage de l'oppresseur et du méchant sur la terre. C'est cependant à cet animal qu'Aristote, Athénée et Pline (1) refusent des sens et de l'intelligence, tandis qu'il les réunit presque tous à un très-haut dégré. Sa vue aussi perçante dans les eaux que celle de l'aigle dans l'air, réunit encore à cette vélocité la vision nocturne dont la Nature a doué les oiseaux de nuit; son tact est multiplié dans quelques milliers d'organes, qui tous sont susceptibles de la plus grande sensibilité: les sensations du goût sont prolongées chez lui, car il suce plus qu'il ne dévore, et il savoure le sang de ses victimes : les organes de l'odorat sont répandus sur toutes les superficies de son corps; et on ne peut lui contester ceux de l'ouïe qui, comme dans les autres mollusques coriacés, sont logés dans la boîte cartilagineuse qui renferme le

---

(1) *Polypus fatuus quidem est, cum ad manum demissum hominis accedat.* Aristote, Histor. lib. 9, cap. 37.

» *Imbecillum et brutum vocavit Athenœus.* Lib. 7.

» *Brutum, quasi rationis expertem, quòd ad manum hominis adnatet, nec persequentem venantemve refugiat*». Plin. lib. 9, cap. 29.

Répété par Aldrovande, de Moll. pag. 24. Par Jonston, de Exsang. aquat. pag. 6, etc.

cerveau. Tous ces faits paroissent incontestables ; on doit être surpris qu'ils aient échappés à la perspicacité des anciens ; mais, si quelque chose peut leur servir d'excuse, nous devons considérer qu'il s'est écoulé à peine un siècle, depuis que nous avons commencé à croire que les insectes et les mollusques méritoient quelque attention , et qu'avant ce tems on les regardoit comme des êtres immondes, vil produit de la pourriture ou de la corruption, et peu faits pour occuper nos regards.

Si nous en exceptons Dicquemare, qui a publié quelques faits sur les poulpes, leur histoire nous est encore si mal connue, et on ne peut deviner par quelle fatalité un mollusque aussi remarquable a été si peu l'objet des observations ; car nous avons vu que, depuis Aristote, on n'a presque point ajouté à ce que ce philosophe a écrit sur ces animaux. En 1752, Bernard de Fischer publia un Mémoire (1) sur un poulpe qui venoit de la Grèce, et que nous ne pouvons méconnoître pour le poulpe commun. Ce mé-

(1) J. Bern. de Fischer, de krakatiza, observ. 79, pag. 335. *Acta naturæ curiosorum*, vol. IX, pl. IX, fig. 1 ; et pl. XIII, fig. 1.

decin accompagne sa dissertation de deux figures, dont l'une représente ce mollusque avec les bras étendus, mais le corps déchiré et dans un très-mauvais état ; et l'autre, le même poulpe desséché, pelotonné sur lui-même, roulé en façon de poire, le bec se montrant dans la partie la plus élevée. Par la dessication les lèvres se sont effacées, ou ont diparu ; et d'après cette figure informe, il seroit très-difficile de pouvoir décrire ce mollusque. Cependant, comme ses deux rangs de cupules se montrent encore dans une espèce d'intégrité, et que la description qu'en donne l'auteur paroît s'accorder avec la nôtre, nous n'hésitons pas de le regarder comme un individu appartenant à l'espèce du poulpe commun. Dans le Mémoire que nous citons, ce médecin de l'impératrice de Russie, Anne, fait éclater une critique amère, et marquée même au coin de la mauvaise humeur, contre Bruckmann, qui avoit fait imprimer, dans les Collections économiques de Leipsic, une histoire de ce poulpe, curieuse par toutes les erreurs qu'elle renferme, mais qui, d'un autre côté, nous prouveront combien ces mollusques étoient négligés, et j'oserai même dire peu connus : Bruckmann étoit cepen-

dant un homme d'un grand mérite, et voici ce qu'il écrivit.

« Le krakatiza est un animal nageant qui habite le Pont-Euxin, et que personne jusqu'à présent n'a publié ni décrit à ma connoissance. Je n'en possède que la peau, qui m'a été envoyée bourrée de Saint-Pétersbourg; le corps est garni de huit queues, et je soumets sa figure aux observations de tous ceux qui font leur étude de l'histoire naturelle. L'homme, qui me l'envoya de Pétersbourg, n'avoit aucune connoissance de cette science; et il s'est contenté d'y joindre en allemand pour seule notice, que le krakatiza est un poisson précieux, habitant la mer Noire, et portant à l'extrémité du corps sept ou huit queues, et jusqu'alors on n'en avoit vu que trois individus à Pétersbourg, dont l'un avoit été offert, comme une chose rare et précieuse, à l'impératrice de glorieuse mémoire, l'autre au chancelier de l'empire le prince de Cernasky; mais, continue Bruckmann, ce n'est pas un monstre, ce qu'on peut prouver, parce qu'il en est arrivé trois à la fois en Russie, exactement semblables entre eux : je n'oserois affirmer que ce soit un poisson; il n'appartient pas non plus à la tête de méduse de la mer Caspienne, qui

est munie de tant de queues; et à l'aspect de sa peau, je crois qu'on pourroit plutôt le rapporter aux loutres ou chats aquatiques, parce qu'il a quelque similitude avec eux; mais je regarde encore cette assertion comme une simple conjecture, et j'espère que quelqu'un, en voyant la figure que j'en publie et la relation que j'en donne, pourra enrichir le monde littéraire de quelque chose de meilleur sur cet animal portant queue (1)».

---

(1) « *Krakatiza animal est natatile, et incola Ponti Euxini, a nemine, quantum scio, hactenus descriptum ac delineatum. Hujus pellem detractam, et lana infarcta expansam, Petropoli in Germaniam missam, sistit figura adjecta, in magnitudine naturali, quoad corpus, et octo caudas, accurate depicta, quam in ulteriorem inquisitionem studiosis rerum naturalium propono. Vir iste Petropolitanus, qui istud animalculum transmisit, scientias autem naturales numquam excoluit, sequentia tantùm litteris germanicis adjecit :* Krakatiza est piscis pretiosus, in mari Nigro habitans, septem vel octo caudis, in corporis extremo, instructus. Hujus animalculi marini tria exemplaria, tanquam donum peculiare, et rarissimum quid, ad regni cancellarium principem de Cernasky, nec non ad imperatricem gloriosissimæ memoriæ, superiori anno Petropolin translata sunt. *Monstrum certe non est, ut quidam putarunt, hoc enim vel ex eo probari potest, quòd tria ejusdem conditionis specimina*

Malheureusement pour Bruckmann, Fischer alla se rappeler, qu'en 1739, Bruckmann étant entré en correspondance avec lui, lui avoit envoyé une espèce de Catalogue d'objets d'histoire naturelle qu'il desiroit, au milieu desquels figuroit la demande d'un krakatiza à huit queues, roi des rats, (*rex glirium*) qui se trouvoit au Pont-Euxin; et se rappelant de plus qu'il avoit fait parvenir à Bruckmann les objets d'histoire naturelle, que celui-ci lui demandoit, par l'intermède de son fils, qui pour lors étudioit dans la ville de Halle, excepté cependant ce roi des rats, dont, après beaucoup de recherches, il n'avoit pu découvrir aucune trace, quoique le

---

hujus animalis, uno eodemque tempore Petropolin missa sunt. Num verò sit piscis, pro vero affirmare non audeo : ad caput medusa, maris Caspii incolam et multis caudis superbientem, pariter non pertinet; pellis intuita potius ad lutras vel feles aquatiquas a me refertur, ut pote cum quibus aliqualem habet similitudinem, sed hoc acertum quoque conjectura tantum est; forsan alius, qui hanc figuram videt, factamque relationem brevem hanc, ut ut mancam, leget, meliora certioraque de hoc animalculo caudato, sibi melius noto, cum orbo litterario communicare poterit». Fischer, in Bruckmann, volume IX, Act. natur. curios. *ubi suprà*, pag. 337.

savant allemand lui eût écrit de nouveau qu'il étoit assuré de l'existence d'un animal qui portoit ce nom, Fischer ramassa le gand, et releva le défi de Bruckmann dix ans après toute cette correspondance, en disant que ce seroit lui qui écriroit quelque chose de meilleur sur le krakatiza.

Il nous apprend donc, qu'en 1742, sa bonne fortune lui fit parler du krakatiza devant un savant médecin grec, qui se trouvoit pour lors à Saint-Pétersbourg, et que lui ayant demandé si dans ses notes il en avoit quelques-unes sur cet animal, ce médecin lui répondit; que c'étoit un animal dont les grecs se servoient pour nourriture dans leurs jours de jeûne; le lendemain il lui envoya une masse conglobée, cartilagineuse et coriacée, en y ajoutant que, dans les jeûnes les plus rigoureux de l'église grecque, ils la faisoient macérer, et qu'au moyen de quelque préparation, en y joignant de l'huile et du vinaigre, ils la servoient sur leurs tables comme un mets; mais, comme tout ceci aiguillonnoit la curiosité de Fischer sur le krakatiza, il s'en procura, quelques jours après, la presque totalité d'un plus grand individu à demi-developpé, et il le soumit aux regards de l'académie, en requérant

acte de sa découverte, et demandant que cet animal fût gravé sous tous ses aspects. Jusques là tout alloit bien; mais Fischer, qui étoit tombé à bras raccourci sur Bruckmann, trébucha dès les premiers coups, il ne put lui porter le coup mortel; et on le voit terminer, toute cette violente sortie en écrivant, « que le krakatiza est un insecte zoophyte, cartilagineux, coriacé et lisse, qui se termine en huit extrémités ou exténuations . . . . il finit, en disant que ceci n'est autre chose qu'une tête de méduse de la mer Atlantique, et non pas de la mer Caspienne, comme le dit le célèbre Bruckmann, au genre desquels Fischer juge pouvoir rapporter le krakatiza avec bien plus de raison qu'à celui des loutres ou des rats.

Cette lutte a eu lieu en 1749; en voyant deux hommes d'ailleurs très-instruits et célèbres se combattre avec de pareilles armes, on ne peut s'empêcher de demander quel est donc l'aveuglément qui paroît s'être emparé d'eux, ou, si Belon et Rondelet, Aldrovande, Salviani, Gesner et Jonston n'existoient pas pour eux, et s'ils n'avoient pas leurs ouvrages sous les yeux? Fischer triompha, et Bruckmann resta attéré sous

les coups que lui avoit porté l'athlète à qui il avoit eu affaire, jusqu'à ce que l'éditeur des Actes des curieux de la Nature vint les mettre d'accord et hors de combat. A. E. Buchner, dans une note qu'il inséra avec le Mémoire de Fischer, lui ravit sa palme, en disant « que le dessein, exactement copié d'après nature, démontre clairement et abondamment que le krakatiza n'est autre chose que la première et la seconde espèce du poulpe de Rondelet que Gesner a figuré, sur un côté seulement, dans son Histoire des animaux, au quatrième livre et à la page 739 de l'édition de Francfort, 1604 ». Ce brave homme, qui n'a pas craint de se jeter entre les deux combattans, a signé généreusement cette note de son nom.

Une critique juste ne peut que plaire à celui qu'elle vient éclairer; c'est à l'auteur à en faire son profit, et il ne peut que savoir gré à celui qui est venu lui montrer ses erreurs, parce qu'il peut les rectifier. Quand, au contraire, elle est injuste, haineuse et déplacée, ou celui qui se l'est permise, a perdu son tems, en manquant le but, ou elle lui tourne à mal; au lieu de blesser celui qu'elle attaquoit, elle retombe sur son auteur; et dans tous les cas, son mauvais vou-

loir ne lui a pas réussi. Un écrivain ne doit jamais occuper le public de lui, quand il est appelé à de plus nobles travaux; il peut, en écoutant la critique, la consulter dans le silence du cabinet, corriger ses erreurs, et savoir le plus grand gré à ceux qui veulent bien le remettre dans la bonne voie dont on s'écarte trop souvent. La vérité est une, souvent elle jaillit du choc des opinions; celui qui abonde dans la sienne, ne peut que se tromper, et entasser des erreurs sur d'autres erreurs.

Si nous ne devons pas des observations raisonnées à Fischer, nous ne pouvons méconnoître de lui devoir l'obligation de nous avoir appris que le poulpe commun se retrouvoit aussi dans les méandres de l'Archipel, et qu'il entroit dans le régime diététique des grecs modernes; la fin de son Mémoire nous dit de plus, qu'à son grand étonnement, il y avoit dejà sept ans qu'il tenoit cet animal desséché, enveloppé seulement de papier, et qu'aucun ver ni aucun insecte ne l'avoit pas encore attaqué. Ce fait n'a rien de surprenant; tous les jours nous voyons dans nos collections des astéries et d'autres animaux marins desséchés, se conserver intacts, et ne point donner prise aux attaques des

thermites; le sel dont ils sont imprégnés paroît les en éloigner; ces préparations ne craignent autre chose que l'humidité qui enfin les pourrit et les fait tomber en pièces. Après avoit fait cette observation, Fischer recherche l'origine du nom de *krakatiza*; et comme il ne l'a rencontré ni dans Aristote ni dans les autres auteurs grecs, il en conclut, peut-être avec raison, que cette dénomination est un nom turcoman ou tartare. Joseph Bancks a indiqué, dans le Catalogue de sa bibliothèque, cet auteur comme un de ceux qui ont parlé du poulpe ou sèche à huit pieds. Ce savant distingué, et l'un des plus illustres de ceux qui honorent l'Angleterre, indique encore Koelreuter qui, dans le tome septième des nouveaux Commentaires de l'académie de Saint-Pétersbourg, a donné des renseignemens sur le krakatiza ou karakatiza des russes; mais ce Mémoire de Koelreuter appartient à une autre espèce de poulpe, comme nous espérons de le démontrer en son lieu, lorsque nous donnerons le dessein et la description d'un de ces mollusques, qui est conservé dans de l'esprit de vin au museum du jardin des plantes; et plus nous avançons dans ce travail, plus aussi nous devons remarquer que l'histoire des poulpes

laissoit tout à desirer, presque tous les auteurs les ayant méconnus; ceux qui en ont parlé d'une manière plus médiate, ayant perpétuellement confondu toutes leurs espèces.

Les anciens faisoient une très-grande consommation de poulpes, et ils étoient même pour eux un mets très-recherché. Ces mollusques se vendoient dans tous leurs marchés : les grecs principalement en firent leurs délices; ils étoient servis sur leurs tables même avant le tems d'Homère. Plaute, chez les grecs, pour donner une haute idée du luxe, de l'opulence et de la profusion qui avoient régné dans un repas, parle dans ses Acharnaniens d'une hécatombe de poulpes; et si, comme le prétend Virgile, les romains étoient issus des troyens, ils avoient conservé les goûts de leurs pères; car Pline nous apprend que toutes les espèces de poulpes étoient très-recherchées par tous les gourmands de Rome. Comment se fait-il donc maintenant qu'une nourriture desirée, avec une si grande avidité pendant autant de siècles, soit aujourd'hui non seulement tombée dans le mépris, mais encore dans la désuétude; au point que les peuples qui en mangent maintenant, que les grecs modernes

modernes les regardent comme la plus chétive nourriture, et ne s'en servent même que dans des jours d'une rigoureuse abstinence, commandés par des dogmes religieux dont ils sont, comme l'on sait, de strictes observateurs ? Nous pourrions croire que l'habitude influe pour beaucoup dans nos manières de voir et de sentir. L'animal sauvage ne suit que l'instinct de la Nature ; mais l'animal civilisé, et principalement l'homme, paroît s'être fait autant de perceptions factices et idéales qu'il existe chez lui de sensations ; ces perceptions idéales se modifient à l'infini, et chaque peuple a les siennes : j'abandonnerai ici celles qui affectent si différemment les organes du tact, de l'ouïe, de l'odorat et de la vue chez les différens peuples qui sont disséminés sur la surface du globe, car cette discussion nous conduiroit trop loin : une peau huileuse et poissée seroit un objet de dégoût pour un européen, pour un asiatique ; elle seule peut offrir le complément de la beauté à un américain ou à un habitant des sables brûlans de l'Afrique (1) : la cornemuse des Highlan-

(1) Les peuples de presque tous les pays chauds s'oignent le corps d'huiles et de graisses, pour repous-

dais, cet instrument que leurs thyrtés sonnoient (1) dans les batailles; la vielle des savoyards qui paroît pour le moins aussi harmonique que le sistre égyptien; la musique des bambous d'O-Taïti et le charivari turc blessent et déchirent le tympan d'une oreille italienne, française ou allemande; et leur musique suave et aérienne, les sons mourans et modulés de l'harmonica elle-même, restent sans impressions, et ne peuvent point faire vibrer les nerfs auditifs d'un sauvage. Des parfums, qui font les délices d'un peuple, sont exécrés chez les autres; le musc et l'ambre, que nos pères recherchoient avec tant d'ardeur, sont non seu-

---

ser les atteintes des insectes qui les dévoreroient sans cette précaution. Ce qui étoit pour eux un besoin est devenu par la suite une parure; une hottentote, une femme caraïbe n'a de charmes pour son mari que, quand l'une a sur le corps un pouce de graisse de mouton, et l'autre des flots d'huile de roucoux, qui, pour nous autres délicats européens, affectent aussi désagréablement la vue que l'odorat.

(1) Voyage en Ecosse et aux îles Hébrides, par Faujas Saint-Fond, tom. II, pag. 280, et dans beaucoup d'autres endroits de cet intéressant Voyage, rempli d'une foule de détails relatifs aux sciences, aux mœurs et aux usages des peuples de ces parties de l'Empire britannique.

lement tombés en désuétude, mais encore proscrits; et ne voyons-nous pas les enfans, pour se former les organes de l'odorat, attendre qu'on leur ait dit quelles sont les odeurs réprouvées, ou celles dont on est convenu de regarder les émanations comme agréables : des peuples se plaisent à voir des couleurs âpres et sombres, et le rouge ardent est celle favorite des peuplades encore sauvages; la terreur arbore le noir; les grecs aimoient une chevelure rousse, et cette couleur étoit celle des cheveux de la souveraine beauté; aujourd'hui cette couleur est généralement détestée. Ces exemples des changemens, que les hommes éprouvent dans les appétits de leurs organes, suffisent pour ceux des sens dont nous ne voulons pas nous occuper. Examinons dans quelque détail les modifications dont est susceptible celui du goût; en le faisant, nous devrons nous contenter de réunir quelques faits; car il paroît presque impossible d'assigner la cause exacte et les raisons physiques qui ont pu apporter de si singulières modifications dans des organes qui, destinées à des fonctions distinctes et tranchées, paroîtroient peu susceptibles de changemens intérieurs; changemens et modifications que l'expérience

vient cependant nous démontrer, et dont la méditation pourroit conduire à des expériences et à des résultats très-singuliers, mais que, dans ce moment, il nous est seulement permis de soupçonner.

Une nourriture qui, pour un peuple, est un objet de luxe, de délice et de sensualité, en est un de dégoût pour d'autres peuples, sans qu'on puisse assigner d'autre cause à cette si singulière différence, que dans le préjugé; ce préjugé est quelquefois si fort, qu'on a vu la manière de se nourrir donner naissance chez les peuples à des injures collectives et nationales: et une remarque assez singulière, c'est que, presque toujours, la populace de toutes les nations puise ces injures dans la manière de vivre des peuples voisins, en personnifiant, pour ainsi dire, leur régime diététique. C'est ainsi qu'en Angleterre l'homme du peuple injurie le français (1) par des sobriquets qu'on retrouve en Flandre et en Allemagne (2); ceux-ci

---

(1) « French frog, Soup miger, French fricasy. » Parce que l'artisan anglais croit bonnement que le français est une grenouille qui ne boit que de l'eau, qui ne mange que des soupes maigres et des fricassés.

(2) *Pudt, Fransche pudt*, ce qui signifie encore gre-

le leur rendent, et ces injures générales, quoique très-triviales, influent bien plus qu'on ne pense sur les antipathies nationales; et de peuple à peuple, on a vu mainte fois des rixes sanglantes prendre leurs sources dans ces sottises insignifiantes par elles-mêmes, mais qui revêtent un caractère de méchanceté par l'intention avec laquelle elles sont proférées, et souvent il n'en faut pas davan-

---

nouille, et le bas peuple en Allemagne dit de même, *crapaud franzos*. Le peuple en France, appelle un anglais, *rosbif*, mot corrompu de *rostbeef*, qui signifie *bœuf rôti;* il se moque des flamands, avec leur beurre, et des hollandais, avec leur fromage; il cherche querelle aux espagnols, parce que ce sont de grands mangeurs d'oignons. Les habitans du nord appellent ceux du midi, *mangeurs d'huile* et *buveurs d'eau;* ceux du midi se vengent en leur donnant la qualification de *mangeurs de beurre* et de *tonneaux à bierre*. On ne finiroit pas si on vouloit recueillir toutes ces sottises. L'on pourroit faire dériver cette appellation de grenouille, de celle de crapaud, et en rechercher l'origine dans les bots ou crapaux des anciens écussons des premiers rois de la monarchie; peut-être ces enseignes des anciens francs ont-elles pu influer sur cette qualification; mais flamand d'origine et voisin de l'Allemagne et de l'Angleterre, je puis assurer que ces peuples n'y attachent aujourd'hui d'autres idées, que celle de *buveurs d'eau*.

tage pour allumer des querelles interminables et éternelles.

Les goûts de tout un peuple offrent des particularités très-remarquables : nos mœurs et nos habitudes repousseroient la chair crue et encore palpitante que Bruce vit dévorer, à la cour de Gondar, par des femmes charmantes et par de jeunes seigneurs, dont l'amabilité et les graces pourroient le disputer avec celles des femmes et des plus aimables jeunes gens de l'Europe ; elles repousseroient également le yokala favori des kamchadales, et les têtes de poisson pourries et fermentées qui font les délices des sauvages de la Sibérie orientale ; le festin du tartare qui déchire la chair crue de ses cavales recouverte d'écume et de sueur ; celui du chinois qui engraisse des troupeaux de chiens pour les manger, et le repas de cérémonie de l'iroquois dont le plat indispensable est toujours un chien rôti. Notre délicatesse ne verroit pas sans dégoût les singes que l'on mange à la côte espagnole du Mexique, les vers palmistes qui font le plat le plus délicieux de tous ceux qu'on peut servir dans les colonies, et les grands lézards qu'on y regarde encore comme un des plus excellens mets que l'on puisse s'y procurer. Les grecs et les romains ne man-

gèrent point de tortues : combien de peuples ne recherchent-ils pas ces animaux avec avidité ; ce goût est passé jusqu'en Europe, et aujourd'hui on trouve à Londres la tortue presque aussi communément que dans les Antilles ; nous regardons leur chair comme une excellente nourriture, tandis que les anciens la dédaignèrent au point de ne jamais y toucher, se contentant de pêcher les tortues pour s'emparer de leurs écailles, et la faire servir à leurs meubles somptueux, où on la vit rivaliser avec l'or et l'ivoire (1). Les murènes et les congres faisoient les délices de leurs tables ; nous connoissons à peine l'une de ces espèces de poissons, et l'autre, très-abondant sur nos côtes, y est abandonnée à tel point que le plus petit peuple n'en veut pas ; depuis peu cependant nous en voyons venir à Paris, mais déguisée et coupée en tronçons, où on la vend à très-bas prix sous le nom d'*anguille de mer*. Les romains poussoient leur délicatesse sur les limaçons jusqu'au scrupule ; ils avoient des endroits où ils les engraissoient

(1) Quant aux tortues de mer, elles ne servent que de dépense et de superfluité. (Pline, liv. 32, cap. 11, traduct. de Du Pinet. Voyez la note.)

avec un soin extrême, et actuellement nous les abandonnons aux phtisiques: ce goût pour les limaçons paroît cependant s'être conservé en Provence et à Vienne, en Allemagne, où on en consomme encore des quantités considérables (1). Nous mangeons des cuisses de grenouilles; en Angleterre, en Flandre ce mets est en horreur, et dans la capitale de l'Autriche ces animaux sont le sujet des recherches des gourmands et l'objet d'un très-grand commerce: commerce assez singulier pour que nous nous y arrêtions un instant. Non seulement dans cette ville on mange les cuisses de grenouilles, mais encore toutes les autres parties du corps, celles intérieures ne sont même pas épargnées; et c'est principalement en hyver que les marchés de Vienne sont fournis de ces animaux par de gros marchands de grenouilles qui se sont livrés à cette spéculation. Aux approches de l'hyver, ces marchands font creuser dans leur enclos de larges fosses en forme de salière et en carré long, dans lesquelles on vient jeter à plein paniers les grenouilles déjà engourdies, que les campagnards recherchent au fond des mares et des étangs, où on les

(1) Townson, Travels in Hungary, in-4°.

trouve amoncelées à cette époque. Ces animaux sont ainsi entassés au nombre de quelques milliers dans ces fosses, qui sont recouvertes par de la paille et des planches pour les garantir de la gelée ; et dans leur engourdissement, ces grenouilles ne cherchent même pas à fuir ; elles restent donc ainsi empilées jusqu'à ce que le moment de les vendre soit arrivé. Dans les jours de marché indiqués pour cet objet par la coutume, le marchand ouvre une de ces fosses, en sort les grenouilles avec une pelle destinée pour cet usage, et en envoie au marché une quantité suffisante pour l'approvisionner. C'est une des denrées qui s'y vend le mieux, et dont on est le plus assuré de la défaite; car il est bien peu d'individus qui, ces jours-là, n'achètent quelques douzaines de grenouilles pour s'en régaler, n'en rejetant absolument aucune partie; il y a même des maisons où il s'en fait une consommation très-considérable, parce qu'un des plats les plus recherchés est celui qni est uniquement composé des foies de ces animaux; plat moins cher à la vérité, mais qui rappelle celui que se fit servir Apicius, qui étoit composé des langues des oiseaux les plus rares et les plus exquis, recueillis avec une énorme dépense

dans les trois parties du monde qui étoient connues à cette époque; prodigalité extrême et vraiment effrayante, qui prouve que, quand les passions des hommes n'ont plus de frein, elles ne reconnoissent en même tems plus de bornes; et que lorsque blasés sur-tout ils ne peuvent plus jouir des plaisirs réels, ils s'en procurent à grands frais de factices, qui viennent encore ajouter à cette satiété qui fait leur tourment. Malgré l'énorme somme qu'il avoit dû coûter, ce plat n'en devoit pas être meilleur, et on peut, je crois, mettre en fait qu'il n'étoit pas, à beaucoup près, aussi succulent qu'une pièce de bœuf, un bon gigot, une poule ou quelque autre mets tout aussi simple et tout aussi naturel. Heureusement que cet effroyable luxe des maîtres du monde est devenu moralement impossible, actuellement que la fortune des souverains ne pourroit même y atteindre; et on en a vu quelques-uns réprimer par des lois somptuaires le luxe de la table. Henri-le-Grand est, je crois, le dernier qui ait borné par ses lois les services et le nombre des plats dont on pouvoit la charger.

Une autre singularité très-remarquable est la manière dont deux peuples différens

tirent parti de la même nourriture. Jamais il n'entreroit dans la tête d'un hollandais de faire cuire le hareng salé, connu sous le nom de *hareng blanc* ou *hareng peck;* objet d'un commerce considérable et l'une des sources de la prospérité nationale (1) des Provinces-Unies; la simple idée de dessaler entièrement et de faire cuire ce poisson lui paroîtroit tellement absurde qu'il ne pourroit s'empêcher, malgré sa gravité, de se moquer de celui qui viendroit la lui faire.

---

(1) L'art de saler, de fumer et de conserver les harengs, est dû à Guillaume Beuckelings, né à Biervliet dans la Flandre hollandaise; il date du commencement du quatorzième siècle. Cette simple invention, à qui les hollandais doivent une grande partie de leurs richesses et de leur gloire, excita leur reconnoissance au point qu'ils élevèrent une statue à son auteur, comme à un bienfaiteur de l'humanité et à un homme qui avoit honoré sa patrie. En 1536, l'empereur Charles-Quint et la reine de Hongrie, sa sœur, se plurent d'aller rendre visite à Biervliet, au tombeau de cet homme, dont la mémoire n'est célèbre que parce qu'il fut utile. Par cette démarche solemnelle et publique ces souverains rendirent hommage aux mânes d'un homme à qui les hollandais doivent une grande partie de leurs richesses, et dont les procédés ont été adoptés par toutes les nations qui s'occupent de la pêche du hareng.

Le hollandais mange ce hareng cru; il l'aime avec une espèce de passion; et chaque année l'arrivée des premiers pêcheurs de harengs, revenant de leur pêche, est presque une époque de fête et de réjouissance. Un français, et sur-tout un parisien, à qui on présenteroit du hareng cru, se croiroit empoisonné; pour qu'il le mange, il faut que ce poisson soit dessalé et cuit; encore est-il abandonné au peuple, qui ne fait même pas un très-grand usage d'un mets qui est regardé dans le nord comme une manne aussi saine que délicieuse. Nous considérons un bouillon bien fait comme une chose fort agréable; un dîner français ne seroit pas complet si on n'y servoit pas en commençant un excellent potage; et encore aujourd'hui, dans beaucoup d'endroits de l'Angleterre, on jette le bouillon comme n'étant d'aucune utilité. Un lièvre bouilli avec de la gelée de groseilles est un des meilleurs plats de la cuisine anglaise, et sa vue seule soulèveroit un français; l'italien mange son jambon cru; le hambourgeois et l'allemand en font de même de la chair du bœuf et de celle de ses oies; le saumon salé et cru, passé au travers de la fumée, est un régal généralement recherché avec la plus grande

avidité dans le nord; et je crois que la faim la plus extrême seroit à peine capable de décider un français à s'en servir pour assouvir ses besoins. Nos pères mangeoient le paon, et ce bel oiseau, revêtu de nouveau de ses plumes après avoir été cuit, décoroit les tables de nos souverains et de nos plus grands seigneurs; aujourd'hui le peuple ne le mangeroit même pas. Si les goûts ont ainsi changé en France, et si nous retrouvons chez nos voisins des manières de se nourrir si différentes des nôtres, nous ne devons plus être étonnés que, comme tout change avec le tems, les goûts ne changent de même; et que ce qui faisoit les délices d'une nation, ne soit devenu insipide et de très-mauvais goût pour nous, que le tems a placés si loin d'elle. En considérant cependant la grande consommation que les anciens faisoient des poulpes, nous pourrions nous demander si ces mollusques étoient plus communs et plus multipliés de leur tems, puisque le peu de ceux que l'on voit actuellement, pourroit faire supposer que le nombre en doit être considérablement diminué : nous devons croire au contraire que, n'étant plus recherchés comme ils l'étoient à cette époque, ils doivent être bien

plus nombreux qu'alors, et n'avoir maintenant plus d'autres attaques à craindre que celles de leurs ennemis naturels auxquels les hommes paroissent en général les avoir abandonnés. Actuellement, au lieu de venir fréquemment sur les côtes, les poulpes restent d'après les apparences, dans les mers à une certaine profondeur où ils trouvent naturellement plus de poissons, et par conséquent plus de choix dans leur proie. Les pêcheurs ont fait une remarque générale et constante; c'est que par-tout où une pêche quelconque s'établit en grand, le poisson, loin de fuir cet endroit, y abonde et y foisonne encore bien plus qu'auparavant; et l'expérience leur a prouvé que, plus ils pêchoient dans ces endroits et plus ils étoient sûrs d'y retrouver encore davantage de poissons. La raison en est bien simple : ces pêcheurs se servent toujours de divers appâts pour amorcer le poisson et le prendre, soit au moyen de leurs hameçons, de leurs filets ou de toute autre espèce de pièges; une partie de ces amorces tombe avec tout ce qui est rejeté des bâtimens, au fond de la mer, et y sert d'appât et de nourriture aux poissons, qui n'abandonnent plus les endroits où ils trouvent une nourriture abondante, qui paroît

s'offrir d'elle-même, et qu'ils peuvent avaler sans éprouver de résistance ou avoir des combats à livrer. Le séjour de ces poissons y attire ceux de la même espèce; ils y multiplient encore plus vîte qu'on ne les y pêche et qu'on ne les y détruit; et ils y sont tellement à l'affût de tout ce qui tombe hors du bord, qu'on a vu au banc de Terre-Neuve, des morues avaler et engloutir des morceaux de cercles et des couteaux qui tomboient à la mer. C'est encore ainsi que l'industrie des pêcheurs est parvenu à attirer et même à rendre sédentaires dans certains parages des poissons passagers, qui avoient entrepris un bien plus long voyage. Les flots de sardines, qui partent du nord, comme les harengs, et dont le produit de la pêche s'élève sur les côtes de la seule Bretagne à plus de deux millions, ne feroient que les côtoyer; elles en disparoîtroient par leur course rapide si, pour les y retenir, les pêcheurs bretons n'avoient l'art de les amorcer et de les captiver, pour ainsi dire, avec des appâts qu'ils achètent encore des hollandais, sous le nom de *rogen*, et qui n'est autre chose que les œufs des morues, que salent et que jetent dans des barriques les hollandais qui pêchent la morue; industrie in-

connue par nos pêcheurs du banc de Terre-Neuve et par ceux qui vont chercher ces morues jusques dans les climats brumeux de l'Islande. Les pêcheurs bretons sèment ces œufs salés dans l'eau qui baigne leurs côtes, et, par cette manne, ils y décident le séjour des sardines, qui, suivies elles-mêmes par d'autres poissons attirés à leur suite, dédommagent avec usure les bretons des dépenses assez considérables qu'ils ont faites, dans l'espérance d'en être indemnisés par une pêche future.

Par une industrie même répréhensible (1), quand les guerres ou quelques autres causes les privent de pouvoir se procurer de ces

---

(1) L'administration des eaux et forêts a toujours tenu la main aux ordonnances sur le fait de la pêche des rivières, ruisseaux et étangs; mais celle de la mer a été en géneral abandonnée aux pêcheurs qui l'exploitent sans aucune surveillance et au grand détriment de la chose en elle-même; il seroit à desirer qu'on pût s'occuper de tous les genres de pêches, et faire de bonnes lois à leur sujet; lois qui pussent embrasser les plus petits objets comme les plus grands, ou au moins faire des réglemens en raison des localités et des circonstances, qui mettroient enfin des bornes à de très-effrayantes dilapidations. Plus sages

rogen,

rogen, qu'ils nomment aussi *rave* ou *résure* ; ils font un autre appât ou amorce, en formant une espèce de pâte, non plus avec des œufs de morue, déjà séchés et livrés à la non-existence ; mais de menu fretin de merlans, de soles et d'une multitude d'autres espèces de poissons, détruisant ainsi dans un instant la subsistance de plusieurs générations. Des femmes se livrent principalement à ce genre d'industrie, que j'oserai appeler criminel ; munies d'une toile ou d'un drap, plusieurs d'entre elles parcourent les eaux de la côte, et en moins de trois heures elles saisissent ainsi quelquefois plus de cent cinquante livres de petits poissons, qui ordinairement n'ont pas encore acquis la taille d'un grain de blé. Cette destruction prématurée s'empile et se sale sous le nom de *gueldre*, de *guildre* ou de *guildille* ; tout en avouant que cet appât remplit l'objet que se propose le pêcheur, ne seroit-il pas

---

que nous, nos voisins avoient rendu les pêches, nationales, par de sages réglemens ; et plus d'une fois les hollandais ont puni, par l'amende et par d'autres peines, les infractions faites à des lois dictées par l'utilité et par le bonheur commun.

possible de concilier ses intérêts avec ceux de la génération entière et de celles qui doivent suivre. Ce ne peut être que par des moyens analogues que les pêcheurs grecs et ceux des romains savoient attirer les poulpes dans les endroits où ils leur tendoient des pièges; alléchés par un appât quelconque, ces mollusques arrivoient dans ces lieux qu'on leur avoient préparés, et il est probable que ces pêcheurs rejetoient dans l'eau les plus petits, qui d'ailleurs ne se seroient pas vendus cher, et n'auroient pas suffi pour les indemniser de leurs peines. On peut croire qu'il existoit chez ces peuples des lois sur la pêche, qui étoient mieux observées qu'on ne le fait chez nous; car il paroît qu'on ne portoit pour vendre aux marchés que des poulpes d'une certaine taille, et que les plus grands étoient les plus recherchés; témoin celui que ce fameux gourmand voulut emporter avec lui en quittant ce bas monde, anecdote que l'antiquité nous a conservée. Machon, poëte comique, cité par Athénée, fit une épigramme contre Philoxène, poëte dithyrambique, et il paroît qu'il la fit *in extremis*, parce que celui-ci ne s'en releva pas. Philoxène, fameux glouton, se trouvant à Syracuse, avoit fait l'emplette d'un poulpe de deux pieds de

long; accommodé à sa guise (1), il le mangea dans un seul repas, étant cependant forcé d'en laisser la tête : une mortelle indigestion fut le fruit de son intempérance; et le médecin, étant appelé, ne lui donna plus que peu d'heures à vivre. A cette terrible sentence,

---

(1) Egregium verò aïunt Philoxenum,
Dithyramborum poëtam, fuisse
Gulonem. Nam duorum cubitorum polypum
Syracusis aliquando ipsum emisse,
Et preparatum comedisse totum,
Præter caput affirmant. Captus autem cruditate
Vehementer ægrotare cœpit. Tum medicus quidam
Ingressus ad eum, ut magno malo
Eum pressum vidit. Si tibi quid, ait,
Nondum est dispositum, celeriter dispone
Philoxene. Hora enim septima morieris;
Tum ille respondens, omnia mea ad finem perducta sunt,
Medice, inquit, et jam dudum disposita
Dithyrambos Diis relinquo
Viriles, et omnes corona dignos,
Quos et meis collectaneis appono
Musis Venerem et Bacchum tutores esse,
Testamentum hoc meum declarat. Verum quoniam
Thimothei Charon nec otiare non sinit,
Neque niobes, sed fretum capiendum inclamat,
Obscuraque me parca vocat, quam audire necesse est,
Ut omnia mea abiens hinc auferam,
Date mihi quicquid est relictum polypi.

Cette épigramme a été imitée par un de nos poëtes français, qui, je crois, au lieu d'un poulpe, a fait dévorer de la même manière, par un gourmand, un esturgeon.

notre ami de la bonne chère prit galamment son parti ; il fit très-gaîment ses adieux, et après avoir invoqué les Muses, Vénus et Bacchus, divinités que seules il avoit chéries, il se fit apporter cette tête du poulpe, qu'il avoit été forcé d'abandonner dans sa réplétion, ne voulant rien avoir à regretter en quittant la vie. Quoique très-triviale, cette histoire nous prouve cependant à quel point les médecins étoient laconiques et sententieux dans ce tems, et combien les poulpes étoient recherchés par tous ceux qui aimoient la bonne chère dans l'ancienne Grèce et dans l'ancienne Rome ; car nous voyons dans Pline (1) quelles étoient les précautions qu'on prenoit pour ne point altérer leur excellence et leur délicatesse ; on voit même que les romains ont eu dans leurs cuisines des couteaux de roseaux, faits exprès pour les éventrer, sans leur communiquer un goût désagréable, comme auroit pu le faire un couteau de fer. Mais aujourd'hui, presque généralement réprouvés, on sale cependant encore les poulpes, en Illirie et en Dal-

(1) *Muriam ex sese emittere et ideò non debere addi in coquendo; secari arundine : ferro enim infici, vitiumque trahere natura desinente.* Plin. lib. 32, ch. 10.

matie, d'où ils arrivent à Venise. Nous avons vu que les grecs les faisoient sécher pour s'en servir dans leurs carêmes et dans leurs jours de jeûne. Les anciens leur attribuoient de grandes vertus carminatives, et c'est peut-être dans cette opinion qu'il faut rechercher l'origine du goût qu'ils avoient conçu pour cette nourriture ; tous sont d'accord à ce sujet (1) ; les modernes ont même quel-

---

(1) *Qui in venerea palestra debiles sunt, polypos edant monente Aëtio. Diphilus et Paulus Æginetа eos plurimum alere affirmant, et libidinem maximè irritare. Diocles apud Athenæum ait polypodes maximè inter mollia ad venerem conferre.* Aldr. de Mol. lib. 1, p. 40.

..... Cum ames quid cibi comparasti.... Ecquid magis
Conferat, quam quod nunc præsent adfero : buccina, pectines,
Bulbos, magnum polypum.

Alexis, in Pamph.

» Ruit domus infæcunda dominorum infortunio,
Labefacta : eam subvertit alastor quidam : pelopidarum
Sterilis domus est : nec è profundo cervicem exerens,
Ac Cereris contubernalis, terra procreatur bulbus amicorum
Cum elixus est, adjutor, huic malo succurrerit;
Quin nec maris cæruleis educatus verticibus
Venarum mutator polypus : captus hominum
In torto vinculo cùm rotam virgo circumduceret,
Implet repositorii capacem pectoris sinum ».

Xenarchus, apud Athenæum, lib. 2, versio Jac. Dalechamp.

» *Adferuntur Venetias ex Illiricæ Dalmatiæque*

quefois accordé à la chair des poulpes les mêmes vertus prolifiques ; ils partagèrent cette opinion avec les plus célèbres médecins de l'antiquité.

Les anciens se servoient encore souvent du poulpe dans leurs comparaisons, et cet animal a été connu dès la plus haute antiquité, puisque les égyptiens le dépeignirent dans leurs hiéroglyphes (1), tantôt avec les bras déployés, et tantôt avec les mêmes bras tronqués ou coupés, mais signifiant toujours ainsi un prodigue ou un dissipateur qui, non content de dissiper le bien d'autrui, consume encore le sien ; d'après le préjugé où ils étoient, que dans la disette le poulpe dévoroit ses

---

ora sale inveterati : quorum acetabula et extremitates cirrorum senibus ad parandam sobolem expetuntur. Cur verò Venerem stimulent.... Causam putant quòd duræ sint carnis ac flatuosi... vel quia salsum succum contineant, cæterum ego non tam propter allatas rationes, quampropter seminis copiam, quam generant, si probe elixentur, et concoquantur, libidinem excitare affirmem ». Jovius, liv. de Pisc. rom. — Aldr. de Moll. pag. 41.

» *Bulbi, cicer, fabæ, polypodes... inter edulia multi seminis recensentur* ». Galenus, 5, simp. medec. facult.

(1) *Horus Apollo*. Hieroglyp. 2 et 16 ; et *Pierius Valerianus*. Hieroglyp. lib. 27.

propres bras. On retrouve quelquefois dans ces hiéroglyphes un poulpe placé sous un congre, et dans ce cas, les prêtres de l'Egypte vouloient indiquer un prince qui n'avoit pas su tirer parti de sa victoire; car nous avons vu que le congre coupoit les bras du poulpe et l'abandonnoit ainsi mutilé, lorsque, resté sans armes, il ne pouvoit se défendre contre d'autres attaques. Deux poulpes, réunis par l'entrelacement, annonçoient le solstice d'hyver, parce qu'ils prétendoient que c'étoit dans cette saison que ces mollusques se livroient à l'amour, et qu'alors ils se joignoient d'une manière intime. Il paroît que non seulement les prêtres de Memphis et de Thèbes chargeoient leurs monumens publics d'hiéroglyphes et de caractères énigmatiques, mais que c'étoit encore là leur manière de s'écrire et de se communiquer leurs idées d'un collège à l'autre; il en résulte que tous devoient avoir acquis une connoissance plus ou moins approfondie du dessein. On lit encore que, lorsqu'ils vouloient désigner un homme qui savoit s'accommoder aux tems et aux circonstances, ils dépeignoient un poulpe attaché à un rocher, prenant la couleur du lieu où il se trouvoit : les grecs avoient adopté généralement cette comparaison, qu'ils pui-

sèrent dans la langue sacrée des prêtres égyptiens (1). Ulysse, le fin et cauteleux Ulysse possédoit ce talent à un très-grand dégré; aussi Homère lui donna-t-il une épithète tirée de la facilité qu'avoit de revêtir toutes les couleurs ce roi d'Ithaque, en le désignant par celle de *Polytropous*, caractère qu'on pourroit regarder peut-être comme le plus dangereux, et qui a été justement réprouvé par d'autres auteurs anciens, en cela parfaitement d'accord avec les modernes, qui ont comparé les flatteurs à ce même poulpe et au caméléon, dont ils savent au

(1) Polypi mi fili, Amphiloche heros, mentem habe
Et ad quorum gentem veneris te iis accommoda....

Clearchus, lib. sec. proverb. latine vertit Jac. Dalechamp.

Marinæ bestiæ colori
Mentem potissimum advertens
In urbibus omnibus versatur.

Pindare.

Tu rempublicam tractas, esto polypus moribus.

Athenæus, in Eupolim. vertit Dalech.

Nullus frugi esse potest homo, nisi qui bene et male facere tenet,
Improbus cum improbis sit, harpaget, furibus furet quod queat,
Versi pellem frugi convenit esse hominem :
Pectus cui sapit, bonus sit bonis, malus sit malis.
Utcumque res sit, ita animum habeat.

Plaut. in Bacchidibus.

besoin revêtir les mœurs et, comme eux, changer de couleur. C'est encore ainsi qu'ils comparèrent l'avare au poulpe (1), parce que quand une fois un homme est possédé par cette odieuse manie, il semble qu'il s'agglutine tout ce qu'il touche, et que ce dont il s'est emparé est englouti sans retour.

Il est curieux de mettre en parallèle les comparaisons auxquelles les mœurs du poulpe ont pu donner lieu. Dans la religion raisonnée et sombre des égyptiens, nous venons de voir que ces comparaisons rouloient sur des sujets de politique ou de maintien social. Les grecs les tournèrent du côté de la morale; et nos pères de l'église, qui vinrent après eux, s'en servirent aussi, mais enveloppées dans une espèce de misticité, inhérente à la religion qu'ils adoptèrent. Le divin Ambroise compara le poulpe à ce lion rugissant de l'Evangile, qui tourne perpétuellement autour de nous, cherchant qui il pourra dévorer et emporter dans ses noires demeures : passe encore pour le comparer

---

(1) « Pectore neve aliud cæles, aliudve loquare :
Proque loco variere, petris uti polypus hærens....
» Saxatilemque cum exanguibus cirris
Odi mutantem colorem polypum ».

PHOCILLIDES, et Athen. lib. 1, in Phænicis ion tragici.

au diable, mais ennemi du beau sexe, le saint docteur dit aussi que les bras du poulpe rappellent ceux, blancs comme neige de ces charmantes sirênes, prêtresses de bonheur et sources de plaisirs, que la Grèce vit dans toute leur célébrité, et à qui les grecs élevèrent quelquefois des autels. Dans leur sévère austérité, on voit que, très-peu galans pour la plus belle moitié du genre humain, ces pères de l'église n'étoient pas disposés à brûler de l'encens en sa faveur ; cependant ces fréquentes comparaisons nous prouvent, à nous naturalistes, que, si elles sont tombées en désuétude, elles n'ont pu le faire que lorsque l'animal qui en étoit le type est devenu presque entièrement inconnu.

Dans les monnoies et médailles antiques que publia Hubert Goltzius, on trouve que le poulpe servit de type à quelques-unes de celles de Tarente et de Syracuse. De ces monnoies, celles qui appartiennent à la ville de Tarente sont de cuivre ; sur l'une on voit Neptune placé au dessus d'un dauphin, tenant de la main droite son trident, et de la gauche un poulpe qu'il vient de saisir ; le dauphin est couronné par une coquille du genre des peignes, et la légende porte le nom de Tarente ; sur le revers est un

triton, armé de son buccin ou de sa conque marine. Une autre monnoie de Tarente offre encore le dieu des mers qui, d'une main tient de même ce poulpe; mais on n'y retrouve plus la coquille au dessus de la tête du dauphin. Quant aux monnoies de Syracuse, Goltzius en publia une de cuivre et une autre d'or; toutes deux présentent la figure d'un poulpe très-parfaitement dessinée, et le revers de celle de cuivre offre la tête d'une femme voilée; la tête de la monnoie d'or est voilée d'une autre manière; Goltzius a cru pouvoir en faire celle d'Aréthuse.

Le poulpe commun dont nous venons de décrire l'histoire, les mœurs et les habitudes, fut confondu par beaucoup d'auteurs modernes avec les polypes; c'est ainsi que s'exprime Dicquemare sur ce mollusque; et Valmont de Bomare, dans la dernière édition de son Dictionnaire, a encore adopté cette manière de voir, en n'hésitant même pas à ranger parmi eux des poulpes monstrueux, même le kraken qu'il met tous pàrmi les polypes de mer, en y joignant les éponges, les coralines et les polypes microscopiques de la mer et des eaux douces. Nous devons le répéter ici, l'étude des mol-

lusques est extrêmement laborieuse et difficile, et rien n'égale quelquefois l'embarras où on se trouve, pour séparer les espèces que les auteurs ont presque toujours confondues les unes dans les autres. Lorsqu'on s'engage dans l'histoire d'un mollusque, c'est souvent se plonger dans un inextricable chaos. Nous finissons ici celle du poulpe commun, animal peu connu, et cependant remarquable à tant d'égards : malgré nos recherches et nos soins, nous ne pouvons nous déguiser qu'elle ne soit incomplette, et qu'elle ne laisse encore beaucoup à desirer; mais, quand un auteur a fait ce qu'il a pu, on doit lui savoir gré de sa bonne volonté, et dès lors il acquiert des droits à l'indulgence. Lamarck, nous ne cesserons de le dire, a le premier séparé quelques espèces de ces mollusques, restés confondus jusqu'à lui; c'est en nous servant de son travail, qu'il nous a été permis d'en reconnoître de nouvelles espèces, et de les renvoyer chacune à la place qu'elles doivent naturellement occuper, comme nous allons le faire en passant successivement en revue toutes les espèces de ces mollusques qu'il nous reste à décrire. Tous, plus ou moins féroces, partagent les mœurs du poulpe commun; il est

le plus connu, et en conséquence il nous servira de type pour le genre entier. Nous allons maintenant nous occuper du *poulpe colossal* et du *kraken*, animaux qu'on est tenté de regarder comme fabuleux, et dont l'existence constatée nous fera cependant admettre celle des plus monstrueux êtres que la Nature ait enfantés; de leur histoire nous descendrons à celle des poulpes infiniment moins grands, qui, plus rapprochés par leur taille des autres animaux qui nous sont familiers, nous ramèneront enfin à des êtres plus voisins de nous, et dont nous nous formons des idées bien plus nettes et bien plus distinctes.

EXPLICATION
DE LA
PLANCHE XXIII, XXIV ET XXV.

Planche XXIII. Le poulpe commun; vu par le dos, les bras ondoyans et déployés; à l'affût de sa proie.

Planche XXIV. Le même poulpe; vu par devant, on remarque sur les côtés de l'entonnoir les espèces d'oreillettes qui saisissent et ferment en recouvrement le rebord du fourreau; dans les poulpes, ces oreillettes remplacent les mamelons ou salières de la sèche, et les cartilages en pince des calmars.

Planche XXV. Conduit intestinal du poulpe commun, figure 1.

Ce conduit part du bec : *a*, *a*, sont deux estomacs qui se succèdent dans sa longueur; *b*, offre l'intestin cœcum roulé en spirale sur lui-même, et perforé dans le milieu de cet enroulement; l'intestin rectum fait en le quittant plusieurs replis, et remonte vers le

collet où vient s'insérer et se jeter la vessie à l'encre *c*.

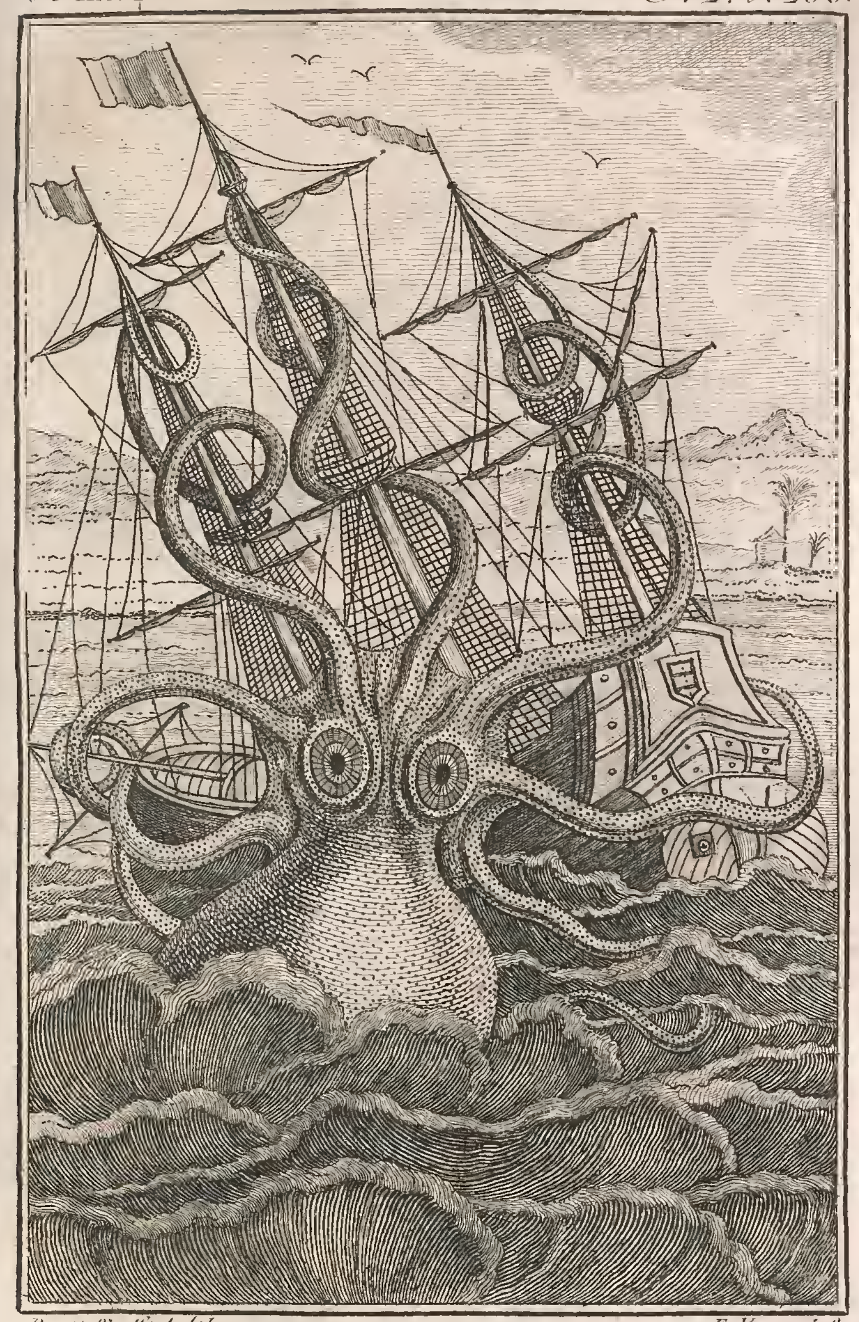
La figure 2, dans le bas, présente la surface d'une cupule, dessinée de grandeur naturelle, d'après un poulpe qui avoit six pieds d'envergure; elle est une de celles qu'on voit sur le gros des bras en dedans de la coiffe, à six pouces environ du bec; celles de la base des bras sont un peu plus petites, et après avoir grossi, elles remontent toujours en diminuant jusques sur le point le plus aigu des bras, où elles deviennent enfin microscopiques.

LE POULPE COLOSSAL (1).

Parvenus à l'histoire des animaux les plus énormes qui existent sur le globe, nous en reconnoîtrons deux espèces, en les séparant sous les noms de *poulpe colossal* et de *poulpe kraken*. De tous les êtres connus, aucun ne peut ici nous servir d'objet de comparaison, car les éléphans le cèdent autant aux baleines que celles-ci semblent le céder aux poulpes monstrueux dont nous allons parler. Ce sont les masses les plus grandes que la Nature ait organisées, quant à nous. Dans leur vaste ensemble, elle paroît avoir non pas seulement placé, mais étendu, déployé et prolongé la puissance ou la force vitale jusqu'au suprême dégré de son extension dernière. Placé entre deux

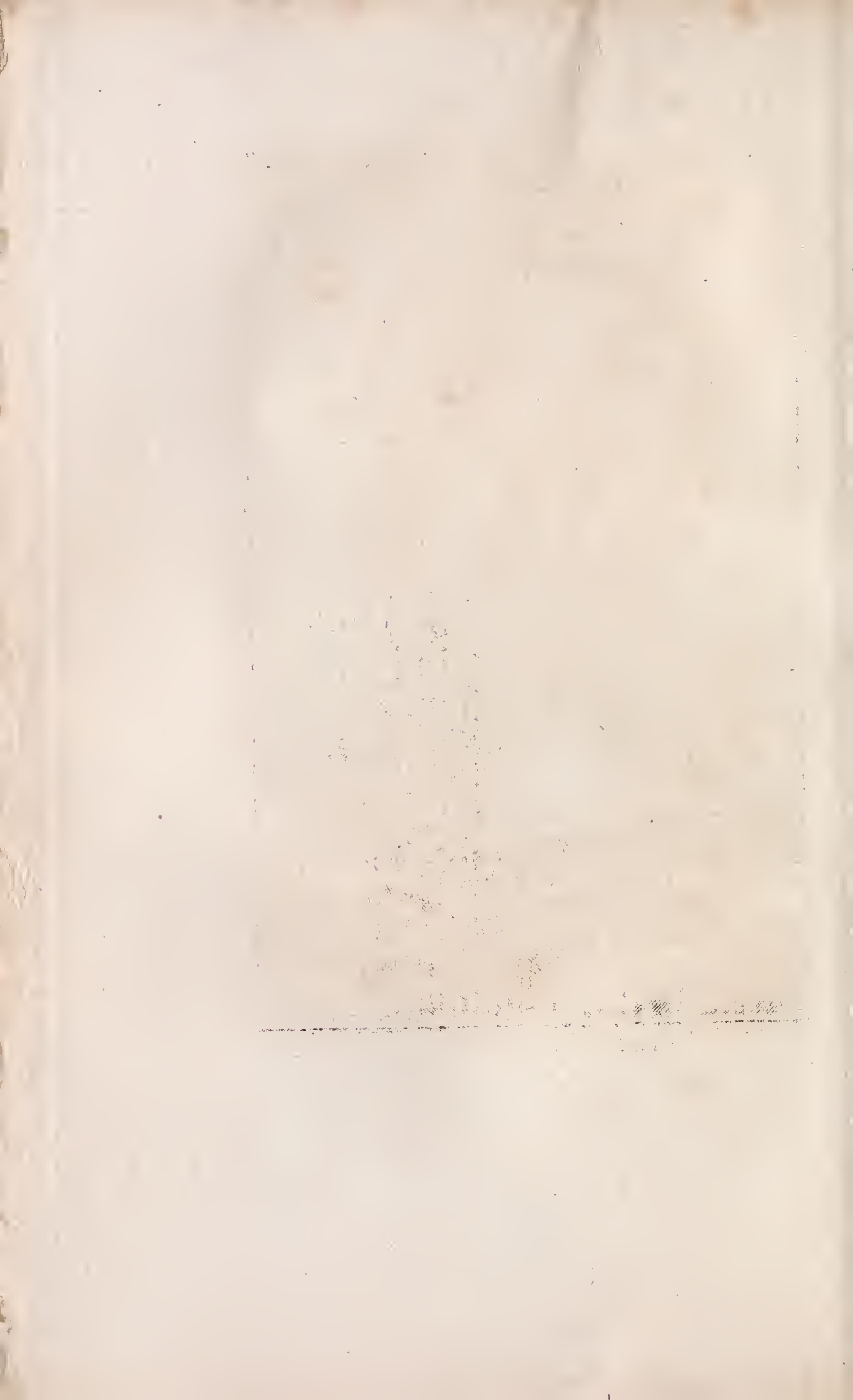
(1) *Polypus monstrosus.* Plin. lib. 9, cap. 30. — *Senedectes.* Plin. lib. 9, cap. 4. — *Polypum ingens. Ælianus et Fulgosus. Pistris. Ortus sanitatis.* De Pisc. cap. 69. — *Qiphium*, de quelques-uns. — *Xiphia.* Olaus magnus. — *Encornet* ou *cornet des marins.* — *Ankertroll*, en danois.

écueils



Denys-Montfort del. E. Voysard S.

LE POULPE COLOSSAL.



écueils qui nous menacent également du naufrage, c'est avec la franchise du courage que nous allons nous y engager : d'un côté les faits que nous pourrons présenter paroîtront tellement étranges et éloignés de tout ce qui nous est connu, que, malgré leur authenticité, on ne pourra se familiariser avec eux que peu à peu, et dans l'abord se refuser à y croire; dès lors il est plus que probable qu'en accordant tout à ce premier moment, on n'hésitera même pas à les rejeter au rang de ces récits fabuleux et de ces métaphores dont les orientaux ont presque toujours fait usage. Dans une pareille attente il est permis quelquefois d'hésiter, et un auteur ne peut être que très-embarrassé; car si, d'un autre côté, il laisse ensevelis dans l'ombre d'un silence timide et volontaire, des faits cités, déjà relevés, on oseroit même dire, avoués par les naturalistes, alors son ouvrage est incomplet, son but n'est pas rempli, parce qu'il n'arrive plus au même terme où est la science; et, fuyant les difficultés qui, au contraire, ne devroient que le stimuler et le roidir, il laisse à d'autres que lui à donner le complément de son ouvrage. Dans cette position singulière il ne reste plus qu'un seul choix

à faire : si l'on ne veut essuyer de justes reproches, il faut avoir le courage de rechercher le vrai, de braver avec intrépidité et de front les apparences et l'incrédulité bien légitime en pareil cas; mettre les premières de son côté par les preuves qu'on peut alléguer en faveur de ce qu'on avance, les placer dans tout leur jour; et ramener enfin la seconde insensiblement et par dégrés à la conviction intime qui suit toujours la manifestation de la vérité. Nous ne pouvons y parvenir qu'en rassemblant sous un seul et même faisceau les faits avérés qui peuvent prouver l'existence du poulpe colossal : ce n'est qu'après que nous l'aurons établie d'une manière précise et incontestable que nous pourrons nous livrer à la discussion des traditions populaires, des passages de certains auteurs, et de quelques autres faits qui rentrent tous dans ceux que nous allons citer, mais qui ne portent point comme eux l'empreinte, le cachet de l'exactitude et d'une stricte observation, qui seules peuvent empêcher de révoquer en doute ce qu'on pourroit même alléguer en faveur de la meilleure des causes.

Les anciens ont connu le poulpe colossal; nous lisons dans Pline qu'il tenoit de Trebius

Niger, qui étoit un des lieutenans de Lucius Lucullus pour le royaume de Grenade, qu'à Carteia, ville de ce royaume, un énorme poulpe, attiré par l'odeur des salaisons, avoit pris l'habitude de sortir de la mer au milieu de la nuit, d'entrer dans les viviers et dans les lieux où on préparoit et saloit les gros poissons de mer (1), d'y enlever quelques-uns de ces poissons salés, et de s'en retourner dans les eaux quand il s'étoit saisi de sa proie, commettant dans ces saloirs une infinité de dégâts. Leurs propriétaires crurent probablement que ces enlèvemens de salaisons ne pouvoient provenir que de la part de quelques voleurs nocturnes, et en conséquence, voyant que ces dégâts se réitéroient, ils résolurent de clore et de fermer le lieu où ils faisoient saler et sécher leurs poissons, avec des palissades et des cloisons; ce qui n'empêcha pas ce poulpe de revenir; mais, trouvant une enceinte cloisonnée, il l'escalada en y pénétrant à l'endroit d'un arbre qui se trouvoit faire partie de la clôture, et il continua par ce moyen son pillage, emportant chaque fois avec lui le butin qu'il venoit chercher très-souvent, jusqu'à

(1) Probablement l'esturgeon ou le thon.

ce qu'enfin des chiens l'éventèrent et l'assaillirent comme il s'en retournoit à la mer. Leurs aboiemens et leurs cris réveillèrent ceux qui étoient commis à la garde de ces saloirs; ils accoururent; on peut juger de la frayeur qui les saisit lorsque, arrivés à l'endroit du bruit, ils aperçurent devant eux et au milieu de l'obscurité profonde de la nuit, ce qui le rendoit encore plus terrible, un monstre pareil à celui qui se présentoit à leurs regards; car, indépendamment de son énorme taille, il étoit dégoûtant par la saumure dans laquelle il venoit de se vautrer; ce qui le rendoit encore bien plus hideux; et sous un autre rapport, jamais ils n'eussent pu croire que c'étoit là un poulpe, n'en ayant point encore vu d'aussi monstrueux, La frayeur s'empara donc d'eux, car ils crurent fermement que c'étoit quelque horrible monstre : il répondoit aux hurlemens des chiens par un bruyant ronflement, frappoit la terre de ses bras avec un bruit pareil à celui d'une masse, et écartoit les chiens par le déploiement de ces mêmes bras, en leur lançant de vigoureux coups de fouet. Il paroît cependant que les gardiens de ces saloirs reprirent courage; car, attaquant tous ensemble ce poulpe co-

lossal avec des fourches et à coups de traits, ils s'en rendirent enfin les maîtres, malgré sa longue et vigoureuse résistance. Sa tête fut portée à Lucullus; elle étoit aussi grosse qu'un tonneau de quinze amphores (1). Ses barbes ou bras avoient plus de trente pieds de long; ils étoient tellement épais qu'un homme fort et robuste n'eût point pu les embrasser; on voyoit sur leur superficie des nodosités et des durillons pareils aux nœuds que présente l'écorce du bois. Les ventouses, faites en forme de bassins, offroient la capacité d'une urne (2). Son énorme bec correspondoit au reste de sa taille; et la tête, qui fut gardée pour témoignage de la chose, et qu'on envoya, comme nous l'avons vu, à Lucullus, pesoit à elle seule sept cents livres (3).

---

(1) Environ douze cents livres, mesure de deux muids.

(2) Mesure qui contenoit quelques pintes.

(3) *Cætera, quæ Trebius Niger retulit, monstro propriosa possunt videri. Carteiæ in cetariis assuetur exire e mari in lacus eorum apertus, atque ibi salsamenta populari, convertit in se custodum indignationem assiduitate furti immodici. Sepes erant objecta, sed has trascendebat per arborem, nec deprehendi potuit, nisi canum sagacitate. Hi redeuntem circum-*

Fulgose récite une pareille histoire d'un poulpe monstrueux ; peut-être n'est-elle que la copie de celle de Pline, mais cependant elle présente quelques différences. Nous observerons, dans ce cas, que c'est encore un témoin, ou oculaire ou auriculaire, qui nous répète de nouveau le même fait, et dès lors il ne peut en acquérir que plus d'authenticité; un fait isolé, raconté par un seul témoin, est encore loin de nous présenter ce même fait revêtu de l'assentiment des contemporains ; mais, quand leur voix

---

vagare noctu : concitique custodes expavere novitatem. Primum omnium magnitudo inaudita erat deindè colori muria obliti odore diri. Quis ibi polypum expectasset, aut ita cognosceret? Cum monstro dimicare sibi videbantur. Namque et afflatu terribili canes agebat, nunc extremis crinibus flagellatos, nunc robustioribus brachiis clavarum modo incussos, œgreque multis tridentibus confici potuit. Ostendere Lucullo caput ejus dolii magnitudine ; amphorarum quindecim capax ; atque (ut ipsius Trebii verbis utar) barbas quas vix utroque brachio amplecti esset, clavarum modo torosas, longas pedum triginta, acetabulis sive caliculis pelvium modo : dentes magnitudinis respondentes (*). *Reliquiœ asservatœ miraculo perpendere pondo* DCC. Plin. Hist. nat. lib. 9, cap. 30.

(*) Les deux mâchoires du bec, qui effectivement devoient être fort grandes.

vient se joindre à celle de l'homme qui le premier annonça une chose extraordinaire, qui, en excitant l'admiration, dut en même tems réveiller l'incrédulité, et lui faire examiner de près tout ce qui put avoir rapport à l'apparition d'un pareil monstre; si, après cet examen sévère, il ne s'est pas élevé une seule voix contre ce que venoit de raconter Trebius, alors nous ne pouvons qu'admettre ce qu'ont admis sans réserve tous ceux qui ont vécu à la même époque.

« Les pêcheurs, dit cet auteur, qui préparent en Espagne les thons, s'étant aperçus qu'on venoit nuitamment leur enlever une partie du poisson qu'ils avoient préparé dans la journée, veillèrent à leurs salaisons, et accourant au milieu de la nuit à l'aboi de leurs chiens, ils ne virent pas, sans la plus grande frayeur, au milieu de leurs marais, un animal épouvantable par la grandeur monstrueuse de son corps, qui, par le déploiement de ses bras, écartoit les chiens au loin. A cette vue, ayant saisi leurs armes, ils attaquèrent tous ensemble ce monstre, qu'ils ne purent vaincre qu'avec la plus grande peine; et l'ayant enfin tué, ils reconnurent que c'étoit un poulpe d'une énorme grandeur, qui étoit venu leur enlever, les nuits

précédentes, le poisson salé qu'ils n'avoient plus retrouvé dans leurs saloirs. La tête immense et horrible de ce monstre fut envoyée à Lucius Lucullus, qui, à son inspection, jugeât qu'elle pouvoit contenir quinze amphores ou mesures que les gens de mer nomment *bottes*. Ses bras étoient trop gros pour qu'un homme même puissant pût les embrasser; ils étoient garnis par de larges creux qui ressembloient à de grands pots de terre, et ces restes, qu'on déposa en témoignage de la vérité, pesoient plus de sept cents livres (1)». Voilà deux auteurs contemporains qui tous deux parlent

(1) *Cum in Hispania piscatores, qui thynnos condiunt, singulis noctibus aliquid iis quæ jam paraverant, auferri animadverterent, et propterea diligentius rem observarent, non sine ingenti formidine, cum latratu suo canes ad rem inspiciendam invitarent, prospexerunt vastam terribilemque belluam ingenti spiritu, brachiisque canes a se abigentem : ad quos defendendos accurentes, qui aderant, variis instructi armis, magno labore tandem feram confecerunt, cognoveruntque polypum esse, qui ejusmodi cibi avidissimus superioribus noctibus quod piscatores deesse sibi quærebantur, rapuerat. Hujus bellua caput immensum horrendumque fuit, quod Lucius Lucullus, qui illud inspexit, putavit quindecim amphorarum, quæ in nauticis rebus bottæ dicuntur, mensuram*

du même fait, et presque dans les mêmes termes; et quand nous nous livrerons à sa discussion, nous pourrons nous servir avec avantage de la conformité qui existe dans leur témoignage.

Elien lui donne un nouveau poids, en nous disant qu'il paroît que, dans leur tems de repos, les poulpes parviennent à une telle grandeur, que par leur masse ils atteignent quelquefois à celle des baleines et des autres cétacés; alors, dit-il, on les range parmi eux; il raconte, à l'appui de cette observation, que, dans le territoire de Pouzzoles en Italie, on a vu un poulpe qui étoit parvenu à cette taille immense et monstrueuse, dédaigner la nourriture et la proie dont il pouvoit se saisir dans la mer, en sortir et venir sur la terre pour y exercer ses ravages. Ce poulpe passoit au travers d'une large caverne souterraine qui servoit d'égoût à la ville de Pouzzoles; il arrivoit par ce moyen à une maison maritime où étoit placé le magasin qui renfermoit les

---

continere; brachia autem ingentia adeo, ut vix hominis complexu cingi possent, internodiaque crurum magnæ ollæ magnitudinem complere. Ejus autem reliquia in miraculi testimonium sepositæ fuere, septingentarumque librarum pondus excesserunt. Fulg. lib. I.

salaisons des marchands, arrangées dans de grands tonneaux qui y étoient déposés. Entré dans ce lieu, ce mollusque s'y saisissoit du premier de ces tonneaux qu'il rencontroit, le serroit fortement entre ses bras, et parvenoit ainsi à l'y écraser par la force de la compression; s'emparant ensuite du poisson salé qu'il renfermoit. Lorsque les marchands entrèrent quelques jours après dans ces magasins, ils furent dans un grand étonnement de voir leurs tonneaux brisés et un dégât d'autant plus considérable, qu'ils y avoient renfermé une grande quantité de marchandises qu'ils avoient descendues de leurs vaisseaux; ne pouvant comprendre quelle étoit la source de toute cette dévastation, ils se mirent à examiner leurs portes, ainsi que leurs murailles; mais, ayant reconnu l'intégrité de leur clôture, ils ne surent plus quelle conjecture former, ni quel pouvoit être leur spoliateur; mais, ne voulant point perdre le reste de leurs cargaisons, ils choisirent pour les surveiller, au milieu de leurs domestiques, et prirent le plus intrépide de leurs gens, qu'ils posèrent en sentinelle après l'avoir bien armé. Dans la nuit le poulpe revint, alléché par les repas, entièrement de son goût, qu'il étoit

venu y faire depuis quelque tems ; et comme un athlète, dit l'auteur que nous citons, embrasse son adversaire pour l'écraser et le suffoquer, notre poulpe roula ses bras autour d'un tonneau rempli de salaisons, et l'écrasa en l'entr'ouvrant. L'homme qui étoit en embuscade et de garde, voyant tout ce qui se passoit à la faveur de la lune qui éclairoit l'enclos des magasins, effrayé à la vue d'un tel monstre, n'osa pas l'attaquer, d'autant plus qu'il étoit seul ; mais, le lendemain, il dit tout ce qu'il avoit vu aux marchands, qui le regardèrent comme un visionnaire, un conteur de fables, et qui ne voulurent presque ajouter aucune foi à tout ce que cet homme leur disoit : cependant, comme ils avoient essuyé un très-grand dommage et une perte considérable, ils mirent bas toute crainte, voulant enfin voir d'où leur provenoit ce dommage ; ils résolurent d'entrer tous ensemble, et d'attaquer tous à la fois l'ennemi ; en conséquence, ils appelèrent même du monde à leur secours pour les aider au besoin. Quand la nuit fut arrivée, le poulpe vint encore se jeter sur les tonneaux de poisson salé, en y arrivant par le passage souterrain ordinaire ; ce que ces hommes ayant vu, les uns lui

fermèrent le chemin de la retraite, les autres l'attaquèrent à coups de hache et de coutelas, tombant dessus comme les bûcherons sur un arbre, lui coupant les bras à coups de coignées et d'instrumens tranchans, le tuant enfin par leur grand nombre et à force de le frapper et de le taillader (1).

(1) *Puteolis oppido Italiæ auditum est, polypum, cum inusitata ad corporis molem factus progressione ad maximam magnitudinem pervenisset, egregio spreto et neglecto maritimo victu, in continentem processise, et terrenæ plæraque vastasse, et per subterraneum specum puteolanas sordes in mare transmittentem in maritimam domum ascendisse, ubi mercatorum res, salsamentaque in magnis vasis essent : brachiorum circumplexione primum vasa stricte comprimentem corrupisse, ac deinde salsamenta depopulatum fuisse. Mercatores verò ingressos ubi dolia disrupta inspexissent, et per magnum earum rerum quas navi advexissent, numerumque exhaustum deprehendissent, stupuisse : ac nimirum cum ab insidiis foris integras, tecta ab omni irruptione intacta, parietes non perfossos intuerentur, quisnam populator fuisset, nulla conjectura assequi potuisse. At enim cum reliquias conditorum piscium animadverterent, eos constituisse, ex domesticis audacissimum armatum intùs in insidiis, ponendum esse. Polypum verò noctu ad assuetas tanquam epulas adrepentem revertisse : et tanquam athletam adversarium strictissime correptum suffocasse, sic*

Nous pourrions regarder ces histoires pro-

---

flagellis vasa circumplicantem perfregisse. Eum porro qui insidias molliretur, etiamsi lunæ fulgore domus illustraretur; omniaque conspicua essent, tamen quoniam solus esset, bestiæ tantæ metu perterritum, hanc non agressum fuisse, sed sane mercatoribus totam rem explicasse : quod quidem ipsum ii audientes, ei fidem enarratarum rerum non habuisse. Deinde tum negotiatores ob tantum acceptùm detrimentum, periculi memoria diposita, statuisse simul ingredi, et congredi cum hoste : aliosque inusitati et incredibilis hujus spectaculi studio sua sponte sese auxiliatores una in domo illa conclusisse. Postea verò quam sub vesperam in solita dolia fur invasisset, ex eis partim cloacam obstruxisse, partim armis tectis in hostem irruentes, dolabris et cultris acutissimis ejus brachia abscidisse non aliter ac frondatores et putatores arborum, robustissimos ramos secant, sic enim sepius membra polypi circumcidentes, tandem nisi non pauco labore confecisse atque oppressisse, et quod quidem admirationem habet, in terra piscem expiscatos, hujusque belluæ propriam veteratoriam nobis ostendisse. Elien, lib. 13, cap. 6. de anim.

Robore valet, ut ne fortissimo quadrupedum leoni cederet. Hominem sane vehementi brachiorum amplexu e navis medio in altum mare detrahere, quin conficere, cernitur, et quod amplius est, ingentem hominum multitudinem solus sustinere, adeo ut ægre confici possit. Quod si leoni faciendum foret, nil quidquam fortius præstare posset. Aldrovand. de Moll. pag. 7, ch. 2. De polyp.

digieuses et presque incroyables, comme devant être reléguées dans les ouvrages des anciens, sans être dignes de reparoître de nouveau au grand jour; si les observations des modernes ne nous prouvoient encore ici que ce que les anciens ont écrit sur ces mollusques monstrueux peut être vrai, et réellement d'accord avec ce qui étoit arrivé de leur tems. Aldrovande dit que le poulpe acquiert une telle force de corps, qu'il ne le céderoit pas au roi des quadrupèdes, au plus robuste lion (1). Il ajoute, que seul, loin de reculer à la vue de plusieurs hommes, il soutiendra courageusement leur attaque, et que, malgré leur nombre, ils pourront à peine le vaincre et en venir à bout. On en a vu, dit-il, attaquer des vaisseaux en pleine mer, et en arracher des hommes qu'ils avoient enlacés des replis de leurs bras, les entraînant dans l'eau avec véhémence. Tout ce qu'Aldrovande dit de ce poulpe, a été adopté par Gesner, Jonston, et par presque tous les naturalistes qui leur ont succédé; en nous rapprochant davantage de notre tems, nous allons retrouver des preuves plus modernes de ces faits si étonnans, dont furent témoins

(1) *Tanto in primis corporis.*

les anciens. On a vu, à Saint-Malo, dans la chapelle Saint-Thomas, saint que les marins de ce pays invoquoient dans leurs dangers extrêmes, un *ex voto* ou tableau, qui représentoit le danger imminent qui avoit failli faire périr un navire de ce port, mouillé à la côte d'Angole, où il faisoit la traite, c'est-à-dire, le commerce des noirs, celui de l'ivoire et de la poudre d'or. Ce vaisseau ayant terminé sa traite, et l'équipage étant entièrement rembarqué, fort heureusement comme on le verra bientôt, le capitaine songeoit à lever l'ancre et à appareiller ou partir de cette côte pour se rendre aux îles de l'Amérique, lorsque tout à coup, le tems étant calme et en plein jour, un monstre marin, d'une épouvantable grosseur, s'éleva du sein des flots en les faisant bouillonner au loin, et passer par dessus le pont du navire, s'accrocha au bâtiment, contourna les manoeuvres et les mâts jusques à leurs sommets, par des bras aussi longs que flexibles et effroyables : pesant sur lui-même, et s'abandonnant à tout le poids de son énorme masse, ce monstre fit pencher le bâtiment de manière à le coucher sur le côté, et à l'entraîner au fond de l'abyme. Dans ce péril extrême, chacun ne prenant conseil

que de lui-même, tout l'équipage courut aux armes; effrayés au souverain dégré par une invasion aussi brusque et aussi étrange, chaque matelot, chaque homme qui étoit à bord sautèrent spontanément sur tous les moyens de défense qui leur tombèrent sous la main, et tous attaquèrent de concert, chacun devant eux, cet épouvantable ennemi à coups de haches et de coutelas : la grandeur du péril donnant même du courage aux plus lâches, aucun d'eux ne chercha à se réfugier à fond de cale, mais tous combattirent vigoureusement pour le salut commun. Cependant, désespérant presque dans leurs efforts; leur vaisseau prenant la bande, c'est-à-dire, se couchant de plus en plus, ne comptant même plus sur leur salut; tous, en braves marins de Saint-Malo, mirent leur recours dans le saint, patron de leur port (1); et ils firent un vœu à Saint-Thomas,

(1) Chaque port avoit ainsi un saint pour patron; mais en général leur crédit avoit baissé devant celui de la vierge qui, plus que tout autre habitant du paradis, étoit devenu la patronne et le recours des marins; presque par-tout on retrouvoit dans les derniers tems des *Notre-Dames de délivrance et de bon secours*, dont les chapelles ornées des *ex voto* des marins, étoient constamment enfumées par les cierges

lui

lui jurant un pélérinage, si, sortis par son intercession de ce combat, ils revenoient sur l'eau, et regagnoient encore pour cette fois leurs lares et leurs foyers. La confiance qu'ils eurent dans le secours céleste, a pu, en exaltant leurs moyens, leur être de quelque secours et coopérer à leur victoire : mais on peut croire que leurs tranchans cou-

qu'y faisoient brûler les femmes et les familles des matelots, dans l'espérance de leur procurer un heureux retour. En mer ces matelots se souvenoient même quelquefois de leur patrone, sur-tout quand, après avoir bien blasphêmé et juré, ils voyoient qu'en dernière analyse le bruit mugissant de la tempête couvroit tout celui qu'ils pouvoient faire par leurs vociférations. C'étoit principalement quand le déchirement du bris et du naufrage se faisoit entendre, qu'on les voyoit, la pâleur sur le front, les lèvres décolorées et les yeux ternes et hagards, se jeter à genoux et invoquer dans cet état avec élan Notre-Dame de miséricorde, qu'ordinairement alors ils voyoient apparoître sur les nuages, commander aux vents et appaiser les flots; si par hasard ils en revenoient, ils ne manquoient pas de faire peindre, par le premier barbouilleur d'enseigne de cabaret, la représentation du tragique évènement qu'ils avoient essuyé, et toujours dans un coin du tableau on retrouvoit la céleste apparition, drappée de bleu et de rouge. J'ai vu plus de deux mille de ces tableaux ainsi entassés et tapissant jusqu'à la voûte, d'une seule chapelle.

telas leur furent encore plus utiles, puisque sans leur puissant intermède nous n'eussions pas eu la manifestation de ce miracle. A grands coups de hache et avec le fil de leurs sabres, ces marins tranchèrent enfin les bras de cet horrible animal, qui n'étoit autre chose qu'un énorme poulpe; quand ils furent parvenus à les séparer de son corps, le tronc coula à fond; le vaisseau, n'étant plus tiré sur le côté ni menacé d'être englouti, se redressa, et reprenant son à-plomb, le haut de ses mâts se reporta encore vers le ciel, dans l'instant inespéré où, suivant toutes les apparences, il devoit être entraîné au fond des mers par ce terrible mollusque, dont le seul poids suffisoit pour faire couler bas le navire. Observateur religieux d'un vœu arraché dans un péril extrême; profondément frappé du danger éminent qu'il avoit essuyé dans cette occasion, tout l'équipage de ce vaisseau de retour à Saint-Malo, s'empressa de remplir ce vœu dans toute sa plénitude, dès l'instant de son arrivée au port (1); repous-

---

(1) Il faut avoir été témoin de ces pélérinages pour s'en faire une idée. Un recueillement morne et sombre s'emparoit, dès l'entrée du port, de ces hommes échappés aux goufres de Neptune; une espèce de terreur

sant leurs femmes, refusant d'embrasser leurs enfans et de se livrer aux douces émotions de l'amitié, de l'amour et de la paternité, on vit ces marins amarrer leur vaisseau, descendre de leur bord presque nuds et

---

religieuse sembloit entourer tout le vaisseau, et à peine étoit-il amarré au quai que le capitaine en sortoit le premier, suivi de tous les hommes de son équipage, marchant deux à deux suivant leurs grades ou leur ancienneté; les mousses fermoient la marche; tous étoient en chemise et les pieds nus, même au milieu du froid le plus rigoureux. La foule qu'un pareil spectacle attiroit toujours se fendoit à leur approche, et ils arrivoient ainsi jusques dans le parvis de la chapelle où ils se prosternoient sur le pavé, pendant que le meilleur orateur d'entre eux racontoit à haute voix l'histoire du danger qu'ils avoient couru, comment ils avoient fait leur vœu et de quelle manière le saint ou la vierge étoient venus à leur secours. Ce n'étoit qu'après cette cérémonie que la coutume leur permettoit de se livrer aux douces émotions que leur inspiroit le plaisir de se revoir encore une fois au sein de leurs amis, de leurs proches et de leur famille. Les huit jours suivans il se brûloit bien plus de cierges que pendant tout autre tems de l'année; et comme rien n'est stable ici bas, ordinairement après ces huit jours nos marins vérifioient ce proverbe italien, qui sera venu d'une pareille aventure: *Periculo passato, gabato il santo*; prêts à en faire encore tout autant dans une autre occasion.

déchaussés, pour se rendre processionnellement à la chapelle du saint, et lui offrir dans son domaine les témoignages de la reconnoissance qui lui étoient dûs, pour la protection spéciale et signalée qu'il leur avoit si généreusement accordée. Non contens de ce premier et solemnel aveu, ces marins voulurent encore transmettre d'un commun accord à la postérité la preuve de leur gratitude envers Saint-Thomas, en chargeant un peintre de représenter, autant qu'il lui seroit possible, sur la toile, leur combat terrible et le pressant danger qui les avoit menacés dans ce désastreux moment, où ils crurent se voir arrivés au terme de leur existence. C'est à cette ferveur et à cette fidélité religieuse que nous devons la tradition et la représentation de ce fait, dont nous nous emparons à notre tour, parce qu'offrant une chose constatée, il rentre dans les attributions de l'histoire naturelle qui se sert de tous les matériaux dont on ne peut contester l'authenticité et l'évidence. Malgré l'incrédulité que le nouveau testament attribue à Saint-Thomas, malgré cette humeur négative qu'on donne en conséquence à cet apôtre, qui ne vouloit croire qu'à ce qu'il avoit vu et palpé, nous pensons que

plus d'un de nos lecteurs ne voudroit pas se trouver pour le simple amour de la certitude à pareille aventure ; et certes, les naturalistes seroient trop heureux, si tous les faits qu'ils consignent dans leurs écrits pouvoient tous être constatés par une cinquantaine de témoins oculaires, tous compagnons de la même fortune, qui viendroient unanimement attester et déclarer que ce qu'ils disent n'est autre chose que ce qu'ils ont vu, et conforme à la plus sévère véracité. Nous citons donc avec une entière confiance ce fait, qui ne peut appartenir qu'au poulpe colossal ; dans cette occasion, ce gros mollusque faillit à faire couler bas un vaisseau ; il y seroit parvenu, sans la ferme et vigoureuse défense de l'équipage qui le montoit. C'est ce fait, aussi remarquable que constaté, que nous avons choisi pour donner une idée de ce que peut le poulpe colossal ; la figure qui est à la tête de cet article, copiée d'après l'*ex voto*, retrace la manière dont il envahit ce vaisseau. Nous n'avons pas figuré les efforts de l'équipage, parce que dans un espace aussi petit, il eût été difficile de rendre ce combat de manière à sauver toute disparate ; un homme isolé étant à peine à ce

poulpe, ce qu'est une coquille de noix à un vaisseau de haut bord.

Quoique ce fait ne puisse même pas être revoqué en doute, on doit avouer qu'il paroîtra toujours plus qu'étonnant à tous ceux qui n'ont pas couru les mers ; et quoiqu'il soit entouré de tout ce qui peut, en constatant une chose, la revêtir du sceau de la vérité, on n'y croira qu'avec la plus grande peine : il n'en est pas de même des marins ; tous savent, ou pour l'avoir vu, ou par tradition, que les profondeurs de la mer recèlent des poulpes effroyables auxquels ils ont donné les noms *d'encornets* ou de *cornets* ; et confondant toutes les espèces de poulpes entre elles, et ceux-ci avec les calmars et les sèches, ils ont dit et répété constamment « que le cornet étoit le plus petit et le plus grand animal de la mer ». Cette façon de s'exprimer est une suite naturelle de leur manière de voir ; d'un côté ils rencontrent sur toutes les côtes et dans toutes les mers, des calmars et des poulpes dont la grandeur égale à peine un grain de blé ; dans ces mêmes parages ils retrouvent en même-tems de ces mollusques qui ont jusqu'à dix pieds d'envergure : et les faits d'accord avec l'expérience sont venus leur prouver

enfin qu'il en existoit d'une taille colossale et monstrueuse, qui tantôt ont englouti et entraîné leurs camarades au fond des mers, sans qu'on ait jamais revu le vaisseau ni les hommes qui le montoient; et tantôt ont arraché des matelots du pont de ces mêmes navires, les enlevant au milieu de l'équipage, et se laissant couler à fond avec cette proie dont ils venoient de s'emparer avec tant de promptitude, qu'il étoit impossible de porter le moindre secours à ces victimes de la rapacité de ces monstres marins.

Grandpré, auteur d'un Voyage en Afrique, m'a assuré l'existence de ces poulpes monstrueux sur les côtes de ce pays, à une certaine distance cependant des terres. Ce voyageur, en me citant aussi en preuve l'*ex voto* de Saint-Malo, m'a répété que le fait étoit incontestable, entièrement avéré, et que jamais on ne l'avoit révoqué en doute. Les nègres de la côte d'Afrique redoutent extrêmement ce poulpe, parce qu'assez fréquemment il jette ses bras sur leurs ioles ou pirogues, les entraînant au fond des eaux; et à la côte de Guinée, ce mollusque porte le nom de *ambazombi* ou *poisson méchant et sorcier*; ils le regardent même comme un méchant esprit. En général les nègres

sont presque tous abrutis ; leur vie se rapproche beaucoup de la simple vie animale, et rien n'égale le pouvoir que leurs marabouts, prêtres ou jongleurs, ont acquis sur leur esprit : rien n'est aussi superstitieux, aussi craintif qu'un noir du commun du peuple ; tout devient pour lui l'objet des craintes les plus chimériques ; il a peur des méchans génies, des esprits, du diable, des revenans dont son marabout peuple la terre, les eaux et les airs ; et il donne le nom de *zombi* à tous ces êtres fantastiques, mais tellement enracinés dans son imagination, qu'il n'est plus possible de lui prouver le contraire. Ce poulpe ayant donc paru aux nègres une émanation du méchant génie, ou quelque mauvais esprit lui-même personnifié, ils lui ont appliqué cette dénomination, et il faut quelques jours pour calmer la terreur qui les saisit quand quelques-unes de leurs embarcations ont été englouties de cette manière : ils restent alors pendant longtems sans oser aller sur la mer ; ce n'est que lorsque les besoins les pressent et que leur terreur s'est dissipée peu à peu, qu'ils se livrent enfin de nouveau à la pêche et au commerce qu'ils font avec les vaisseaux qui viennent mouiller sur leurs côtes.

Le capitaine Jean Magnus Dens, homme respectable et véridique, qui, après avoir fait quelques voyages à la Chine pour la compagnie de Gothembourg, étoit enfin venu se reposer de ses voyages maritimes, à Dunkerque où il demeuroit et où il est mort depuis peu d'années dans un âge très-avancé, m'a raconté que dans un de ses voyages, étant par les 15 dégrés de latitude sud, à une certaine distance de la côte d'Afrique, par le travers de l'île Sainte-Hélène et du cap Negro, il y fut pris d'un calme qui, durant depuis quelques jours, le décida à en profiter pour nettoyer son bâtiment et le faire approprier et gratter en dehors; qu'en conséquence on descendit le long du bord quelques planches suspendues par des cordes, comme cela se pratique en pareille circonstance, et des matelots se placèrent sur ces planches pour, avec leurs instrumens de fer triangulaires, gratter et nettoyer le vaisseau. Ces marins se livroient à leurs travaux, lorsque subitement un de ces *encornets* nommé en danois *anckertroll*, s'éleva du fond de la mer, et jeta un de ses bras autour du corps de deux de ces matelots, qu'il arracha tout d'un coup avec leur échafaudage, les plongeant dans la mer, lançant

en même tems un second de ses bras sur un autre homme de l'équipage, qui se préparoit à monter aux mâts et qui étoit déjà sur les premiers échelons des haubans; mais comme ce poulpe avoit saisi en même tems les fortes cordes de ces haubans, et qu'il s'étoit entortillé dans leurs enfléchures, il ne put en arracher cette troisième victime qu'il écrasoit, et qui se mit à jeter des hurlemens pitoyables. Tout l'équipage courut à son secours; quelques-uns sautant sur les harpons et les fouanes, les lancèrent dans le corps de cet animal où ils entrèrent très-profondément; pendant que les autres, avec leurs couteaux, et des herminettes ou petites haches, coupèrent le bras qui tenoit lié ce pauvre malheureux qu'il fallut retenir crainte qu'il ne tombât à l'eau, d'autant plus qu'il avoit entièrement perdu connoissance.

Ainsi mutilé et frappé dans le corps de cinq harpons, dont quelques-uns, faits en lance et roulant sur une charnière, se développoient quand ils étoient lancés, de façon à prendre une position horisontale, à s'accrocher ainsi par deux pointes et par un grand épanouissement dans le corps de l'animal qui en étoit atteint, ce terrible poulpe, saisi de deux hommes, chercha à

regagner le fond de la mer par la puissance seule de son énorme poids : le capitaine Dens, ne désespérant pas encore de ravoir ses hommes, fit filer les lignes qui étoient attachées aux harpons : il en tenoit une lui-même, et lâchoit de la corde à mesure qu'il sentoit du tiraillement ; mais, quand il fut presque arrivé au bout des lignes, il ordonna de les retirer à bord, manœuvre qui réussit pendant un instant, le poulpe se laissant remonter ; ils avoient déjà embarqué ainsi une cinquantaine de brasses, lorsque cet animal leur ôta toute espérance en pesant de nouveau sur les lignes et les forçant de les filer encore une fois : ils prirent cependant la précaution de les amarrer, et de les attacher fortement à leur bout. Arrivées à ce point, quatre de ces lignes se rompirent, le harpon de la cinquième quitta prise, et sortit du corps de l'animal, en faisant éprouver une secousse très-sensible au vaisseau. C'est ainsi que ce brave et honnête capitaine eut à regretter d'abord ces deux hommes, qui devinrent la proie d'un mollusque dont souvent il avoit entendu parler dans le nord, que, cependant, jusqu'à cette époque, il n'avoit pas entièrement regardé comme fabuleux, et à l'existence duquel il fut forcé

de croire par cette triste aventure. Quant à l'homme qui avoit été serré dans les replis d'un des bras, et auquel le chirurgien du navire prodigua, dès le premier instant, tous les secours possibles, il r'ouvrit les yeux et recouvra la parole ; mais, ayant été presque étouffé et écrasé, il souffroit horriblement ; la frayeur avoit aliéné ses sens : il mourut la nuit suivante dans le délire. La partie du bras qui avoit été tranchée du corps du poulpe, et qui étoit restée engagée dans les enfléchures des haubans, étoit aussi grosse à sa base qu'une vergue du mât de misaine, terminée en pointe très-aiguë, garnie de cupules ou ventouses larges comme une cuiller à pot : elle avoit encore cinq brasses ou vingt-cinq pieds de long ; et comme le bras n'avoit pas été tranché à sa base, parce que ce monstre n'avoit pas même montré sa tête hors de l'eau, ce capitaine estimoit que le bras entier auroit pu avoir trente-cinq à quarante pieds de long. Il rangeoit cette aventure parmi les grands dangers qu'il eût courus en mer, et il ne doutoit pas un instant que, si ce terrible et monstrueux animal eût jeté ses bras à bord, il n'eût cherché même à entraîner le bâtiment, chose qui auroit bien pu arriver ; car il se seroit trouvé

dans un danger d'autant plus éminent, qu'ils naviguoient en pleine paix, sans avoir leurs armes sous la main, et sans croire en avoir le moindre besoin, se livrant avec la plus grande sécurité à leurs travaux. Ce tragique évènement répandit la terreur dans tout l'équipage, et pendant cinq jours que dura ce malheureux calme, à peine osèrent-ils se livrer au sommeil, les gens de quart étant perpétuellement sur le qui vive, dans la crainte d'une nouvelle apparition de cet épouvantable ennemi. Malgré que le capitaine eût fait disposer et charger ses canons, avec ordre de tirer à la moindre alerte, ils eurent beaucoup de peine à calmer leur inquiétude, au point que deux jours après, pendant l'heure du repas, une baleine s'étant montrée au dessus de l'eau à quatre ou cinq cents pas du bâtiment, ils crurent tous voir revenir leur énorme poulpe, et un canonnier se pressant de mettre le feu à sa pièce, lui envoya un boulet tout au travers du corps, qui la fit couler à fond; mais à l'instant du coup, on put s'assurer que ce n'étoit qu'un cachalot. Enfin le vent s'éleva et fraîchit; il permit de quitter ce funeste parage, où tout rappeloit aux matelots la perte de leurs infortunés compagnons, et

dont la terreur étoit encore augmentée par les histoires effroyables que les plus vieux racontoient aux autres; l'attaque inattendue de ce poulpe les avoit tellement effrayés, qu'ils ne se crurent enfin en sûreté, que lorsque, par un vent soutenu et une brise *carabinée*, la hauteur du soleil leur donna celle des côtes de la Cafrerie, et permit, quelques jours après, de gagner le cap de Bonne-Espérance, où le récit de leur tragique aventure trouva plus d'un incrédule, principalement parmi le très-grand nombre de ceux qui n'avoient jamais rien éprouvé de semblable. Le capitaine Dens m'a dit, pour l'avoir ressenti lui-même, que la retraite ou fuite du poulpe colossal n'étoit pas à beaucoup près aussi rapide que celle de la baleine; mais qu'au lieu de filer avec vélocité (1), comme le fait ce cétacé, le

(1) On sait que, dès que le harponneur, placé debout à l'avant de sa chaloupe, a lancé son harpon dans le corps de la baleine, celle-ci se sentant frappée se livre à la fuite avec la rapidité d'un trait, cherchant au fond des mers un asyle contre l'attaque qu'elle essuie et le coup qui vient de la frapper; elle fuit alors avec une telle force qu'il seroit inutile de tenter à la retenir, et qu'il ne reste même pour le moment d'autre précaution à prendre que de veiller

poulpe coule bas en ligne directe, en se laissant descendre par son propre poids, comme le feroit une masse de plomb, sans tiraillement et sans secousse, mais par la seule énergie de sa masse.

à ce que la corde à laquelle est attaché le harpon ne vienne à s'engager, ce qui entraîneroit infailliblement la chaloupe à sa suite au fond des eaux; et comme le feu pourroit se mettre par la rapidité du frottement à l'avant de l'embarcation où file la corde, on a soin de mouiller avec de l'eau l'endroit sur lequel frotte cette corde, au bout de laquelle on attache une bouée ou petit tonneau vuide et fermé, pour que, lorsqu'on est dans le cas de filer toute la ligne, on puisse l'apercevoir flottant sur les eaux, et revenir assaillir de nouveau la baleine lorsqu'elle vient se remontrer au dessus pour reprendre haleine. Mais, lorsqu'on frappe le poulpe colossal, il ne fuit pas avec cette précipitation; il paroît au contraire se laisser aller à la pesanteur de sa masse et s'abandonner à elle pour regagner le fond des eaux. Sonnini m'a dit avoir ainsi vu près de la côte d'Afrique une espèce de poisson plat, peut-être du genre des raies, qui vint aborder contre le vaisseau qu'il montoit, et qui étoit de beaucoup plus grand que lui. Les matelots lui lancèrent à l'instant plusieurs harpons qui l'entamèrent, mais qui ne purent tenir, parce que ce poisson se laissa couler à fond, lorsqu'il se sentit frappé, et que le fer des harpons, qui n'étoit engagé que dans des parties

Des faits aussi constans nous permettent maintenant de rouvrir de nouveau les livres des anciens, qu'on regarde trop souvent comme remplis de fables. Presque par-tout nous retrouvons des traces du poulpe colossal; car c'est à lui que nous pouvons maintenant attribuer tous ces assaillemens de vaisseaux qu'on a rangés parmi les chimères, jusqu'à ce que, de tems en tems, un de ces monstres, en regagnant le niveau et la surface des flots, vienne prouver son existence par quelque aventure tragique et malheureuse. Nous attribuerons donc à ce poulpe tout ce que les anciens ont dit de certains animaux des mers qui attaquèrent les vaisseaux; car nous savons aujourd'hui que les baleines et les autres cétacés sont des animaux pacifiques quant aux hommes, qu'ils

---

molles, ne put retenir avec fermeté. J'ai vu moi-même, entre les Bermudes et les Açores du banc de Terre-Neuve, un de ces énormes poissons cartilagineux, d'une forme bizarre et aplatie, qui flottoit à la surface de la mer et à côté duquel nous passâmes sans lui faire la moindre attaque; il étoit plus du double plus grand que notre navire, forte frégate marchande; ses mouvemens étoient très-lents et il parut très-peu s'émouvoir de notre approche et de notre passage, quoique nous l'abordâmes sur le côté.

ne cherchent jamais à les attaquer, et que, loin d'assaillir les vaisseaux, ils les fuient au contraire, du moins ceux qu'on voit près des côtes : quant à ceux qu'on rencontre dans la haute mer, ils partagent les mœurs paisibles des autres cétacés; et avant de finir l'histoire du poulpe colossal, nous pourrons revenir sur quelques faits relatifs aux baleines, qui prouveront que ces animaux n'attaquent jamais les vaisseaux. Si donc les navires ont été attaqués et le sont encore quelquefois par des animaux énormes et monstrueux que recèlent les profondeurs des mers, et que le mollusque dont nous parlons est celui sur lequel toutes les présomptions paroissent venir se réunir, c'est aussi à lui seul que nous devons attribuer tous ces évènemens plus ou moins funestes, qui ont assailli les marins depuis l'enfance de l'art de la navigation.

Pline parle d'un énorme poisson de la mer Germanique, qu'il nomme *senedectes* ou *pistris* (1); il dit que ce poisson attaque les vaisseaux dans l'intention de les écraser et de les couler bas, et que dans cette occasion ce monstre des mers s'élève, en forme

(1) Plin. lib. 9, chap. 4.

de colonne, beaucoup plus haut que le navire qu'il vient assaillir. Nous retrouvons le pistris de Pline dans un ancien livre imprimé en lettres gothiques et sans nom de lieu, sous le titre d'*Ortus sanitatis* (1). On y voit une figure grossière gravée en bois, comme celles de tout le livre, où l'auteur représente l'envahissement d'un vaisseau par un monstre marin, à qui il a jugé à propos de donner la figure d'un crocodile à queue fourchue ; mais, toute mauvaise qu'est cette figure, elle nous remet sur la voie, surtout quand nous lisons que ce pistris est un animal marin d'une énorme grandeur, qu'on rencontre quelquefois dans l'Océan des Gaules, et qui, dans cette mer, apparoît souvent tout à coup, et d'une manière inopinée, entre les voiles et les mâts des navigateurs, sous la figure d'une très-haute colonne, jetant un déluge d'eau, et remplissant de terreur et de crainte l'ame des matelots. Antoine Du Pinet, à qui nous avons obligation de la première traduction de Pline en notre langue, me paroît faire

(1) *Ortus sanitatis*. 1517. Sans noms de lieu ; gottique et sans chiffres aux pages. *Tractatus de piscibus*, cap. 69.

une erreur, lorsque, dans ses notes et commentaires sur le chapitre 4, livre 9 du Pline que nous citons, après n'avoir cependant point traduit le mot *senedectes*, il dit que « les grecs l'appellent *physeter*, c'est-à-dire, *souffleur*, que les italiens le nomment *capidoglio*, et qu'il est le *peis mular* des provençaux ». On voit cependant, dans cette même note, que ce traducteur, s'apercevant qu'il commettoit une faute, dit ensuite que ce poisson pourroit bien être la grande étoile de mer (1). Or, comme une étoile n'a aucune analogie avec un cétacé, et que bientôt nous allons voir donner le nom de *grandes étoiles de mer* aux énormes poulpes dont nous parlons, nous pouvons croire que lorsque Pline a écrit, cependant par ouï dire, des senedectes de la mer des Gaules, il n'a pu le faire que des grands poulpes qui existoient alors dans cette mer, qui y sont plus rares aujourd'hui, ou du moins qui s'y montrent bien plus rarement, mais

(1) Les grecs l'appellent *physeter*, c'est-à-dire, *souffleur*..... les italiens, *capidoglio*. C'est la *grande étoile de mer*. Plin. lib. 9, chap. 4, traduction de Du Pinet; la note.

qui cependant y existent encore, comme tout nous paroît l'indiquer.

Au milieu de toutes les fables qui se sont naturellement entassées sur le compte de ces monstres, il doit aussi se trouver un noyau de vrai, parce que, comme déjà nous l'avons dit, toute fable repose sur une vérité. C'est ainsi qu'en dépouillant de tous les accessoires et du fatras de contes dont on a chargé l'histoire d'un prétendu cheval marin, animal monstrueux des mers et des embouchures des grands fleuves ou plutôt des côtes, nous allons encore retrouver des traits qui ne peuvent appartenir qu'au poulpe colossal. Ce féroce animal est, comme lui, très-avide de la chair humaine; et lorsqu'il rencontre un navire dans quelque anse ou dans quelque baie, il cramponne un de ses pieds aux rochers ou au fond, jette l'autre sur le vaisseau, et alors ou il le brise avec la plus grande facilité, ou il l'entraîne et le submerge dans les flots; par-tout où habite cet animal, qui heureusement est rare, il fait périr ainsi une quantité d'hommes : on ne peut le prendre qu'avec des liens de fer, et l'assommer avec des masses du même métal, parce que sa peau épaisse d'un pied est tellement robuste et dure, qu'elle ne permet à aucun trait de

pouvoir la percer (1). Ces attributions, qui n'appartiennent qu'aux énormes poulpes dont nous parlons, ont été confondues dans ces tems avec d'autres caractères qui successivement ont été rendus aux hippopotames à qui le nom de *cheval marin* pouvoit seul convenir. Les recherches laborieuses, auxquelles nous nous livrons pour réunir en une seule masse tout ce qui peut éclaircir l'histoire du poulpe colossal, donneront lieu à plus d'une juste critique; des auteurs, plus habiles et plus instruits encore par les progrès successifs que doit faire la science, car elle ne peut plus s'arrêter, sauront, en élaguant ces observations, conserver ce qu'elles renfermeront de bon, et en faire disparoître tout ce qui devra être rejeté du milieu d'elles. Nous livrons encore ici à la même critique un autre habitant des mers, que les anciens auteurs ont désigné sous le nom de *ziphius*, et peut-être appartient-il aux

(1) *Monstrum est ingens ac fortissimum... undè in locis in quibus habitat immanis multitudo hominum perditur per eum... Nullius capi possit instrumentis nisi rheti ferreo ex catenis..... malleis ferreis occiditur. Pellis ejus unius cubiti spissitudinem habere dicitur. Tantæque esse duritiei ut nullo jaculo penetrare possit.* Ortus sanitatis; de pisc. cap. 32.

krakens, parce qu'ils ne lui ont pas donné des mœurs sanguinaires, ni fait attaquer ou des hommes ou des vaisseaux. Ce ziphius, suivant eux, est un animal de la mer qui ne ressemble à aucun autre; sa grandeur est démesurée, et on ne peut le comparer qu'aux cétacés; la tête en est monstrueuse, sa gueule profonde, ses yeux horribles et épouvantables (1). Une mauvaise et détestable figure, jointe à cette description, nous indique cependant ici le bec crochu et les yeux flamboyans des poulpes; le reste du corps est recouvert de pointes comme celui d'un hérisson; et quoique l'auteur dise que cet animal ne peut se comparer qu'aux cétacés, il lui donne la queue, les jambes et les griffes d'un lion. Nous allons encore retrouver des métamorphoses toutes aussi étranges dans une partie des faits qui nous restent à parcourir.

Les mers du nord renferment aussi dans leurs sombres profondeurs de ces poulpes

---

(1) *Ziphius est animal maris nulli alii simile maximum et ingens de genere cetorum. Caput habet monstrosum (os profondum valde), oculos horribiles : in toto corpore nulli alii simile nisi cete.* Ortus sanitatis; de piscibus, cap. 106, in-fol.

monstrueux ; il paroît même qu'on les y voit plus fréquemment encore que dans les autres mers. Quand nous parlerons du kraken, nous verrons que les naturalistes actuels, convaincus de son existence, ne rejettent plus tout à fait, au rang des récits fabuleux, tout ce qu'on a pu dire sur ces monstres marins. Nous renvoyons à leur histoire tout ce qui nous semble devoir leur appartenir pour ne nous occuper ici que du poulpe colossal, qui présente une férocité égale à sa puissance et à sa force; trop heureux encore pour les navigateurs, que, presque toujours renfermé au sein des eaux et y faisant un effroyable carnage de poissons, ce poulpe ne paroisse pas plus souvent sur la surface des mers qu'il rendroit tout aussi dangereuses que lorsque les tempêtes viennent enfler leurs lames écumantes, ou que l'on y rencontre des écueils qui si souvent font éprouver de funestes naufrages aux marins que l'ordre et les besoins sociaux actuels envoient si fréquemment de l'un à l'autre hémisphère !

Olaus Magnus, archevêque d'Upsal et primat de Suède, qui, en 1555, donna une Histoire naturelle et civile de quelques parties du nord de l'Europe, ouvrage qui se

ressent des préjugés et du peu de connoissances sur-tout en physique, qui, à cette époque, se fait remarquer même parmi les gens les plus instruits dans cet ouvrage, qui cependant n'est pas entièrement à dédaigner, parce qu'il renferme des observations locales très-instructives et très-particulières, il nous dit, qu'il y a des monstres dans les mers du nord, qui, dans les tems brumeux ou nébuleux, se jettent sur les vaisseaux, et qui, lorsqu'ils peuvent s'y ancrer, les tirent à eux, et finissent par les faire sombrer ou couler bas (1) : c'est encore ainsi, dit l'auteur que nous citons (2), qu'on voit dans la mer Nor-

(1) *Sunt et belluæ in mari... qui ascendere navigia nocturnis temporibus videntur... Et si diutius permanent, etiam ipsæ naves merguntur.* Olaus Magnus, de Pisci. monstrosis, lib. 21, pag. 729.

(2) *Sunt monstrosi pisces in littoribus, seu mari Norvagico, inusitati nominis (licet reputentur de genere cetorum) qui immanitatem suam primo aspectu ostendunt, horroremque intuentibus incutiunt, tum in formidinem diutius conspicientes pariter et stuporem vertunt. Horribiles etenim formæ sunt, capitibus quadratis, undique spinosis, et acutis, ac longis cornibus circumdatis, instar radicis arboris extirpatæ : decem aut duodecim cubitorum longitudine, colore nigerrimo, prægrandibus oculis : quorum ambitu octo vel decem cubitos excedit : pupilla verò unius cubiti*

végienne des poissons monstrueux, dont le nom est inconnu, quoiqu'il paroisse qu'on pourroit les rapporter aux genres des cétacés, qui, par leur horrible aspect, montrent leur féroce cruauté en inspirant la plus grande terreur. Ils sont horribles de forme; leurs têtes sont carrées, épineuses et aiguës, entourées de longues cornes qui, par leur grandeur, ressemblent à de fortes racines

---

rubeum et flammeum colorem referens, qui a longè in tenebrosis temporibus inter undas, veluti ignis accensus, piscantibus apparet : pilos, ut anserinas pennas, spissos et longos, in modum dependentis barbæ : reliquum vero corpus ad magnitudinem capitis (quod quadratum est) valdè pusillum, cum ultra quatuor vel quindecim cubitos in longitudine minimè habeat. Una harum belluarum plures naves et grandes, fortissimis nautis confertas, facillimè subvertit, aut mergit. Huic admirandæ novitati idoneum testimonium perhibet longa, ac clarissima epistola Erici Falckendorff, archiepiscopi Nedrosiensis ecclesiæ (quæ totius regni Norvegiæ metropolis est) Leoni decimo circa annos saluti 1520 transmissa : cui epistolæ annexum erat alterius cujusdam monstri horrendum caput, sale conditum........ Totum igitur caput hujus belluæ cornibus instar durissimi corii circumdatum, valde grave est, quia natura sic forte instituit ut citius mergatur : nec alibi major naturæ lascivia : lusit enim in cornibus ac armis animalium. Olaus Magnus, de pisc. monst. pag. 734.

d'arbres qu'on auroit arrachées du sein de la terre, de la longueur de dix à douze pieds et de couleur noire. Les yeux de ces monstres sont énormes; ils ont plus de trois pieds de diamètre; leur pupille en a un de largeur, jetant une couleur rouge et enflammée qui, dans la longue nuit et dans les tems ténébreux du nord, paroissent de loin au travers des ondes comme des feux ardens, et viennent frapper les regards du pêcheur; la partie inférieure de leur gueule est armée de poils longs, aigus, et de l'épaisseur d'une plume d'oie; le corps n'est pas à beaucoup près aussi gros ni aussi long que paroît le promettre cette énorme tête carrée; à peine a-t-il quatorze ou quinze pieds de long : cependant, d'après la longueur de ses bras, un de ces monstres peut facilement couler à fond et submerger même plusieurs vaisseaux, quoiqu'ils soient montés par de vigoureux et robustes équipages.

Nous avons, continue Olaus Magnus, un témoignage authentique de l'existence de ces animaux monstrueux, dans la longue et très-instructive lettre qu'Eric Falckendorff, évêque de l'église de Nidros, qui est celle métropolitaine de toute la Norvège, a envoyée au pape Léon X, vers l'année 1520, en

y joignant la tête d'une autre horrible espèce de monstre, qu'il avoit fait saler pour qu'elle pût se conserver. Toute la tête de celui dont nous avons parlé, est environnée de cornes, qui offrent la fermeté du cuir le plus solide, et la Nature paroît les leur avoir données aussi lisses pour pouvoir plonger et s'immerger subitement dans les flots. Olaus Magnus livra cette description à un dessinateur, qui, en conséquence, bâtit sur ces fondemens un poisson à sa manière, et celui-là est doublement monstrueux; craignant de ne pas avoir parfaitement saisi le sens de son auteur, ou voulant prouver sa fécondité, ce peintre figura un autre monstre tout aussi singulier à côté de celui-ci; et pour ne laisser aucun vuide dans son tableau, il en remplit les angles par des masques monstrueux, source d'erreurs, et que nous allons trouver avoir eu de très-grandes suites. Quoique le texte de l'archevêque d'Upsal soit clair et précis, et qu'il seroit difficile de rien dire de plus positif sur le poulpe colossal, ou peut-être de mieux le décrire, les auteurs qui sont venus après lui se sont arrêtés aux figures si peu d'accord avec ce qu'avoit dit Olaus Magnus; maintenant nous allons les retrouver copiées dans Al-

drovande, Gesner et Jonston. Malgré que notre archevêque avoit répété nommément que le corps de son monstre marin étoit bien plus petit, et absolument disproportionné avec la tête, le peintre changea absolument tout cela. C'est un habitant des eaux, se dit-il, c'est un poisson; donc il doit avoir des nageoires et une queue de poisson : il a une gueule; cette gueule ne peut point exister sans dents; et d'après ce beau raisonnement, d'un côté il enchâsse dans une mâchoire inférieure des défenses de sanglier, et de l'autre, il produit un ratelier complet; faisant de tout cela un cétacé très-alongé, au lieu de nous dépeindre un poulpe monstrueux, mais court et trapu, comme notre auteur l'indique formellement.

Avant que de passer à ce qu'en ont pu dire ces auteurs qui ont écrit sur ces monstres d'après ce premier naturaliste du nord, nous continuerons à rechercher ce qu'il a encore pu ajouter lui-même à l'histoire de ces animaux prodigieux; le fabuleux avoit de grands charmes pour lui. Au milieu de si énormes animaux il se plaisoit encore à y trouver des choses surnaturelles; et d'après l'esprit religieux de ce tems-là, son ame

croyante ajoutoit à la crédulité qui le dominoit d'autres chimères, en lui faisant voir au travers de ces monstres des démons et des présages du renversement des empires. Le primat de la Suède a écrit l'histoire naturelle du nord dans le même goût qu'il auroit écrit sa légende : en cherchant à dépouiller les faits de tous ces ornemens fabuleux, il est impossible qu'il ne nous en échappe pas quelques-uns, et que d'autres ne viennent se glisser, parmi ceux que nous recueillons, avec une partie de leur enveloppe mensongère. C'est de cette manière qu'en écartant tout ce qui nous paroît marqué au coin des fables, nous arrivons au xiphia (1), qui paroît être le même poulpe colossal que le senedectes de Pline et le ziphus de l'Ortus Sanitatis. Le xiphia d'Olaus Magnus est un animal marin qu'on trouve dans les mers du septentrion, où il vient se joindre aux autres monstres qui habitent ces mers. Cet animal ne ressemble

---

(1) *Xiphia est animal nulli alteri simile, nisi in aliqua proportione ceto. Caput habet horridum, ut bubo; os profundum valde, veluti barathrum immensum, quo terret et fugat inspicientes : oculos horribiles : dorsum cuneatum vel ad gladii formam elevatum; rostrum mucronatum quo naves perfossas asserit.* Olaus Magnus, de pisc. monstrosis. 743.

à aucun autre; ses seules proportions colossales le rapprochent des cétacés; sa tête, qui a la figure de celle d'un hibou, est épouvantable; sa bouche extrêmement vaste et ouverte ressemble à une immense caverne, qui glaceroit d'épouvante et d'effroi l'homme le plus intrépide; les yeux sont horribles et le dos est élevé en pointe. Dans la figure, entièrement de caprice, qui sert de frontispice à cette courte description du xiphia, on peut cependant encore reconnoître la tête du poulpe. Des espèces de barbes, courtes à la vérité, entourent antérieurement la tête de cet animal; ses yeux rappellent ceux de ce mollusque; son large et énorme bec qui engloutit ou un morse, ou un hippopotame, ne laisse même plus aucun doute à cet égard; mais le reste du corps, galonné dans toute sa longueur, ne ressemble plus à rien, et peut être relégué dans le pays des chimères. Il paroît qu'Olaus Magnus a mêlé avec ce qui pouvoit appartenir à ce monstre, ce qui doit être rendu au narwhal, sur-tout lorsqu'il dit qu'attaquant les vaisseaux avec son nez pointu, il les fait périr en les perçant dans leur fond, et en y faisant de larges voies d'eau qui les font couler bas.

C'est encore ici que nous pourrons ranger

cet animal marin monstrueux, que les écrivains de l'histoire des cétacés ne réclament pas, et qui dès lors pourroit peut-être venir se placer à côté du poulpe colossal. Il fut pris dans l'océan Germanique en 1538; les peuples lui donnèrent le nom de *porc marin monstrueux*. Notre auteur n'indique pas autrement sa taille, mais il lui donne la tête d'un porc, avec un croissant sur le derrière du front très-saillant par deux grandes cornes supérieures; quatre pieds comme ceux d'un dragon; deux grands yeux placés sur les reins, un autre sur le ventre, qui ressemble à un ombilic, et le corps terminé par une longue queue très-fourchue (1). Je crois qu'ici il est impossible de

(1) *Nunc autem ad memoriam reducetur monstrosus ille porcus qui anno* 1538 *in eodem Germanico oceano repertus est, totusque in omnibus suis partibus portentosus visus. Habuit enim porcinum caput, quartam lunæ partem in occipiti, quatuor pedes draconis, duos oculos ab utroque latere in lumbis, tertium in ventre ad umbilicum inclinantem, atque in posterioribus caudam bifurcatam instar usitati piscis. Facta est eo tempore in urbe Roma interpretatio, et imprimendo publicata, quid singulæ illius bestiæ partes portenderent, videlicet hæreticos porcinam vitam plerumque agere. Per lunam in occipite immutatio veritatis, quæ non in fronte; sed in occipitio porci exstitit*

méconnoître un poulpe monstrueux ; ce groin de porc sera le bec de notre poulpe ; les deux cornes du croissant, jointes aux quatre pieds de dragon et à la queue longuement fourchue, nous en restituent les huit pieds ; les deux yeux sont mis à leur véritable place, et quant au troisième que notre auteur lui pose sur le ventre, il est visible que ce ne peut être que le bout ouvert du conduit excréteur. Mais, d'après le texte d'Olaus, il paroît qu'à cette époque, la cour romaine avoit besoin de quelque fait bien merveilleux pour réchauffer la foi un peu attiédie des fidèles, et rien n'est aussi curieux que le parti qu'elle sut tirer de ce porc marin. Elle en composa une relation qu'elle fit imprimer et publier avec une

---

significatur. In lumbis ac ventre, oculi scandalis pleni sunt : ideoque amputandi. Per pedes denique draconis quatuor mortalium affectus, et operationes perversissimæ indicantur, a quatuor angulis orbis terrarum malitiose irrumpentes, inque pisce præcipuè tanquam curioso insidiatore apparentes. Utcumque igitur sit de hoc prodigioso porco, merito hic infelicis hujus ævi impuris hominibus proponi poterit, ut per ejus similitudinem monstrosos mores horreant, virtutesque ac benignitatem amplectantur. Olaus Magnus, *ubi suprà*, pag. 756.

interprétation

interprétation, à sa manière, sur l'apparition d'un monstre aussi effroyable ; et comme il devoit ressembler à un porc, mais à un porc épouvantable, chacun de ses membres se rapportoit, dans cette relation, à la vie bestiale que menoient les hérétiques. La lune qui n'étoit pas sur le front, mais derrière la tête, signifioit leur erreur : les yeux des reins et du ventre étoient des yeux remplis de scandale, et devoient être arrachés : les quatre pieds étoient l'indication des calamités que l'hérésie introduisoit sur la terre par les quatre points cardinaux ; et on mettoit ce monstre devant les yeux de ces hommes impurs pour les engager à changer de vie, abhorrer par sa similitude leurs mœurs monstrueuses, et entrer dans le chemin de la vertu. Le livre dont je tire ceci a été imprimé à Rome, en 1755, avec le privilège du pape Jules III. On croit faire un rêve quand on voit de pareilles absurdités ; mais ce rêve est pénible : graces aux sciences et aux lumières, ces tems de cruauté et de barbarie sont pour toujours loin de nous !

Peu d'accord sur les poulpes que tous les jours ils avoient, pour ainsi dire, sous les

yeux, les auteurs n'en reconnurent point les différences; il doit en être de même de ceux qui ne se montrent que très-rarement; et c'est ce qui est arrivé pour les grands mollusques, que le poulpe colossal vient rallier autour de lui. Les écrivains du nord, surpris du nombre de ces monstres dont ils entendoient parler, et que quelquefois ils ont vu, croyoient que chacun d'eux étoit isolé dans son espèce, et souvent ils s'efforçoient de les décrire d'après la tradition et la description verbale de témoins oculaires. Il paroît que le xiphia, le porc marin et quelques autres grands animaux des mers, indiqués par Olaus Magnus, pourroient être les mêmes que le *swamfisk* des habitans de la Norvège Ces swamfisks s'approchent des côtes de la Norvège comme le font beaucoup d'autres monstres de la mer (1); ils y sont cependant beaucoup plus rares que les cétacés, qui y arrivent bien plus fréquemment. Les norvégiens les prennent à cause de leur graisse, parce qu'on rencontre de ces animaux extrêmement gras, et qui fournissent de l'huile en abondance;

(1) Olaus Magnus, *ubi suprà*, pag. 767.

on peut s'en servir pour corroyer les cuirs, et pour brûler dans les longues nuits de l'hyver. D'autres ont donné au swamfisk les noms de *hahanc* ou *ahunum* ; tout son corps est globuleux et arrondi ; on peut le regarder comme l'un des monstres les plus voraces de la mer, et peut-être comme le plus féroce de tous. Une proie perpétuelle et abondante ne peut point suffire à ses appétits destructeurs et toujours renaissans ; d'après cette voracité, les habitans du nord ont cru qu'il n'avoit pas d'estomac particulier, mais que son corps entier formoit un sac immense, dans lequel venoient s'engloutir des tonneaux de poisson : tout ce que cet animal monstrueux dévore ainsi se convertit en chair, disent-ils, et augmente continuellement son épouvantable masse, qui ne représente plus à la fin qu'un môle de graisse. Susceptible de la plus grande contraction, comme de la dilatation la plus étendue, sa gueule tient de très-près à son ventre ; il n'a point de cou, et sa graisse ainsi que sa réplétion sont si fortes, que, lorsqu'il est menacé de quelque danger, lorsqu'il est forcé de se défendre contre quelques autres monstres qui sont ses enne-

mis, il se roule sur lui-même comme le hérisson, replie et rendouble au dessus de sa tête sa peau et son tissu graisseux, et s'enveloppe ainsi sous ses muscles et ses membranes ; ce qu'il fait à son très-grand dommage, parce que dans la crainte où est ce swamfisk de ses ennemis, dans sa faim urgente il n'ose plus même se développer ; et comme cette faim le presse, il est enfin forcé de se dévorer en partie lui-même, préférant ainsi de sacrifier une portion de son corps à sa propre existence, plutôt que de devenir la proie de monstres qui lui feroient essuyer un bien plus grand dommage : il ne se déroule et ne se déplie entièrement que lorsque le danger est totalement évanoui (1).

(1) « *Varietas horum piscium, sive potius monstrorum, hic inserta est, ob eorum mirabilem formam, ac multifariam naturæ proprietatem, cum littoribus Norvagicis inter alias belluas sæpius appropinquant; capiunturque propter pinguedinem, quam habent copiosam, ac abundantem. Eam namque piscatores, ut carnes, suprà ignem, coquendo expurgant, venduntque ad usum corii mungendi, aut causa luminis in lampadibus, cum tenebræ continuæ fuerint, conservandi. Occurrit igitur in primis rotunda forma monstrum, Norvagico idiomate,* swamfisck *dictum*...

Nous rencontrons encore ici, sans donner de fausses interprétations et sans tordre le sens de l'auteur que nous citons, une quantité de caractères, qui ne peuvent être que ceux du poulpe colossal. Olaus Magnus nous prouve que, comme les anciens, les habitans du nord croient que ces animaux se tronquent eux-mêmes les bras pour s'en nourrir, quand ils ne peuvent le faire avec

Alii habanc *seu* ahunum *appellant*, *cæteris omnibus marinis belluis animal gulosius : continua etiam prædâ vix satiatur, stomachum distinctum non habere dicitur : undè quicquid concedit, vertitur in sui corporis crassitudinem, ut nil aliud videri possit, quam una massa pinguedinis adunata. Dilatatur et extenditur suprà modum ; cumque amplius extendi nequeat, pisces per os facile ejicit, quoniam, ut cæteri pisces, collo caret. Os ejus continuatum est ventri. Est autem adeo crassum hoc animal, quod urgente periculo carnem, pinguedinem, et pellem suam, uti hericius, super caput reduplicet, et contrahendo se caput abscondat : neque id sine sui detrimento facit, quia inimicas bestias timens, fame urgente se non aperit, sed esu carnium suarum sustentatur, magis eligens in parte consumi, quam a belluis totaliter deprædandum vorari. Scrutatur tamen ut salvetur, si periculum est sublatum* ». Olaus Magnus, de Piscib. monst. cap. 38, pag. 767.

une autre proie ; du reste, il est impossible de méconnoître ici ce mollusque : nous y retrouvons cette coiffe dont il peut s'envelopper lui-même ; son col court, sa voracité et les dévastations auxquelles il se livre. Moins actif probablement, en raison de sa masse, que le poulpe commun, nous ne retrouvons plus, dans ces énormes animaux, cette pétulance et cette agilité qui nous l'ont fait regarder comme si redoutable : mais bientôt nous verrons que, malgré toute sa puissance et ses formes monstrueuses, le poulpe colossal a de terribles ennemis, et qu'il doit nécessairement les redouter et les craindre. Nous verrons que la baleine est sur-tout un de ces ennemis que ce mollusque ne rencontre pas impunément; et que, loin de sortir victorieux des combats que peuvent lui livrer ces cétacés, loin même de pouvoir les blesser et s'en saisir, ceux-ci s'en font au contraire redouter; et qu'il n'est pas fort extraordinaire de leur voir laisser dans ce combat quelques-uns de leurs membres.

En donnant donc au poulpe tout ce que nous venons de lire sur le swamfisk, nous lui trouvons ici une industrie qui nous étoit

encore inconnue, celle de se former en boule et de resserrer ses bras; les roulant et les couvrant de manière que, ne présentant plus aucune saillie, ses ennemis ne puissent trouver aucun endroit à pouvoir l'entamer. Cette manœuvre, si nous considérons la structure et l'organisation des poulpes, peut avoir lieu; c'est probablement ainsi que le poulpe commun et les autres mollusques de ce genre se garantissent des atteintes des congres, qui, lorsqu'ils ont roulé ainsi leurs bras, ne savent plus de quel côté les attaquer, et sont enfin forcés de les abandonner. Ceci nous rappelle l'industrie des plongeurs des anciens qui redoutoient extrêmement le requin, et qui, forcés par état de plonger au fond de la mer, avoient cherché tous les moyens de se défendre des atteintes de cet animal redoutable; l'expérience leur avoit appris que le plus efficace se bornoit à se rouler en boule (1) et à se

(1) « Les plongeurs, qui fouillent ordinairement dans la mer, craignent fort les milandres (requins), pour les grandes affaires qu'ils leur donnent.... sur-tout quand ces plongeurs remontent, il y a du danger pour eux.... quand le plongeur est près de l'esquif, si ses compagnons ne tirent bien soudain, ils le ver-

pelotonner tout le corps, de façon à ne laisser en prise aucune de ses extrémités. Il paroît que cet expédient leur réussissoit au point de pouvoir être même enlevés hors

---

ront manger devant eux : et même on en a vu qui arrachoient les plongeurs des mains des pêcheurs, sinon qu'ils fussent bien habiles à recourber les jambes et se mettre en rond comme une boule ; et néanmoins quelqu'effort que fassent les pêcheurs à le vouloir assommer avec fourgons, trens et salins, toujours ce monstre marin échappe, se mettant sous la barque, afin de parachever son combat en assurance ». (Plin. lib. 9, cap. 46, pag. 368, traduct. de Du Pinet.) J'ai mis d'autant plus d'empressement à consigner ici cette note du naturaliste romain, que le requin est un des ennemis le plus redoutable des gens de mer. Tous le craignent extrêmement, et aucun d'eux, à ma connoissance, n'a cherché de quelle manière un malheureux, qui seroit tombé à l'eau et qu'on en retireroit, pourroit éviter de laisser quelque membre dans sa gueule meurtrière ; les anciens avoient trouvé ce moyen, comme on le voit, par le témoignage de Pline; et on me pardonnera si un instant je me suis écarté de mon sujet, en quittant les poulpes en faveur de l'humanité : il n'est pas rare de voir de malheureux matelots qui ont eu la cuisse emportée à l'instant où on les retiroit de l'eau, d'où ils auroient pu sortir sains et saufs, en se repliant sur eux-mêmes, et ramenés à bord par le secours de leurs camarades.

de l'eau sans avoir ressenti les atteintes des dents aussi meurtrières que tranchantes de ces poissons de proie. On sait que c'est principalement lorsqu'on enlève un homme hors de l'eau que le danger devient encore plus imminent et le moment critique ; c'est l'instant où le requin, voyant sa proie qui lui échappe, redouble d'efforts pour la saisir, se lance sur elle, sortant de l'eau une partie de son corps, et parvient presque toujours à lui couper avec ses tranchantes mâchoires ou la cuisse ou la jambe, et les plus grands peuvent trancher un homme par le milieu du corps ; malheur que les plongeurs des romains savoient éviter en se pelotonnant en boule, et trompant ainsi la voracité des plus féroces et des plus insatiables poissons de la mer.

Nous retrouvons, à la page 736 d'Olaus Magnus, encore un monstre marin qui ne peut être qu'un poulpe. Celui-ci, très-monstrueux par sa taille, a une bouche très-grande et très-ample ; elle est circulaire comme celle des murènes, et c'est par elle que l'animal engloutit l'eau avec sa nourriture. Lorsqu'il se jette sur la proue ou sur la poupe d'un bâtiment, le seul poids de son

corps suffit pour le faire couler à fond; et, non content d'y jeter un déluge d'eau, il le renverse encore très-souvent au moyen de son dos, ou d'un coup de sa queue, avec autant de facilité que si c'étoit la plus foible barque. Son corps est entièrement recouvert par une peau grenue et noire; il est muni de barbes en forme de pieds et d'une queue de la longueur de quinze à vingt pieds, avec lesquels il brise et déchire les vaisseaux qu'il vient de faire couler bas. On ne peut se garantir des atteintes de ce monstre qu'en lui jetant des tonneaux et des barriques vuides, qui lui servent de jouet et trompent sa fureur; on le met aussi en fuite en sonnant de la trompette sur les tons les plus aigus; mais le plus efficace de tous les moyens est d'avoir à sa disposition quelques canons, qui, plus que tout autre instrument, servent pour le mettre en déroute, le blesser et couvrir la mer des flots de sa graisse (1).

---

(1) « *De suffocatione navium per monstrosos pisces... os etiam hæc bellua magnum et amplum habet, circulare, veluti muræna, quo escam vel aquam sugit, pondereque suo in proram, vel puppim injecto et impresso, navim deprimit, et submergit: quandoque solæ*

Sans nous arrêter à la figure qui, dans l'ouvrage l'archevêque d'Upsal, est en tète de son chapitre, nous observerons cependant que le monstre qui y attaque un vaisseau, a une forme globuleuse et arrondie. Une seule chose pourroit nous faire douter un instant; c'est l'eau qu'on lui fait jeter sur le pont du vaisseau qu'il assaille ; mais, si les souffleurs, les cachalots et quelques baleines jettent de l'eau par leurs évents, nous savons maintenant que ce n'est jamais sur les vaisseaux que ces cétacés viennent lancer ces eaux;

---

aqua (ut præmissum est) nocere non contenta, dorso, vel cauda navim, ut minusculum aliquod vas, crudeliter evertit. Spissum et nigrum corium habet in toto corpore, pinnas longas in forma latorum pedum, ac caudam bifurcatam latitudine quindecim vel viginti pedum, quà circumventas navium partes vehementius stringit. Verum malignitati ejus remedio occurritur opportuno, tuba videlicet militari ob asperum, acutumque sonum, quem ferrè haud potest : et magnis ac immanibus vasis, seu doliis ejectis, cursum belluæ impedientibus, sive pro lusu ei oppositis : aut validis tormentis, seu bombardis, quarum sono magis, quam ferreo, vel saxeo globo terretur, cum globus hujusmodi vel aqua, vel pinguedine obstante vim perdit, vel paululum vulnerat vastissimum corpus, immensa pinguedine instar valli munitum». Olaus Magnus, de pisc. monstr. 736.

et qu'au lieu de chercher à les renverser, ils les fuient et disparoissent même entièrement de certains parages lorsqu'ils sont parcourus en tout sens par la navigation. Le poulpe colossal, comme j'essaye de le prouver, attaque au contraire les vaisseaux, cherche à s'en rendre le maître et à les entraîner avec lui au fond des eaux; il se jette sur eux, monte à bord, lie les mâts avec ses longs bras, et fait sombrer les bâtimens en les tirant sur le côté. Il est très-sûr que, dans ce moment, il doit couvrir, comme nous l'avons vu, le navire d'un déluge d'eau; non seulement il projette sur le pont celle qu'il fait élever de la mer par le tourbillonnement et le remous qu'il y occasionne, mais le canal excréteur doit encore laisser échapper dans cet instant un fleuve d'eau, contenu dans la capacité du fourreau, que les branchies ont dépouillée des principes respirables pour l'animal, qui s'en débarrasse en la rejetant pour aspirer l'air dans lequel il vient de s'élever en se jetant sur le pont d'un vaisseau; et comme le bout de cet immense entonnoir est très-alongé, que l'eau doit en sortir avec violence, nous devons encore reconnoître ici un fait qui

peut se ranger avec tous ceux qui appartiennent aux poulpes.

D'ailleurs jamais les baleines ni les cétacés n'attaquent les bâtimens ; dans les mers que la navigation parcourt dans toute leur étendue, ils fuient devant l'homme ; et quand, à cinq ou six cents lieues de toute terre, on en rencontre quelques-uns, ceux-là semblent, à la vérité, n'avoir aucune crainte ; ils ignorent le danger qui vient dans cet instant les menacer ; mais ce sont encore des animaux pacifiques, et tellement paisibles que les pêcheurs n'hésitent pas, dès qu'ils aperçoivent une baleine, de se jeter dans leurs canots, de s'en approcher de très-près, de les attaquer les premiers, et de leur lancer leurs harpons dans le corps : alors, loin même de se défendre, la baleine comme le cachalot fuient, et on ne doit les craindre que, lorsque revenus sur l'eau et dans leurs derniers abois, ils se débattent contre la mort, en se roulant au dessus des flots qu'ils frappent alors avec violence de leurs nageoires et de leur queue : les pêcheurs les attaquent même dans ce dernier moment du côté de la tête, où il n'y a rien à craindre ni à redouter. Dans la haute mer, loin de faire du mal à

un bâtiment ou de paroître le fuir, quelquefois la baleine semble au contraire voir avec plaisir une masse flottante dominer comme elle sur les eaux : il est probable que celles qu'on voit s'arrêter ainsi, n'ont jamais été relancées par les hommes, s'étant tenues au milieu du vaste Océan, et parcourant, sans s'écarter au loin, les plaines immenses du centre des mers. J'ai vu une de ces baleines se montrer dans un tems chaud et calme au dessus de la surface des mers, et venir se jouer autour d'un vaisseau; elle resta près de nous toute la journée, s'étant montrée avec le lever du soleil et ne nous ayant quittés qu'avec lui : tantôt elle s'élevoit de très-près à l'avant ou à l'arrière du bâtiment, et tantôt sur l'un ou l'autre de ses flancs, étant plus longue que lui; on eût dit que, se balançant mollement dans les flots, elle jouissoit de quelque plaisir en voyant notre navire. Ce cétacé plongeoit très-fréquemment, perçant diagonalement la masse des eaux, occasionnant un tournoyement dans l'endroit où il s'enfonçoit, et l'œil pouvoit le suivre jusqu'à une certaine profondeur, parce que sa couleur d'un gris sombre et verte rembrunissoit la teinte

des eaux; son retour étoit annoncé de la même manière. On le voyoit développer majestueusement sa masse colossale; son dos faisoit la roue sur la surface des flots, et quand il regagnoit le fond de la mer, sa large queue palmée se relevoit de plus de vingt pieds et se dessinoit dans l'air; pendant tout cet espace de tems, il passa et repassa plus de cinquante fois sous le bâtiment sans l'aborder, et quand il l'auroit fait, je ne crois pas qu'il eût pu nous en arriver du mal, car tous ses mouvemens étoient lents, mesurés; il faisoit ondoyer ses formes dans la plus large manière, se roulant sur le dos et déployant ses longues nageoires, offrant toutes les parties de son corps à nos regards et à notre admiration. Lorsque le soleil se coucha, nous le vîmes revenir sur la superficie des flots, à une portée de fusil sur la droite, s'y étendre sur le ventre dans toute sa longueur; et, ce qui étonnera dans un animal aussi monstrueux, nous le vîmes sauter ainsi étendu à plus de quinze pieds de haut hors de l'eau, qu'il quitta entièrement pour y retomber, étendu de même, en faisant un très-grand fracas: après ce saut, qui prouve une force prodigieuse dans les muscles des baleines, celle-ci

disparut, et nous ne la revîmes plus. Peut-être nous eût-elle fait courir quelque danger si, en sautant ainsi, elle eût été plus rapprochée de nous; mais il est probable, d'après ses mouvemens de toute la journée, qu'elle ne s'est livrée à ce saut que parce que rien ne la gênoit elle-même pour le faire : d'ailleurs on s'aperçoit bientôt quand un animal a des vues hostiles et qu'il cherche à nuire; tous les mouvemens de celui-ci respiroient au contraire la sécurité et la bienveillance. Nous en conclûmes que cet habitant du grand Océan n'avoit pas encore appris à redouter les hommes, ni les vaisseaux qui les portent, et que, depuis le premier instant de sa vie, il n'avoit pas abandonné les abymes de la haute mer, où son énorme masse lui laissoit actuellement peu d'ennemis à craindre. Ce fait m'a prouvé dans la plus grande évidence que les hommes, qui font une si cruelle guerre à ces cétacés, n'en ont rien à redouter : c'est donc aux poulpes ou à d'autres animaux, peut-être aussi féroces qu'eux, qu'il faut attribuer toutes ces traditions de tragiques accidens qui ont englouti et fait sombrer les vaisseaux.

Nous pourrions pousser ici bien plus loin nos recherches à ce sujet, et puiser dans une

une foule d'anciens auteurs, ou des traditions, ou des faits qui tous viendroient se rapporter au poulpe colossal. Nous avons observé que ce qu'on raconte d'une multitude d'animaux, remarquables par une taille qui a pu les faire ranger parmi les cétacés, ne s'accorde pas avec les mœurs de ces cétacés, et par conséquent c'est à d'autres monstres des mers que nous sommes forcés de rendre ces inclinations féroces et meurtrières. Les anciens, frappés de cette grande différence, avoient adopté un nom sous lequel ils désignoient ces grands animaux qui n'étoient pas des cétacés, et ils les comprenoient tous sous la dénomination de *belluæ*, que les naturalistes latins modernes ont adoptée, mais qui n'est pas passée dans notre langue. Aujourd'hui nous n'en aurions plus besoin : les connoissances acquises en histoire naturelle ont permis de mettre chaque chose à sa place; ces animaux monstrueux viennent se ranger avec les espèces dont ils sont rapprochés par leur organisation et par les caractères qui leur sont particuliers. Jusqu'à ce que nous ayons de nouveaux renseignemens sur tous ces êtres à formes colossales, nous les placerons parmi les mollusques coriacés, avec lesquels tout

nous dit qu'ils ont la plus grande analogie; il est même possible que, parmi ces monstres marins, il en existe de très-distincts, et qu'ils forment plusieurs espèces séparées; mais, quoique nous ayons des observations générales, il nous en manque de précises, et il est encore impossible de pouvoir prononcer avec sécurité sur cette matière. Nous avons donc nécessairement dû nous borner à réunir, dans un seul et même bloc, des narrations et des faits plus ou moins avérés, qui ne peuvent point être attribués à des cétacés, et que les historiens de ces animaux abandonnent, bien loin de les réclamer, les regardant au contraire comme ne pouvant leur appartenir. Ils ont même été plus loin; ne trouvant rien d'analogue dans les cachalots, les baleines ou les souffleurs, ne pouvant faire entrer ces faits dans leur histoire, ils ont pris le parti de les rebuter entièrement et de les placer au rang des récits fabuleux. En conséquence plus nous nous rapprochons de notre tems, et plus nous voyons l'histoire naturelle s'élaguer dans cette partie. Rondelet, Aldrovande, Gesner et Jonston parlèrent encore de ces monstres de la mer que les anciens avoient connus,

mais ils furent les derniers; et à peine les naturalistes modernes en ont-ils fait quelque mention. Cependant de tems en tems des faits aussi précis que concluans venoient manifester l'existence de poulpes monstrueux; on en est enfin revenu à reconnoître que toutes ces traditions n'étoient pas sans fondement, et que plus d'une de ces observations pourroit fort bien être exacte. Je lis même dans un ouvrage, imprimé tout nouvellement et que j'ai sous les yeux, ouvrage dont on ne soupçonnera pas l'auteur de donner dans l'hyperbole et dans le merveilleux: « Qu'on cite des poulpes d'une grandeur gigantesque, et que le fameux kraken (1), que les marins du nord disent capable de faire chavirer un navire, ne paroît être autre chose qu'une sèche. Leur rapport, continue cet auteur, dégagé du merveilleux, constate au moins qu'il y en a d'assez gros individus pour pouvoir prendre avec leurs bras des hommes dans les chaloupes et sur les petits bâtimens, et les entraîner dans la mer » (2). Le respectable

(1) C'est ici notre poulpe colossal; le kraken est encore plus grand.

(2) L. A. G. Bosc, Hist. nat. des vers, pag. 36.

Fortis m'a dit qu'il a connu un pêcheur, à Venise, très-habile plongeur, qui, épouvanté par des monstres marins qu'il avoit rencontrés et vus à une certaine profondeur, ne voulut plus plonger d'après la crainte qu'ils lui avoient inspirée, et renonça à ce dangereux métier. Ceci nous rappelle cette histoire mémorable du plongeur sicilien, qui périt victime de la curiosité de Frédéric, roi de Sicile, et nous emprunterons le langage du savant Kircher pour la mettre sous les yeux de nos lecteurs (1). « Sous le règne du roi Frédéric, il y avoit en Sicile un très-fameux plongeur, qui s'appeloit *Nicolas*, et que son habileté à nager fit surnommer *Pescecola* ou Nicolas le poisson : dès sa plus tendre enfance cet homme se jouoit des flots de la mer; il plongeoit au fond des eaux, et en retiroit des coraux, des huîtres et des coquilles, qu'il portoit vendre au marché pour son existence; il étoit devenu si excellent nageur, qu'il pouvoit rester quatre ou cinq jours en mer, s'y nourrissant de poisson cru; il alloit et revenoit en nageant de la Calabre chargé de dépêches, et plus d'une fois il nagea ainsi jusqu'aux îles de Lipari :

---

(1) Kircher, Mund. subt. tom. I, pag. 97, cap. 25.

plus d'une fois les galères le rencontrèrent au milieu du golfe tempestueux et orageux de la Calabre, et les matelots crurent, en le voyant, avoir aperçu quelque monstre marin. Un jour qu'on le fit monter dans une galère, après l'avoir reconnu, on lui demanda par quel hasard il se trouvoit ainsi au milieu des vagues écumeuses et d'une mer agitée : il répondit, qu'il portoit des lettres à une certaine ville, et il fit voir un sac de cuir parfaitement fermé, dans lequel elles étoient contenues. Après avoir bien mangé, bu, et avoir longuement causé, Nicolas prit congé de ces matelots, et se rejeta à la mer. On prétendit même par la suite que cet infatigable nageur étoit devenu amphibie, au point que des extensions de sa peau étoient venues réunir les doigts de ses mains et de ses pieds, en les palmant comme ceux des oiseaux aquatiques ; que ses poulmons même essuyèrent des changemens par une suite naturelle de l'exercice auquel il se livroit. Le roi de Sicile, se trouvant à cette époque à Messine, entendit raconter des choses si étranges de ce plongeur, que, moitié curiosité et moitié desir de voir jusqu'où pouvoient s'étendre les forces et la puissance de l'homme, il voulut

qu'on le fit venir devant lui. Ce ne fut, dit Kircher, qu'après avoir bien cherché Pescecola, par mer et par terre, qu'on le trouva enfin, et qu'il fut présenté au roi. Ce souverain avoit beaucoup entendu parler du goufre de Charybde, et croyant avoir trouvé l'occasion favorable pour en faire reconnoître l'intérieur, il proposa à cet homme d'y plonger; pour l'animer à gagner le fond, il y fit jeter une coupe d'or. Pescecola, doublement stimulé par l'amour propre et par l'espoir de ramener cette coupe, se jeta dans l'abyme, et resta plus de trois quarts d'heures au fond de la mer; le roi et tous les spectateurs desirant ardemment son retour. Il revint enfin au dessus de l'eau, tenant à la main, d'un air triomphant, cette coupe qu'il étoit allé rechercher au péril de sa vie, et il rendit compte au roi de ce qu'il avoit vu en ces termes :

« J'ai exécuté, lui dit-il, ce que vous m'avez ordonné; mais jamais je n'eusse obéi à vos ordres, si j'avois su à quels périls je m'exposois, quand même vous m'eussiez promis la moitié de votre royaume; et tout en croyant faire une chose très-hardie, j'ai encore commis une extrême témérité. Dans ce lieu de terreur, il y a quatre causes qui

le rendent inabordable, je ne dirai pas aux plongeurs comme moi, mais encore aux poissons : la première est une trombe ou des eaux qui s'élèvent du fond avec une telle impétuosité, que l'homme le plus robuste ne peut pas refouler au travers, et j'ai dû gagner le fond par des détours, en me jetant sur les côtés; en second lieu, il y a une infinité de méandres et d'anfractuosités dans ces rochers, au travers desquels il a fallu que je passasse au grand péril de ma vie, et constamment sur le point de me voir écrasé; en troisième lieu, j'ai trouvé un flux, reflux ou remous épouvantable qui s'élance du sein de ces rochers, et qui ne peut qu'effrayer les plus intrépides; et enfin j'y ai vu des troupeaux de poulpes effroyables (1) qui, par leurs bras, y sont collés et adhérens aux parois de ces roches; ils projettent d'autres de ces bras au loin, et c'est là ce que j'ai trouvé de plus épouvantable dans ce goufre. J'en ai vu un dont le corps étoit plus long que celui d'un homme, et dont les bras avoient plus de dix pieds de longueur; je ne doute pas que s'ils m'avoient saisi, ils ne m'eussent tué par leur seule étreinte; autour

(1) *Ingentium polyporum greges.*

de ces roches, des chiens de mer, ainsi que d'autres poissons voraces, ont établi leurs demeures, et leurs gueules armées; les unes d'un triple rang de dents, les autres de crocs aigus et redoutables, peuvent tout déchirer ou anéantir». Quand le plongeur Pescecola eut ainsi déclaré tout ce qu'il avoit vu et remarqué au fond de ce goufre, le roi lui demanda comment il avoit pu faire pour retrouver et rapporter avec lui la coupe d'or: il répondit que, par l'effroyable tourmente des eaux, cette coupe n'ayant point conservé la direction perpendiculaire que paroissoit avoir dû lui imposer sa projection, elle avoit été emportée par le tournoyement; qu'il l'avoit retrouvée dans le trou d'un des rochers qui formoient cet entonnoir, et que, si cette coupe fût descendue au fond, il n'auroit même pu, au milieu de tous ces reflux contraires, concevoir l'espérance de la recouvrer; que d'ailleurs la mer y étoit tellement profonde, qu'il étoit presque impossible d'y voir, en raison de l'obscurité; mais qu'il avoit reconnu que le fond en étoit formé par de grands quartiers de rochers, du pied desquels sortoient plusieurs courans impétueux, alternatifs et intermittens, qui étoient la cause du tourbillonnement des

eaux, et celle des dangers qui assailloient les vaisseaux, quand ils passoient trop près de ce goufre et de ces écueils. Le roi lui fit ensuite demander s'il se sentoit assez de courage pour sonder de nouveau la profondeur de ces abymes; il répondit vivement que non. Cependant la vue d'une bourse remplie de pièces d'or commença à ébranler sa résistance, et elle fut vaincue lorsqu'il y vit joindre une autre coupe d'or de très-grand prix, qu'on jeta de nouveau dans le goufre. Animé par la soif de l'or, il se rejeta dans les eaux mugissantes; mais le pauvre Pescecola, ou dévoré par ces monstres qu'il avoit redoutés, ou entraîné dans quelque trou dont il ne put sortir, ne reparut plus (1).

Il est possible que ce plongeur, encore tout étourdi des dangers qu'il avoit courus, ou voulant répondre à l'attente de ceux qui l'avoient engagé à se plonger dans ce goufre, ait ajouté à ce qu'il avoit pu y

---

(1) *Hanc historiam prout in actis regiis descripta fuit, à secretario archivi mihi communicatam apponere hoc loco visum fuit, ut marium vorticosi tractus luculentius paterent.* Kircher, Mund. subt. tom. I, ch. 15, pag. 97.

observer, en se livrant au merveilleux et à l'exagération : cependant sa relation paroît plausible, et il seroit même bien difficile qu'elle ne fût véridique dans tous ses points; nous y rencontrons des poulpes de seize pieds de long. Ajoutée à toutes les autres, cette observation nous prouve que ces grands mollusques habitent ordinairement le fond des mers, au milieu des rochers et des courans dont ils bravent la violence, parce qu'ils ont la faculté de pouvoir s'accrocher fortement à ces mêmes rochers, et d'y saisir en même tems les poissons et la proie que les tourbillons intérieurs entraînent avec eux dans leur course rapide. Ces mollusques monstrueux restent ainsi constamment au fond des eaux, sur-tout quand elles sont en mouvement : il est probable qu'il y en a dans toutes les mers, et principalement où l'eau est très-profonde. D'après les observations que nous avons recueillies, il paroît que ce n'est jamais que dans un grand calme qu'ils s'élèvent quelquefois jusqu'à la superficie, et y attaquent les vaisseaux que leur mauvais sort a amenés dans le moment à cet endroit. Ces faits, qui nous paroissent presque incroyables, sont cependant revêtus de l'authenticité, lorsque nous considérons

que des marins ont retrouvé, de nos jours, les membres de ces énormes poulpes dans la gueule des baleines. C'est ainsi qu'un capitaine baleinier, homme de beaucoup de bon sens et d'une véracité reconnue, qui avoit été employé pendant plusieurs années à ce qu'on appelle en Angleterre la *pêche du Sud* (*south fishery*), assura au docteur Swediaur en 1783, qu'il y avoit à peu près dix ans que son équipage avoit harponné une baleine, qui avoit dans son énorme gueule une substance charnue qu'il n'avoit point d'abord reconnue, mais qui, à l'examen, s'étoit trouvée un bras de poulpe d'environ vingt-sept pieds de long, gros comme le mât d'un vaisseau; encore n'étoit-il pas entier, car une de ses extrémités étoit corrodée par les sucs digestifs: et si, ajoute Swediaur, nous considérons l'énorme grandeur de ce bras, nous cesserons d'être surpris de ce que disent les pêcheurs, que le *sepia octopodia* (le poulpe) est le plus grand poisson de l'Océan (1).

D'autres pêcheurs de baleine ont encore observé le même fait. L'ancien contrôleur-

---

(1) Swediaur, Journal de physique, vol. II, 1784, pag. 284, la note.

général, M. de Calonne, avoit essayé de naturaliser de nouveau la grande pêche de la baleine en France, où elle avoit été exercée déjà dès le commencement du quinzième siècle par les basques ; dans la suite les hollandais s'en étoient emparés ; des bataves elle avoit passé aux anglais, et enfin aux américains qui, depuis l'époque glorieuse de la conquête de leur liberté, en ont fait une des branches principales de leur industrie nationale. Les habitans de Kentucket sont ceux qui s'y sont rendus les plus habiles ; c'est parmi eux que le ministre français, à qui peut-être il n'eût fallu que des tems plus heureux pour marcher sur les traces de Sully et de Colbert, alla choisir des armateurs, à qui il offrit de très-grands avantages pour quitter l'Amérique et venir s'établir en France, afin d'y faire prospérer de nouveau cette pêche, aussi lucrative qu'utile, que les armateurs français avoient totalement abandonnée. Ses offres furent assez puissantes pour déterminer plusieurs familles de quakers à venir s'établir en Europe ; ils choisirent le port de Dunkerque pour le lieu de leur résidence. Les circonstances m'ayant infiniment rapproché de ces armateurs et de leurs capitaines baleiniers, j'ai

eu avec eux des conversations très-fréquentes, toutes en général très-instructives; car ce n'est qu'en voyant ou en liant conversation avec les gens qui ont vu, qu'on peut apprendre à connoître une multitude de choses que les distances et l'éloignement nous laisseroient toujours ignorer. L'un de ces capitaines, nommé Benjohnson, m'a dit avoir harponné une baleine mâle qui, indépendamment de son penis extrêmement saillant et placé sous le ventre, lui avoit paru en avoir un autre qui lui sortoit de la gueule; ce qui l'ayant beaucoup étonné, ainsi que ses matelots, il leur fit, lorsqu'ils eurent amarré la baleine au bâtiment, passer un croc au travers de cette masse de chair alongée et arrondie qu'ils y assujettirent fortement à l'aide de plusieurs nœuds coulans: voyant alors qu'en la tirant, elle cédoit à leurs efforts et venoit à eux, ils l'arrachèrent de la gueule de la baleine en la faisant arriver par l'arrière du bâtiment sur le pont; ils ne voulurent qu'à peine en croire le rapport de leurs yeux, lorsqu'ils virent que cette masse charnue, tronquée aux deux bouts, et dont le plus épais offroit la grosseur d'un mât, n'étoit autre chose que le bras d'un énorme (*quid*) poulpe, dont les ventouses renfon-

cées étoient plus larges qu'un chapeau; l'extrémité inférieure paroissoit fraîchement coupée; celle supérieure l'avoit été dans quelque combat qui avoit précédé de peu de tems sa prise, car elle étoit cicatrisée et surmontée par une espèce de prolongement de la grosseur et de la longueur du bras d'un homme. Ce membre d'un énorme poulpe, exactement mesuré avec une ligne de pêche, se trouva avoir sept brasses ou trente-cinq pieds de long, et les ventouses y étoient disposées sur deux rangs, comme dans le poulpe commun. Quelle ne devoit donc pas être la longueur du bras qui, déjà tronçonné à son extrémité supérieure, y avoit encore conservé plus de six pouces de diamètre? il étoit tronqué net à sa base, et n'offroit pas d'appendices ni de peaux flottantes; par conséquent les barbes et les mâchoires de la baleine l'avoient tranché précisément peut-être à la naissance de sa coiffe ou membrane qui, comme nous l'avons vu, est l'apanage de tous les poulpes, très-large et épanouie dans ceux qui sont nus, et moins dilatée chez les poulpes testacés, mais toujours constante. Si donc ce bras offroit encore trente-cinq pieds, on peut, sans crainte d'erreur, lui en ajouter au moins dix pour

ce qui lui manquoit à son extrémité supérieure afin d'arriver en mourant de l'épaisseur de six pouces à celle de la pointe d'une aiguille ; et si nous jetons les yeux sur les figures des poulpes communs, ainsi que sur celle du poulpe colossal, nous y verrons que nous pouvons encore compter au moins une dixaine de pieds, peut-être même vingt, pour la largeur de la coiffe, et pour arriver à la base du bras jusques contre la bouche de l'animal, ce qui nous donne à peu près soixante pieds pour la longueur entière de chacun des bras du poulpe à qui avoit appartenu celui que rencontra, dans la gueule d'une baleine, le capitaine Benjohnson : par le même calcul, les membres de celui dont a parlé Swediaur, avoient à peu près quarante pieds de long, et nous pouvons croire que dans l'espèce du poulpe colossal il en existe encore de plus grands.

Un autre de ces capitaines américains, nommé Reynolds, m'a dit, en présence de Benjohnson et d'un troisième marin qui faisoit aussi la même pêche, qu'un jour après avoir harponné une baleine, qui fut frappée en même tems par deux harpons, dont l'un pénétrant derrière l'oreille ne lui permit pas de se livrer à une longue fuite, et la mit

presque dans un instant aux abois, on vit flotter sur la surface des eaux un long corps charnu, de couleur rouge et ardoisée, qu'ils prirent pour un serpent marin, et dont la vue effraya même les matelots qui ramoient dans les bateaux harponneurs. Cependant, comme le vaisseau avançoit à pleines voiles vers l'endroit où les chaloupes tenoient la baleine au bout des lignes de leurs harpons, et que ces chaloupes y étoient stationnaires, ce prétendu serpent, flottant au dessus des eaux, et ondulant avec les flots, passe à portée de l'une d'elles, où un matelot plus hardi que les autres, s'écria que le serpent n'avoit pas de tête, et le frappa en même tems d'un coup de gaffe ou croc, qui lui permit de le retenir; les autres matelots voyant ce corps, qu'ils avoient regardé comme un horrible reptile, n'avoir d'autre mouvement que celui que lui imprimoient les vagues, se rassurèrent, et passèrent quelques nœuds coulans dans toute sa longueur, remettant à examiner cette capture lorsqu'ils auroient fait tout ce qui étoit nécessaire pour s'assurer de celle de la baleine: en conséquence on attacha les cordes qui retenoient le serpent à l'arrière du vaisseau, et ils s'occupèrent à amarrer le

cétacé

cétacé le long du bâtiment, en lui portant la tête à la poupe et la queue à la proue, hissant en même tems leurs canots de droite et de gauche sur les flancs du vaisseau.

Lorsque ces opérations préliminaires furent achevées, le capitaine Reynolds se livra à l'examen du corps alongé et charnu, qui étoit remorqué en arrière de son bâtiment, qu'il fit élever au moyen du cabestan sur le pont, croyant pouvoir en faire aussi de l'huile, comme on en fait de presque tous les grands animaux de la mer; mais il trouva que ce que son équipage et lui-même avoient pris pour un serpent marin, n'étoit autre chose que le bras tronqué d'un énorme poulpe qu'ils reconnurent alors aux grandes ventouses dont il étoit revêtu sur un de ses côtés, et qui offroient la largeur d'une assiette à l'extrémité la plus forte; l'autre se terminoit en pointe très-aiguë. Au moyen des grands couteaux qui servent à trancher le lard des baleines, le capitaine fit couper quelques tronçons de ce bras de poulpe; mais, au lieu d'une chair grasse et huileuse, ils ne lui offrirent que des masses charnues et coriaces comme du cuir; voyant qu'il lui devenoit inutile, il le fit mesurer et ensuite rejeter presqu'en totalité dans la mer. La

base offroit deux pieds et demi de diamètre, c'est-à-dire, sept pieds et demi de circonférence; et sa longueur entière étoit de neuf brasses ou quarante-cinq pieds. Ce capitaine ne put se ressouvenir si l'extrémité inférieure offroit des membranes ou étoit tronquée net. Quelques matelots taillèrent des rouelles d'un tronçon qu'on avoit conservé; à force de les battre et de les laver dans l'eau de mer, ils en firent un mets assez bon, qui, après quelques jours de garde, devint même meilleur, et qu'ils préférèrent à la viande salée; ils regrettèrent même tout ce qu'on avoit jeté hors du bord, estimant que le bras entier auroit pu peser environ un millier de livres. Ce même capitaine m'assura que presque toujours, lorsqu'on harponne une baleine, elle rend, dans cet instant, une grande quantité de débris de poulpes et de sèches; fait que déjà nous avons observé dans nos recherches sur l'ambre gris. Parmi ces débris, me dit ce marin, on en rencontre souvent de très-considérables, et qui ne peuvent avoir appartenu qu'à des poulpes d'une grosseur monstrueuse; et, dans ce cas, il nous est d'autant plus permis de nous en rapporter au témoignage de nos yeux, que nous savons, à ne pou-

voir en douter, que ces monstres existent; que souvent ils ont fait périr des vaisseaux, et que c'est d'eux principalement dont les gens de mer veulent parler, quand ils disent que le cornet est le plus petit et le plus grand de tous les poissons.

Il est probable que cette baleine avoit lâché cet énorme bras de poulpe au moment où elle fut frappée; nous avons vu que les gens des canots en conçurent d'abord de la frayeur en le regardant comme un serpent marin. Ce fait va nous conduire à l'explication de ce qu'écrivirent d'anciens naturalistes sur l'existence d'un serpent monstrueux, qui se rencontre quelquefois dans les mers du nord, au grand dommage des vaisseaux et des navigateurs qui les montent. Il est possible que ce qu'on aura pris pour d'énormes serpens, ne soit autre chose qu'un bras du poulpe colossal que celui-ci aura jeté tout au travers d'un vaisseau, saisissant en même tems quelques hommes de l'équipage. Ce n'est pas que je veuille révoquer ici en doute l'existence de très-grands poissons, à forme très-alongée, et offrant toutes celles des serpens; je reconnois que ces poissons, même très-furieux, se rencontrent dans les mers; et, si j'avois à prouver leur

existence, j'apporterois entre autres preuves celle de cette espèce de serpent marin que François Leguat tua, aidé de ses compagnons, sur le rocher où les avoit barbarement relégués, en avant de l'île Maurice, celui qui la commandoit pour les hollandais à cette époque (1). Mais, tout énorme qu'étoit ce serpent, il n'approchoit pas, à beaucoup près, de la taille d'un des bras du poulpe colossal. Nous allons donc maintenant examiner si ce n'est pas encore à lui, ou au moins à la projection d'un de ces bras, que nous devons attribuer ce que les anciens naturalistes ont dit sur la subite apparition de serpens à forme colossale, qui viennent quelquefois se jeter sur le pont des vaisseaux.

C'est ainsi que nous trouverons ces énormes serpens marins dans un auteur (2) que

---

(1) Voyages et aventures de François Leguat, tom. II, pag. 40; Amsterdam, 1708.

(2) *Qui navalibus exercitiis in littoribus Norwegiæ, vel mercaturæ, vel piscaturæ operam navant, conformi testimonio stupendam sane rem asserunt, serpentem videlicet vastæ mollis, ducentorum pedum et amplius longitudine, ac viginti pedum spissitudine, in rupibus et cavernis penes oras maris bergensium versari : qui vitulos, agnos, porcos voraturus, ab antris, solùm lucido noctis tempore in estate exit : vel.... locustas,*

déjà nous avons cité ; mais, en le copiant, nous croyons qu'il est probable que les dimensions en sont outrées, et que l'archevêque d'Upsal a donné dans l'hyperbole. « Tous ceux, dit-il, qui naviguent sur les côtes de la Norvège, assurent, avec un assentiment unanime, qu'on y rencontre quelquefois un serpent d'une grandeur effroyable, ou plutôt un vaste môle de chair

---

et genera marinorum cancrorum ut deglutiat, maria transmittit. A collo deinceps dependentes pilos cubitalis longitudinis habet, squamasque acutas, atro colore, et flammeos oculos rutilantes. Hic navigia infestat, hominesque se in sublime instar columnæ erigens rapit, ac devorat : neque id sine portentoso spectaculo regnis, instante mutatione, evenire solet, nempe quod principes in fatum concedens, vel in exilium turbabuntur, aut bellicus tumultus e vestigio subsequetur. Est et alius miræ magnitudinis serpens in insula Moos *dicta, diœcesis hamerensis : qui ut cometa orbi reliquo sic is regni Norvegiæ mutationem portendit, prout visus est anno* 1522. *Alte super aquas se extollens, atque in modum spheræ convolvens. Existimatus est hic serpens conjectura collecta ex longinquo visu quinquaginta fuisse cubitorum : quem expulsio regis Christierni, atque gravis prœlatorum persecutio secuta est : immo exidium patriæ demonstravit.* Olaus Magnus, de piscib. monstr. pag. 771.

de deux cents pieds de long, sur plus de vingt de circonférence, qui, habitant dans les cavernes et au milieu des rochers, en sort seulement dans la claire nuit de l'été, et vient même quelquefois sur les côtes, où il enlève des veaux, des porcs et des moutons..., il se jette aussi sur les vaisseaux; en s'élevant contre eux comme le feroit une immense colonne, il saisit les hommes, et les arrache du pont du navire pour les dévorer. On a vu, continue Olaus, un de ces serpens s'élancer au dessus des eaux près de l'île de Moos, en 1522, et se rouler ensuite sur lui-même en spirale, et on estima que ce serpent pouvoit avoir à peu près cinquante pieds de long. Nous n'avons pas voulu nous enfoncer ici, avec notre auteur, dans les malheurs dont ces apparitions sont ordinairement le présage; mais, en copiant son texte dans la note, nous y avons consigné les préjugés qui pesoient sur les hommes de ce tems. Aldrovande (1), Gesner (2) et Jonston (3) ont copié Olaus Magnus; et si chez celui-ci nous trouvons, à son serpent

(1) De Pisc. lib. 3, pag. 344 et 345.
(2) De pisc. longis spinosis, pag. 93.
(3) De pisc. pag. 10, pl. v, fig. 1.

de deux cents pieds de long, une tête et des yeux flamboyans, il seroit possible qu'il fallût encore en accuser la manière aventurée et peu sévère des naturalistes de ce tems-là, qui écrivoient d'ailleurs sur des rapports peu exacts et très-souvent encore sur des récits populaires. En ramenant donc à de justes dimensions les formes plus que colossales qu'Olaus donna au serpent des mers norvégiennes, en adoptant même celle du serpent de l'île de Moos, nous retrouvons les cinquante pieds de longueur des bras du poulpe colossal ; et jusqu'à ce que les historiens des poissons viennent réclamer ces épouvantables serpens marins, nous les regarderons comme faisant partie de nos attributions, et comme n'étant autre chose que les bras de nos monstrueux mollusques dont j'espère maintenant avoir constaté l'existence.

Si j'avois encore besoin d'une preuve de plus, je n'en voudrois pas d'autre que le témoignage de Früs (1). Ce docteur, assesseur

(1) *D. Früs assessor consistorii in Nortlandia et vicarius collegii de cursu evang. promovendo, anno præterito, cum hic Bergæ erat, vetulit mihi, quod anno* 1680 *in sinu Ullwangen, parochiæ Astabough,*

du consistoire en Nortlande, et vicaire de la propagande évangélique, écrivit à Pontoppidan, qu'en 1680 un de ces poulpes monstrueux et peut-être même encore très-jeune, s'embarrassa et s'entrava avec ses bras et ses ventouses au milieu des rochers du golfe d'Ulwangen, paroisse d'Astabough. La masse de son corps ne lui permit pas de regagner la mer, et il mourut engagé dans les anfractuosités de ces rochers. Son cadavre répandit une infection insupportable, et pendant très-long-tems les voyageurs furent tourmentés par les émanations qui s'exhaloient de cette masse corrompue. Ce n'est plus ici un poulpe colossal qui se montre dans les eaux d'une manière aussi rapide que fugitive; celui-ci est gisant et étendu sur les rochers de la côte; on peut examiner de près ses dimensions et ses formes; il s'est engagé avec ses bras dans les sinuosités de ces rochers; c'est une masse immense, qui répand, par sa dissolution,

talis bellua, forte pullus adhuc, sese implicaverit suis tentaculis intra rimas scopulorum, et ibidem mortua fuerit, cujus cadaveris corruptio intoterabilem fœtorem, longo tempore iter facientibus molestum, produxerit. Nov. act. curios. vol. II, pag. 147, obs. 38. Carol. aug. a Bergen, de microscomo.

l'infection dans tout un pays, et ici nous ne pouvons plus méconnoître un poulpe dont les formes sont colossales ; formes qu'on a pu examiner de très-près, et qui n'ont laissé aucun doute à cet égard. Quant à ce que le docteur Früs soupçonna que ce poulpe, malgré sa taille colossale, n'étoit encore qu'un jeune kraken, nous ne pourrions qu'être d'accord avec lui, si nous n'avions pas fait une espèce particulière du poulpe kraken et une autre du poulpe colossal. C'est en examinant ce qu'ont écrit les auteurs sur ces monstres marins, et en y rapportant ce qu'en ont dit des témoins oculaires, que nous avons cru pouvoir avec fondement les séparer l'un de l'autre : nous avons vu que le poulpe colossal, par-tout où il se montre, exerce des ravages, jette ses bras autour des vaisseaux, en arrache les hommes, et entraîne même quelquefois les bâtimens au fond des mers. Ce poulpe est donc un animal mal-faisant, à qui la Nature a donné une propension à la destruction et au carnage. Il paroît au contraire que le kraken a des mœurs plus pacifiques et plus paisibles ; et nous verrons dans l'histoire de cet animal, le plus grand de la Nature quant à notre planète, que, s'il s'élève aussi à la surface

des flots dans les tems de calme, on ne l'accuse point d'avoir saisi et enlacé des vaisseaux ; s'il en fait périr quelques-uns et s'il en a mis d'autres en danger, c'est en les culbutant avec son dos lorsqu'il monte au niveau des mers, ou en les faisant engoufrer par le tourbillonnement des eaux, lorsqu'il redescend dans leur sein. Parmi le grand nombre de capitaines norvégiens que j'ai vu arriver de Christiania et de Bergen, chargés de stockfisch ou poisson sec, de planches et de poutres de sapin, beaucoup d'entre eux m'ont dit qu'ils avoient une connoissance intime de tous les faits qu'on pouvoit alléguer pour prouver l'existence de très-grands poulpes dans le nord, et qu'indépendamment des traditions, ils en avoient des preuves par eux-mêmes. L'un d'eux, nommé Andersen, me dit avoir vu sur les rochers des environs de Bergen, deux bras d'un très-grand poulpe, qu'il crut être le kraken, encore attachés ensemble par une partie de la coiffe ou membrane qui sert à les lier entre eux à leur base; que ces bras étoient si gros que tout ce qu'il put faire fut de les embrasser, et qu'ils avoient chacun dix pas, ce qui, en comptant deux pieds et demi pour chacun de ces pas, nous donneroit vingt-cinq pieds

de long. Andersen ajouta que, pendant quelques jours, ces bras de poulpes, que le peuple prenoit pour des espèces de serpens marins, furent le jouet des flots qui enfin les emportèrent ailleurs, et qu'il n'est pas absolument rare de rencontrer ainsi des restes et des débris de grands poulpes qui, en existant au fond de ces mers, y rencontrent, comme tous les autres animaux, ou des accidens qui attaquent leur vie, ou enfin le terme qui naturellement doit aussi venir la terminer; quoique, d'après les traditions des marins, il paroisse que ce mollusque y vive pendant très-long-tems.

Nous avons vu, d'après des mesures rigoureuses, que ces bras énormes du poulpe colossal s'étoient offerts à diverses époques, et de différentes longueurs; dans les plus grands de ceux qui ont été vus, cette longueur s'est étendue à soixante pieds; mais tout nous prouve qu'il doit encore exister au fond des mers des poulpes plus grands, et dont les bras sont bien plus longs: arrêtons-nous cependant à cette dimension.

Qu'on se figure maintenant huit bras qui, épais comme des mâts de vaisseau, s'étendent chacun de leur côté, et forment entre eux une vaste enceinte, disposée en

patte d'oie de cent vingt pieds d'envergure ; ces bras sont en arrêt ; toutes les cupules béantes sont préparées pour se saisir de tout ce qu'elles vont rencontrer ; et deux épouvantables mâchoires, placées au centre de ces pièges effroyables, se disposent à briser tout ce qu'ils vont leur amener ; un vaisseau entier est presque aussitôt englouti que saisi ; et quels seront donc les animaux qui pourront non seulement s'échapper, mais encore couper et emporter avec eux ces liens si puissans, qui essayent quelquefois de les saisir et de les garotter ? Nous avons vu que c'étoient les baleines : quel effroyable combat ne doit-il pas en résulter, quand une masse, déjà aussi monstrueuse qu'une baleine, se voit tout à coup enlacée par les circonvolutions multipliées des bras du poulpe colossal ; plus celle-ci redouble ses efforts pour glisser au travers du vaste labyrinthe que forment les replis de ces bras, et plus le poulpe multiplie les siens pour rester saisi de la proie immense qu'il vient de conquérir. Si la viscosité du cétacé lui permet de sortir d'un entrelacement aussi compliqué, le mollusque doit à l'instant en former de nouveaux ; ce sont ici des méandres et un

enchaînement perpétuel, au travers desquels la baleine ne trouve enfin une issue qu'en tronquant, avec ses mâchoires et avec ses barbes, ces bras si redoutables qui cherchoient à la retenir et à la maîtriser. Dans ce terrible conflit, dans ce combat entre deux animaux à formes colossales, la mer où ils se trouvent doit être émue et bouleversée jusques dans ses antres les plus profonds; les sables de son bassin, remués et soulevés, doivent venir se mêler à ses eaux, et couvrir, les efforts de ces immenses antagonistes, de flots d'écume, de vase et de limon, au milieu d'épouvantables tournoiemens, jusqu'à ce qu'enfin le vaincu fuie ou se replonge au fond des abymes du grand Océan : et toujours ce combat doit occasionner une tempête locale, qui frappe de terreur et écarte au loin les autres habitans des mers, à qui leurs moyens, quoique souvent très-puissans, ne permettent point de se mesurer avec ces colosses marins. Des vaisseaux, une flotte entière qui se trouveroit engagée au dessus d'un pareil combat, courroient le plus grand danger; et c'est peut-être à un fait pareil que nous pourrions attribuer celui qui menaça la flotte d'Alexandre le

Grand. La chose a été différemment racontée : Pline a écrit que c'étoit un déluge de poissons qui étoit venu assaillir cette flotte ; faisant même entendre que c'étoient des flots de marsouins ou de thons (1). Mais quiconque a vu de ces flots de marsouins,

(1) Plin. lib. 9, cap. 3.

On voit quelquefois en mer, mais toujours subitement et tout à coup, s'élever au dessus des flots des milliers de marsouins, qui bondissent les uns au dessus des autres par des mouvemens extrêmement brusques et vifs, au point même d'éblouir la vue ; leur nombre est si grand que l'eau semble avoir disparu, et qu'on ne voit plus autour du vaisseau qu'une mer de poissons qui tous paroissent dans la plus grande agitation. Cette turbulence et cette furie durent certaines fois pendant plus d'une demi-heure, à moins que, s'armant de harpons, quelques matelots de l'équipage ne les lancent tout au travers de ces poissons qui se culbutent ainsi les uns les autres. Aussitôt qu'il y en a un de frappé et de saisi, cet immense troupeau disparoît avec la promptitude de l'éclair, comme par enchantement, sans qu'il en reste le moindre vestige. On pourroit croire que le cri ou le ronflement du blessé épouvante les autres et les décide à la retraite ; mais cela paroît étonnant quand on considère qu'un tel flot de poissons s'étend quelquefois aussi loin que la vue peut se porter. Les marins redoutent ces apparitions, parce qu'elles sont indubitablement le présage de la tempête. Comme les marsouins en mer, quel-

sait que, loin de pouvoir culbuter un vaisseau, tel grand leur nombre soit-il, et toujours il est très-considérable, ce même vaisseau leur passe sans difficulté sur le corps en continuant sa route sans avoir à en redouter le moindre péril : c'est donc dans l'assaut que se livrent quelquefois des poissons monstrueux, que nous rechercherons la cause de cette tempête et de ce soulèvement des flots momentanés qui faillirent à culbuter la flotte du roi de Macédoine.

« Les monstres de la mer s'élèvent quelquefois au dessus des eaux comme une immense colonne, dit Olaus Magnus, et d'autres fois ils font élever un tel tumulte et un tel déluge, que les marins, entraînés par des courans contraires, sont saisis de la plus grande frayeur ; nous invoquerons le témoignage de Strabon(1), en parlant d'une tem-

---

ques animaux ont aussi sur terre le don de prédire le mauvais tems futur : tout le monde connoît la turbulence et les courses des chats aux approches des coups de vent et de la tempête, et on sait que presque tous les animaux annoncent un tremblement de terre avant qu'il vienne tout bouleverser.

(1) *Est bellua tantæ attitudinis ut attollens se super fluctus, ingentis columnæ similitudinem referat :*

pête aussi désastreuse et locale. La flotte d'Alexandre le Grand, que commandoit Néarque, fut ainsi assaillie par une foule de monstres marins et de physetères qui amoncelèrent les flots de la mer, en les élevant comme des montagnes, et excitant une telle tempête, que les matelots, les soldats et les chiourmes ne pouvoient plus se reconnoître : mais les capitaines et les chefs s'aperçurent bientôt de la cause de tout ce tumulte ; ils expliquèrent à leurs

---

altiusque veluti diluvium quoddam eructans, nautas paveferit fluctuantes : cujus calamitosæ rei testimonium Strabo lib. 15. *De illo magno Nearcho bellicæ classis Alexandri magni præfecto, affert, dicitque physeterum magnitudines fluctum maximum, et accumulatum, et caliginem tantam reflationibus excitarunt, ut quæ ante pedes erant, conspici non possent. Sed cum navigationis duces illis timentibus, et causam ignorantibus indicassent belluas esse, quæ facile tubarum sonitu, et plausu exaudito discederent : Nearchus naves in fluctum egit, quà maximè arcebatur ac tubis belluas exterruit. Illæ undas subeuntes, navale certamen a puppi minabantur, verum subito cessavere. Quod et nunc in Indiam navigantes asserunt, belluarum scilicet magnitudines, quæ nec gregatim, nec sæpius si offerant, sed discedant clamore, ac tubis repulsæ.* Olaus Magnus, de Piscib. monst. lib. 21, cap. 6. De physetere, pag. 735.

gens

gens que ce qui l'occasionnoit étoit la présence et le combat de monstres marins, qu'on mettroit indubitablement en fuite en sonnant de la trompette et en faisant beaucoup de bruit. Néarque, se portant lui-même avec son vaisseau à l'endroit où la mer étoit la plus houleuse, mit en déroute ces monstres de la mer par le tintamarre de ses trompettes et de ses clairons : soudain le soulèvement des flots s'appaisa, et ces énormes animaux regagnèrent le fond des mers, sans troubler davantage leur surface.

Avant l'invention de l'artillerie, ces monstres marins devoient se faire voir bien plus fréquemment qu'ils ne le font actuellement : le bruit du canon a dû les éloigner presque de toutes les côtes ; on a remarqué que, par-tout où il y avoit eu un combat, par-tout où l'artillerie avoit tonné en mer, le poisson s'en éloignoit au même instant. Ce ne peut être qu'à cette cause qu'on doit attribuer la disparition de la colonne de harengs qui autrefois venoit se jeter dans les filets de nos pêcheurs des côtes de Bretagne. Avant le combat de Belle-Ile, ces poissons y abondoient ; ils n'y ont pas reparu depuis. Antérieurement à cette époque, après que le

flux des harengs étoit sorti de dessous les glaces du pole, et après qu'il s'étoit séparé en plusieurs files, la colonne occidentale se divisoit encore en abordant les Iles Britanniques et les Orcades qui en font la pointe ; la gauche filoit dans la Manche, bordoit de préférence les côtes de France, et ce flot de harengs venoit enrichir la Bretagne. Depuis ce combat naval, ces poissons regagnent la mer du Nord en longeant la côte d'Angleterre ; ce fait est d'autant plus extraordinaire que le hareng est un poisson de passage, adventif et annuel. Dans les attaques meurtrières que le lord Nelson livra à la ville de Boulogne et aux flotilles qui étoient mouillées en avant de son port, attaques qui n'ont précédé que de quelques jours la signature des préliminaires de la paix, l'artillerie des vaisseaux et des batteries de terre fit un tapage épouvantable ; la mer en frémissoit, et les rochers en retentirent au loin. Témoin de ces massacres, et presque assourdi de ce bruit, je crus pouvoir prédire que cette côte en deviendroit moins poissonneuse ; l'évènement a prouvé que je ne m'étois pas trompé ; aujourd'hui le poisson y est bien plus rare qu'il ne l'étoit avant ce bombardement. Il

seroit cependant possible que les malheureuses victimes qui y ont péri, y attirassent quelques autres espèces de poissons voraces, qui alors détruiront encore de plus en plus celles dont les hommes font leur nourriture.

Les percussions du son se font entendre bien plus fortement dans la masse des eaux qu'au milieu de l'air; toutes les observations se réunissent pour appuyer ce fait de physique. Un plongeur qui, la tête coiffée d'une cloche, étoit descendu dans la mer, voulant y sonner du cor, fut tellement étourdi par le son de cet instrument, qu'il pensa s'évanouir (1): les sons de la voix pénètrent au fond des eaux (2), et l'ébranlement qu'ils impriment au fluide, vient frapper fortement l'oreille, comme je l'ai souvent expérimenté moi-même. Lorsqu'on est plongé dans l'eau, et que quelqu'un en frappe en même tems la superficie avec une rame, eût-on soixante pieds d'eau sur la tête, on reçoit le sentiment du coup comme s'il por-

(1) Nollet, Prob. d'acoustique, introd. pag. 26. Roger, Med. monsp. tentamen de vi soni, etc. § 98. Lamarck, Hydrogéologie, pag. 254.

(2) Nollet, Leçons de phys. vol. III, pag. 420.

toit à plomb sans aucun milieu intermédiaire : c'est ainsi que les poissons et les mollusques entendent, car nous avons vu que le conduit auditif n'est point extérieur chez eux, et qu'un fluide subtil repercuté par le son frappe leurs organes auditifs au travers du crâne ou de la substance coriacée et cartilagineuse de leur tête, en faisant vibrer, ou l'expansion de quelques nerfs, ou des membranes tendues, et que ce fluide ne peut pénétrer (1). Qu'on juge donc actuellement de l'effet que doivent faire sur les organes de l'ouïe des habitans des eaux, les coups de canon avec lesquels les hommes s'entre-déchirent en tems de guerre, et se saluent en tems de paix. Ces coups de la foudre humaine, plus retentissans dans la profondeur des eaux, que ceux de la foudre elle-même dans les vallées et dans les gorges des montagnes, doivent disperser les poissons, les éloigner des endroits habités par l'homme, ou parcourus par la navigation, et dès-lors quelques espèces ont dû regagner la haute mer en quittant les côtes; il est probable que c'est à cette cause qu'on peut attribuer la rareté des apparitions actuelles du poulpe colossal, dont les anciens natu-

(1) Lamarck, Hydrogéologie, pag. 235.

ralistes ont infiniment plus parlé que les naturalistes modernes.

Cependant ces énormes poulpes existent encore dans toutes les mers, plus qu'on ne le pense ; ils y font périr quelquefois jusqu'aux plus grands vaisseaux. A quelle autre cause pourrions-nous donc attribuer ces naufrages célèbres qu'on voit se répéter de tems en tems, alors que dans des tems calmes, des vaisseaux à l'ancre coulent bas tout d'un coup et d'une manière qui tient du prodige. Un vaisseau peut sombrer et s'engloutir sous voile, lorsque dans une manœuvre on change, on vire de bord, et que l'ensemble d'un commandement n'a point fait fermer les sabords ou les ouvertures des batteries basses, en même tems que l'on change les amures et qu'on porte les voiles sur le flanc opposé du bâtiment. Un vaisseau peut encore couler bas par les voies d'eau qui se manifestent dans son fond ; mais toute considérable que seroit une voie d'eau, le navire ne s'enfonce alors que peu à peu, et graduellement. Il reste encore des moyens pour prévenir une perte totale ; et ce n'est qu'après avoir tout épuisé, qu'un équipage, ou une partie de cet équipage, abandonne le vaisseau à son infortune. Mais

ici nous voulons parler de ces accidens aussi subits qu'instantanés, qui font disparoître un vaisseau avec la rapidité de l'éclair, sans qu'aucune cause apparente ait annoncé ou préparé cette catastrophe. Nous pourrions réunir sur ce sujet une foule d'aventures tragiques, qui ont ainsi fait sombrer des vaisseaux à l'ancre, dans des rades à la vérité profondes, et au milieu du calme et des jours de fêtes; car remarquons que ces accidens n'arrivent que dans des eaux profondes, où même, après l'engloutissement du vaisseau, on n'aperçoit plus le bout des mâts; mais ne citons ici qu'un seul de ces évènemens désastreux, aussi remarquable par tout ce qui l'avoit précédé que par ses suites déplorables.

Après le malheureux combat où les français perdirent *la Ville-de-Paris* et cinq autres de leurs vaisseaux, les anglais répartirent trois mille hommes, qui y restoient encore, dans divers bâtimens qu'ils envoyèrent en Angleterre; et pour amariner ces prises et former leurs équipages, ils les remplacèrent par à peu près deux mille de leurs gens qui en prirent possession. La flotte anglaise partit en laissant quatre vaisseaux de conserve, avec ces six prises. Dans

la nuit du lendemain qui suivit le combat, tout à coup la *Ville-de-Paris* tira des coups de canon et fit des feux, signaux d'une extrême détresse; à cette vue inopinée, les autres vaisseaux coururent sur elle pour lui porter du secours : dans l'instant ils partagèrent son désastre, et les dix vaisseaux sombrèrent au milieu de la plus effroyable catastrophe ! Les flots s'entr'ouvrirent pour les engloutir !

Le chevalier Inglefields, dont on tient ce fait, commandoit un de ces vaisseaux; un mouvement machinal le reporta sur la surface des eaux, où il se mit à nager, essayant de reprendre ses sens. Elevant la voix au milieu des ténèbres de cette nuit désastreuse, il appela son équipage, dans l'espérance que peut-être encore quelqu'un pourroit lui répondre, et par un coup inespéré du sort, des matelots entendirent la voix de leur capitaine, et lui crièrent qu'ils alloient se rendre près de lui. Le plus heureux des hasards avoit fait surnager la chaloupe qui étoit sur le pont; elle avoit échappé à cet épouvantable bris; et sans savoir presque comment ils y étoient arrivés, quatorze matelots, compagnons de la même fortune, s'y trouvèrent rassemblés : par un bonheur

inconcevable ils y avoient rencontré des rames, et ayant reconnu la voix de leur capitaine, ils ramèrent vigoureusement vers l'endroit où elle se faisoit entendre; y étant arrivés, ils le recueillirent à bord: d'autres matelots qui nageoient en petit nombre, autour de la chaloupe, vouloient encore y monter, et déjà quelques-uns en saisissoient les bordages, lorsque ceux qui y étoient les massacrèrent impitoyablement à coups de rames. Telle est en ces momens suprêmes l'impérieuse loi de la nécessité et de la propre conservation; l'homme le plus libéral et le plus humain, celui dont le cœur bon et généreux se dépouilleroit pour son semblable, rêvet en ces momens terribles une triple cuirasse d'airain, et son ame généreuse se roidit contre tout sentiment de pitié. Je ne l'ai que trop éprouvé par moi-même.

Un malheureux mousse, de la figure la plus intéressante, avoit été aussi revomi par les flots; il suivoit la chaloupe avec les plus pénibles efforts, et nageant au milieu de cette scène d'horreur, il l'atteignit enfin un des derniers en réclamant son capitaine, à l'instant où ses forces épuisées ne lui permettoient plus de se soutenir au dessus de l'eau; déjà d'une de ses mains il en avoit

atteint le bord; déjà il essayoit d'y monter, lorsqu'un des matelots, mu par le sentiment de sa propre conservation, et poussé encore par l'instinct dur et féroce qui appartient aux gens de mer des classes inférieures, craignant que la chaloupe ne se remplît de plus d'hommes qu'elle ne pourroit en porter, ce cruel matelot voulut percer le mousse avec une gaffe dont il étoit armé. Inglefields le retint d'une main, et présenta l'autre au pauvre enfant : cette action, magnamine dans la circonstance, rendit à ce chef une supériorité dont il étoit digne; le malheur avoit mis ces quinze hommes de niveau, la grandeur d'ame et les moyens du commandement pouvoient seuls maintenant leur donner un chef. Par une acclamation unanime, ils proclamèrent de nouveau Inglefields pour leur capitaine, et lui jurèrent la plus stricte obéissance. Le jour vint enfin éclairer le lieu de cette scène désastreuse; et ils virent que la fortune les avoit sauvés seuls de cette épouvantable catastrophe; tous les autres vaisseaux ayant disparu sans laisser aucun vestige. On fit une visite exacte de la chaloupe et des hommes qui la montoient; la plus rigoureuse recherche n'aboutit qu'à leur faire trouver un mauvais lambeau de voile,

et un os décharné de jambon; seule et unique ombre de subsistance. Modèles d'une subordination volontaire, mais sentie, ces quinze hommes le présentèrent à leur chef, qui le reçut de leurs mains, et qui, en le jetant dans la mer, leur prouva qu'il étoit digne d'être à leur tête. Sans mâts et sans cordes; sans vivres et sans eau, ces marins se roidirent contre l'infortune : à l'aide de leurs rames, ils tendirent comme ils purent leur mauvais morceau de voile, burent de l'eau de pluie quand il leur en venoit, et vécurent de fucus, d'algues et d'herbes marines, quand ils avoient le bonheur d'en rencontrer. Enfin le sort les fit arriver à une petite île déserte et stérile; là, quelques coquillages et quelques mollusques rejetés par la mer sur ce rocher, adoucirent un peu toute la rigueur de leur pénible situation. Plusieurs de ces marins y moururent; le scorbut exerçoit sur eux ses ravages; tous avoient les jambes extraordinairement enflées : enfin le désespoir s'emparant d'eux, ceux qui avoient survécu se rembarquèrent, mais ils moururent en mer; la chaloupe, étant devenue le jouet des vagues et des vents, et ayant long-tems erré sur les flots, fut enfin jetée, avec Inglefields et le mousse qu'il avoit sauvé, à la

côte espagnole de l'Amérique, où on les accueillit, et où on leur prodigua tous les secours. Inglefields put enfin, au travers de ces catastrophes, regagner l'Angleterre avec le petit mousse qui, comme lui, n'avoit pas succombé à toutes ces adversités; et ce brave homme a dû s'applaudir bien des fois depuis, d'avoir conservé le seul être que le sort destinoit à survivre avec lui à cette haute infortune.

Si nous examinons cette catastrophe en physiciens et en naturalistes, nous verrons que nous ne devons l'attribuer, ni à de fausses manœuvres, ni à une trombe, ni à des courans ou goufres de la mer, mais à une toute autre cause que nous ne pouvons à la vérité que soupçonner, et cependant la seule qui, par les indications, vient se présenter à notre esprit.

Nous ne pouvons l'attribuer à de fausses manœuvres, parce que celles-ci ne feroient pas sombrer dix vaisseaux de ligne dans un seul et même instant; la *Ville-de-Paris* qui étoit au milieu d'eux périssoit sans avoir viré de bord; elle étoit en proie à une cause de destruction locale; et ce n'est qu'en venant à son secours, que les neuf autres vaisseaux partagèrent son funeste sort. En virant de

bord et en arrivant sur elle, tous n'avoient pas oublié de fermer les sabords de leurs batteries inférieures, et par conséquent ce n'est pas cette cause qui les a fait périr sur le même point. D'un autre côté, en supposant que quelques-uns se soient abordés, tous ne l'auront pas fait, et au moins un vaisseau eût resté intact au milieu de cet épouvantable bris; mais aucun d'eux n'a surnagé; tous ont sombré dans le même instant, comme si une puissance irrésistible, émanée de l'abyme, les eût entraînés au fond des goufres de la mer.

Ce n'est pas non plus une trombe (1):

---

(1) Les trombes ou typhons sont des météores terribles qui, dans leur mouvement circulaire, bouleversent les airs, les terres et les mers. Celles de terre sont moins fréquentes; mais on ne les rencontre que trop souvent en mer, où elles font périr les vaisseaux. Il est probable, comme l'a dit Buffon, que c'est dans les vents et dans leurs variations qu'on doit rechercher la cause de ces grands phénomènes: en effet, on voit très-souvent des courans de vents opposés, s'emparer des couches de l'atmosphère, et les nuages plus bas courir en sens contraire à ceux qui leur sont plus élevés. Si des groupes de nuages sont saisis entre deux de ces vents diamétralement opposés, alors ils sont refoulés sur eux-mêmes; leurs masses s'alongent en une immense colonne; elles

car, en la supposant assez furieuse pour

---

forment un tourbillon dont la tête est cachée dans les nues, et dont le pied vient s'engager avec les eaux de la mer, pour ne plus former avec elles qu'un seul et même ensemble; le mouvement de rotation les élève circulairement comme un immense entonnoir, et pénétrant dans les substances du nuage, elles montent avec lui et vont se porter dans les nues; tandis que le pied de la trombe, pesant encore sur la mer, bouillonne sa surface, groupe ses flots entassés, les fait heurter les uns contre les autres en lançant de toutes parts des montagnes d'écumes; des sifflemens et un bruit égal à celui du tonnerre annoncent l'instant fatal de la chûte de cette épouvantable masse d'eau; et lorsque la trombe est enfin trop chargée, elle crève et tombe avec le plus horrible fracas, accablant sous un déluge tout ce qui peut se trouver en proie à ses atteintes. En 1782 un de ces terribles météores se forma autour de l'île de Formose; les flots de la mer suspendus dans les airs à une hauteur prodigieuse, en retombèrent avec une puissance incalculable, et dans le même instant cette île délicieuse fut désolée; par sa chûte cette trombe, en inondant l'île entière, culbuta tout sur sa surface, noyant ou emportant avec elle plus de huit millions d'habitans. Un pareil météore, en accablant sous son poids les dix vaisseaux, n'eût à coup sûr pas permis à la chaloupe de reparoître ou plutôt de rester au dessus des eaux, où il est constant qu'elle flotta à l'instant même que le vaisseau, sur le pont duquel elle étoit, coula bas.

enfoncer dix vaisseaux de guerre, comment une frêle chaloupe qui étoit sur le pont de l'un d'entre eux, se seroit-elle trouvée à flot au travers d'un si épouvantable désastre? Comment dans un instant le calme auroit-il succédé à la tempête et à une masse d'eau qui, dans la chûte des trombes, confond les airs avec les mers, soulève au loin ses lames, et se fait ressentir même à quelque lieues du centre et du foyer de sa puissance? Comment la voix d'un homme auroit-elle pu se faire entendre au milieu de cette chûte des élémens, et comment lui-même, la chaloupe et les autres matelots n'eussent-ils pas été broyés dans le heurt épouvantable qui, dans ce cas, venoit de balayer dix vaisseaux de ligne, et d'en faire disparoître jusqu'aux traces?

Nous ne pouvons pas non plus l'attribuer aux courans ou à des goufres tournoyans qui, comme le maëlstrom (1), qu'on prétend

(1) Les goufres tournoyans peuvent être considérés à leur tour comme des trombes d'eau intérieures; mais ils ne sont pas à beaucoup près aussi dangereux que les typhons aériens. Il est prouvé jusqu'à l'évidence qu'ils doivent leur existence à deux courans contraires, qui, en se rencontrant, font tournoyer les eaux dans le lieu de leur contact. Celui de ces

si terrible dans la mer de Norvège, engloutissent sans espoir tout ce qui s'approche du courant de leurs eaux, parce que de pareils courans n'existent pas, et qu'une simple chaloupe n'en seroit pas sortie plutôt que des vaisseaux de guerre qui y auroient été engloutis.

Une seule chose pourroit nous arrêter. Par quelle fatalité, me dira-t-on, tant de poulpes monstrueux ou d'autres énormes animaux se sont-ils réunis pour faire ainsi couler bas presque spontanément dix vaisseaux à la fois;

---

goufres, qu'on regarde comme le plus redoutable, est celui de l'océan Septentrional, nommé par les habitans du nord, *maëlstrom*, que les traditions exagérées et ce qu'en ont écrit Olaus Magnus et Kircher ont rendu si célèbre. Mais, en réduisant le tout à sa juste valeur, comme l'ont fait les Mémoires de l'académie royale des sciences de Suède, tom. XIII, année 1750, il n'en est pas moins vrai que cette espèce de goufre est le plus grand de tous ceux qui existent dans toutes les mers connues. Cependant il n'est dangereux que dans les tems des plus grandes tempêtes, et peut-être qu'alors seulement il ajoute encore quelques dangers à ceux que présente toute la surface de la mer au milieu de l'orage; mais, si des vaisseaux périssoient dans ces goufres et entonnoirs, on ne voit pas comment une simple chaloupe pourroit en même tems éviter le naufrage.

et supposerez-vous que dix de vos poulpes, embrassant individuellement un de ces vaisseaux, les aient entraînés au fond des eaux dans un seul et même instant? J'avoue, comme tout auteur de bonne foi doit le faire, qu'ici je n'ai rien à répondre; en consignant ce fait, je me suis livré à des conjectures; et chaque fois qu'on arrive à ce point, on quitte les bornes de ce qui est connu, pour se lancer dans ce qui ne l'est plus; là, chacun peut bâtir son hypothèse et se livrer à tout ce que pourra lui inspirer son imagination. Le fait existe, il est irrévocable; et dans mon opinion je crois pouvoir attribuer ce malheureux naufrage, et tous ceux qui lui ressemblent, aux monstres dont j'essaye de crayonner l'histoire.

Dès l'instant que nous attribuons de pareils désastres au poulpe colossal, ou à plusieurs de ces mollusques réunis, nous pouvons encore croire que ce n'est pas tout d'un coup qu'ils acquièrent ces dimensions monstrueuses, et que croissant avec l'âge, ils préludent quelquefois dans leur jeunesse aux attaques plus sérieuses que plus tard ils livreront aux vaisseaux. Ne seroit-ce pas dans leurs efforts et dans la puissance de leurs bras, que nous pourrions rechercher la cause

et

et l'origine de ces traditions qui ont tant été répétées par les anciens et quelques modernes, sur l'échinéis et sur le remora (1) qui, quoique de très-petits poissons, avoient le pouvoir d'arrêter même un vaisseau qui cingloit à pleines voiles. Cette idée, qui m'est venue en écrivant leur histoire, a déjà été saisie par un naturaliste moderne, et j'avoue que ce n'est pas sans plaisir que j'ai vu qu'une opinion, qui doit naturellement naître du fond de l'objet que nous traitons, a déjà été celle d'un très-bon et très-intrépide naturaliste, qui n'a pas craint d'aborder la question de l'existence du kraken, avec lequel il a mêlé et confondu tous les grands

(1) Il est indubitable que les vaisseaux n'aient été quelquefois arrêtés au milieu de leur course; trop d'auteurs en font mention pour que la chose ne soit pas quelquefois arrivée; mais il est absurde d'en rechercher la cause dans l'attache, soit au gouvernail, soit aux flancs ou à la quille des vaisseaux, d'un très-petit poisson qui ne peut point produire cet effet. (Voyez Pline, Hist. nat. de Echénéïde. — Elien, lib. 2, cap. 17 et 10, cap. 6. — Oppien, Hal. lib. 3. — Aristote, Hist. an. lib. 2, cap. 14. — Plutarch. lib. 2, Symp. probl. 7. — Cassiodore, lib. 1.

Solin, cap. 18. — Olaus Magnus, de Pisc. monstr. cap. 22 et 23, pag. 761. Cardan de subtil. Rer. lib. 10. Aldrovande, de Pisc. lib. 3, pag. 335, etc. etc.

poulpes, et qui, en terminant ses observations, dit (1) que le petit poisson auquel on a donné le nom de *remora*, ne peut moralement ni physiquement arrêter un navire, mais que cet effet pourroit au contraire avoir lieu par l'application sur le dessous du vaisseau, des bras d'un grand poulpe, qu'il dit être le kraken. Mais le kraken est trop énorme, et le poulpe colossal lui-même, lorsqu'il a atteint une certaine étendue, n'arrête plus un vaisseau, car il l'engloutit. C'est donc aux premières années de ce mollusque que nous attribuerons la puissance d'arrêter les bâtimens avec une force qui ne pouvoit quelquefois être vaincue par les efforts réunis de toute une chiourme.

Pline (2) nous a transmis quelques faits qui prouvent que des vaisseaux ont ainsi été arrêtés. Nous lisons dans cet ancien et bon naturaliste, qu'il existe dans les mers

---

(1) *Imo in hanc conjecturam incidit, pisciculum istum minutum, remoram dictum, naves in celeri suo cursu sistere non posse, sed talem effectum meliori jure latentis sub undis microscomi tentaculis atque antennis adscribendum esse.* Car. August. a Bergen, nov. act. nat. cur. tom. II, obs. 38, pag. 148.

(2) Plin. Hist. nat. lib. 9, cap. 25, et lib. 32, cap. 1.

un poisson qui, quoique très-foible, se rit des efforts des vagues et des flots, se joue de celui des vents, et rend impuissans ceux des rameurs, en arrêtant les vaisseaux au milieu de leur course, et les rendant stationnaires dans un élément très-mobile par lui-même, en surmontant la puissance des vents et des hommes. Si nous admettons la chose en elle-même, et si nous ne pouvons nier que quelques vaisseaux n'aient été ainsi arrêtés, nous ne l'attribuerons certainement pas aujourd'hui à un très-petit poisson, parce que cela est moralement, physiquement et mathématiquement impossible; nous sommes donc forcés d'attribuer cet effet à une autre cause, et cette cause nous l'avons maintenant devant nous : les bras d'un poulpe colossal et les ventouses dont ils sont armés, sont certainement assez puissans pour arrêter un vaisseau, quand d'un côté il y applique ces bras, et que de l'autre il en jette quelques-uns pour se retenir aux rochers; et si même nous lui avons attribué le funeste naufrage de quelques bâtimens, c'est lorsque, quittant ces mêmes rochers, il s'attache de tout son poids à la carêne des vaisseaux, et les fait couler bas par le seul poids de sa monstrueuse masse.

Nous ne discuterons pas ici tout ce que les anciens ont rapporté de leur prétendu remora ou échinéis, et ce que les modernes ont répété d'après eux ; mais nous verrons que, dans la bataille d'Actium (1) qui décida du sort du monde, connu à cette époque, les rameurs et les soldats de Marc-Antoine prétendirent que le remora avoit ainsi arrêté et saisi sa galère, au moment où, à force de rame, cet amant de Cléopâtre se portoit dans les rangs de ses galères, pour animer et encourager ses gens au combat. Ce qui donna la facilité aux galères d'Auguste d'investir cette galère capitaine, et de couler à fond partie de son armée. Si ce que dit ici Pline est vrai (2), on ne peut que s'étonner comment Marc-Antoine échappa de ce danger, pour aller ensuite se poignarder misérablement à terre.

(1) Capofigo, en Albanie.

(2) Et de fait, on dit qu'en la journée d'Actium, ce poisson arrêta la galère capitainesse où étoit Marc-Antoine, qui, à force de rames, alloit donnant courage à ses gens, de galère à galère ; et cependant l'armée d'Auguste, voyant ce désordre, investit si brusquement celle de Marc-Antoine qu'il lui passa sur le ventre. (Plin. Hist. nat. liv. 32, chap. 1, traduction de Du Pinet.)

Du tems de Pline, la galère de Caligula fut tout à coup arrêtée dans un voyage que cet empereur fit sur la côte de Stura à Antium; il est à croire que les efforts de quatre cents rameurs qui, étoient en cette galère, firent quitter prise au poulpe colossal, ou à tout autre animal qui la retenoit, puisque quantité de plongeurs s'étant jetés à l'eau, ne trouvèrent plus qu'un petit poisson, fait en forme de limace, et seul collé au timon. Quant au vaisseau de Périandre qui alloit, chargé d'ordres barbares, porter la destruction jusques dans les sources de la vie, chez les habitans de la ville de Gnide, il est possible que ce soit encore ici un poulpe qui l'ait arrêté dans sa course désastreuse; mais, comme l'histoire nous a laissé un témoignage formel à cet égard, et qu'on trouva la carêne de ce bâtiment surchargée de coquillages, cause suffisante pour retarder son voyage; nous réserverons ce fait pour en parler lorsque nous traiterons de l'histoire des coquilles. Mais un tel acte de bienfaisance, quoique entrepris par le plus méchant vouloir, et par la volonté de nuire la plus marquée, suffiroit, si nous pouvions l'attribuer incontestablement à un poulpe colossal, pour effacer en partie les

impressions défavorables et odieuses que nous avons pu concevoir contre ce mollusque, en raison de ses dévastations et de sa soif pour la destruction.

Ainsi que dans les mers du midi, nous retrouvons des vaisseaux arrêtés (1) de même dans celle du nord, toujours à la vérité par le remora; mais tout nous prouve que ce ne peut être que très-mal à propos qu'on a donné à ce poisson ce qui ne doit appartenir qu'à des animaux doués de la plus grande force et de la plus extrême vigueur; et comme nous avons rencontré dans les mers septentrionales le poulpe colossal en bien plus grand nombre que dans les autres, nous lui donnerons encore ici tout ce qu'Olaus Magnus attribue au remora ou à l'échinéide.

Les modernes, ne pouvant concilier avec la taille de ce petit poisson des actions qui exigent autant de puissance, ont préféré révoquer en doute le témoignage des anciens, sans rechercher si ce qu'ils avoient dit étoit basé sur quelques faits; tous ceux qu'ils ont avancés nous paroissent aussi avérés qu'incontestables. Les faits cités par Pline sont

---

(1) Olaus Magnus, *ubi suprà.*

précis, et nous trouvons qu'Aldrovande a été forcé de les admettre d'après un évènement qui eut lieu presque de son tems; cet auteur se récrie non seulement sur l'incrédulité, mais encore sur la manière ironique et légère avec laquelle on repoussoit ce qu'avoient dit les anciens sur cet arrêt des vaisseaux en mer. Mais Aldrovande donna trop lui-même dans leur sens, quand, d'après la notoriété publique, il accorda encore comme eux au remora, un fait qui ne pouvoit lui être attribué : si le naturaliste bolonais eût connu l'existence du poulpe colossal, il n'eût point cherché ailleurs quel pouvoit être l'habitant des mers assez robuste et assez puissant pour retenir et empêcher d'avancer un vaisseau cinglant à pleines voiles. Dans son volumineux ouvrage (1), cet auteur dit formellement qu'un vaisseau qui portoit le cardinal François de Turon, et

(1) *Ne vero quis nugari credat veteres, parentum nostrorum memoria, navem Francisci Turonensis cardinalis cum aliquando e Gallia maritimo itinere in Italiam pergeret, ferunt, narrante Petro melara bonon. equite, in lib. de Cardinalib. fol 99. fortissimo simul ac eruditissimo.... remoratum fuisse in medio cursu.* Aldrov. de Piscib. lib. 3, pag. 337, à la fin.

qui des côtes du midi de la France se rendoit en Italie, fut arrêté ainsi en mer par le remora. Si nous admettons, avec les anciens, comme avec beaucoup de modernes, qu'il est constant que des vaisseaux ont été ainsi retenus sans pouvoir avancer pendant un tems plus ou moins long, nous devons admettre aussi par une conséquence naturelle que ces faits n'ont pu avoir lieu que par une cause majeure, et que cette cause ne peut exister que là où il se rencontre des animaux assez puissans pour la mettre en action, et faire usage de leur force et de leurs moyens.

Quoi qu'il en soit, je crois avoir maintenant irrévocablement établi, qu'il existe d'énormes animaux dans les profondeurs des mers. Si quelque chose pouvoit nous familiariser avec cette idée, ce seroit de considérer qu'il existe aussi d'énormes baleines; que la terre elle-même a été foulée pendant un tems par des animaux monstrueux, qui paroissent avoir disparu ou s'être enfoncés dans les contrées désertes et inhabitées; mais que les mers renferment encore de ces êtres à formes colossales, et que c'est à elles à qui il appartient actuellement de receler dans leurs antres profonds les plus

vastes animaux du globe. Les quadrupèdes ne présentent plus si fréquemment ces grandes masses organisées qui ont existé en nombre sur les continens ; ces quadrupèdes, dont les restes sont connus sous les noms de *mammouth*, *mammoth* et *mammotovakost*, sous ceux de *père aux bœufs* en Canada, et de *grand ours noir* dans le Groenland, ainsi que le *megatherium* ou *l'incognitum* du Paraguay. Leurs ossemens énormes sont bien loin de pouvoir lutter, à la vérité, d'épaisseur avec les bras du poulpe colossal ; et, malgré que ces animaux n'existent probablement plus en grand nombre sur la surface du globe, nous ne révoquons pas leur existence en doute ; pourquoi refuserions-nous d'admettre celle d'animaux monstrueux encore existans aujourd'hui dans les profondeurs des abymes de la mer. Avant que l'histoire naturelle eût fait tant de progrès, les os fossiles des grands quadrupèdes étoient méconnus ; mais l'extension des lumières et la communication des observations ont familiarisé peu à peu les esprits avec cette idée : aujourd'hui l'existence antique de ces grands animaux est un fait aussi bien reconnu que généralement constaté.

C'est par les observations et les travaux de la Coudrenière, de Lamanon, de Collinson, de Pallas, de Buffon, de Merck, de Faujas, de Cuvier et de beaucoup d'autres naturalistes, que ce grand fait d'histoire naturelle a été mis dans tout son jour, au point que nous sommes étonnés de ce qu'il a pu être rejeté par nos pères. Rien même ne nous paroît plus impossible dans cette matière. Lorsque d'Hauterive publia qu'il avoit rencontré, sur les bords de l'Ohio, un tibia et un fémur, c'est-à-dire, l'os de la cuisse et de la jambe d'un grand quadrupède qui, par leur réunion, offroient trente-deux pieds de longueur, a-t-il trouvé un seul contradicteur, quoique des ossemens aussi prodigieux supposassent un animal d'une monstrueuse grandeur? Nous voyons, dans le voyage de Labillardière, qu'il a vu sur le sol de la nouvelle Zélande, de larges empreintes et des traces qui ne peuvent appartenir qu'à un quadrupède encore inconnu, et dont les formes doivent être colossales : il est même à croire qu'un jour à venir, on retrouvera enfin quelque part, dans l'intérieur des terres, ces grands animaux, que les traditions nous indiquent,

comme les écrits des anciens et les traditions nous avoient indiqué le poulpe colossal.

Et en effet, nous lisons dans un recueil volumineux, mais aussi intéressant qu'instructif (1), qu'un très-grand quadrupède s'est montré quelquefois entre l'Europe, l'Asie et l'Amérique, dans les vastes plaines du Groenland (2); son apparition y épouvante les groenlandais, ils lui donnent la forme d'un ours énorme, dont le poil est long et noir, et qui atteint jusqu'à la hauteur de six brasses, à peu près trente pieds; ce qui feroit environ le double de la hauteur du plus grand éléphant actuel, qui n'excède pas seize pieds; mais, ce qui fait bien un autre colosse, puisque, offrant le double de hauteur, il doit par conséquent avoir le quadruple de sa masse et faire un très-monstrueux animal. Dans un Mémoire (3) très-curieux à ce sujet, la Coudrenière nous apprend que les sauvages du Canada assurent avoir vu de ces énormes

---

(1) Histoire générale des voyages, tom. XIX, pag. 39.

(2) Mot formé comme presque tous ceux du nord par la réunion de deux autres; il signifie *terre verdoyante*.

(3) La Coudrenière, Journal de phys. mai, 1782.

quadrupèdes en vie ; ils nomment cet animal le *père aux bœufs*, et l'auteur que nous citons ne fait aucun doute que ce ne soit ici le mammouth des russes, et le grand ours noir du Groenland, qui ne vienne se remontrer dans le grand continent de l'Amérique ; opinion que confirmeroient encore ces monstrueux ossemens que d'Hauterive rencontra sur les bords de l'Ohio. Nous sommes donc bien éloignés de connoître toutes les productions de la Nature ; et en adoptant l'existence de ces grands quadrupèdes dans le nord, en les joignant aux cétacés et aux baleines, aux énormes poulpes que recèlent ces extrémités du globe, on ne peut qu'être étonné du développement qu'y acquièrent quelques êtres vivans, d'y voir la Nature déployer ses plus grandes masses d'animalité ; et que bien loin d'y être expirante sous les glaces du pole, elle y prend plus d'énergie, en y donnant naissance aux plus grands quadrupèdes, aux plus grands poissons, aux plus énormes cétacés, et enfin aux plus monstrueux mollusques de la terre et des eaux.

Les hommes se sont trop pressés d'assigner des bornes aux productions de la Nature ; et en les traçant, c'est nous qui

nous sommes donné des entraves à nous-mêmes ; maintenant elles nous arrêtent, et elles nous empêchent de nous familiariser avec l'idée de l'existence d'êtres énormes, monstrueux et de productions colossales. Si le règne animal nous en présente de ce genre, le règne végétal a aussi ses monstres, que les anciens avoient connus, qu'ils avoient décrits, dont les voyageurs avoient constaté l'existence, qui ensuite ont été révoqués en doute, et reconnus enfin de nouveau par des naturalistes modernes, qui, par leurs descriptions, n'ont plus permis de les méconnoître. C'est ainsi que le respectable et l'illustre Adanson a mérité de pouvoir donner son nom au plus colossal de tous les végétaux ; nous lui devons une connoissance précise et exacte de l'adansonia ou baobab, dont quelques livres parlent encore sous le nom de *pain de singe*. Cet arbre immense paroît se plaire plus en Afrique qu'en Asie ou en Amérique, du moins on l'y rencontre plus fréquemment ; et non seulement il acquiert une grande épaisseur, mais il paroît encore que, doué d'autant de force vitale que de moyens de croissance, il voit s'entasser sur lui les siècles, et se succéder leurs lentes révolutions.

Adanson (1) croit pouvoir prouver qu'il y a de ces arbres qui ont plus de cinq mille ans de vétusté, et qui, loin d'avoir atteint la caducité, sont encore pleins de force et de vigueur. Ce savant naturaliste a vu deux de ces arbres dans les îles de la Madeleine, dont l'écorce portoit des noms européens, et des dates gravées à l'aide d'un couteau, qui indiquoient de 1500 à 1600 (2). Adanson crut qu'ils y avoient été taillés par Thevet ou par ses compagnons, dans le voyage que fit ce voyageur aux terres australes, car il dit avoir vu lui-même des baobabs dans cet endroit. Adanson a rencontré de ces arbres qui avoient près de quatre-vingt-dix pieds de tour ou trente de diamètre ; et Jules Scaliger assure que des

---

(1) Guanabanus Scaligeri, Bauhin, Histor. 1, pag. 109. — *Abaro arbor, radice tuberosa.* Bauhin, Pin. 434. — Adanson, Mémoires de l'académie.

(2) A la pointe de ce cap s'apparoît, de six bonnes lieues en mer, un arbre d'une merveilleuse hauteur et grosseur, que huit hommes ne sauroient embrasser, par lequel on connoît le lieu et pays voisin : et pour rien ce peuple ne le voudroit mettre par terre, d'autant, disent-ils, que c'est la marque et le phare de leur contrée. (Thevet, Cosm. univ. tom. I, p. 89, *a*, et tom. II, pag. 954, *b*.)

voyageurs en ont mesuré qui offroient jusqu'à trente-sept pieds d'épaisseur. Ray, s'appuyant sur le rapport des voyageurs, cite un arbre conservé religieusement au Brésil, de cent vingt pieds de tour, et conséquemment du diamètre de quarante-deux pieds. On trouve dans l'Hortus Malabaricus qu'il existe dans la province de Cochin, près du temple de Beika, un de ces arbres qui vit depuis deux mille ans. Pline (1) dit que la conquête des Indes par Alexandre le Grand, fit connoître et présenta à l'armée de ce conquérant, des arbres dont la grosseur étonna beaucoup les soldats, car ils avoient soixante pas de tour; en supposant le pas de trois pieds, nous en trouverons

---

(1) « Parlons des arbres qui firent étonner même Alexandre le Grand, au voyage qu'il fit pour découvrir les régions indiennes. En premier lieu il y vit une sorte de figuiers qui portent des figues fort petites. Ces arbres se plantent d'eux-mêmes, et néanmoins sont fort branchus; car les plus basses branches se recourbent contre terre, et y prennent racine dans un an : de sorte qu'on voit les jeunes arbres en rond à l'entour du gros tronc..... ce trou est si gros qu'il y en a tel qui a soixante pas en rond; mais l'ombrage dure quelquefois deux stades....... on trouve ces figuiers le long du fleuve Acésines. (Plin. Hist. nat. lib. 12, cap. 5, trad. de Du Pinet.)

soixante pour le diamètre ; dans quelques relations de la Chine, nous rencontrons très-fréquemment de ces arbres monstrueux, et le plus énormé de tous paroît être celui qui existe dans la province de Chékian, dont la circonférence est de quatre cents pieds, et dont par conséquent le diamètre en excède cent trente.

Adanson a vu de ces arbres de trente pieds de diamètre, dont les racines horisontales, en labourant le terrain, pouvoient avoir cent soixante pieds de longueur, ce qui nous en donneroit trois cents vingt d'épanouissement ; indépendamment de ces racines supérieures, il en est encore de pivotantes qui, s'enfonçant dans la terre à une très-grande profondeur, vont percer ses couches bien loin de la superficie (1). On peut juger par ce rapprochement de quelles

(1) Les arbres qui pivotent enfoncent prodigieusement, dans beaucoup de circonstances, leurs racines dans la terre. J'ai retrouvé au fond des carrières qui sont à Paris, sous le jardin des plantes, les racines du cèdre du Liban, qui est planté sur la butte du labyrinthe. Ces racines y avoient pénétré au travers des lits de pierres calcaires en place jusqu'à quatre-vingts pieds de profondeur, et elles rampoient de plus de trente pieds dans ces souterrains.

racines monstrueuses doit être muni un arbre assez énorme pour offrir cent trente pieds de diamètre, et ces dimensions immenses ne peuvent point être révoquées en doute : le baobab d'Afrique, observé par Adanson, prouvant la possibilité d'une existence de masses aussi incroyables et qui reculent si loin pour nous les limites, que dans nos foibles conceptions nous avions osé quelquefois assigner à la Nature.

LE POULPE KRAKEN (1).

Après avoir constaté l'existence du poulpe colossal, nous devons parler maintenant du kraken; c'est le plus grand animal de notre globe; tantôt nous voyons que, rejeté au rang des fables, on n'a point voulu croire qu'il existoit une pareille masse organisée, et ailleurs nous verrons que, forcés par la conviction, les uns l'ont admis avec des modifications, et les autres sans aucune restriction. Quoique nous partagieons le sentiment de ces derniers, nous nous contenterons de mettre sous les regards de nos lecteurs les passages des auteurs qui en ont parlé; et en ne nous permettant qu'un très-petit nombre de réflexions, nous abandonnerons

(1) *Arbor marinus.* Plin. Hist. nat. lib. 9, cap. 4, et lib. 32, cap. ultimo. *Monstrum marinum.* Christ. Francis. Paulini, Eph. nat. cur. dec. 1, ann. 8, observ. 51, pag. 79. *Microscomus, bellua marina omnium vastissima.* Car. Aug. a Bergen. Nov. act. cur. vol. II, obs. 38, pag. 143.

Trolwal des habitans du nord. *Teüfel-wal* des allemands. *Kraken,* de Valmont de Bomare et de Bosc.

à leur jugement celui de cette grande question de l'histoire naturelle des animaux.

Une critique éclairée, partage d'un siècle de science et de lumière, doit maintenant nous indiquer ce que nous devons adopter et ce qui est à rejeter : ces tems ne sont plus où on nioit tout ce qui paroissoit invraisemblable dans les écrits des anciens comme dans ceux des modernes, par la seule raison que ce qu'ils écrivirent venoit heurter les idées qui nous étoient plus familières. Pline, Oppien, Elien, Rhedi, Bartholin, Paulinus, Pontoppidam, Gesner, Valmont de Bomare, Bosc, Lachesnaye des Bois, Wormius, Auguste de Bergen, Olaus Magnus, et quelques autres auteurs, encore tous dignes de foi, sont venus confirmer successivement ces récits, que toujours cependant on a regardés comme des fables. Maintenant que nous admettons, par les progrès qu'a fait la science, que les anciens, quoique leurs écrits ne soient pas exempts d'erreurs, ont souvent dit des vérités que long-tems nous avions refusé de reconnoître, nous devons examiner si les notions qu'ils nous ont laissées sur ces monstres de la Nature, étoient aussi peu susceptibles de croyance que nous l'avons pensé.

Pline nous dit que les mers recèlent des animaux monstrueux; il nous a laissé par écrit (1) qu'il existe, dans le grand Océan, des poissons énormes qui ressemblent à des arbres immenses, dont les branches sont tellement étendues et offrent un tel épanouissement, qu'il leur seroit impossible de passer par le détroit de Gibraltar; qu'on en voit encore d'autres qui sont faits en roue, et qui portent sur leur vaste dos des bras tournoyans, comme des grandes et immenses ailes de moulins, dont quatre se disposent autour de chacun de leurs yeux, et ici nous ne pouvons méconnoître les formes adoptées par les poulpes. Quelques lignes plus haut (2), le naturaliste romain nous parle encore de baleines de la mer des Indes qui sont plus larges que la superficie de quatre arpens de terre; et comme nous ne pouvons point admettre des cétacés de

(1) *In Gaditano oceano arborem (animal) in tantum vastis dispensam ramis esse, ut ex ea causa fretum nunquam intrasse credatur. Apparere quoque rotas, appellatas a similitudine, quaternis distinctas radiis, modiolis, eorum oculos duobus untrinque claudentibus.* Pline, Hist. nat. lib. 9, cap. 4. Voyez aussi la trad. de Du Pinet.

(2) Plin. Hist. nat. lib. 9, cap. 3.

cette taille, ces dimensions immenses, en supposant qu'elles existent ou qu'elles ont existé, ne peuvent appartenir qu'au poulpe kraken.

Parmi les modernes, Paulinus (1) est un

---

(1) *Retalit mihi olim in Borea adhuc viventi, idque sua manu et antiqua fide, qua eximiè pollet, hac ipsa septimana confirmavit fusius Ambrosius Rhodius, med. et mathemat. Christianiæ in Norvagia quondam regius, amicus sincerus, nunc Rembergæ, in patria sua degens; in vicinia castelli Wardehuss, monstrum quoddam marinum Laplandiæ et Findmarchiæ incolis, sub elevatione poli* 71, *gr.* 30, *Seekrabbe dictum, conspiciendum sedare, mari a ventorum impetu plane tranquillo. Forma refert cancrum heracleoticum, vel majam ut Gesnerus in sua animalium historia hoc cancri genus depingit. At magnitudo ipsius plane est monstrosa, et suo ambitu tantum comprehendit spatium, ut turma militum in ipsius dorsi plano commode possit exerceri. Quando mare in Malaciam se componit, a ventis est tranquillum, et sol tempore æstivali suis radiis ablanditur, solet hoc monstrum paulatim et pedetentim, motu fere insensibile, ex aquis altius atque altius emergere, et suum dorsum radiorum solarium calori ex ponere. In qua statione manet, immotum, donec sol altiores cæli partes deserat, et horizonti fiat proprior, calorque ipsius remissior. Tunc, ut motu lento et vix sensibili ex profundo maris emersit, ita se lente quoque iterum demittit, et sub undis occultat in profundo. Videntibus videtur*

des premiers qui a publié quelques observations qui paroîtroient se rapporter à un animal qui pourroit venir se ranger à côté de ceux indiqués par Pline. On voit, dit-il quelquefois, du côté de la Laplande et du pays de Finmarche, un monstre marin qui s'élève sur les eaux lorsque le tems est calme et serein, et que les vents n'agitent point leur surface; tout son aspect se rapporte en grand à celui du cancre, auquel Gesner a donné le nom d'*héracléoticon* (1), mais sa grandeur est immense, et son corps offre une telle étendue, qu'un régiment pourroit

---

esse scopulus musco obsitus, quamdiu in planitie maris excubat. At si quis scaphis proprius accesserit, brachia expandit, et suis hamis ac uncis, quodcumque apprehendit, ad se pertrahit. Incolæ putant, quod homines tali modo captos devoret. Quando mare a ventis turbatur, latet in profundo nemini nocivum. Addidit alius in septentrione amicus, fide plenus, in dorso hujus monstri arbores satis proceras aliquando fuisse visas. Sic Borellus, c. 1, obs. 10, *Narrat, balænas dorso viridi et herbis decorato esse adeo, ut quandoque anchoras in eas navigantes projecerint, inque dorsis earum tabernacula posuerint, ignemque accederint (mole enim sua insulam satis magnam æmulabantur); sed, calore tandem penetrante, recessisse, attonitos illos relinquentes.* Paulinus, *ubi supr.*

(1) Si on veut jeter les yeux sur le cancer héra-

manoeuvrer commodément sur son dos. Dans le calme des mers, et lorsque le soleil d'été dore et échauffe les flots de ses rayons, alors ce monstre a coutume de s'élever lentement, par un mouvement presque insensible, peu à peu du sein de l'Océan, et il vient étendre son immense masse, sous les bienfaisantes influences du Père de la lumière : quand il y est parvenu, il y reste immobile jusqu'à ce que le soleil abandonne l'horison; alors, par un mouvement aussi lent et aussi mesuré, il regagne le fond des mers, où il se replonge, et reste enseveli de nouveau. Quand il se montre ainsi à la superficie des flots, on croiroit voir un amas de rochers, recouvert de mousse, et qui s'élève au dessus des eaux; et il n'est pas sans exemple que les chaloupes qui ont approché de trop près, n'en aient été englouties, saisis par les bras de ce monstre de la mer, qui jamais ne s'élève ainsi au dessus des flots dans des tems d'orages. Un de mes amis, digne de foi, continue notre auteur, m'a assuré que le dos de cet animal

---

cléoticon de Gesner, de *Crustatis*, pag. 201 et 202, on verra combien ses formes extérieures rentrent, par leur aspect général, dans celles d'un poulpe.

étoit quelquefois recouvert d'arbres assez élevés (1); et c'est ainsi, dit-il aussi, que Borellus nous apprend que le dos des baleines est quelquefois recouvert de verdure, au point que les navigateurs ont jeté sur ces îles trompeuses leurs grapins, y sont descendus, y ont planté leurs cabanes et leurs tentes, et y ont allumé du feu; déçus par l'étendue de ce môle, dont la masse rivalise avec celle d'une île, et n'étant détrompés, à leur grand dommage, que lorsque le monstre sentant la chaleur, s'abyme dans les flots, en abandonnant ses hôtes à toute la fureur du remous que sa descente occasionne. Paulinus ne voulut ajouter à ces faits aucune observation, et nous imiterons son silence en rangeant à côté de la baleine aux quatre arpens de Pline, celle dont fait mention l'auteur que nous citons d'après Borellus, dont le témoignage vient assurer celui des deux amis du savant collaborateur des Ephémérides des curieux de la Nature.

---

(1) Probablement des algues ou quelques gorgones, dont nous en connoissons de cinq pieds de hauteur. Du moment que cette énorme masse existe, une foule d'êtres parasites doivent venir se loger sur son immense surface.

Olaus Magnus, autre habitant du nord, nous dit (1) aussi qu'il existe dans les mers

---

(1) *Habet etiam cetus super corium suum superficiem tanquam sabulum, quod est juxta littus maris : undè plerumque elevato dorso super undas, a navigantibus nihil aliud creditur esse quam insula itaque nautes ad illum appellunt, et super eum descendunt, inque, ipsum palos figunt, naves alligant, locos pro cibis coquendis accendunt : donec tandem cetus sentiens ignem sese in profondum mergat, atque in ejus dorso manentes, nisi funibus a navi protensis se liberare queant, submergantur. Hic cetus (ut superius de physetere et priste dictum est) aliquando fluctus haustos ita eructat, quod alluvie nimbosa plerumque classem navigantium deprimat : et cum in mari tempestas oritur, se super fluctus attollit, ut in his commotionibus ac turbinibus naves emergat. Arenas aliquandò dorso sustollit, in quibus ingruente tempestate....... nautæ terram se invenisse gaudentes, anchoris demissis falsa firmitate quiescunt, ac ignes, accensos bellua sentiens subito commota, se in aquas mergit, hominesque cum navibus, nisi anchoræ rumpantur, in profundum attrahit. Quod vero navigantibus terra apparet cetorum ac balænarum immensitas, Ambrosius in Hexame*, lib. 5, cap. 11, *fidem facit. Dicit enim : cetus est piscis infinitæ magnitudinis, qui si quando supernatat fluctibus, annatare insulam putes, montes altissimos summis ad cælum verticibus eminere : qui non in acta, nec in littoribus sed in Atlantici maris profundo fertur videri, ut ejus conspectu nautæ a navigandi in illis locis præsumptione*

du septentrion un énorme cétacé, sur le dos duquel les marins ont quelquefois jeté leurs grapins. Cette espèce de cétacé, écrit l'archevêque d'Upsal, a toute sa peau recouverte d'un sable pareil à celui qu'on rencontre sur le bord de la mer, de façon que, lorsqu'il éleve son dos au dessus du niveau des ondes, les navigateurs trompés, croyant avoir ren-

---

revocentur, nec secreto elementorum adire supremæ terrorem ortis usurpent. Idem, eod. lib. c. 10. *Cete illæ immensa genera piscium, æqualia montibus corpora, Et paulo ante : ultra terminos orbis terrarum mare norunt, quod nullæ interpolent insulæ, nec terra aliqua interjaceat, vel ulterius sit posita ; illic igitur, ubi diffusum latè marè omnem spectandi usum, utilitatis gratia navigandi interludat audaciam, condere se feruntur. Deinde : habent suas regiones et habitacula distributa, manent in his inoffenso vicinorum limite, nec vago transitu mutationes quærunt locorum, sed tanquam patrium solum diligunt, et in is immorari dulce arbitrantur... In ceto (ut autor est Jorath) magis terrestris, quam aquea dominatur natura : quando enim senescit, radices, fructices, et arbusta super se colligit, quæ crescunt super ipsum, et multiplicantur. Unde beatus Hyeronimus inquit, cetos... tanta magnitudine eminere, ut navigiis anchorarum stationem capiendis instar insularum sufficiant.* Olaus Magnus, *de Anchoris dorso cetis impositis.* De Piscib. monst. cap. 25 et 26, pag. 754.

contré une île, y abordent, descendent sur elle, y fichent leurs pieux, en y attachant leurs vaisseaux, et allumant du feu, croient pouvoir y faire bouillir leur chaudière, jusqu'à ce que cet énorme cétacé, ressentant les atteintes de la chaleur, se replonge dans l'abyme, en submergeant tous ceux qui ont pu se hasarder sur cette terre apparente et trompeuse. Souvent alors une tempête effroyable élève les flots en montagnes, les heurte et les brise en un déluge de pluie, de brouillard et d'écume. En s'abymant, ce monstrueux cétacé entraîne avec lui les vaisseaux au fond des goufres de l'Océan. Pour appuyer ce qu'il avance, Olaus Magnus invoque le témoignage d'Ambrosius, qui dit aussi qu'il y a des cétacés d'une grandeur immense, et que lorsque ces grands animaux viennent se montrer à la surface des flots, on croiroit voir une île entière sortir de l'Océan, hérissée de montagnes; c'est principalement dans la haute mer qu'on peut quelquefois les rencontrer, et leur apparition momentanée y donne trop souvent lieu à des erreurs, parce que les marins y marquent ces îles fugitives sur leurs cartes. C'est sur-tout dans ces mers im-

menses, où quelques points terraqués n'attirent pas, comme dans les autres, la cupidité et la rapacité humaines, que ces masses animées paroissent avoir établi de préférence leur domaine; là, chacune d'elles paroît s'être approprié un parage de ces mers, y vit en paix, sans chercher à empiéter sur le territoire de leurs voisins, et ne se livrent pas à la fureur de courir loin des lieux qu'elles ont choisis, ou que le sort leur assigna pour celui de leur demeure. Olaus Magnus, voulant réunir tout ce qui pouvoit venir à l'appui des preuves de l'existence de ces énormes cétacés, sur le dos desquels les marins ont quelquefois jeté leurs ancres, cite encore un auteur qu'il nomme *Jorath*, qui écrivit, que la Nature est bien plus majestueuse dans les cétacés et dans la formation des animaux dominateurs des mers qu'elle ne l'est sur la terre, et qu'il en est de tellement énormes que, lorsqu'ils vieillissent, une foule de végétaux semble venir s'emparer de leur surface, y prendre racine et y croître: aussi, dit l'archevêque d'Upsal, saint Jérôme nous apprend que les cétacés atteignent à une si immense grandeur, qu'ils ont mainte fois été pris pour des îles par les

vaisseaux qui, en s'y arrêtant, croyoient s'être ancrés à terre (1).

Wormius nous parle aussi (2) d'un cétacé monstrueux, qui vient se placer à la suite des baleines, et qui porte le nom de *hafgufe*. Quoiqu'il paroisse très-rarement, dit-il, il sait se faire remarquer par son immense grandeur. Ceux qui l'ont vu rapportent, qu'il est plutôt semblable à une île qu'à un animal, et que jamais on ne rencontre son cadavre; ce qui, en donnant lieu à diverses conjectures, a pu faire croire qu'il n'en exis-

---

(1) On ne jette pas toujours, ni on ne laisse pas filer l'ancre toutes les fois qu'on veut amarrer à terre un vaisseau; il y a beaucoup de mouillages et une quantité de rades où on porte une ancre à terre avec la chaloupe, quand on veut s'y maintenir; et si quelques vaisseaux se sont ancrés sur le dos du kraken, ce ne peut être que de cette manière.

(2) *Restat une species (balænœ), quam hafgufe vocant, cujus magnitudo latet, cum raro conspiciatur. Illi, qui se corpus vidisse narrant, similiorem insulæ, quam bestiæ volunt, nec unquam ejus inventum cadaver, quo circa sunt, qui existimant, non nisi duo ejus genera in natura esse... Hæc capita medusæ ab incolis littoris norvagici pro fœtura hujus belluæ habentur, et forte ejus sunt minima ovula.* Olaus Wormius, mus. pag. 279. *in manus, Speculum regale dicto cujus possessor fuit;* et Mus. pag. 406.

toit que deux individus à la fois dans toute la nature. Les habitans des côtes de Norvège, continue Wormius, regardent les méduses, comme n'étant autre chose que le frai ou les œufs de ces grands animaux des mers. Dans cette opinion, nous retrouvons, comme déjà nous en avons rencontré ailleurs, des traces qui nous conduisent au poulpe kraken; et en effet, quel est le mollusque de tous ceux qui habitent les mers, dont la forme se rapproche le plus des poulpes, que celle des méduses et des orties de mer?

Wormius, en nous parlant du hafgufe, s'appuie encore d'un manuscrit qu'il avoit en sa possession, et que son auteur intitule le Miroir royal, dont il paroît qu'il faisoit le plus grand cas. L'auteur de ce manuscrit, dont il ne nous a pas transmis le nom, augmente pour nous le nombre de ceux qui ont écrit sur le kraken.

Gesner admet à son tour l'existence de cette masse immense (1); à la vérité il ne

(1) *Nautæ in dorso cetorum, quæ insulas putant, anchoras figentes, sæpe periclitantur. Hos cetos Trolwal sua lingua appellant, Germanice Teufelwal.* Gesner, anim. mar. ord. 12, de Cetis, pag. 177.

l'a indiquée que par très-peu de mots, mais son peintre y suppléa, en dessinánt de caprice un cétacé, qu'il essaie de rendre horrible et monstrueux, sur le dos duquel un vaisseau vient de s'ancrer, et où quelques hommes de l'équipage qui y sont descendus, font bouillir la chaudière. Mais Gesner nous apprend que les matelots du nord ont donné dans leur langue le nom de *teufelwal* à ce prétendu cétacé, nom qui, signifiant dans cette langue *terre du diable*, exprime à leur manière les dangers que leur fait quelquefois essuyer cette île verdoyante.

En recherchant, dans les auteurs qui ont illustré le nord, quels sont ceux qui ont fait mention du kraken, nous trouvons parmi eux Bartholin, que nous ne citerons cependant que pour rendre, aussi complette qu'il nous sera possible, la liste des savans qui ont écrit sur le plus grand des animaux. Nous rencontrons chez lui le *hafgufa* de Wormius, qu'il nomme encore *vapor marinus* et *lyngback* (1); mais il charge ce qu'il

---

(1) *Vigesimum secundum* (*genus*) *hafgufa*, *vapor marinus*, *quibusdam lyngback*, *quod ejus dorsum ericeto sit simile. Extat historia de episcopo quodam, Brandano, qui in hujus belluæ dorso tabernam fixit*

en rapporte, avec des contes ridicules et populaires. C'est ainsi qu'il fait arriver sur son dos un saint évêque nommé Brendano ou Brandano, qui y construit une cabane, y célèbre la messe, dont le lyngback attend la fin pour couler bas. Quand cet immense animal, continue Bartholin, se sent pressé de la faim, ce qui ne lui arrive qu'une seule fois l'année, il jette un horrible rugissement, qui produit un tel ébranlement que tous les poissons qui se trouvent là autour, se réunissent auprès de lui. Il entr'ouvre alors sa vaste gueule, dans laquelle tous ces poissons se précipitent à l'instant par troupes, croyant entrer dans quelque anse ou dans quelque baie : à l'aide de ce stratagême tous

---

missam celebravit, et non multo post hanc, ut putabant, insulam submersam esse. Quando cibum capere constituit, quod semel tantum in anno contingit, horrendum emittit ructum, quem tantas sequitur fragrantia, ut omnia, quæ in propinquo sunt, piscium genera ad eum congregentur. Ipse vero rictum aperit, quem instar sinus aut freti pisces catervatim intrant. Quo stratagemate omnes capiuntur. Terram potius, quam balœnam similitudine refert. Duo tantum esse existimatur, sed non multiplicari, alias metuendum esset, ne victus, aut locus, ipsis suffectura essent. Thom. Bartholin, in Hist. anatom. cent. 4, hist. 24, p. 284.

sont

sont saisis. Ce monstre ressemble plus à une terre qu'à une baleine. On croit qu'il n'en existe que deux, et qu'ils ne multiplient pas; s'il en étoit autrement, l'espace et la nourriture ne leur suffiroit plus.

Cette histoire du saint évêque avoit déjà été racontée avec quelques variantes : dans Olaus Magnus (1), le monstre marin porte le nom de *jason;* Saint Brendanus le rencontra dans un voyage, qu'il fit sur mer,

---

(1) *Confirmat etiam hoc præsens propositum divi Brendani Britanniæ pontificis marina peregrinatio in septennium usque deducta, atque in catalogo sanctorum commemorata, quod videlicet ipse cum suis sociis piscem ingentem, nomine* jasonem, *invenerit : in quem, insulam eum sibi persuadentes, descenderunt ignemque accenderunt; dumque piscem se movere sentirent, ad navem repente fugiendo vix vitam illo se continuo mergente servarunt. Præterea jussu Brendani pisces super undas se levarunt, voceque tonante Deum laudaverunt. Cetus non comedit ut alii pisces, manducando scilicet, cibumque dentibus comminuendo : sed tantummodo glutiendo intrà ventriculum pisces immitit. Habet enim oris meatus strictos ad pisces abglutiendos, quos odorifero anhelitu attractos devorat; et in ventrem mittit. Habet insuper in gutture quadam pellem membranæ similem, quæ multis meatibus perforata, non sinit quicquam nisi minutum, ingredi ventrem.* Olaus Magnus, de piscib. mons. cap. 26, pag. 755.

qui dura sept ans; mais chez Olaus, le saint et ses compagnons, prenant le monstre pour une île, descendent sur son dos; il n'y dit plus la messe; tous se contentent d'allumer du feu sur cette île trompeuse; ils furent trop heureux de pouvoir regagner leur vaisseau à l'instant où celle-ci commença à s'ébranler pour se replonger au fond de la mer. Jusques ici tout marche assez bien, mais malheureusement le primat du nord fait élever, par les ordres de Brendanus, les poissons au dessus des ondes, et louer Dieu avec une voix tonnante. Olaus ajoute que ce grand cétacé ne se nourrit pas de la même manière que les autres poissons, en broyant sa proie entre ses dents, mais en faisant entrer dans son ventre et dans son ventricule les poissons qu'il engloutit. Nous ne nous serions pas arrêtés à cette histoire, revêtue d'un vernis monacal, si elle n'avoit point servi pour tourner en ridicule tout ce qu'on disoit d'ailleurs sur l'existence du kraken. C'est ainsi qu'en abandonnant pour un instant ces vieux naturalistes, nous allons trouver dans Valmont de Bomare, au mot de *kraken*, que cet auteur moderne a mis en œuvre tout le ridicule que paroissoit présenter cette manière de se nourrir, pour

essayer de révoquer en doute l'existence de cet immense poulpe. En parlant du kraken ou poisson montagne, cet auteur dit : « que, malgré que l'on sache que la mer produise les animaux les plus énormes par leur masse, tels que les baleines, les licornes, on ne peut guère croire à l'existence des krakens; ce sont, dit-on, des animaux qui habitent la mer du nord, et dont le corps a jusqu'à une demi-lieue de longueur; on le prendroit pour un amas de rochers flottans ou de pierres couvertes de mousse. Tous les pêcheurs de Norvège rapportent unanimement, à ce qu'on dit, que, pendant les chaleurs et les beaux jours de l'été, quand ils avancent quelques milles en mer, au lieu de la profondeur ordinaire, qui est de quatre-vingts et cent brasses, ils n'en trouvent que vingt ou quarante; ils concluent de là qu'ils sont au dessus des krakens, dont la présence occasionne cette diminution de profondeur. La pêche est alors très-abondante pour eux; à chaque instant ils prennent des poissons à l'hameçon; mais ils observent toujours si la profondeur reste la même; car, si elle diminue, ils se retirent au plutôt, de peur que l'animal, par son mouvement, ne les fasse périr. Les amateurs

du merveilleux pensent que c'est une espèce de polype, dont les bras, pour répondre à la masse du corps, sont de la grandeur des plus hauts mâts de vaisseau. On ajoute que les poissons sont attirés au dessus de cet animal par les humeurs fangeuses qu'il rejette et qui colorent la mer; et comme tout doit être singulier dans un semblable animal, on dit que son dos s'ouvre, et qu'il engloutit ainsi les poissons qui sont au dessus de lui, et lui servent de nourriture». Au milieu de toutes ces tergiversations on voit que Valmont de Bomare recherche sur-tout ce qui peut jeter du ridicule sur ce qu'on a dit du kraken; mais je ne veux que son dernier sarcasme, celui par lequel il termine sa phrase, pour prouver que ce ne peut être que d'un énorme poulpe qu'il vient de parler. Son dos, dit ce naturaliste, probablement d'après Bartholin et Olaus Magnus, s'ouvre pour engloutir les poissons qui lui servent de nourriture; mais, si le dos du kraken ne s'ouvre pas, son ventre peut au moins le faire, comme nous l'avons vu à tous les mollusques coriacés jusqu'à présent; il ne seroit pas étonnant que des poissons entrassent dans cette large ouverture; et ce trait, loin de nous nuire, nous met encore

de plus en plus sur la voie, et prouve que ceux qui ont pu voir le kraken avoient remarqué cette singularité dans son organisation.

De tous les auteurs qui ont écrit sur ces vastes animaux, celui auquel nous avons le plus d'obligation, est incontestablement Eric Pontoppidam, dont nous allons ici emprunter les expressions (1). « Nous voici donc

(1) *Nunc venio ad vastissimam totius telluris belluam, quam* kraken *vel* kraxen *vocant, aut, ut aliis placet,* krabben, *quod nomen intuitu corporis in speciem orbis globati, plani, et brachiis instructi, impositum esse videtur. Alii vocant* horven, seehorven, ankertroll, kreuzfisch. *Quotquot ego scriptores. Consului, ad illustrandam belluæ hujus naturam, nullum inveni, qui mihi satisfecerit.... omnes nostrates piscatores uno confirmant ore, quod si æstivis diebus ad piscandum scaphas conscendunt, et talem maris altitudinem petunt, ubi ordinarie profunditatem 80 vel 100 orgyarum habet, aliquando, demissa bolide, profunditatem 30 vel 40 orgyarum se invenire, indeque concludere, belluam, undas interpendulam, minorem hanc causari profunditatem, momentumque adesse, ut, retibus laxatis copiosam multitudinem piscium concludant. Piscatum interea continuant, dimisso per vices plumbo; quod si cognoscunt profunditatem imminui, arbitrantur animal altius adscendere, piscaturæ tempus expirasse, et fuga salutem quærendam esse. Quaqua versum retroactio scaphis et inventa*

arrivés, dit cet écrivain, au plus vaste animal qui existe sur le globe, qui est connu sous le nom de *kraken* ou *kraxen*, et d'autres fois sous celui de *krabben*, noms qui

---

majori aquæ profunditate, paululum requiescunt, videntque e longinquo, elapsis aliquot minutis, horrendum animal super aquas in conspectum prodire, suoque dorso insulam quasi formare, tantæ vastitatis, ut milliaris quadrantem, minimo, duntaxat notato calculo æquare videatur. Nullus ceteroquin mortalium totum hoc animal, quoad suam formam et magnitudinem, unquam vidit. E longinquo incondita hæc moles representat seriem scopulorum alga obsitorum, hinc inde colles quasi et edita loca sunt, ubi pisces saliunt, donec lateraliter in mare decidant. Ubi magis adscendit bellua, nitentes hami et brachia in conspectum prodeunt, quæ altitudine mediocris mali eo magis crassescunt, quo magis, eminet bellua, ut sane maxima navis classica sine periculo accedere non possit. Aliquo tempore elapso bellua iterum in fundum se dimittit, quo temporis periculosissima foret navium vel scapharum accessio, quia tantam demissione sua format maris voraginem, quæ, instar gurgitis moskocensis, quævis vicina secum raperet et attraheret.... cum itaque monstrum hoc horrendum commode ad genus polyporum.... referri poterit, videntur brachia descripta antennæ seu tentacula esse, quibus non solum se movet, sed et alimenta colligit........ Non tamen negaverim insignem fragrantiam et vaporem, quem certo anni tempore spirat, cujusque ope piscium

paroissent lui avoir été donnés d'après la forme arrondie en globe de son corps, qui est lisse et armé de longs bras. Il porte encore, dans les langues du nord, les noms de *horven*, *seehorven*, *anckertroll*, *kreuzfisch*. De tous les auteurs que j'ai pu consulter pour acquérir des notions positives sur l'histoire de cet animal monstrueux, je dois avouer que je n'en ai rencontré aucun qui m'ait pleinement satisfait..... cependant tous nos pêcheurs disent unanimement que, lorsque, dans les beaux jours de l'été, ils montent sur leurs bâtimens et s'éloignent de la côte, où les eaux plus profondes ont jusqu'à quatre-vingts ou cent brasses de profondeur, il leur arrive quelquefois, en y jetant la sonde, de ne plus en rencontrer

---

myriades congregat, non infimam suæ conservationis causam esse, veterani piscatores ex experientia norunt, quod vastissima hœc bellua aliquot menses replendo ventri impendat, uti totidem pro digerendo et evacuando pabulo. Ultimo hoc tempore superficies maris tincta, turbida et putris invenitur, et mirandam unde quaque piscium multitudinem allicit; ad escam omnibus expetitam, quibus dein congregatis microscosmus iterum adscenderet et apertis suis faucibus agregatum suum pabulum deglutiret. Eric Pontoppidam, Hist. nat. norv. tom. III, cap. 8, pag. 394.

que trente ou quarante, et qu'ils en concluent qu'un monstre marin, suspendu au milieu des ondes, est la cause de cette diminution de profondeur : cette indication devient pour eux le moment de lâcher leurs filets à la mer, et d'obtenir constamment la pêche la plus abondante. Ils suivent leur fortune, jetant de tems en tems la sonde; quand elle leur rapporte encore moins de brasses de profondeur, ils jugent que l'animal remonte davantage vers la superficie de la mer, et qu'en conséquence, il est tems de finir leur pêche et de chercher leur salut dans la fuite. Lorsqu'après avoir fait voile pendant quelque tems, et s'être retirés au loin de ce danger, ils retrouvent la profondeur ordinaire de l'eau ; ils s'arrêtent, et voient alors ordinairement s'élever au large un vaste et immense animal qui vient se montrer au dessus des eaux, et dont le dos présente une île d'une telle étendue, qu'elle paroît avoir un quart de mille de largeur... mais aucun homme ne peut se vanter d'avoir vu cet animal tout entier; par conséquent, nous ignorons quelle est sa grandeur, et quelles sont précisément ses formes. Dans l'éloignement, cette masse représente un amas de pierres et de rochers, recouverts d'algues; on y voit des collines et des creux

dans lesquels bondissent des poissons, jusqu'à ce qu'arrivés sur les flancs, ils puissent se rejeter à la mer; et à mesure que la masse entière s'élève, on commence à apercevoir des crocs et des espèces de bras, qui, se développant en même tems que le kraken remonte plus haut, atteignent enfin une telle grandeur, qu'un vaisseau de haut bord ne braveroit pas impunément leurs atteintes. Après avoir ainsi resté presque immobile pendant quelque tems, cette montagne vivante se replonge lentement dans les eaux, et cet instant seroit encore très-dangereux pour les vaisseaux qui s'en approcheroient de trop près, parce qu'alors il se forme, au moment où le kraken s'abyme, de vastes goufres en entonnoir, dont les eaux tournoyantes entraîneroient avec elles tout ce qui seroit dans leur voisinage.... Cet épouvantable monstre peut être rangé parmi les polypes, et il paroît que ces bras sont des antennes ou des liens, au moyen desquels non seulement il fait mouvoir sa masse immense, mais se saisit encore de tout ce dont il peut faire sa proie....

» On ne peut point non plus révoquer en doute que, dans certains tems de l'année, il ne transpire de cette masse animée une espèce de vapeur ou odeur qui, paroissant

attirer les poissons, les amène pour lui servir de proie. Les vieux pêcheurs savent par expérience que le kraken met quelques mois pour remplir le goufre de son ventre, et qu'il lui en faut quelques autres pour effectuer sa digestion; car, à ce terme, la mer est salie, teinte et fétide au loin par ses résultats; et ce qui est digne d'admiration, c'est que cette substance attire de nouveau d'autres poissons qui, à leur tour, sont dévorés par le plus grand et le plus monstrueux de tous les animaux ».

Linnæus rangea le kraken sous le nom de *microscome* (1) parmi les testacés; en reconnoissant son existence, il crut pouvoir regarder sa pierreuse et rocailleuse enveloppe, comme ayant quelque analogie avec les coquilles et d'autres tets calcaires.

Nous voyons donc avec Auguste de Bergen (2), par le témoignage de tous les auteurs qui ont parlé de ce grand et immense animal, qu'il est le plus énorme de tous ceux qui existent sur le globe; qu'il est muni de bras, et que sous aucun rapport on ne peut le ranger parmi les cétacés;

---

(1) Lin. Faun. suec. pag. 386, Syst. nat. edit. 6, pag. 75.

(2) Carol. August. a Bergen, *ubi suprà*, *in scholio*.

qu'il répand une odeur très-forte, et que, lorsqu'il se montre sur les flots, son dos s'élève en montagne, tandis que les parties inférieures ne sortent jamais entièrement hors des eaux : que dans l'hyver il paroît se receler dans les goufres des mers, dont il sort dans l'été pour venir à leur surface; que son ascension se fait avec lenteur perpendiculairement, et qu'il peut redescendre de même, se rendant plus lourd ou plus léger à volonté.

Nous ne pouvons nous déguiser que des formes aussi effroyables et aussi inconcevables s'opposeront toujours à ce qu'on puisse les admettre, et eût-on même ces îles mouvantes sous les yeux, il seroit encore possible qu'on ne les regardât que comme des prestiges dus à l'illusion. C'est probablement à cette cause que nous devons attribuer le silence que gardent sur le microscome et les krakens les dernières éditions de Linnæus. Banks lui-même, dans le Catalogue de sa superbe bibliothèque, a rejeté le kraken parmi les animaux fabuleux; Aldrovande n'avoit pas osé en parler, lui, qui cependant avoit tant d'amour pour les monstres. Ambrosinus, son continuateur, imita son silence, quoiqu'il ait recherché et copié dans ses paralipomènes les monstres les plus étranges

qu'il rencontra dans Olaus Magnus, et dans des cartes marines, où les dessinateurs paroissent les avoir jetés à plaisir; Jonston se renferma, comme eux, dans le silence le plus absolu.

J'ai long-tems hésité pour entreprendre son histoire, et j'ai voulu y préluder par celle du poulpe colossal, qui m'a servi d'échelon pour arriver jusqu'à lui; l'amour du vrai a été mon seul guide, et puissé-je avoir constamment suivi l'étroit sentier dont on ne s'écarte jamais impunément dans la recherche de la vérité. Trop heureux maintenant s'il m'étoit permis d'invoquer ici de nouveau le témoignage d'un auteur moderne (1) qui a reconnu l'existence de poulpes gigantesques, en admettant cependant, avec de grandes modifications, ce fameux kraken que les marins du nord disent capable de faire chavirer un navire.

Trop de faits se réunissent pour que nous ne reconnoissions pas cette existence; et si le kraken existe, il ne peut être qu'un poulpe, et l'animal le plus immense de notre globe.

---

(1) L. A. G. Bosc, Histoire naturelle des vers, tom. I, pag. 56.

Fin du second Volume.

TABLE

De ce qui est contenu dans ce second Volume.

Fin de la Table.

calme d'esprit qui fait le bonheur ou qui le prépare. »

« Rousseau devint botaniste pour être heureux, et ses méditations sur les plantes ont contribué à les faire mieux connoître. «

« La botanique que nos peres nous ont

---

habitant d'Ermenonville, en reconnoissance des services qu'il lui avoit rendus lors de l'établissement de son séjour en cet endroit; il a été cédé par la veuve de ce particulier, en juillet 1783, à Gabriel Brizard, mon ami, qui aujourd'hui est venu mêler ses sentimens aux vôtres. »

« Le bonnet est le signe de la liberté. Celui-ci a

